



# PRÉCEPTES
## POUR L'ÉDUCATION
## DES DEUX SEXES.

TOME SECOND.

# PRÉCEPTES
## POUR L'ÉDUCATION
## DES DEUX SEXES,
## *A L'USAGE*
## DES FAMILLES CHRÉTIENNES;

*Par feu l'Abbé BLANCHARD,*
*Auteur de l'École des Mœurs;*

Rédigés et mis en ordre, d'après son Manuscrit, par BRUYSET AINÉ, de l'Académie de Lyon, de la Société d'Agriculture et des Arts de la même ville, de la Société Physico-Économique de la Haute-Lusace, etc.

---

TOME SECOND.

---






A LYON,
Chez BRUYSET AINÉ et Comp.e

An XI=1803.

# PRÉCEPTES
## POUR L'ÉDUCATION DES DEUX SEXES;
### *A L'USAGE*, DES FAMILLES CHRÉTIENNES.

---

## LE TEMPS ET LA MANIÈRE D'INSTRUIRE.

### VIII.

### VI. *L'Histoire.*

L'USAGE où sont quelques personnes de faire apprendre le latin à l'âge de cinq ou six ans, a peut-être plus d'inconvéniens que d'avantages.

Cette Grammaire latine, qu'on met entre les mains d'un jeune enfant, est pour lui un amas de choses bien abstraites et bien rebutantes. Pour surcroît de peine, on veut qu'il raisonne, et que par une conséquence juste il mette un cas, un temps, plutôt qu'un autre; tandis que tout cela lui paroît et lui est absolument égal. Mais exiger de lui des raisonnemens et l'application exacte;

souvent de plusieurs règles à la fois, qu'il n'entend point; n'est-ce pas lui en demander trop, et abuser du droit qu'on a de lui commander? De tout ce qu'on veut faire entrer dans son esprit et lui faire comprendre, il ne voit rien, et sa mémoire ne retient que des mots. Tout ce qu'il connoît bien distinctement, c'est son horreur pour un travail si difficile, et l'amertume des réprimandes et des corrections fréquentes que cette étude lui attire. N'est-il pas à craindre qu'il n'en conçoive un dégoût et une aversion, qui dureront peut-être toute sa vie, ou qui retarderont du moins long-temps les progrès qu'on avoit voulu accélérer? (*)

Il faudroit, d'ailleurs, aller fort doucement, si l'on ne vouloit pas forcer des fibres tendres et délicates; et il nous semble qu'un temps si précieux pourroit être plus utilement employé. On peut jeter les premiers fondemens de l'Histoire dans l'enfance même. Les enfans aiment avec passion les histoires et les fables. Ne seroit-il pas

(*) *Id imprimis cavere oportebit ne, studia qui amare nondùm poterit, oderit; et amaritudinem semel perceptam etiam ultra rudes annos reformidet.*

Quintilien, lib. I.

plus à propos de commencer par-là ? on les instruiroit en les amusant.

On les voit tous les jours, dit M. *de Fénélon* (*), transportés de joie ou versant des larmes, au récit des aventures qu'on leur raconte. Ne manquez pas de profiter de ce penchant. Quand vous les voyez disposés à vous entendre, racontez-leur quelques fables d'animaux, qui soient ingénieuses et divertissantes. Donnez-les pour ce qu'elles sont : montrez-en le but sérieux, et l'instruction qu'elles enveloppent. Lorsque vous aurez raconté une fable, attendez que l'enfant vous demande d'en dire d'autres : laissez-le toujours dans une espèce de faim d'en apprendre davantage.

La curiosité ainsi excitée, racontez quelques histoires jolies : liez-les ensemble, et remettez d'un jour à l'autre de dire la suite, pour tenir les enfans en suspens, et leur donner de l'impatience de voir la fin.

Animez vos récits de tons vifs et familiers. Faites parler tous vos personnages.

---

(*) Dans son petit ouvrage de l'*Éducation des Filles* : en nommer l'Auteur, c'est en faire l'éloge. Quoiqu'il paroisse un peu négligemment écrit, on y reconnoît toujours la douceur et l'aménité de son style, la pureté et la sagesse de sa morale.

Les enfans qui ont l'imagination vive, croiront les voir et les entendre. Par exemple, en racontant l'histoire de *Joseph*, faites parler ses frères comme des brutaux, *Jacob* comme un père tendre et affligé. Que *Joseph* parle lui-même : qu'il prenne plaisir, lorsqu'il est maître en Égypte, à se cacher à ses frères, à leur faire peur, et puis à se découvrir. Cette histoire charmera un enfant, pourvu qu'on ne le charge pas trop de semblables récits, qu'on les lui laisse desirer, qu'on les lui promette même pour récompense quand il sera sage, qu'on ne leur donne point l'air d'étude, qu'on n'oblige pas l'enfant de les répéter : ces répétitions, à moins qu'ils ne s'y portent d'eux-mêmes, gênent les enfans et leur ôtent tout l'agrément de ces sortes d'histoires.

Il faut néanmoins observer que si l'enfant a quelque facilité à parler, il se portera de lui-même à raconter aux personnes qu'il aime, les histoires qui lui auront donné plus de plaisir ; mais ne lui en faites point une règle. Vous pouvez vous servir de quelque personne qui sera libre avec l'enfant, et qui paroîtra desirer apprendre de lui son histoire. L'enfant sera ravi de la lui raconter ; ne faites pas semblant de l'entendre, laissez-le dire sans le

reprendre de ses fautes. Lorsqu'il sera plus accoutumé à raconter, vous pourrez lui faire remarquer doucement la meilleure manière de faire une narration, qui est de la rendre courte et simple par le choix des circonstances.

Il faut tâcher de donner aux enfans plus de goût pour les histoires saintes que pour les autres, non en leur disant qu'elles sont plus belles, ce qu'ils ne croiroient peut-être pas, mais en le leur faisant sentir sans le dire. Faites-leur remarquer combien elles sont importantes, singulières, merveilleuses, pleines de peintures naturelles et d'une noble simplicité. Celles de la création, de la chûte d'*Adam*, du déluge, de la vocation d'*Abraham*, du sacrifice d'*Isaac*, de *Moyse*, de *Josué*, de *Samson*, du jeune *David*, de *Ruth*, de *Judith*, d'*Esther*, de *Tobie*, de *Daniel*, les miracles de Jésus-Christ et de ses Apôtres, ne sont pas seulement propres à réveiller la curiosité des enfans; mais, en leur découvrant l'origine de la Religion, elles en posent les fondemens dans leur esprit. Il faut ignorer profondément les principes de la Religion, pour ne pas voir qu'elle est toute fondée sur l'Histoire. C'est par un tissu de faits merveilleux, que nous prouvons son établissement, sa perpétuité, et tout ce qui

doit nous la faire admettre pour véritablement divine.

Dieu, qui connoît mieux que personne l'esprit de l'homme qu'il a formé, a mis la Religion dans des faits populaires qui, bien loin de surcharger les simples, les aident à concevoir et à retenir les mystères. Dites à un enfant qu'en Dieu trois personnes égales ne sont qu'une seule nature. A force d'entendre et de répéter ces termes, il les retiendra dans sa mémoire; mais je doute qu'il en conçoive le sens. Racontez-lui que Jésus-Christ sortant des eaux du Jourdain, le Père fit entendre cette voix du Ciel : *C'est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis ma complaisance ; écoutez-le.* Ajoutez que le Saint-Esprit descendit sur le Sauveur en forme de colombe. Vous lui faites sensiblement trouver la Trinité dans une histoire qu'il n'oubliera point. Voilà trois personnes qu'il distinguera toujours par la différence de leurs actions ; vous n'aurez plus qu'à lui apprendre que toutes ensemble elles ne font qu'un seul Dieu. Cet exemple suffit pour montrer l'utilité des histoires. Quoiqu'elles semblent alonger l'instruction, elles l'abrégent beaucoup, et lui ôtent la sécheresse des catéchismes, où les mystères sont détachés des faits.

Après avoir raconté aux enfans toutes les principales et les plus belles histoires de l'ancien et du nouveau Testament, on y joindra quelques-uns des plus célèbres martyrs des trois premiers siècles de l'Église, la conversion miraculeuse de l'empereur *Constantin*, la mort frappante de l'impie *Arius* et de *Julien* l'apostat, le châtiment des Juifs en punition de leur déicide, punition terrible qui dure encore, la ruine de leur ville et la destruction entière de leur temple, prédite par Jésus-Christ, et que, malgré des efforts réitérés, on n'a jamais pu rebâtir.

Toutes ces histoires ménagées habilement, feroient sur des imaginations vives et tendres, des impressions qui ne s'effaceroient jamais. Elles donneroient aux enfans les plus nobles idées de la Divinité. Ils y verroient la main puissante de Dieu, toujours levée pour délivrer les Justes et pour confondre les impies. Ils s'accoutumeroient à voir Dieu conduisant tout avec sagesse, et menant à ses fins toutes ses créatures. Un enfant peut ainsi apprendre avec plaisir et sans peine une infinité de faits, qui portent avec eux leur instruction et leur morale. Mais il ne faudroit prendre dans ces histoires que ce qui offre les images les plus riantes et les plus magnifiques. Car

il faut faire en sorte que les enfans trouvent belle, aimable et auguste, la Religion qu'ils se représentent d'ordinaire comme triste, désagréable et ennuyante.

Outre l'avantage inestimable d'enseigner ainsi la Religion aux enfans, ce fond d'histoires agréables qu'on met de bonne heure dans leur mémoire, éveille leur curiosité pour les choses sérieuses, les rend sensibles aux plaisirs de l'esprit, fait qu'ils s'intéressent à ce qu'ils entendent dire des autres histoires, qui ont quelque liaison avec celles qu'ils savent déjà. Mais encore une fois, il faut bien se garder de leur faire jamais une loi d'écouter ni de retenir ces histoires : encore moins doit-on en faire des leçons réglées ; il faut que le plaisir fasse tout. Ne les pressez pas, vous en viendrez à bout, même pour les esprits communs : seulement ne les chargez pas trop, et laissez venir leur curiosité peu à peu.

On y joindra utilement la vue des estampes ou des tableaux, qui représentent les Histoires saintes. Les estampes peuvent suffire, et il faut s'en servir pour l'usage ordinaire ; mais quand on aura la commodité de montrer aux enfans de bons tableaux, il ne faut pas le négliger : car la force des couleurs avec la grandeur des

figures au naturel frappe bien davantage leur imagination.

Il y a peu d'enfans, dont l'esprit soit si borné, qu'ils ne puissent apprendre l'histoire. Les récits attachent les jeunes gens; et la facilité qu'ils ont de les rendre peu à peu en assez bon ordre, est le plus agréable et le plus sûr moyen qu'on ait en main, pour arranger dans leur esprit une multitude d'idées profitables, sans leçons et sans gêne.

Il est d'usage de dicter aux jeunes gens de l'un et de l'autre sexe, quelque abrégé d'Histoire sainte ou profane, et de le faire apprendre par cœur. Avec ce secours, ils paroissent quelquefois savoir beaucoup, quoique leur progrès réel soit peu de chose. Abandonnons le faux brillant, et assurons le solide. C'est de penser avec justesse, et de s'exprimer, soit en parlant, soit en écrivant, d'une façon élégante et aisée. Or, on n'aquerra cette heureuse habitude par aucune méthode plus sûre et plus infaillible, que par celle de lire un morceau d'histoire, de se le rendre ensuite de vive voix à soi-même, ou d'en rendre compte à un autre, et de l'écrire sur-le-champ.

Après donc avoir fait lire à l'enfant, non d'une façon monotone, mais avec les inflexions de la conversation, un chapitre,

par exemple, de l'histoire de l'*Ancien* ou du *nouveau Testament*, on lui demandera ce qu'il a compris et retenu. Ce qu'il pourroit dire, après l'avoir appris par cœur, n'auroit passé que par sa mémoire ; à peine son jugement y auroit-il pris quelque part ; ce qui est d'une assez petite utilité. Mais ce qu'il dira par jugement, il l'aura pensé sur-le-champ, et énoncé de même ? Si la langue exprime aussitôt ce que l'esprit a conçu, c'est là ce qui le forme, et ce qui l'accoutume à mettre de la suite et de l'ordre dans ses idées.

Le succès de cet exercice dépend de la continuité, ce qui est d'autant plus praticable, qu'il n'y a ici ni épines, ni chagrin, qui troublent cet esprit facile à s'émouvoir et à s'attrister. On lui sait gré en toute rencontre de la moindre réussite. Il croit valoir beaucoup, et on le lui laisse croire.

Cet exercice sera sans doute plus profitable et plus animé, s'il se fait d'abord sous la direction de parens instruits, d'un précepteur ou d'une gouvernante judicieuse, qui puisse avertir des fautes contre l'exactitude historique, ou contre la langue, ou contre la régularité de l'ortographe. On aura soin, pour encourager son élève, d'applaudir à la justesse de son goût dans

la suppression qu'il aura faite de certains détails peu utiles ; dans le soin qu'il aura pris d'insister sur un beau sentiment, ou sur une injustice criante ; dans la sensibilité qu'il aura fait voir pour une peinture vive et intéressante. Bientôt après, si ce sont des filles, deux bonnes amies, deux sœurs qui se rendront un compte mutuel de leur travail, se tiendront lieu de maître.

L'Histoire est une source de plaisirs, à mesure qu'on y avance. Elle n'est sèche, décharnée, et sans attraits, que dans ses abrégés. Mais, pour y éviter le trop comme le trop peu, il faut s'y bien prendre ; et par la manière dont on règle cette agréable étude, il peut très-aisément se faire que des jeunes gens y apprennent une bonne partie de leur Religion, ornent leur esprit et leur conversation de mille traits curieux, et disposent leur cœur à la vertu. Le bien réel qui en demeurera, n'est pas de charger exactement leur mémoire d'une longue enfilade d'évènemens : ils pourront même les oublier en assez bon nombre, et la perte pour eux ne sera pas grande. Mais le grand avantage de cette méthode est, comme nous l'avons dit, de donner insensiblement un heureux tour à l'esprit et au style.

Nous sommes donc bien éloignés d'interdire avec l'Auteur paradoxal d'*Émile*,

l'étude de l'Histoire à la jeunesse, sous prétexte qu'elle ne peut encore saisir les rapports moraux des faits historiques, ni démêler les causes secrètes des évènemens, comme s'il étoit besoin, pour apprendre les premiers élémens d'un art, qu'on fût en état d'en connoître toute la finesse et tout le secret, et qu'il fallût attendre l'entier développement de la raison, pour commencer à l'exercer. Lorsqu'on a une longue marche à faire, attend-on que le soleil paroisse entièrement sur l'horizon ? et ne profite-t-on pas déjà des premiers rayons de la lumière, qu'il laisse échapper de son sein ? Je sais que notre philosophe instituteur le voudroit ainsi : mais à quel homme sensé le persuadera-t-il ? Le fait même qu'il apporte en preuve de sa singulière assertion, ne paroît pas fort concluant, par la raison même qu'il concluroit trop.

« J'étois, dit-il, allé passer quelques jours à la campagne chez une bonne mère de famille, qui prenoit grand soin de ses enfans et de leur éducation. Un matin que j'étois présent aux leçons de l'aîné, son gouverneur, qui l'avoit très-bien instruit de l'Histoire ancienne, prenant celle d'*Alexandre*, tomba sur le trait connu du

médecin *Philippe*. ( * ) Le gouverneur, homme de mérite, fit sur l'intrépidité d'*Alexandre* plusieurs réflexions qui ne me plurent point, mais que j'évitai de combattre, pour ne pas le décréditer dans l'esprit de son élève. A table, on ne manqua pas, selon la méthode françoise, de faire beaucoup babiller le petit bon homme. La vivacité naturelle à son âge, et l'attente d'un applaudissement sûr, lui

(*) *Alexandre* marchant à la conquête de l'Asie, voulut se baigner tout en sueur dans les belles eaux du Cydne, fleuve de Phrygie. Il en sortit avec une fièvre violente, qui le mit à deux doigts de la mort. L'armée étoit dans la consternation par la crainte de le perdre et par l'approche de *Darius* qui venoit avec une armée formidable. Aucun médecin n'osoit entreprendre de guérir le Prince, dont l'impatience ne vouloit souffrir aucune lenteur. *Philippe*, son premier médecin, demanda le temps de préparer un breuvage, dont l'effet devoit être propre à lui rendre promptement la santé. Durant l'intervalle, il reçoit de *Parménion*, un de ses généraux, une lettre qui l'avertit de se défier de *Philippe* comme d'un traître, à qui *Darius* avoit promis mille talens et sa sœur en mariage. *Alexandre* cependant reçoit entre ses mains le breuvage, présente la lettre à son médecin, et les yeux attachés sur lui vide la coupe. Le remède fit un tel effet, que le malade perdit d'abord connoissance, et qu'on eut tout lieu de soupçonner du poison : mais une guérison prompte rendit bientôt *Alexandre* à son armée.

firent débiter mille sottises, tout à travers lesquelles partoient de temps en temps quelques mots heureux, qui faisoient oublier le reste. Enfin, vint l'histoire du médecin *Philippe* : il la raconta fort nettement et avec beaucoup de grace. Après l'ordinaire tribut d'éloges qu'exigeoit la mère et qu'attendoit le fils, on raisonna sur ce qu'il avoit dit. Le plus grand nombre blâma la témérité d'*Alexandre* ; quelques-uns, à l'exemple du gouverneur, admiroient sa fermeté, son courage à braver la mort : ce qui me fit comprendre qu'aucun de ceux qui étoient présens, ne voyoit en quoi consistoit la véritable beauté de ce trait. Pour moi, leur dis-je, il me paroît que s'il y a le moindre courage, la moindre fermeté dans l'action d'*Alexandre*, elle n'est qu'une extravagance. La dispute alloit s'entamer, quand une femme qui n'avoit pas ouvert la bouche, se pencha vers mon oreille, et me dit tout bas: *Tais-toi, Jean-Jacques ; ils ne t'entendront pas.* Je la regardai, je fus frappé, et je me tus. »

« Après le dîné, soupçonnant sur plusieurs indices, que mon jeune docteur n'avoit rien compris du tout à l'histoire qu'il avoit si bien racontée, je le pris par la main, je fis avec lui un tour de

parc; et l'ayant questionné tout à mon aise, je trouvai qu'il admiroit plus que personne, le courage si vanté d'*Alexandre*. Mais savez-vous où il voyoit ce courage? uniquement dans celui d'avaler d'un seul trait un breuvage de mauvais goût, sans hésiter et sans marquer la moindre répugnance. Le pauvre enfant, à qui l'on avoit fait prendre médecine il n'y avoit pas quinze jours, et qui ne l'avoit prise qu'avec une peine infinie, en avoit encore le déboire à la bouche. La mort, l'empoisonnement ne passoient dans son esprit, que pour des sensations désagréables; et il ne concevoit pas pour lui d'autre poison que du séné. Cependant il faut avouer que la fermeté du héros avoit fait une grande impression sur son jeune cœur, et qu'à la première médecine qu'il faudroit avaler, il avoit bien résolu d'être un *Alexandre*. Sans entrer dans des éclaircissemens, qui passoient évidemment sa portée, je le confirmai dans ces dispositions louables; et je m'en retournai, riant en moi-même de la haute sagesse des pères et des maîtres, qui pensent apprendre l'histoire aux enfans. »

« Quelques lecteurs mécontens du *tais-toi*, *Jean-Jacques*, demanderont, je le prévois, ce que je trouve enfin de si beau

dans l'action d'*Alexandre*. Infortunés ! s'il faut vous le dire, comment le comprendrez-vous ? c'est qu'*Alexandre* croyoit à la vertu ; c'est qu'il y croyoit sur sa tête, sur sa propre vie ; c'est que sa grande ame étoit faite pour y croire. Oh ! que cette médecine avalée étoit une belle profession de foi ! Non, jamais mortel n'en fit une si sublime. »

Nous convenons avec M. *Rousseau*, que la sublimité de l'action d'*Alexandre*, qui, malgré les plus forts indices de trahison, a cru son ami incapable d'un tel crime, n'est pas à la portée de l'enfance. Mais de ce que l'enfant ne pouvoit encore saisir tout l'héroïsme de l'action d'*Alexandre*, et de ce que la finesse d'un des plus beaux traits de l'Histoire lui échappoit, ainsi qu'à son précepteur et à presque toute la compagnie elle-même ; faut-il en conclure qu'il ne pourra pas en comprendre d'autres plus à sa portée, et que la lecture de l'histoire doit être interdite à la plupart du monde à donner plus d'intelligence et de lumières ?

« Un autre fruit bien précieux, que les enfans retireroient de cette pratique, c'est d'y prendre infailliblement du goût pour la lecture et pour l'étude, qui sont la source du savoir. On les accoutumeroit

insensiblement au travail et à l'occupation, jusqu'à l'âge de neuf à dix ans, où l'on pourroit commencer à leur donner les premiers principes de la langue Latine. Ils y feroient des progrès beaucoup plus rapides, parce qu'ils auroient l'esprit plus ouvert et le jugement plus formé.

VII. *Les Études prématurées.*

Le père du célèbre *Pascal*, qui étoit président à la cour des aides de Clermont en Auvergne, homme très-savant, et qui fut lui-même le précepteur de son fils, ne lui apprit le Latin qu'à l'âge de douze ans, et qu'après lui avoir rempli l'esprit d'autres connoissances utiles, telles que celles de la Religion, de la Géographie, de l'Histoire sacrée profane, de la Mythologie. Mais il ne faut pas vouloir trop les accumuler; et quand même vous pourriez avancer beaucoup l'esprit d'un enfant sans le presser, vous devriez craindre de le faire. Il est dangereux que ces études prématurées ne le remplissent de vanité et de présomption, et ne soient pas moins funestes au tempérament. Les médecins observent que dans un enfant trop appliqué, les nerfs agissent très-peu sur le corps; et comme leur action est absolument nécessaire à l'augmentation de

ses forces, obliger un enfant délicat à s'appliquer beaucoup, c'est achever de détruire sa santé, jeter chez lui le germe de tous les maux de nerfs, et lui préparer une vie douloureuse.

Un célèbre Médecin de ce siècle avoit depuis long-temps ouï parler avec admiration des vastes connoissances que possédoit un enfant dans l'âge le plus tendre. L'occasion se présenta de le voir et de l'entretenir : il en profita pour lui faire des questions sur l'Histoire, la Physique, l'Anatomie, la Géométrie, l'Astronomie et les autres parties des Mathématiques. La justesse des réponses que lui fit l'enfant sur toutes ces matières, et la subtilité avec laquelle il leva les doutes que le Médecin lui proposa, le remplirent d'étonnement. Mais ayant jeté un coup d'œil sur la structure de son corps, sur la longueur de ses cheveux, et sur l'expression des muscles de son visage, il comprit que l'irritation qu'on avoit faite aux fibres du cerveau, avoit déterminé les sucs nourriciers à se porter vers la tête. Et comme il est de la dernière importance que ces sucs se distribuent également dans toutes les parties du corps pour leur développement, il crut devoir conseiller au père de cet enfant de discontinuer, au moins pour quelques

années, une éducation si précoce. C'est, lui dit-il, un grand mal d'appliquer l'esprit à des choses abstraites, dès qu'il commence à s'ouvrir : on dessèche les fibres du cerveau, on les met dans un état de tension qui les gêne, on les empêche de se fortifier. La nature qui ne devroit être occupée qu'à prendre des forces, en est détournée par la perte qu'on lui fait faire des esprits animaux Il suit de là que les enfans restent foibles et délicats pendant toute leur vie. D'ailleurs, ajoutoit-il, ils ne jouissent pas toujours fort long-temps des connoissances qu'on s'est efforcé de leur inculquer ainsi : j'en ai vu plusieurs, qui, après avoir fait l'étonnement des gens d'esprit dans leur jeune âge, étoient devenus stupides et hébétés par la suite.

On peut voir dans le Dictionnaire d'Histoire de l'Encyclopédie, à l'article *Baratier*, l'exemple de trois enfans savans, morts de nos jours fort jeunes, et tous trois victimes de leurs études prématurées. Celui sur-tout que nous venons de nommer, peut passer pour un prodige. Fils d'un François réfugié, pasteur de l'église Françoise de Halle, et instruit par son père, à quatre ans il savoit le latin et le françois, outre l'allemand sa langue maternelle, à six ans le grec, à dix l'hébreu. Il n'avoit que

douze ans, lorsqu'il publia en deux volumes in-8°, l'*Itinéraire* du rabbin *Benjamin*, qu'il accompagna de dissertations savantes. Histoire, Critique, Théologie, Philosophie, Mathématiques, Astronomie, etc., il embrassa tout. C'est le *Pic de la Mirandole* d'un siècle éclairé qu'on n'étonne pas aussi facilement que le siècle de *Pic de la Mirandole*. Il savoit tout, mais il vivoit en Allemagne, et il ne savoit pas le Droit public. Le Roi de Prusse, père de *Frédéric II*, auquel il fut présenté, commença par lui demander, s'il savoit le Droit public. Cette question qui auroit pu embarrasser beaucoup d'autres, n'embarrassa point *Baratier*: il répondit ce qu'un savant ne répond guère : *Non*. Allez l'apprendre, lui répondit sévèrement le Roi de Prusse, ou renoncez au titre de Savant. *Baratier* jugea que le Roi avoit raison : il étoit fier et sensible : il consacra quinze mois entiers à l'étude approfondie du Droit public, et se présenta pour soutenir sur cette science une thèse qui mit le comble à sa gloire, mais qui lui coûta peut-être la vie ; car il mourut peu de temps après, épuisé par le travail, en 1740, âgé de dix-neuf ans. Dès son enfance, il avoit été d'une constitution foible et délicate : il avoit des rhumes fréquens et d'autres indispositions, qui le forçoient quelquefois

à interrompre ses études, et à passer tous les jours au moins dix heures au lit. La mort prématurée de ce jeune homme, qui avoit tant de dispositions et de talens pour les sciences, dit M. *Ladvocat*, qui a cru devoir aussi lui donner place dans son Dictionnaire parmi les personnes célèbres, doit faire faire aux parens de sérieuses réflexions sur la nécessité de modérer l'ardeur de l'étude et la fureur de la lecture dans leurs enfans.

Le second de ces jeunes savans, étoit neveu de l'Abbé *Le Beuf*, chanoine d'Auxerre sa patrie, l'un des plus laborieux et des plus estimables antiquaires, et il portoit le même nom. Il recherchoit les connoissances en tout genre, et il avoit pour son instruction des livres, qui auroient pû servir à celle des autres. Il paroissoit destiné à exceller sur-tout dans la poésie, à laquelle son penchant et son talent l'appeloient. Hélas ! il n'étoit destiné à rien. Il mourut en 1759 à dix-neuf ans, après un an de langueur et de souffrances, pendant lequel toute sa consolation étoit dans l'étude qui achevoit de le tuer, et dans l'amitié qui le pleuroit d'avance.

« Laissez long-temps, dit l'auteur d'*Émile*, agir la nature, avant de vous mêler d'agir à sa place ; de peur de contrarier

ses opérations. Vous connoissez, dites-vous, le prix du temps, et vous n'en voulez point perdre. Vous ne voyez pas que c'est bien plus le perdre d'en mal user, que de n'en rien faire; et qu'un enfant mal instruit est plus loin de la sagesse, que celui qu'on n'a point instruit du tout. Vous êtes alarmé de le voir consumer ses premières années à ne rien faire. Comment! n'est-ce rien que d'être heureux? N'est-ce rien que de sauter, jouer, courir toute la journée? De sa vie il ne sera si occupé. Que diriez-vous d'un homme qui, pour mettre toute la vie à profit, ne voudroit jamais dormir? Vous diriez : cet homme est insensé, il ne jouit pas du temps, il se l'ôte : pour fuir le sommeil, il court à la mort. Songez donc que c'est ici la même chose, et que l'enfance est le sommeil de la raison. »

« L'apparente facilité d'apprendre est cause de la perte des enfans. On ne voit pas que cette facilité même est la preuve qu'ils n'apprennent rien. Leur cerveau lisse et poli rend comme un miroir les objets qu'on leur présente; mais rien ne reste, rien ne pénètre. »

« Quoique la mémoire et le raisonnement soient deux facultés essentiellement différentes, cependant l'une ne se déve-

loppe véritablement qu'avec l'autre. Les enfans n'étant pas capables de jugement, n'ont point, à proprement parler, de véritable mémoire. Ils retiennent des sons, des figures, des sensations, rarement des idées, plus rarement leurs liaisons. En m'objectant qu'ils apprennent quelques élémens de géométrie, on croit bien prouver contre moi, et tout au contraire, c'est pour moi qu'on prouve : on montre que, loin de savoir raisonner d'eux-mêmes, ils ne savent pas même retenir les raisonnemens d'autrui. Car suivez ces petits géomètres dans leur méthode ; vous voyez aussitôt qu'ils n'ont retenu que l'exacte impression de la figure et les termes de la démonstration. A la moindre objection nouvelle, ils n'y sont plus ; renversez la figure, ils ne la reconnoissent pas ; tout leur savoir est dans la sensation, rien n'a passé jusqu'à l'entendement. Leur mémoire elle-même n'est guère plus parfaite que leurs autres facultés ; puisqu'il faut presque toujours qu'ils rapprennent, étant grands, les choses dont ils ont appris les mots dans l'enfance. »

« Je suis cependant bien éloigné de penser que les enfans n'aient aucune espèce de raisonnement. Au contraire, je vois qu'ils raisonnent très-bien dans tout ce qu'ils

connoissent, et qui se rapporte à leur intérêt présent et sensible. Mais c'est sur leurs connoissances que l'on se trompe, en leur prêtant celles qu'ils n'ont pas et les faisant raisonner sur ce qu'ils ne sauroient comprendre. Or, toutes les études forcées de ces pauvres infortunés tendent à des objets entièrement étrangers à leur esprit. Qu'on juge de l'attention qu'ils y peuvent donner. Les pédagogues, qui nous étalent en grand appareil les instructions qu'ils donnent à leurs disciples, sont payés pour tenir un autre langage. Cependant on voit qu'au fond ils ne leur apprennent guère que des sciences, qu'on croit savoir quand on en sait les termes : le *Blason*, la *Géographie*, la *Chronologie*, les *Langues*, etc. Et quant à cette dernière science, je ne crois pas que jusqu'à l'âge de douze ou quinze ans, nul enfant, les prodiges à part, ait jamais vraiment appris deux langues. Chacune a sa forme particulière. De ces formes diverses, l'usage en donne une à l'enfant; et c'est la seule qu'il garde jusqu'à l'âge de raison. »

« J'ai vu de ces petits prodiges qui croyoient parler cinq ou six langues : ils ne parloient réellement que la langue maternelle en termes latins, allemands, italiens, etc. A peine ont-ils appris par cœur

leur

leur rudiment, auquel ils n'entendent absolument rien, qu'on leur apprend d'abord à rendre un discours françois en mots latins; puis, quand ils sont plus avancés, à coudre en prose des phrases de *Cicéron*, et en vers des centons de *Virgile*. Alors ils croient parler latin; qui est-ce qui viendra les contredire? Si tel est le latin des maîtres mêmes, qu'on juge de celui de leurs disciples! »

M. *Pluche*, qui sur l'éducation ne s'accorde pas toujours avec M. *Rousseau*, pense ici comme lui. Ce qu'il dit de l'étude du latin et des autres langues, est si sensé et d'une pratique si utile, que nous croyons devoir en rapporter ici une partie. Ce morceau ne paroîtra point déplacé dans un article où il s'agit de la manière d'instruire. Les personnes qui voudront en savoir davantage, pourront recourir à l'ouvrage même. (*)

### VIII. *L'Étude du Latin.*

« Ceux qui à force de lectures et de travail entendent le mieux les langues mortes, c'est-à-dire celles qu'aucun peuple ne parle plus, sont ceux qui avouent avec

(*) *Spectacle de la Nature*, à la fin du tome VI. *Éducation des Garçons.*

le plus de candeur, qu'il y a une extrême témérité à les vouloir parler. On est fort heureux de les pouvoir entendre. Dans la nécessité d'y avoir recours, on s'en sert le moins mal qu'on peut. Mais quand on veut en faire un usage habituel, on revient presque toujours au génie et aux tours de sa langue maternelle. L'expérience de la pitoyable latinité, qui règne dans les colléges d'Allemagne, de Flandre, de Hollande, et par-tout où l'on est dans la pratique de toujours parler latin, suffit pour nous faire renoncer à cette coutume, qui empêche un jeune homme de bien parler sa propre langue, et l'habitue à un latin grossier, capable de lui pervertir presque universellement le goût. Car qui parle mal, écrira mal, et sentira à peine le mérite de ce qui est bien écrit. »

On doit néanmoins commencer l'étude du latin par celle des règles. Un jeune lecteur sera toujours dans les ténèbres, et arrêté à tout propos, s'il ne les sait point. J'avoue qu'elles ont une physionome extrêmement métaphysique, et fort peu réjouissante sur-tout pour les enfans. Que conclura-t-on de là ? Qu'il y faut totalement renoncer : point du tout ; mais qu'il faut les rendre sensibles par l'agrément des exemples, et en réduire le nombre au plus

simple nécessaire ; à ce qui se rencontre presque toujours. Une cinquantaine de règles principales pourroient suffire. Nous allons les indiquer, dans une note, pour la commodité des instituteurs particuliers, qui voudront se servir de la méthode que nous proposons. Nous garderons l'ordre et les titres du livre élémentaire de M. *Lhomond*, qui, étant plus court et plus facile que les autres rudimens, mérite d'être préféré.

Nous croyons qu'on doit se borner à ces règles fondamentales, du moins dans les commencemens, où il seroit dangereux de surcharger l'esprit et la mémoire de règles et de préceptes, dont les uns feroient oublier les autres, et causeroient plus de confusion que de clarté. On pourra supprimer encore, des règles que nous citons, celles qu'on jugera moins nécessaires. (*)

---

(*) *Urbs Roma*. Cette première règle est assez mal expliquée dans les Rudimens, dans celui même de M. *Lhomond* : ils disent qu'on met les deux noms au même cas, lorsqu'on peut tourner *de* par *qui est* ou *qui est appelé* : ainsi on devroit dire, *regnum Gallia*; *provincia Campania*, *scientia geographia* ; ce qui est contre l'usage. Il seroit, ce semble, plus clair et plus juste de dire : Les noms propres d'isles, de villes, de fleuves et de mois, se mettent au même cas que leurs noms communs. 2°. *Liber Petri. Tempus studendi*,

On pourra écrire ces règles en indiquant la page du rudiment où elles sont expli-

---

3.° *Deus Sanctus. Pater et mater boni. Virtus et vitium contraria.* 4.° *Deus est Sanctus.* 5.° *Que* retranché : *Credo Deum esse Sanctum.* 6.° *Mirabile visu.* 7.° *Doctior Petro. Felicior quàm prudentior. Magis pius quàm tu. Doctior est quàm putas.* 8.° *Altissima arborum* ou *ex arboribus. Validior manuum.* 9.° *Ego audio. Petrus et Paulus ludunt.* 10.° *Ego et tu valemus.*

11.° *Amo Deum.* 12.° *Abundat* ou *caret divitiis.* 13.° *Frui, fungi, gloriari, lætari, potiri, uti, vesci aliquâ re.* Le régime des autres verbes s'apprendra par l'usage et dans les Dictionnaires. 14.° *Hæc via ducit ad virtutem.* 15.° *Celo, doceo, rogo pueros rem illam.* 16.° *Accepi* ou *petii panem à patre meo.* 17.° *Amor à Deo. Mærore conficior.* 18.° *Hoc ad me pertinet, attinet, spectat.* 19.° *Culpa mea me pœnitet, piget, pudet, tædet, miseret.* Ce dernier n'a guère d'usité que *miseret, misereat, misertum est, misertum sit* : on se sert pour les autres temps du déponent *misereor.* 20.° *Incipit me pœnitere.* 21.° *Refert, interest regis*, ou *meâ, tuâ, suâ, nostrâ, vestrâ.* 22.° *Eo lusum. Redeo ab ambulando.* 23.° *Vidi eum ingredientem.*

24.° *Deus qui regnat. Deus quem amo.* 25.° *Tibi promisi librum, hunc tibi dabo.* 26.° *Se laudat : vestis mea deteritur.* 27.° *Quis vestrûm* ou *ex vobis ?* 28.° *Uter est doctior, tu-ne, an frater ?* 29.° *Quis te redemit ? Jesus-Christus ?* 30.° *An* ou *num dormis,* ou *dormis-ne ? Annon* ou *nonne vidisti regem ?* 31.° *Ne insultes miseris.* 32.° Abl. absolu : *Partibus factis, sic locutus est leo.* 33.° *Vas ex auro.* 34.° *Velum longum tres ulnas* ou *tribus ulnis. Abest* ou *distat viginti passus*

quées, sur une feuille de papier, collée à un carton, afin que l'enfant puisse voir sans peine et d'un coup d'œil celles qu'il devra appliquer sur les endroits de l'Auteur latin, qu'on lui fait expliquer ou traduire.

Aussitôt que votre élève saura parfaitement décliner les noms, et conjuguer les verbes réguliers des quatre conjugaisons (*),

---

où *passibus*. 35.° *Ferire ense. Interire fame. Agere quodam modo.* 36.° *Hic liber constat viginti assibus.*

37°. (Question *quandò* : ) *veniet die dominicâ.* (Question *quandiù*) : *regnavit tres annos* ou *tribus annis.* 39.° (Question *ubi*) : *Sum in Galliâ, in urbe. Habitavit Romæ, Rothomagi, Parisiis, Avenione, domi, rure, apud patrem.* Et ainsi des trois autres questions de lieu. 39.° *Cùm Athenæ florerent* ou *florecissent.* 40.° *Id si faceres* ou *si fecisses. Hunc librum si leges* ou *legeris, lætabor.* 41.° *Tibi suadeo* ou *suadebo ut legas. Tibi suadebam, suasi* ou *suaseram ut legeres*, page 204 du Rudiment de *Lhomond.* 42.° Particule *on* : page 216. *Dicitur. Virtus amatur.* 43.° Son, sa, ses, page 221 : *Pater* ou *patres amant suos liberos. Amamus ejus* ou *eorum liberos. Illius* ou *illorum indoles est optima sua eum commendat modestia.*

(*) Pour lui apprendre à conjuguer facilement et en très-peu de temps toutes sortes de verbes, on lui fera remarquer les quatre temps primitifs, d'où se forment tous les autres : Ces temps sont le *présent*, le *parfait*, l'*infinitif* et le *supin* ; on les marquera ainsi dans chaque conjugaison (1) (2) (3) (4). On marquera des mêmes

on lui fera apprendre dans quelque rudiment les règles qu'on vient d'indiquer, en élaguant le plus d'exceptions qu'il se pourra. On lui fera remarquer ou dire de lui-même ces règles dans son Auteur latin, et il les mettra en pratique dans de petits thêmes qu'on lui donnera sur chacune. Par ce moyen, il les saura bientôt toutes imperturbablement. « Il vaut mieux, dit M. *Pluche*, que l'enfant prenne la peine d'apprendre une bonne fois ces premières règles, et qu'il sache discerner toutes les parties dont le discours est composé, que de marcher éternellement à tâtons, en traduisant le latin sans règle, et sans pouvoir rendre raison de rien, comme quelques maîtres l'ont tenté, mais au désavantage de leurs élèves. »

« Les jeunes gens, il est vrai, à l'aide d'un maître qui marche le premier, et

---

chiffres, mais sans crochets, les temps dérivés; par exemple, l'imparfait sera marqué d'un 1, avec ces mots, changez *o* en *abam*; l'impératif d'un 3, ôtez *re*; et ainsi des autres. On fera la même chose pour les verbes passifs et déponens, où l'on mettra le chiffre 2. On ne sauroit croire combien ce léger secours rendra cette première étude plus facile et plus sûre. Rien de ce qui peut abréger et faciliter le travail de l'étude aux enfans, ne doit paroître petit ni méprisable.

d'une bonne mémoire qui puisse le suivre fidellement, pourront traduire des Auteurs entiers, et sembleront faire beaucoup de chemin. Mais dès qu'ils auront quitté leur maître et interrompu cet exercice de mémoire, tout se dissipera. Faute de quelques principes qui fixent le jugement, ils hésiteront sur le moindre latin qu'on voudra leur présenter. Laissons là toutes les merveilleuses méthodes, les secrets nouveaux, les moyens courts. Prenons le parti sûr, et tenons la route qui a été tracée ou suivie par les plus habiles maîtres. »

« *Quintilien* dans ses Institutions; M. *le Fèvre* de Saumur, dans l'exposé de la méthode qu'il suivit pour élever son fils, et par laquelle il le mena si loin dans le court espace de deux ans; M. *Arnauld*, dans un manuscrit que l'on conserve de lui sur la manière d'enseigner les humanités; dans *Lancelot*, dans sa nouvelle Méthode pour apprendre la langue latine, ouvrage universellement estimé et connu sous le nom de *Méthode de Port-Royal;* M. *Fleury*, auteur de l'Histoire Ecclésiastique, dans son livre *du Choix et de la Méthode des études;* M. *Duguet* (*), M. *de Crouzas*, et tous

(*) Prêtre de l'Oratoire, un des meilleurs Écrivains jansénistes et des plus raisonnables. On a de lui un grand nombre d'Ouvrages bien écrits, de controverse,

ceux qui ont le mieux raisonné sur l'éducation, n'ont eu qu'une voix sur la manière d'enseigner les langues. Ils réduisent cet art à deux mots : *Peu de règles et beaucoup de pratique.* »

M. *Rollin*, dans son *Traité des Etudes*, qui ne nous présente que des vues nobles et des conseils salutaires (*), veut qu'on

---

de morale et de piété : on y trouve de l'ordre, du nombre, de l'onction et souvent la force unie à l'élégance. On ne peut guère lui reprocher que son attachement à défendre des principes condamnés par l'église. Celui de ses Ouvrages, qui a le plus contribué à étendre sa réputation parmi les gens du monde, est son livre de l'*Institution d'un Prince*, qui fut dit-on, composé pour le fils aîné du Duc de Savoie : les réflexions en sont justes et lumineuses, la morale utile et irréprochable, le style pur, coulant, noble, élégant et précis. On distingue encore parmi les Ouvrages de ce fécond et laborieux écrivain, dont la collection formeroit seule une bibliothèque, ses *Commentaires sur l'ouvrage des Six jours et la Genèse*, la *Conduite d'une ame Chrétienne*, le *Traité des Scrupules*, les *Caractères de la Charité*. Ses amis mêmes lui ont reproché de la recherche et de l'affectation dans le style. M. *Arnauld* disoit de lui : *Cet homme a un clinquant qui m'éblouit les yeux.* Il mourut en 1773 à 84 ans. *Dictionnaire des trois Siècles. Dict. Encycl.*

(*) Le *Traité des Études*, dit M. *Sabathier*, rempli de réflexions justes, délicates et solides, est le livre le plus propre que nous connoissions, à inspirer l'amour de la vertu et le goût des lettres. Cet Ouvrage est devenu classique, et il le méritoit.

fasse une alternative continuelle de traductions et de thêmes, en donnant toujours le premier rang et plus de temps à la traduction, et en modélant ses thêmes encore plus sur les bons originaux que sur de simples règles. Comme la pratique de parler sans cesse un mauvais latin est pernicieuse, la pratique de composer fréquemment un mauvais latin le doit être également. Il y a donc une précaution à prendre à l'égard de la composition latine ou thême : ce n'est pas de la supprimer ; c'est de la régler de manière à la rendre plus utile et plus profitable. Or, un des meilleurs moyens pour cela, et que nous avons vu pratiquer à l'université de Rheims, c'est après avoir fait traduire ou expliquer plusieurs pages d'un Auteur pur, de donner un thême calqué sur cet Auteur, en changeant le sujet, et en obligeant à ne se servir que des expressions de l'Auteur même, prises çà et là dans la source.

C'est aussi une très-bonne pratique de faire remettre en latin les morceaux que l'écolier vient de traduire ou d'expliquer. Ce qui peut se pratiquer de deux façons, soit sur-le-champ et de vive voix, comme les plus habiles gens le conseillent, soit la plume à la main et le jour suivant ou bien deux ou trois jours après. Ce sont

là des compositions d'une utilité et d'un agrémens infinis. Point de dictionnaire, point d'embarras, point de larmes. Au lieu d'un thême par jour, on pourra de cette sorte en faire faire plusieurs. L'enfant qui sait ses règles, les applique sans peine à l'aide de l'excellent latin qui le guide, et dont la structure lui est encore présente. Si le latin, d'après lequel il compose ou sur-le-champ ou dans son cabinet, est pur et tiré, non de la tête du maître, mais d'un Auteur estimé; voilà ce qu'on peut appeler, avec la traduction, le véritable usage des Auteurs, la vraie étude du latin.

Ce travail est aisé, il est vrai, pour le maître et pour l'écolier; mais c'est la facilité même qui en fait l'éloge, s'il va au but. Or, il vaut beaucoup mieux mettre une heure à rassembler sans gêne une multitude d'expressions élégantes et justes, que d'avoir cousu laborieusement quelques phrases de collége, qui n'ont jamais été faites pour être unies ensemble. Par cette raison M. *Pluche* préfère qu'on fasse remettre en latin les morceaux traduits, lorsque l'impression en est encore récente.

Votre élève trouvera de la sorte son fardeau allégé; et la facilité de l'exercice lui fera un jeu, sinon de composer, au moins d'entendre la belle latinité. C'est

tout ce qu'on doit avoir en vue pour la plupart des jeunes gens, qui ne seront jamais dans le cas de composer des discours latins; et ceux qui pourroient s'y trouver, en acquerroient facilement l'habitude, ayant la tête meublée d'une infinité d'excellentes façons de parler des Auteurs latins, qu'ils auront ainsi expliqués et traduits.

Un des grands avantages de la traduction est de plaire beaucoup plus aux jeunes gens; et de leur apprendre en même temps les deux langues. C'est aussi un excellent moyen de les rendre promptement très-versés dans l'ortographe françoise, sur-tout si l'on a deux élèves, à qui on puisse faire corriger, l'un par l'autre les fautes qu'ils ont commises en ce genre. Cette méthode nous a toujours parfaitement réussi; et en soulageant le maître, elle profite infiniment aux disciples.

« Pour l'ordinaire, dit M. *Pluche*, on débute avec les enfans par le contrepied de ce qu'il faudroit faire, soit dans le particulier, soit dans une école publique. Le jeune enfant n'entend parler que de règles et de définitions extrêmement abstraites. A la tristesse d'une longue leçon succède la tristesse d'une composition encore plus longue. Figurez-vous cet esprit dont les

progrès vous sont chers ; tantôt cloué sur une syntaxe inintelligible , tantôt égaré dans les détours d'un lugubre dictionnaire, où il ne trouve point ce qu'il cherche, et où ce qu'il trouve le remplit de perplexités. S'il en veut faire l'application à sa matière, il y a tant de procédés à observer, tant de dangers à éviter, qu'il ne sait où il en est. Le choix du verbe, la voix, le mode, le temps, le nombre, la personne, tout cela débrouillé nous ne tenons qu'un mot. Nouvelles méditations sur le suivant. Le pauvre enfant ne voit que des précipices, et en se détournant de l'un, il donne tête baissée dans un autre. »

« S'il est sans facilité, ou trop plein de feu, comment voulez-vous qu'il suive avec présence d'esprit tout ce menu détail de préceptes qui le troublent ou le morfondent ? Jamais il ne s'en tirera ; et six ans se passeront ou à travailler à contre-cœur ou à trouver les moyens de se dérober au travail. Dans trois momens il y en aura toujours deux où vous le trouverez en fraude. C'est beaucoup si sur la fin des études, à force d'avoir malgré lui entendu rebattre les mêmes choses, sa composition commence à se nettoyer, et à devenir plus conforme aux règles. Mais il y a cent lieues de distance du latin de ces thêmes à celui

des Auteurs. Il évitera de faire des fautes grossières, je l'avoue : mais ce latin auquel il s'accoutume est un gallicisme perpétuel ; et plus il se fortifie dans ce langage qui est tout de sa composition, plus il s'éloigne du vrai usage de la belle latinité. Cet enfant est précisément dans le cas où seroit un étranger, qui voudroit apprendre le françois avec une grammaire et un dictionnaire. J'ai connu un Hollandois qui, avec ce secours, enseignoit hardiment le françois dans sa patrie. On le pria de traduire en notre langue le *Portulan* hollandois, ou la *Description* des ports ou des côtes de mer, qu'on venoit de réimprimer avec des augmentations. C'est un usage dans les langues du Nord d'accumuler plusieurs épithètes, et de les mettre à la file devant le nom auquel elles se rapportent. Vous pouvez juger du goût de sa traduction par l'enfilade d'épithètes qui compose le seul titre, *Le nouveau, grand, illuminant Flambeau de la mer.* Les mots sont françois ; mais le tour est hollandois. C'est du hollandois tout pur. »

« J'ai un autre exemple à vous citer, qui semble fait exprès pour éclaircir cette matière. Deux amis que j'ai à Londres m'adressèrent en différens temps, il y a quelques années, deux jeunes voyageurs, dont

l'un ne savoit pas un mot de françois ; l'autre l'avoit étudié chez lui, depuis six ans, à force de thêmes et de dictionnaires. Je procurai des connoissances et des amusemens à l'un et à l'autre. Au bout d'un an, le premier parloit un françois juste ; ses phrases étoient comme les nôtres, et à l'exception du genre où il se méprenoit encore, tout le reste alloit fort bien. L'autre s'étoit fait à lui-même une langue prétendue françoise, qu'il mêloit à tout propos avec la véritable, et après un an de séjour dans Paris, il parloit moins juste que l'autre. Ses premières études lui avoient formé dans la tête un jargon, qui traversoit entièrement les impressions du bon usage. Ce que disoit mon jeune grammairien avoit souvent été composé et écrit au logis. C'étoit un vrai galimathias ; parce que dans toutes ses phrases, quoique conformes aux règles, il déplaçoit certains mots dont l'ordre ne peut être senti et fixé que par l'usage. Dix-huit mois après son arrivée, il me dit un jour en entrant dans les Tuileries : *Que voilà un jardin beau, et de bien taillés arbres !* Le jeune enfant qui essaie de parler ou de composer après avoir entendu un latin pur, c'est justement notre premier voyageur ; et celui qui contracte l'habitude du latin des thêmes, c'est le second. »

On ne peut disconvenir que les raisons du savant Écrivain que nous venons de citer, pour proscrire les thêmes de l'étude du latin, ne soient fortes et convaincantes. Nos plus habiles instituteurs modernes qui en ont parlé, s'accordent à tenir le même langage, comme on va le voir par les deux excellentes méthodes que nous allons rapporter pour apprendre cette langue. Les maîtres chargés de l'enseigner, et qui veulent sincèrement le bien de leurs disciples, liront l'une et l'autre avec plaisir, et peut-être avec fruit.

La première est celle que propose l'abbé *Vallart* dans son examen de la latinité du père *Jouvenci*. Cette savante critique, ainsi que les bonnes éditions qu'il a données de plusieurs Auteurs classiques, prouve qu'il entendoit très-bien la langue latine, qu'il l'avoit étudiée à fond, et qu'il en connoissoit toute la pureté.

*Première Méthode pour apprendre le Latin.*

« Après avoir fait bien apprendre les déclinaisons et les conjugaisons, il faut passer tout de suite à l'explication des Auteurs latins. On commencera par le plus aisé de tous, dont l'ouvrage a pour titre *De Viris illustribus*, qui est d'une latinité exquise et tout-à-fait analogue à celle du siècle d'*Au-*

*guste*. (*) Ensuite *Eutrope*. L'un et l'autre sont un abrégé extrêmement facile de l'Histoire romaine.

Tandis que dureroit l'explication de ces petits livres historiques, on emploiroit tous les jours un quart-d'heure le matin et autant le soir, à repasser les déclinaisons et les conjugaisons.

Suivroit *Phèdre*, qu'ils verroient d'un bout à l'autre; ils apprendroient en même temps la syntaxe où les règles du rudiment, si l'on n'avoit pas jugé à propos de les leur faire voir plutôt, et ils en feroient l'application sur chaque vers où la règle seroit observée. En plaçant ainsi l'étude de la syntaxe, les jeunes gens sentiront la nécessité et l'usage de ces règles pour l'intelligence de la langue latine.

A Phèdre, dit l'abbé *Vallart*, je ferois succéder *Pomponius Méla*, dont l'ouvrage est un Traité très-méthodique de l'ancienne

(*) Ce qui fait pencher à croire qu'il n'est pas d'*Aurélius Victor*, Auteur du quatrième siècle, sous le nom duquel il est imprimé. M. *Valart* a prouvé que l'*Origo gentis Romanæ* et *de Cæsaribus*, qu'on a aussi sous le nom d'*Aurélius Victor*, sont d'une autre main et d'une latinité bien moins pure que celui *de Viris illustribus urbis Romæ*. Ce dernier est donc le seul qu'il faut faire expliquer.

géographie. Cette connoissance serviroit à entendre ce qui se trouveroit de géographie dans *Cornélius-Népos*, dans *César*, et dans les autres Auteurs latins.

Après *Méla*, viendroit *Cornélius-Népos*, puis *César* de la conquête des Gaules. Ils passeroient de là aux trois comédies de *Térence*, traduites par messieurs de Port-Royal. Puis ils liroient les paradoxes de *Cicéron*, ses Traités de l'*Amitié* et de la *Vieillesse*, et enfin les *Offices*, qu'ils verroient d'un bout à l'autre. [ On pourroit y joindre un petit livre classique, intitulé *Historiæ ex libris Ciceronis depromptæ*, et *Selectæ è profanis Scriptorius Historiæ*, dont nous avons fait l'éloge en parlant de la morale, dans le premier volume. ]

Après cela, viendroient les Satires et les Épîtres d'*Horace*, pour finir par cinq Satires de *Juvenal*, savoir : la 3, 5, 8, 10 et 14.[e], et par les six de *Perse*. Ces deux derniers Poëtes passent pour difficiles, mais je compte bien leur faire perdre toutes leurs difficultés. Je me propose de faire imprimer ces Auteurs, chacun avec son vocabulaire, de façon que pour les entendre on n'aura jamais besoin du dictionnaire. Le livre de *Viris illustribus* est déjà imprimé aussi bien que l'*Eutrope*, et les autres suivront de près. »

[ Que l'Auteur de ce plan d'étude nous permette de lui témoigner ici notre surprise, de ne pas trouver dans la liste de ses Auteurs classiques ni *Quinte-Curce*, cet historien d'Alexandre, si fleuri et si agréable, ni *Paterculé*, ni *Salluste*, ces deux grands peintres de l'histoire. On sera peut-être encore plus étonné de la préférence qu'il y donne à *Juvenal* et à *Perse* sur *Ovide*, dont les Métamorphoses corrigées, sont si propres à plaire aux jeunes gens, et à leur apprendre la mythologie ; et sur *Virgile* dont on pourroit leur faire voir toutes les Géorgiques, et quelques-uns des plus beaux livres de l'Enéïde, tels que le II, le V, le VI et le IX. Quant à *Juvenal* et à *Perse*, il seroit sans doute plus à propos de les réserver pour la fin des études du latin avec *Tite-Live* et *Tacite*. ]

Quoi qu'il en soit de notre remarque ; « voilà, continue l'abbé *Vallart*, une douzaine d'Auteurs expliqués et sus : c'en est à peu près assez pour savoir une langue. Je ne souffrirois pas qu'ils quittassent jamais un Auteur pour passer à un autre, qu'ils n'entendissent le premier au point de l'expliquer à l'ouverture du livre. Ce point est de la dernière importance ; et quiconque le néglige, peut compter ses études manquées. Dix-huit mois seroient

plus que suffisans pour tout cela ; mais mettons-y deux ans. Tout Amiens où j'ai instruit des jeunes gens durant plus de quinze années suivant cette méthode, est témoin que je n'en impose pas ; et maintenant qu'à l'École militaire je suis chargé d'enseigner le latin, depuis environ deux ans, à une classe de vingt-cinq élèves, qui ont d'ailleurs bien d'autres choses à apprendre, ils ont déjà vu dix des Auteurs latins que j'indique, et ils sont presque tous en état d'expliquer d'une manière satisfaisante celui des dix qu'on voudra. L'expérience vient donc à l'appui du plan proposé ici, et en prouve non-seulement la possibilité, mais aussi l'avantage.

Des vingt-quatre heures qui composent le jour entier, il y en auroit dix pour le travail, cinq le matin et cinq l'après-midi : les quatorze autres seroient pour le sommeil, les repas, les devoirs de Religion, les récréations. Des cinq heures de travail, il y en auroit la moitié d'employé à préparer ce qu'on devroit expliquer à la première leçon ; et le reste seroit employé à répéter l'explication qui viendroit d'être faite, à faire la version prescrite, et à repasser ce qu'on auroit déjà vu de l'Auteur. En revenant ainsi souvent sur les mêmes choses, elles s'impriment tellement

dans la mémoire, qu'elles ne s'oublient pas aisément. Rien n'est plus essentiel que cette pratique.

J'ai dit plus haut que deux années me paroissoient suffisantes pour entendre les douze Auteurs latins ici indiqués ; tandis que dans le cours ordinaire des études, on y emploie au moins sept années. Mais 1.° de ces sept années, il y en a près de la moitié où l'on n'applique guère les enfans qu'à la composition des thêmes ; et moi qui retranche les thêmes, je ne les occupe que de l'explication des Auteurs latins. 2.° On y fait faire des vers latins pendant les trois dernières années : ce qui fait au moins un tiers des devoirs ; et je n'en ferois faire aucun (*). Je voudrois cependant que les jeunes gens sussent bien la prosodie, pour prononcer le latin comme il doit être prononcé.

Je ne veux donc point de thêmes dans le sens qu'on donne à ce mot ; et voici

---

(*) Nous croyons qu'il seroit à propos, avant de leur faire expliquer les Poëtes, de les exercer quelques semaines, à remettre dans leur ordre les mots transposés des espèces de vers les plus communs, tels que les hexamètres, les pentamètres, les saphiques. Ce qui suffiroit pour leur en faire connoître la mesure et la cadence.

mes raisons. On n'apprend bien les mots et les locutions d'une langue morte que par une lecture répétée et réfléchie. Quelle assurance avons-nous que nos expressions sont françoises, et que par conséquent nous parlons bien ? N'est-ce pas parce que nous sommes sûrs que nous employons les expressions, qu'emploient dans les mêmes occasions les personnes qui ont la réputation de bien parler ? Mais comme nos jeunes faiseurs de thêmes n'ont pas encore eu assez de commerce avec les anciens Auteurs latins, ils ne peuvent savoir si leurs compositions sont de la bonne latinité ; et les expressions qu'ils emploient sont uniquement l'effet du caprice ou du hasard : deux mauvais maîtres pour faire quelque chose de bien.

Lorsque les langues sont mortes, comme l'est la langue latine, elles ne s'apprennent que par le commerce qu'on a avec les Anciens qui les ont parlées quand elles étoient dans toute leur pureté. Plus ce commerce sera fréquent et suivi, plutôt parviendra-t-on à parler et à écrire comme eux. Il ne s'agit donc que de chercher le moyen le plus facile, le plus court, et par conséquent le meilleur, pour faire passer les mots et les locutions de cette langue, des livres où ils sont, dans la mémoire des

enfans, et pour les y fixer. Je vais dire là-dessus ma pratique, celle qui m'a constamment réussi.

1.° Je prépare soigneusement les explications que je dois faire à mes élèves, afin de donner à chaque mot la signification qui lui est véritablement propre : ce qui n'est pas une chose aussi facile qu'on le croiroit bien. Quand l'expression est figurée, je tâche de faire sentir comment ce mot est passé du sens propre et primitif au figuré. 2.° Tous les mots expliqués, j'explique les phrases que je tâche de leur faire bien comprendre. 3.° Je leur marque ce qu'ils traduiront eux-mêmes dans ce que je leur ai expliqué, afin que le tout s'imprime mieux dans leur mémoire. J'exigerois donc tous les jours une version, d'abord de quatre à six lignes, et qui à la fin ne passeroit pas douze à quinze, et je la corrigerois avec soin.

Pour les thêmes, je n'en voudrois que dans les derniers mois des deux années : encore ne les voudrois-je pas longs. Je ne souffrirois pas que pour les faire ils se servissent de dictionnaire, ni qu'ils les missent par écrit ; et voici comme je m'y prends. Lorsque la petite version que j'exige matin et soir est corrigée, je la fais mettre en latin de vive voix. Comme les

expressions de l'Auteur sont dans la tête de mes élèves, je n'ai point à craindre les barbarismes : tout est exact dans ces thêmes ; tout y est pur et dans le meilleur ordre.

J'avertis ici que je ne parle que pour des enfans au moins de douze ans. C'est l'âge qu'exigeoit le célèbre *Tannegui le Fèvre*, père de madame *Dacier*, et l'un des meilleurs maîtres qu'il y ait jamais eus en fait de latin. Pour des enfans de neuf à dix ans, je suivrois la même méthode, mais j'exigerois moins de travail.

*Deuxième Méthode pour apprendre le Latin.*

Ceux à qui l'espace de deux ans paroîtra trop court pour occuper leurs élèves et qui préféreront de suivre à peu près l'ordre des colléges, dans une éducation particulière ou publique, s'ils sont les maîtres d'y adopter la méthode qui leur semblera la meilleure, trouveront cet ordre et ce plan développés et perfectionnés dans un *Essai d'éducation*, mis à la tête d'un fort bon ouvrage intitulé l'*Art du Poëte et de l'Orateur, nouvelle Rhétorique à l'usage des Colléges*, imprimée en 1766. Il contient des vues saines, des réflexions judicieuses, des conseils utiles pour l'instruction de la jeunesse, comme on le verra par le précis

que nous allons en donner. Nous y joindrons aussi quelquefois nos observations, que nous mettrons en notes, ou que nous renfermerons entre deux crochets, pour les distinguer. »

« Je ne prétends pas, dit-il, donner un traité complet d'éducation : je veux seulement tracer un plan d'étude, où je conserverai ce qu'il y a de bon dans les colléges, sans avoir la ridicule vanité de fronder tout ce qui s'y pratique, et d'imaginer une méthode peut-être impossible dans l'exécution.

On doit sur-tout procéder avec ordre dans l'instruction, si l'on veut que les choses aient le temps de s'arranger dans l'esprit et de s'y graver : autrement elles n'y feront que des impressions légères et confuses, qui s'effaceront bientôt après. Il faut aussi que les sciences auxquelles la jeunesse s'applique, aient du rapport entre elles et se prêtent une sorte de lumières, afin qu'il soit plus aisé de les comprendre et de les retenir.

Mais quelles sont les connoissances qui feront l'objet des études jusqu'à la philosophie ? Celles qui sont nécessaires à un Chrétien et à un homme de lettres. Je crois que les jeunes gens auront assez bien employé leur temps dans le cours des humanités,

Humanités, si en sortant de Rhétorique ils sont, non-seulement en état de se conduire parmi les écueils du monde, et de résister aux attaques des incrédules; mais encore, s'ils sont capables de faire avec succès d'autres études relatives à la profession qu'ils embrassent, et de juger d'une pièce d'éloquence ou de poésie aussi sainement que leur âge peut le permettre. Voyons donc comment on doit s'y prendre pour parvenir à ce but, et commençons par la Religion.

*L'Étude de la Religion.*

Je ne conçois pas l'aveuglement de ceux qui, ayant eu l'avantage inestimable de naître dans le sein de la véritable Religion, ferment les yeux à la lumière, et l'abandonnent pour ne suivre que leurs caprices ou de nouveaux docteurs plus propres à les tromper qu'à les éclairer. De là, ce torrent de maux et de vices qui s'accroît tous les jours. Il faudroit donc, s'il étoit possible, ramener les hommes à des principes et à des règles de mœurs, qui nous fissent rentrer dans l'ordre, en substituant aux vices qui nous déshonorent, les vertus qui ennoblissent l'ame et l'élèvent.

Or, pourrons-nous trouver des principes et des règles de conduite, compa-

rables à celles que la sagesse éternelle nous donne dans le *Nouveau Testament.* Nous vantons la morale de quelques payens : mais approche-t-elle de la morale de Jésus-Christ ? Qu'on les compare : on en sentira la différence, et si ce qu'il y a eu de plus beaux génies dans tous les siècles, de génies les plus cultivés par l'étude, n'ont jamais donné des leçons aussi sublimes que celles qui sont contenues dans l'Évangile ; dira-t-on que celui qui enseignoit ces vérités avant l'âge de trente-trois ans, dont les mœurs étoient si douces, les maximes si pures, les discours si touchans, n'étoit qu'un homme ? Non sans doute, on ne le dira jamais quand on sera de bonne foi, quand on connoîtra sa doctrine et la sagesse profonde qui éclate dans ses instructions.

Il est donc nécessaire de mettre entre les mains des enfans ce Livre divin, puisqu'il est le livre des Chrétiens, celui où l'Homme-Dieu nous instruit, et nous montre le chemin qui mène à lui. Il me semble que la manière ordinaire dont on le leur fait lire, n'est pas la plus utile. On se borne à leur faire remarquer des vérités importantes, quelquefois abstraites. Cet usage est louable sans doute, puisqu'on leur apprend des choses que personne ne

doit ignorer ; mais il faut attacher et affectionner les jeunes gens, en leur faisant observer et admirer la conduite divine de Jésus-Christ : ce qui est la plus noble instruction qu'il ait laissé aux hommes, son humilité, sa modestie, sa patience, sa douceur, son humanité et sa bienfaisance. Voilà ce qui mérite d'abord notre attention, et qui fournit des instructions solides et durables. Les grandes vérités de la Religion trouveront l'esprit docile, quand une fois le cœur sera formé.

[ La lecture du *Nouveau Testament* sera suivie de celle de l'*Abrégé de l'histoire et de la morale de l'Ancien Testament*, par *Mésenguy*, puis des *Figures de la Bible*, par *Royaumont*, et dont nous avons parlé à l'article de *la Religion.* Les écoliers diront tous les jours, en Sixième et en Cinquième, un chapitre de ces trois livres, moins par cœur et mot à mot, qu'en substance et par jugement. Il en sera de même des *Mœurs des Israélites et des Chrétiens*, par M. *Fleuri*, qu'on pourra leur faire lire ensuite. Pour son *Catéchisme historique*, ils l'apprendront par cœur tout entier. ]

---

## CLASSE
## DE SIXIÈME.

*Étude du François, du Latin et du Grec.*

Nous ne conseillerions de faire apprendre le grec qu'à ceux qui auroient beaucoup de facilité et de mémoire, et le moyen d'acheter les livres nécessaires. Ce n'est pas que la connoissance de cette langue n'ait de grands avantages, non-seulement pour l'orthographe et la signification d'un très-grand nombre de mots françois tirés de cette langue, mais aussi pour lire dans leur source tant d'excellens Auteurs, qui perdent presque toujours infiniment dans une traduction. Cependant, il faut craindre de surcharger les écoliers et de manquer son but, en voulant trop faire. Par cette raison, il seroit peut-être mieux d'omettre cette étude ou du moins de la remettre après celle de la langue latine. Deux années seroient plus que suffisantes pour cette étude, à moins qu'on ne voulût s'y rendre fort habile. Le commun des écoliers aura bien assez du françois et du latin pour les occuper utilement plusieurs années, surtout si l'on veut leur faire voir tous les Auteurs, et apprendre toutes les sciences indiquées dans le plan que nous transcri-

vons. On a laissé néanmoins ce qui concerne le grec dans ce plan, en faveur de ceux qui voudront le faire apprendre avec le latin ou après. Dans ce dernier cas; les jeunes gens qui auront reçu de la nature d'heureuses dispositions pour les sciences, ou ce qui est plus heureux encore et y supplée, une forte inclination pour l'étude, pourront, avec le guide qu'on leur offre ici, apprendre seuls le grec, ou de compagnie avec un ami qui aura le même goût. Cette charmante et trop rare société rendra leurs progrès plus agréables et plus rapides; et ils se féliciteront souvent dans la suite du temps qu'ils auront consacré à l'acquisition d'une langue si belle, si riche et si utile.

Mais, dans la crainte que des circonstances inattendues ne viennent s'opposer à l'exécution de ce louable projet, il sera toujours bon, dans les premières classes, après avoir appris à lire le grec, ce qui sera l'affaire de quelques jours, d'apprendre avec les Grammaires françoises et latines les Racines grecques, dont nous parlerons ci-après, parce qu'elles serviront beaucoup à faire mieux entendre et retenir la juste signification d'un grand nombre de mots de ces deux langues, qui en sont tirés.

Il n'est pas besoin sans doute de prouver

ici la nécessité et les avantages de l'étude de la langue françoise, à des hommes qui doivent la parler et l'écrire toute leur vie. On commencera donc en Sixième, qui est la première des classes, à faire apprendre aux enfans les premiers élémens de la Grammaire françoise. Il seroit à souhaiter qu'on en composât une tout exprès pour cette classe. [ A ce défaut, celle de *Lhomond* ou de *Wailly*, que nous avons déjà indiquée, pourra suffire et en tenir lieu. ] On pourra aussi en même temps faire copier tous les jours une lettre de Mad. *de Sévigné*, pour former peu à peu à l'orthographe et au style épistolaire.

L'étude de la langue latine n'est pas incompatible avec celle du françois. On en puisera les premiers principes dans quelque bonne Grammaire. On adoucira ce que cette étude a de sec et de rebutant, par l'explication journalière de quelques Auteurs faciles : tels que le *Selectæ è veteri Testamento Historiæ*, les *Colloques choisis* d'*Erasme*, imprimés chez Barbou, à l'usage des colléges, les *Épîtres familieres* de *Cicéron*.

[ Au lieu de ces *Épîtres* qui n'ont rien de fort amusant pour les enfans, et leur apprendront peu de chose, nous aimerions mieux qu'on leur mît entre les mains les *Sentences choisies* de *Cicéron*, avec les *His-*

*toires tirées des Livres du même Auteur*, petits livres faits exprès pour les colleges. Nous préférerions aussi au *Selectæ è veteri Testamento Historiæ*, recueil assez mal fait et d'une latinité peu pure ; l'*Epitome Historiæ sacræ* de *Lhomond*, et l'abrégé de la même Histoire, par *Sulpice Sévère*, tel qu'il est dans le premier volume des Extraits de *Chompré*. On pourra y joindre le *Selectæ è Novo Testamento Historiæ*, qui en sera comme la suite et le complément. ]

Je place ici les Historiens les premiers : car je suis d'avis que dans l'étude d'une langue, on doit lire d'abord les prosateurs, dont les tours sont moins recherchés, les pensées plus naturelles, et les expressions moins figurées que celles des Poëtes. [ Mais il est bon qu'ils n'en voient qu'un à la fois, pour ne pas mettre de confusion dans leur tête. Aussitôt donc qu'ils sauront passablement les déclinaisons et les conjugaisons les plus nécessaires, se réservant à leur faire plus tard apprendre les noms et les verbes irréguliers ; on commencera de leur expliquer les Auteurs latins. Car il faut toujours faire marcher ensemble l'étude des principes et l'explication des Auteurs, où les maîtres auront soin de faire remarquer et appliquer les règles de la syntaxe déjà vues. Ce qui ser-

vira infiniment à les graver dans la mémoire et à en faire sentir l'utilité. ] Mais on différera à un autre temps, de leur expliquer les façons de parler les plus difficiles, et dont l'intelligence dépend de plus de connoissances et de réflexion qu'on n'en a communément à cet âge.

Je veux aussi que nos jeunes latinistes récitent par cœur, tous les matins, une page de leur Auteur, afin qu'ils s'accoutument au génie et aux tours de cette langue, et qu'ils commencent à faire dans leur mémoire une provision de mots et de phrases, pour être en état de composer en latin dans les hautes classes. [ Ils répéteront, le soir, les leçons du matin, et à la fin de la semaine, tout ce qu'ils auront appris par cœur durant le cours de cette semaine. Sans cela tout s'effacera bientôt, et les enfans ne sauront rien. ]

Dans les premières classes ils ne mettront absolument rien de françois en latin. N'est-il pas ridicule qu'on fasse écrire en cette langue, des enfans qui ne connoissent point la valeur des termes, et qui n'ont pas assez de jugement pour choisir dans le dictionnaire ceux qui conviennent ? Il est étonnant qu'on ait été si long-temps esclave d'un pareil abus. Nous exclurons donc de ces classes les thêmes, dans les-

quels un maître fait quelquefois entrer les difficultés de la Grammaire aux dépens du bon sens, met des constructions forcées et vicieuses, que les enfans ne retiennent que trop ; et qui les accoutument à un mauvais style, qu'ils gardent souvent toute leur vie.

On présume bien que pour les hautes classes, je ne ferai pas plus de grace aux vers latins. Comment veut-on que des écoliers encore sans goût, et en général sans talent pour la poésie, fassent de bons vers dans une langue, dont ils ne connoissent ni les finesses, ni les expressions et les tours propres à ce qu'on appelle le langage des Dieux ? Ils croient avoir fait un chef-d'œuvre, lorsqu'ils ont arrangé, selon les règles, quelques périphrases tirées de leur Dictionnaire poétique. Mais au vrai, ils écrivent encore plus mal en vers qu'ils ne font en prose. Si l'on veut donc qu'ils fassent des vers dans le cours des Humanités, il vaut mieux que ce soit en françois, et que du moins ils en sachent les principales règles, afin de les lire avec plus de plaisir et d'en mieux juger.

Dans la classe du soir, on continuera l'étude du latin, à laquelle on joindra celle du grec. Ainsi, comme la classe du matin sera consacrée au françois et au latin,

celle du soir le sera au latin et au grec. ]
On feroit des progrès rapides dans cette dernière langue, si l'on pouvoit apprendre les déclinaisons, les conjugaisons et quelques règles principales de la syntaxe, dans une Grammaire claire, facile, et débarrassée de ce qui est inutile aux commençans, ou trop abstrait. On adoptera celle qui semblera le plus réunir de ces avantages; et l'on y choisira ce qu'il est nécessaire de savoir pour entendre et expliquer les Auteurs Grecs, dont je vais parler :

Les Ouvrages que je conseille d'expliquer en Sixième, sont les *Fables d'Esope*, et l'*Évangile de St. Luc.*

On fera en même temps apprendre par cœur, chaque jour, une stance du *Jardin des Racines grecques*, mises en vers François par messieurs de *Port-Royal.*

Ce qui me paroît encore important ; c'est, à la fin de chaque année, de faire rendre compte aux écoliers du fruit de leurs études. Rien n'est plus capable de les encourager et de leur former l'esprit. Le desir de mériter les applaudissemens de l'assemblée, leur fait étudier avec plus de soin les Auteurs, qu'ils n'eussent fait, s'ils ne s'étoient flattés d'avoir pour témoins de leurs progrès des gens instruits, dans une *Expli-*

*cation publique.* A la fin de la Sixième, on interrogera les écoliers sur l'*Histoire Sainte*, dont ils auront appris un abrégé ; et on leur fera expliquer les *Auteurs Grecs* et *Latins* qu'ils auront vus.

## LA CINQUIÈME.

Le latin et le grec iront toujours ensemble, en même temps que l'on continuera l'étude des préceptes de la syntaxe latine et de la françoise. De tous les anciens Auteurs Latins, *Eutrope* est, selon moi, le premier Historien qu'on doit mettre entre les mains des enfans de cinquième, lesquels sauront déjà un assez grand nombre de mots latins pour l'entendre facilement. Il est d'ailleurs aisé, intéressant, tant à cause des faits mémorables qu'il décrit, que des jugemens qu'il porte du mérite des grands hommes ! On y prendra une idée générale de l'Histoire du peuple Romain, jusqu'à l'Empereur *Valens*, qui monta sur le trône d'Orient, vers l'an 360 depuis Jésus-Christ, et auquel cet Historien dédie son Ouvrage. [ On fera voir ensuite *Aurélius Victor*, *de Viris illustribus.* ]

*Cornelius Népos* le suivra. C'est un Auteur aisé et d'une latinité très-pure, [ il vivoit sous *Auguste.* Le P. *Le Gras* de l'Oratoire, en a donné une traduction, dont on estime

les notes. Ils pourroient prendre aussi une teinture de l'Histoire ancienne dans *Justin*. ]

A la fin de l'année (*), on verra les Fables de *Phèdre*: dans les colléges on les fait ordinairement voir en Sixième. Mais cet usage doit être changé; parce qu'outre qu'il n'est pas aisé par-tout, cet élégant Auteur est rempli de goût et de délicatesse, demande pour être lu avec succès, qu'on ait déjà l'esprit un peu formé. D'ailleurs, c'est un Poëte; et pour cette raison il ne devroit être lu qu'après un grand nombre de prosateurs. En commençant à étudier une langue, la première chose qu'on en doit savoir, c'est la propriété des termes, et les constructions naturelles qui forment son caractère dominant. Or, la poésie est-elle propre à cela? Ses termes figurés, ses transpositions, ses licences, n'offrent-ils pas des difficultés insurmontables aux commençans; et ne faut-il pas qu'ils aient lu beaucoup d'Auteurs en prose, avant d'être en état de distinguer les singularités de la poésie, qu'ils prendroient pour des constructions naturelles et régulières? La lecture des Poëtes suppose un goût et une intelligence, qu'on n'acquiert qu'après plusieurs années de travail.

(*) C'est-à-dire environ les quatre derniers mois, afin qu'ils aient le temps de revoir tous les Auteurs avant l'exercice public.

Je crois même qu'on doit toujours commencer à étudier une langue dans l'*Histoire*, qui, simple dans ses constructions, et unie dans son style, n'admet ni les ornemens pompeux, ni les tours recherchés de la poésie et de l'éloquence.

Cependant je conseille les *Fables de Phèdre*, parce qu'en général elles sont faciles à entendre. D'ailleurs, il est impossible de trouver des Auteurs, qui soient à tous égards à la portée des écoliers. C'est aux maîtres à leur aplanir les difficultés, qui peuvent se rencontrer dans les Auteurs qu'ils expliquent.

A l'égard du grec, on leur fera voir d'abord le *Discours de St. Jean-Chrysostôme sur la prière* : il sera suivi du *Discours d'Isocrate à Démonique*, dont on passera les deux premières pages : il n'est pas difficile, et il contient d'excellentes instructions pour former la jeunesse. [ Nous y ajouterions volontiers les beaux discours de *Théodoret* sur la Providence. ]

Il est inutile d'avertir qu'il ne faut quitter les Racines grecques qu'à la fin de la Troisième. On fera, tous les samedis, une répétition de celles qu'on aura apprises dans la semaine. Sans cette précaution, on court risque de les oublier.

Je crois aussi qu'il est à propos d'exiger des écoliers, qu'ils rendent compte par écrit, de ce qu'ils auront expliqué ou lu, afin de les accoutumer de bonne heure à mettre de la suite et de la liaison dans leurs idées; à les rendre avec clarté, justesse, élégance, grace et vivacité, autant qu'ils en seront capables.

En même temps qu'ils continueront d'apprendre la *Grammaire Françoise*, on leur fera composer aussi quelquefois des lettres. Si les maîtres ont le talent et la patience de faire remarquer tous les défauts de liaison, de justesse et d'exactitude, qui se trouveront dans ces sortes de compositions, leurs disciples auront appris leur langue et l'art difficile de bien écrire et de bien parler, sans, pour ainsi dire, s'en être apperçus. On s'attachera donc beaucoup à la *composition françoise* dans toutes les classes. C'est la meilleure manière de se former un style pur, et d'acquérir ce goût et cette facilité qui décèlent l'homme de lettres. Les maîtres auront soin de ne donner jamais à traiter que des sujets qui prêtent beaucoup, et qui aient du rapport avec ce que les écoliers savent déjà : autrement, après un travail désagréable, ils ne mettront sur le papier que des idées qui se

sentiront de la gène d'esprit où ils auront été pour les produire. Quand ils font mal une amplification, c'est souvent moins par paresse, que parce qu'ils traitent une matière ingrate par elle-même, ou qui exigeroit des connoissances qu'ils n'ont point.

Dans la classe de Cinquième, on leur mettra entre les mains les *Fables de la Fontaine*, dont ils apprendront par cœur les plus belles, et dont il seroit à souhaiter qu'on fît un choix imprimé pour eux; car toutes ne leur conviennent pas.

Tandis qu'ils expliqueront les Fables de *Phèdre*, je voudrois qu'ils revissent celles d'*Esope*, que nos deux Fabulistes ont imitées, afin de juger de leur différence, et de la perfection qu'elles ont reçues en passant par de si habiles mains.

Cette comparaison entrera dans l'*Exercice public*, que j'ai conseillé de faire à la fin de l'année. Il roulera sur les règles de l'apologue, et sur des remarques au sujet des plus belles fables. [ On trouvera ce travail tout fait dans le *Cours des Belles Lettres* par l'Abbé *Batteux*. Il est peu d'Ouvrages plus propres à donner du goût aux jeunes gens. L'explication publique des Auteurs Grecs et Latins, pourra aussi être accompagnée de remarques critiques, de notes historiques et géographiques sur les

endroits de leurs Auteurs qui l'exigeront ou en seront susceptibles. [ La *Géographie* entière, ou, si l'on veut, celle de l'Europe seulement, en réservant le reste pour la classe de Quatrième, fera aussi partie de cet Exercice public. ] Les vers techniques ou artificiels, sont très-utiles pour remplir les noms propres, dont cette science est remplie.

## LA QUATRIÈME.

On s'apperçoit sans doute que les écoliers n'ont pas perdu leur temps jusqu'ici, et qu'ils ont déjà jeté les fondemens des connoissances qui font l'homme de lettres. Avançons, et j'espère que l'on reconnoîtra de plus en plus les avantages de ma méthode.

En Quatrième, où le jugement est un peu plus formé, [ après avoir pris une teinture de l'ancienne Géographie dans *Pomponius Méla*, écrivain de la belle latinité, ] on expliquera les *Commentaires de César*. La guerre des Gaules est intéressante : je crains seulement que le peu de connoissance que les enfans ont de l'ancienne Géographie, des machines de guerre, et de l'art militaire, ne leur rende cette lecture trop difficile. La guerre civile, dont ils ont déjà pris une

idée dans *Eutrope*, ne seroit-elle pas plus à leur portée. D'ailleurs, j'ai toujours regardé ces temps de crise, comme le morceau le plus curieux de l'Histoire. Dans cette horrible confusion où les passions se choquent et où les intérêts se croisent, la République est un théâtre où les sublimes talens, les grandes vertus et les grands vices paroissent dans tout leur jour.

L'Histoire d'*Alexandre* par *Quinte-Curce*, suivra les Commentaires de *César*. On finira l'année par les *Églogues de Virgile*. [Au lieu de leur faire expliquer toutes les Églogues du Poëte Latin, dont plusieurs n'apprennent rien ou apprennent trop, il vaudroit mieux, ce semble, ne leur faire voir que la 1.^e^, la 4.^e^, la 5.^e^ et la 7.^e^, et remplacer les autres par les premiers livres des *Métamorphoses d'Ovide*, auxquelles il faudroit joindre le petit *Appendix de Diis*, par le P. *Jouvenci*.]

Nous trouvons chez les Grecs des Historiens intéressants et faciles, pour cette classe : tels qu'*Hérodien* par exemple, ou la Cyropédie de *Xénophon* et les Églogues de *Théocrite*.

[L'Histoire d'*Hérodien* en huit livres, comprend les règnes de plusieurs empereurs Romains, et elle est écrite en beau style. Il y en a une belle traduction Latine par

*Politien*, et une excellente traduction Françoise par l'Abbé *Mongault*.

On trouve dans les Ouvrages de *Xénophon* toute l'urbanité Attique, et l'on y admire les belles qualités qui caractérisent les grands écrivains. Mais il y a sur-tout dans la Cyropédie ou l'Éducation du Grand *Cyrus*, une beauté de langage et une douceur de style inexprimables. ]

A l'égard de *Théocrite*, je voudrois qu'on pût le lire sans aucun danger pour les mœurs : mais il y a des choses, qu'on doit bien se garder de présenter à l'imagination des jeunes gens. Il seroit à propos qu'un homme de goût fît un recueil des meilleures idylles de ce Poëte, auxquelles on ajouteroit, 1.° L'Amour fugitif de *Moschus*, à la réserve de quelques vers, avec l'épitaphe de *Bion*, par le même; 2.° Une grande partie de celui d'*Adonis* par *Bion*, avec les seconde, troisième et cinquième idylles du même. Toutes ces pièces ont une délicatesse infinie. Je voudrois qu'on enrichît ce Recueil de celles des odes d'*Anacréon*, qui n'alarment pas la pudeur; il y en a. Je suis fâché que ce Poëte ne puisse pas être mis entre les mains des jeunes gens : mais comme il ne respire presque par-tout que l'amour et le vin, il faut renoncer à l'expliquer tout entier. Il vaut mieux ne pas

connoître les Auteurs dangereux, que d'exposer son innocence. Les maîtres doivent continuellement veiller sur ce trésor : c'est un dépôt sacré qu'on leur confie : malheur à eux, s'ils le laissent perdre par leur faute !

En Quatrième, il est à propos de commencer à se former le goût ; c'est le but des Humanités. Or, rien n'est plus propre à cela, que la comparaison que l'on fait de plusieurs Ouvrages, écrits dans le même genre. On expliquera donc les *Eglogues* de *Virgile*, en même temps que celles de *Théocrite*, qui ont servi de modèle au Poëte Latin. En voyant comment celui-ci a imité le Poëte Grec, on sentira davantage les beautés de l'un et de l'autre, et ce qui les distingue. Madame *Deshoulières*, *Racan* et *Segrais*, peuvent figurer à côté de ces deux Poëtes. [Nous y joindrions *Gresset*, pour les Églogues de *Virgile* qu'il a mises en vers françois. ]

On les apprendra donc par cœur. Mais il faut faire un recueil de leurs meilleures pièces, autant pour ne pas exposer les écoliers à confondre les bonnes avec les médiocres, que pour diminuer la dépense qu'ils seroient obligés de faire en livres. [ On pourroit même, dans cette double vue, les leur faire écrire. ]

Il est encore à propos qu'ils mettent par écrit le jugement qu'ils porteront sur toutes ces pièces, et que l'instituteur leur montre en quoi ils se sont trompés. S'il est homme de goût, ses disciples profiteront beaucoup de sa critique.

Ces différens Auteurs fourniront matière à un *Exercice public*, qu'il sera aisé de rendre très-intéressant. MM. *de Fontenelle*, *Rémond de St. Mard*, *Marmontel* et *le Batteux* ont habilement traité ce qui concerne la poésie pastorale. C'est au maître à faire usage de ces excellens matériaux, de manière pourtant qu'il ne se borne pas à n'être qu'un copiste.

[ Si les écoliers n'ont pas appris la *Géographie* entière en Cinquième, on leur fera dans cette classe-ci apprendre le reste, en répétant ce qu'ils en ont déjà vu dans la classe précédente. C'est le vrai moyen de la bien savoir et pour toujours. On pourra y ajouter une partie de la *Géographie ancienne*, sur-tout de l'Italie, de la Grèce, de l'Asie mineure, dont il est si souvent question dans les Auteurs Grecs et Latins. On y joindra un abrégé de *l'Histoire Romaine*. ]

Nous voudrions aussi que dans cette classe on leur fît apprendre par cœur les règles des *Elégances latines*, qui serviront

à expliquer avec plus de plaisir et de fruit les Auteurs. Ils les trouveront très-bien développés dans le *Manuel des Grammairiens*. C'est un fort bon livre classique qui pourra leur servir en Sixième pour la formation des verbes grecs, et en Troisième pour les règles de la poésie latine.

Ils étudieroient en même temps les Remarques sur la langue Françoise, par *Vaugelas*, *Thomas Corneille* et *Bouhours* : l'Abbé *de Wailly* en a fait un choix judicieux, qu'il a inséré dans sa Grammaire, et qui suffira. On pourra le leur faire apprendre, et même toute sa syntaxe où elles sont : ce qui achèvera de leur donner une connoissance entière des principes de notre langue. ]

## LA TROISIÈME.

Je n'ai pas encore parlé jusqu'à présent de la traduction en françois des plus beaux morceaux des Anciens, quoique rien ne soit plus propre à former les jeunes gens, parce que l'esprit saisit davantage et se remplit mieux de leurs idées, en s'assujettissant à les faire passer dans notre langue : je ne balance pas néanmoins à les interdire dans les basses classes ; et voici sur quoi je me fonde. Les enfans ne connoissent pas assez le génie des deux langues,

et n'ont pas assez de force dans l'esprit, pour être maîtres de l'Auteur qu'ils traduisent; d'où il arrive qu'ils en sont esclaves, au point de rendre ses pensées en françois, dans le même ordre qu'elles sont en latin : de là naissent les latinismes et les constructions singulières, dont il est rare qu'ils se défassent dans la suite. Pour ce qui est des avantages qu'ils retireroient en traduisant, c'est une perte qui est amplement réparée par l'usage où ils sont dans les premières classes de réciter par cœur tous les jours leurs Auteurs, et par l'explication qui a les mêmes avantages, sans en avoir les inconvéniens.

Telles sont les raisons qui m'obligent de combattre l'habitude où l'on est de faire traduire les Auteurs grecs et latins avant la Troisième. Au reste, je ne fais qu'exposer mon sentiment. C'est à chacun de faire là-dessus ce qui lui paroîtra le plus convenable. Revenons à nos études.

Je crois qu'il est temps d'expliquer les *Offices de Cicéron :* il est peu d'ouvrages qui conviennent autant que celui-ci, pour le fond des choses et pour la latinité. (*)

(*) L'excellent Recueil fait pour les Classes, et qui a pour titre *Selectæ è Scriptoribus profanis Historiæ ;* a beaucoup d'analogie avec les Offices de *Cicéron*, et pourroit s'expliquer ensuite.

Après lui, je ne vois que *Tite-Live*. Car les Historiens, pour les raisons que j'ai données ci-dessus, doivent passer avant les Orateurs et les Poëtes, qui demandent, pour être lus avec fruit, des réflexions fines dont on n'est point capable avant la Seconde. Peut-on même se flatter alors de comprendre le plus grand nombre de leurs beautés ?

[ Nous ne serions pas, pour l'Historien qu'il destine à la Troisième, de l'avis de l'instituteur que nous transcrivons ici. *Tite-Live*, le premier des Historiens Latins, nous paroît au-dessus de la portée des écoliers de Troisième. Nous aimerions donc mieux le réserver pour la Seconde et la Rhétorique, où d'ailleurs les jeunes gens seront plus en état de sentir les beautés des harangues semées dans le corps de son histoire. Nous le remplacerions ici par *Valère-Maxime*, *Paterculé* et *Salluste*. On leur feroit voir tout entier celui-ci, ou du moins sa Conjuration de *Catilina*, afin de les préparer à l'intelligence des Catilinaires, qu'ils expliqueront en Seconde. On finira par les *Géorgiques de Virgile*, qui sont le plus parfait et le plus achevé de ses ouvrages. ]

Voici le temps où le plus judicieux des Historiens Grecs doit être mis entre les mains des jeunes gens, *Plutarque* pense et

fait penser. Mais pour qu'ils retirent plus de fruit de cette lecture, il faudra faire un choix des hommes les plus illustres qui ont joué un grand rôle dans l'Empire Romain. Ce qui formera comme un corps d'histoire très-curieux, dont les faits s'arrangeront d'autant plus aisément dans la mémoire, que la suite n'en sera point interrompue. On suivra la même méthode pour les Vies des Grecs, après chacune desquelles on lira la comparaison qu'en fait *Plutarque ;* on sera plus en état de la bien comprendre.

[ Nous voudrions qu'on apprît dans cette classe les *Règles de la Prosodie latine*, si nécessaires pour bien prononcer le latin. Elles sont en petits vers françois dans l'abrégé de l'excellente *Méthode de Port-Royal :* ce qui les rendra plus faciles à apprendre et à retenir. Elles feront partie de l'Exercice public, avec un abrégé de l'*Histoire de France.* Les vers artificiels pour cette histoire, qui se trouvent dans le second tome de la *Science de la jeune noblesse*, sont fort bien faits, et propres à fixer dans la mémoire les principaux évènemens. ]

---

LA

## LA SECONDE.

Les écoliers de Seconde, en suivant la route que je viens de tracer, seront sans doute plus avancés que ne le sont communément, après deux ans même de Rhétorique, ceux qui suivent la méthode ordinaire des colléges. Ils sauront assez les trois langues, pour n'être pas embarrassés en lisant les Auteurs.

Il ne s'agira donc plus que de leur former le goût, c'est-à-dire de régler et d'exercer ce sentiment prompt du bon et du beau, que la nature a mis dans presque tous les hommes. Ainsi l'on s'appliquera désormais à examiner la régularité du plan d'un ouvrage; le choix et la suite des idées; la beauté des expressions, des tours et des figures; les convenances du style; en un mot, tout ce qui fait le mérite des ouvrages d'esprit. [ Car la Seconde doit être une préparation à la Rhétorique, dont on pourra même dès-lors commencer à leur faire apprendre ce qui concerne l'élocution, surtout si on ne leur veut faire faire qu'une année de cette dernière classe. ]

C'est ici que les talens du maître sont nécessaires, pour régler les jugemens de ses disciples. De là dépend, pour ainsi dire, le rang qu'ils tiendront un jour dans la

République des lettres. Jugez combien il est essentiel qu'ils aient de bons guides. *Cicéron* en est un sûr, dans son traité intitulé *De Oratore*. On l'apprendra par cœur, à la place des Racines grecques, en commençant au numéro 181 du second livre On y puisera tout ce qu'il faut savoir, pour sentir les beautés de ses harangues.

On verra ensuite dans *Quintilien*, tout le 4.e livre de l'*Institution de l'Orateur*, avec le premier et le second chapitre du 6.e livre. Mais il y a dans tout cela des longueurs, qu'il est bon de passer.

[ Nous croyons aussi que, pour garder la méthode naturelle et sage, prescrite par notre Instituteur lui-même pour les autres classes, il sera bon d'ouvrir celle-ci par *Tite-Live*. Ils verront la première Décade en Seconde, réservant pour la Rhétorique la troisième, qui est la plus belle et la plus intéressante. Il seroit à souhaiter qu'ils pussent voir la Décade entière : ce que du moins les meilleurs écoliers pourront faire, en préparant chez eux les autres livres que le commun de la classe ne pourra voir, pour les expliquer publiquement à la fin de l'année. Ils trouveront un grand secours dans la bonne traduction que M. *Guérin* nous a donnée de *Tite-Live*. ]

Les *Catilinaires* de *Cicéron* et les *Odes* d'*Horace* ne viendront qu'après *Quintilien*, [ c'est-à-dire environ les quatre derniers mois de l'année scolaire, qu'il faudra partager en trois pour la Seconde, ainsi que pour la Rhétorique, entre l'Historien, l'Orateur et le Poëte. ]

La harangue de *Démosthène* sur la *Couronne*, et qui est son chef-d'œuvre, avec quelques livres de l'*Iliade* d'*Homère*, occuperont une partie de la classe du soir, destinée au grec. La lecture de l'*Iliade* qu'il faudra parcourir, servira utilement, lorsqu'on lira en Rhétorique l'*Énéïde*, à se rappeler les endroits que *Virgile* a heureusement imités, et à en faire la comparaison pour juger du mérite de ces deux grands Poëtes.

Il est temps de *composer en latin*. Les écoliers de Seconde ont dans la tête un assez grand nombre de mots, et connoissent assez la génie de la langue latine, pour être en état d'écrire sans le secours des dictionnaires.

Je dois répondre ici à une objection que mes lecteurs se seront peut-être déjà faite. On m'accusera d'ôter par ma méthode les principaux sujets d'émulation, qui sont dans les éducations publiques, savoir les *Compositions* qui se font à la fin de chaque

semaine, et les *Prix* qu'on distribue à la fin de l'année. Vous bannissez entièrement des basses classes, dira-t-on, les thêmes et les vers; et vous n'admettez les versions qu'en Troisième. Or, ce sont les seules choses sur quoi les écoliers puissent s'exercer dans les compositions.

Je répondrai à cela que, si l'on a trouvé que les raisons, sur lesquelles je me suis appuyé pour interdire cet usage, sont bonnes, il n'y a plus à revenir : il faut imaginer quelque autre moyen d'entretenir l'émulation. Il vaudra mieux faire marquer tous les jours ce qu'on appelle de *bonnes notes*, à ceux qui récitent par cœur et qui expliquent le mieux, [ à la fin de la semaine, on leur donnera les places, suivant le nombre de ces bonnes notes. Si l'on veut qu'ils les doivent à des compositions, on pourra faire composer en lettres, en fables ou en narrations historiques dans ces trois basses classes, selon la portée des écoliers.

Quant aux Prix de la fin de l'année, on pourra dans ces classes en donner deux pour la *Mémoire ;* savoir, un premier et un second aux deux écoliers qui, dans un examen particulier, auront le mieux satisfait. Il y en aura deux autres de *Diligence*, pour ceux qui auront eu, par leurs bonnes

notes, les meilleures places durant le cours de l'année.

La classe de Seconde étant quelquefois appelée dans les colléges *la Poésie*, on pourra y faire apprendre les regles de la versification françoise, sur lesquelles ils répondront dans l'Exercice public; et on les leur fera de temps en temps mettre en pratique, dans des sujets qu'on leur donnera à traiter en vers françois.

[La *Mythologie* ou Histoire poétique, dont on leur dictera un abrégé bien fait, contribuera à leur faire mieux entendre les Poëtes grecs, latins et françois. Elle ne sauroit par conséquent être mieux placée que dans cette classe.]

## LA RHÉTORIQUE.

C'est de toutes les classes celle qui est particulièrement destinée à perfectionner les esprits déjà formés. Elle exige donc, de la part des maîtres, un goût exquis, et des talens cultivés par tout ce que les anciens et les modernes ont de plus beau dans tous les genres de littérature. Ce qui pourra, en quelque sorte, suppléer à ce qui leur manqueroit de ce côté-là; car il est difficile de tout réunir: ce sont les Auteurs que je vais conseiller de voir, et qui leur tiendront lieu des plus habiles maîtres. Ces

Auteurs sont *Quintilien* et *Cicéron*. Le premier nous apprend, dans les VIII et IX livres et dans le premier chapitre du XI, tous les secrets de l'éloquence. Le second, quoique plus court, dans son traité intitulé *Orator*, mérite d'être bien médité.

Il faut, de plus, avoir une Rhétorique françoise, qui serve d'explication et de commentaire à ces deux Auteurs. Il ne me convient pas de parler de la mienne. (*) Quelque soin que j'aye apporté pour la rendre utile, je n'ose me flatter d'y avoir réussi. Je dirai seulement qu'elle contient tout ce que *Quintilien* et *Cicéron* nous apprennent de plus essentiel sur l'art de bien parler : ce qui est le but de la Rhétorique. Elle renferme, d'ailleurs, les règles de la tragédie et du poëme épique ; règles qu'il est bon de savoir dans cette classe, où l'on doit lire l'*Enéïde* de *Virgile* d'un bout à l'autre, si cela se peut, la *Henriade* et l'*Art poëtique* d'*Horace*, [ avec celle de *Despréaux*. On y comparera les endroits communs de ces deux grands maîtres, et le goût ne pourra que profiter à ce parallèle ; il sera bon de les savoir l'un et l'autre par

(*) *L'Art du Poëte et de l'Orateur*, auquel on joindra le *Traité des Études*, par M. *Rollin* : Ouvrage généralement estimé.

cœur. On pourra voir aussi quelques Comédies de *Térence*, et quelques Satires de *Juvenal* et d'*Horace*, ou plutôt ses Épîtres qui renferment de si sages préceptes de morale. C'est d'ailleurs le modèle le plus pur de la belle latinité.

On expliquera aussi quelques-unes des plus belles Oraisons de *Cicéron*, telles que celle pour *Milon*, pour *Célius*, pour le poëte *Archias* et la *Manilienne* qui est la plus régulière de toutes, et la plus propre à y appliquer les préceptes de la Rhétorique, comme on ne doit jamais manquer de le faire dans toutes les occasions.

Mais, avant tous ces Auteurs, et pour suivre constamment la méthode tracée dans les autres classes, on expliquera la troisième Décade de *Tite-Live*, ainsi que nous l'avons dit en parlant des Auteurs de la classe de Seconde. ]

Il est encore indispensable de donner quelque temps au profond *Tacite*, et assurément on ne le regrettera pas. Mais il faut le lire de suite, quand on veut apprendre à penser. Les morceaux détachés ne peuvent ni former le goût ni donner une idée du génie de l'Auteur. J'en dis autant des *Discours*, dont on ne sent les beautés qu'en connoissant le caractère, les intérêts et la situation de celui qui parle. Comment

les connoîtra-t-on, si on ne lit ce qui précède ? On fera lire dans cette vue, en entier, quelques-uns des plus beaux Sermons de *Bourdaloue*, et sur-tout de *Massillon*, de ceux en particulier qui roulent sur les mêmes sujets, afin qu'on puisse voir comment chacun d'eux le traite. On y ajoutera quelques Mémoires du célèbre *Cochin*, l'un de nos plus grands orateurs du barreau.

Je n'omettrai pas les Panégyriques. Les jeunes gens prendront dans celui de *Trajan* une idée du style fleuri. *Bossuet*, *Mascaron*, *Fléchier*, etc. fournissent des modèles dans notre langue. Il faut faire un choix de leurs meilleures pièces, pour les faire réciter la seconde année. Car je serois d'avis qu'on fît deux années de Rhétorique, par la raison que la correction des devoirs, jointe aux explications, ne permet pas d'expliquer et de lire dans un an les Auteurs dont je viens de parler, et qu'il est cependant nécessaire de connoître, tant pour se former le goût, que pour avoir une idée juste des caractères de l'éloquence et de la poésie.

Les Auteurs grecs qu'il faudra voir dans cette classe, sont quelques *Philippiques* de *Démosthène ;* et pour les Poëtes l'*Iliade* ou l'*Odyssée* d'*Homère*, l'*Œdipe* et l'*Électre* de

*Sophocle*, que l'on comparera avec l'*Œdipe* de *Voltaire* et l'*Électre* de *Crébillon*, puis l'*Hippolyte* et l'*Iphigénie en Aulide* d'*Euripide*, qu'on mettra en parallèle avec l'*Iphigénie* et la *Phèdre* de *Racine*. [ Il faudra aussi faire lire en classe et par forme de récréation *Athalie*, ce chef-d'œuvre de la poésie dramatique, et les *Aventures de Télémaque*, dont il sera facile d'admirer les beautés, celles même qui sont empruntées de *Virgile* et d'*Homère*. ]

Je prévois que ceux pour qui l'usage est la souveraine loi, et qui sans rien examiner condamnent tout ce qui lui est opposé, désapprouveront mon plan. Ils ne concevront pas même qu'on puisse expliquer dans les classes tous les livres dont j'ai parlé ; et cela, par la raison qu'ils ne les ont pas expliqués eux-mêmes. Il n'y a point de réponses à faire à des esprits ainsi prévenus. Je n'écris que pour les personnes sensées qui, connoissant tous les défauts de l'éducation actuelle, sentent la nécessité d'une réforme. Elles savent, comme moi, qu'il faut absolument interdire dans les classes les thêmes et les vers latins, qui mettent des entraves à l'esprit, flétrissent ses graces, éteignent le feu de l'imagination, et retardent considérablement les progrès des jeunes gens. Cette

suppression faite, on aura au moins deux heures de plus par jour à donner à l'étude des trois langues, et à tout ce qui est capable de former l'esprit. Les écoliers de Quatrième sauront plus de latin, de grec et de françois, que n'en savent communément les Rhétoriciens aujourd'hui; et ils entendront aisément dans les hautes classes les Auteurs que j'ai indiqués. Un jeune homme élevé selon ma méthode, saura à l'âge de 15 à 16 ans, supposé qu'il ait commencé la Sixième à 8 ou 9, les trois langues; connoîtra les meilleurs Auteurs qui ont écrit dans chacune, aura une juste idée de presque tous les genres d'éloquence et de poésie, saura l'Histoire sainte, la Géographie, la Mythologie, l'Histoire Grecque et Romaine, et celle de son pays.

Voilà ce que je me suis proposé dans le plan que je viens de tracer. Je ne me dissimule pas qu'il ne sera pas tout-à-fait du goût d'un siècle aussi frivole que le nôtre. On a tant de préjugés contre le latin et le grec, et contre tous ces anciens Auteurs dont on se nourrissoit de bonne heure dans le plus beau siècle de notre littérature, celui de Louis XIV; qu'il faut avoir bien du courage pour faire regarder cette étude comme une partie essentielle de l'éducation. Cependant j'avoue que j'ai la

simplicité de la croire absolument nécessaire ; et l'on ne me persuadera pas aisément que les grands hommes du siècle passé eussent tort d'étudier l'éloquence et la poésie dans leurs sources, de connoître les beautés des Anciens, de se les rendre familiers, de puiser dans leurs ouvrages le goût des mœurs simples et austères qu'on ne trouve plus que dans les livres. Une autre chose encore qu'il faut observer, c'est qu'en inspirant aux jeunes gens du goût pour les excellens livres de l'antiquité, ils se dégoûteront sûrement des brochures futiles, pour ne rien dire de plus, qu'on lit avec tant d'avidité. Ce sera un avantage pour la Religion et pour les mœurs.

[ Afin qu'on puisse mieux voir et d'un coup d'œil tout l'ensemble de ce nouveau plan d'étude, et connoître d'abord toute la tâche que les écoliers auront à remplir dans chaque classe ; nous allons mettre sous les yeux, et comme dans un tableau raccourci, les Auteurs, les leçons et les devoirs ou compositions, qui doivent y faire le sujet de leurs travaux littéraires. On ne parlera point du grec, parce qu'il ne se fera aucune composition dans cette langue, et que toutes les leçons se borneront à celles de la Grammaire et des Racines grecques. Celles-ci même peuvent être regardées

comme faisant partie de l'étude du françois et du latin, par les raisons que nous avons dites ailleurs.

### *INDICATION des Auteurs, des Leçons et des Devoirs pour chaque Classe.*

---

#### *En Sixième.*

AUTEURS. Epitome Historiæ sacræ par *Lhomond.* — *Sulpice Sévère* dans Chompré. — Selectæ è novo Testamento Historiæ. — *Ciceronis* Sententiæ selectæ. — Historiæ ex libris *Ciceronis* depromtæ. — *Erasmi* Colloquia selecta.

LEÇONS. Catéchisme historique de *Fleury.* — Abrégé de la Grammaire françoise par *Lhomond* ou *Wailly.* — Rudiment de *Lhomond* ou d'un autre. — Racines grecques par don *Lancelot.* — Une page de l'Auteur expliqué. — L'Abrégé de l'Histoire sainte.

DEVOIRS. 1.° On fera rapporter par écrit l'*Explication de l'Auteur* qui aura été faite, et on la dictera ensuite corrigée. Pour apprendre l'orthographe, chacun corrigera les fautes faites en ce genre par son émule. — 2.° Ils transcriront sur un cahier destiné à cet usage, chaque jour, une *dixaine de mots latins* les plus difficiles de

l'Auteur expliqué, avec la signification à côté, pour les proposer à leur émule. — 3.° Ils écriront l'*Application des règles de la Syntaxe*, sur les phrases de l'Auteur qu'on aura expliqué. — 4.° Pour les compositions hebdomadaires, si l'on en fait, on leur donnera une *Lettre* ou une *Fable* à composer, ou un *Trait d'histoire* à rapporter ; il faudra, sur-tout dans les commencemens, les leur lire auparavant une fois ou deux. Ils feront, de plus, un *Verbe françois*, soit régulier ou irrégulier.

*En Cinquième.*

AUTEURS. Eutrope. — Aurélius Victor *de Viris illustribus.* — Cornelius-Népos. — Justin. — Phèdre.

LEÇONS. Grammaire françoise et latine. — Racines grecques. — Un chapitre de l'Histoire de l'ancien Testament dans *Mésenguy*, ou des Figures de la Bible dans *Royaumont.* — Une page de l'Auteur expliqué. — La Géographie. — Les Fables de *la Fontaine.* — Remarques sur l'Apologue.

DEVOIRS. Les mêmes qu'en Sixième, à peu près.

*En Quatrième.*

AUTEURS : *Pomponius Méla.* — *César.* *Quinte-Curce.* — Églogues de *Virgile.* — Métamorphoses d'*Ovide.*

LEÇONS : Syntaxe de la Grammaire françoise dans *Wailly.* —Les règles des élégances latines, dans le Manuel des grammairiens. — Racines grecques. — Églogues de *Virgile* et de *Gresset.* — Idylles de Madame *Deshoulières*, *Racan*, etc., dans le Cours des belles-lettres, par *le Batteux.* — Géographie. — Histoire Romaine.

DEVOIRS : 1.° L'explication par écrit de l'Auteur; 2.° application des règles des élégances latines sur l'Auteur; 3.° choix des phrases les plus élégantes; 4.° narration historique; Lettres de *Voiture*, de Madame *de Maintenon*, ou d'autres.

*En Troisième.*

AUTEURS : *Valère-Maxime.* — *Patercule.* — *Salluste.* — les Offices de *Cicéron* — *Selecta è Scriptoribus profanis Historiæ.* — Géorgiques de *Virgile.*

LEÇONS : Prosodie latine. — règles des vers latins, dans le Manuel des grammairiens. — Georgiques. — Histoire de France.

DEVOIRS : 1.° L'explication par écrit de l'Auteur; 2.° Versions; 3.° retourner les vers latins, pour en mieux savoir les règles.

*En Seconde.*

AUTEURS : *Tite-Live*, la première Décade. — Cicéron *de Oratore.* — *Quintilien.* — Les Catilinaires de *Cicéron.* — Les Odes d'*Horace.*

LEÇONS : Préceptes de la Rhétorique. — Règles de la versification françoise. Harangues. — Les plus belles de *Tite-Live.* — Les plus belles Odes d'*Horace.* — Mythologie.

DEVOIRS : 1.° Versions ; 2.° Amplifications latines et françaises, sur les figures de Rhétorique ; 3.° Vers françois.

*En Rhétorique.* ( Première année. )

AUTEURS : La troisième Décade de *Tite-Live.* — L'*Orator* de Cicéron, — *Quintilien.* — Oraison de *Cicéron.* — L'Éneïde.

( Deuxième année ). *Tacite.* — Oraisons de *Cicéron.* — Panégyrique de *Trajan.* — Satires, Épîtres et Art poétique d'*Horace.* — *Térence.* — *Juvenal* et *Perse.*

LEÇONS : Préceptes de la Rhétorique, y compris l'élocution qu'on répétera si on l'a apprise en Seconde. — Endroits choisis de *Tite-Live*, de l'Énéïde. — Art poétique de *Boileau.*

DEVOIRS : 1.° Sur les préceptes de la Rhétorique. — Analyse de Discours, Sermons, Plaidoyers, etc. — Discours entiers, Panégyriques, etc.

Après avoir rempli si utilement cette longue carrière, et par un commerce habituel avec tant de grands hommes s'être orné l'esprit de toutes leurs richesses, la *Philosophie* et les *Mathématiques* achèveront de le perfectionner. Si ensuite on a du loisir; et qu'on se sente du goût pour apprendre quelques-unes des langues que parlent les peuples de l'Europe, voici, selon M. *Pluche*, la manière dont il faut s'y prendre.

*Étude des Langues vivantes.*

« A l'égard des langues vivantes, il n'y a qu'une bonne méthode, c'est de se transporter dans le pays où on les parle, ou de les parler persévéramment avec des personnes qui les possèdent; bien entendu, qu'à l'exercice fréquent de la conversation, on peut y joindre utilement la connoissance de quelques règles et la lecture des Ouvrages bien écrits dans ces langues. J'avoue, de plus, qu'un homme laborieux pourroit par lui-même, à force de feuilleter des livres et des dictionnaires, se mettre en état d'entendre passablement une langue; mais il n'ira point jusqu'à la parler ou l'écrire, sans apprêter à rire à ceux qui la savent par l'usage. Cette voie est d'ailleurs si longue, elle est traversée de tant d'embarras

et d'incertitudes, que quand on a en main un autre moyen sûr et prompt, on peut dire qu'il est l'unique : c'est donc une nécessité d'apprendre les langues vivantes par l'usage, et par la fréquentation de ceux qui les parlent. »

« Tous ceux que j'ai vu apprendre l'italien ou l'anglois par l'étude des règles ou par la composition des thêmes, ont dépensé beaucoup d'argent, et n'ont point appris la langue qu'ils vouloient savoir. »

« Quoique les langues ne nous donnent par elles-mêmes aucune lumière, elles sont un moyen sûr pour en acquérir ; elles nous facilitent l'accès des monumens et des sciences. Le latin, le grec et l'hébreu sont les premières sources de l'érudition ; et si on vouloit s'y prendre de manière à s'en assurer promptement l'acquisition, on se réserveroit assez de loisir pour y joindre, de bonne heure, l'italien et l'anglois. Ceux qui se destinent aux sciences, peuvent, en fait de langues modernes, s'en tenir aux deux que je viens de nommer. L'allemand, autrefois nécessaire pour voyager, est aujourd'hui remplacé par le françois, devenu, depuis long-temps, la langue de commerce dans toutes les cours et dans toutes les grandes villes de l'Europe. Le bon accueil que les étrangers ont fait à

plusieurs livres françois, a contribué beaucoup à rendre notre langue plus commune. Ajoutons que la France est à peu près au centre des Nations qui sont le plus dans le goût des voyages. La langue espagnole, au contraire, renfermée dans un coin du monde, et ne s'étant distinguée dans la littérature que par des livres de dévotion, que nous pouvons remplacer, n'invite personne à l'apprendre, quoique ce soit de toutes les langues vivantes celle qui a le plus d'harmonie, et qui approche le plus de la richesse de la langue grecque, soit par la diversité de ses tours, soit par la multitude de ses terminaisons toujours pleines, et par la juste longueur de ses expressions toujours sonores. On étudie, au contraire, la langue italienne, malgré l'ennui qu'elle cause par le retour perpétuel des quatre sons *a*, *e*, *i*, *o*, qui finissent presque tous ses mots, et qui fatiguent l'oreille par une désagréable uniformité. On commence aussi à étudier parmi nous la langue angloise, quoique hâchée en menues pièces d'une syllabe, quoique rude et hérissée d'âpres consonnes qu'il faut faire siffler sans en manquer aucune. Ces deux langues ont été maniées par des Écrivains si estimables, les uns par l'agrément naturel de leur esprit, les autres par l'étendue

de leurs recherches, qu'on peut en tirer, non pas, à beaucoup près, autant de profit que des anciennes, mais plusieurs connoissances que l'antiquité ne fournit pas. »

Il s'ensuit de tout ce qu'on vient de dire, qu'il ne faut pas vouloir apprendre de trop bonne heure aux enfans les langues même vivantes, ou qu'il faut du moins y aller d'abord bien lentement, pour ne pas leur donner de cette étude un dégoût et une aversion, qui deviendroient insurmontables.

Si le cerveau tendre des enfans est propre à y graver des images et à y laisser des traces, ce qui fait qu'ils ont d'ordinaire beaucoup d'imagination et de mémoire, il faut aussi convenir que cet âge l'est moins au raisonnement; parce que l'agitation continuelle de leur esprit empêche toute application suivie. (*) Ainsi il faut ménager avec soin les organes, jusqu'à ce qu'ils se soient affermis. Faites seulement dans la

(*) La substance du cerveau dans les enfans étant extrêmement molle et humide, cette mollesse et cette humidité, jointes à une grande chaleur, lui donnent un mouvement facile et continuel. C'est comme une bougie allumée dans un lieu exposé au vent, et dont la lumière vacille toujours. De là vient cette agitation des enfans, qui ne peuvent arrêter leur esprit à aucun objet, ni leur corps en aucun lieu.

mémoire un amas de bons matériaux : le temps viendra que ces matériaux s'assembleront d'eux-mêmes, et que le jugement les liera ensemble. En attendant, bornez-vous à redresser doucement l'esprit de l'enfant quand il ne raisonnera pas juste. Instruisez-le peu à peu, et le plus souvent en causant avec lui. (*)

X. *Les Questions des Enfans.*

Comme les enfans ignorent bien des choses, ils ont beaucoup de questions à faire : aussi en font-ils beaucoup. Leur curiosité est un penchant de la nature qui va comme au-devant de l'instruction : ce sont des ouvertures qu'elle offre. Ne manquez pas d'en profiter pour apprendre au

(*) Il faut élever les enfans à faire toujours, autant qu'il se peut, des réponses précises et judicieuses ; et leur faire sentir qu'il y a plus d'honneur pour eux à écouter, qu'à faire des répliques à ceux qui ont la bonté de les instruire : mais il n'est pas toujours à propos de blâmer leurs petites reparties, quoiqu'un peu contraires à la docilité, de peur d'émousser leur esprit par une gêne trop sévère.

*Synonymes François*, aux mots *réponse*, *réplique et repartie*, qui diffèrent, suivant l'Auteur, en ce que la *réponse* se fait à une demande ou à une question, la *réplique* se fait à une réplique ou à une remontrance ; la *repartie* se fait à une raillerie ou à un discours offensant.

vôtre mille choses dont il est bon qu'il soit instruit. Ne dédaignez pas de satisfaire à ses questions, quelque puériles qu'elles soient : rendez-lui raison de tout ce qui en est susceptible : répondez-lui précisément et nettement; et ajoutez quelquefois certaines petites comparaisons, pour rendre plus sensibles les éclaircissemens que vous lui donnez. Ne paroissez jamais importuné de ses demandes : au contraire, témoignez y prendre plaisir; et bien plus encore, si sa raison commence à se former. Un jeune homme qui cherche à s'instruire, qui aime à consulter ses maîtres, qui ne rougit pas de leur avouer son ignorance, qui soumet volontiers ses lumières aux leurs, marque déjà une grande sagesse et dont on peut se promettre beaucoup.

Un enfant non plus ne doit point craindre de fatiguer ceux qui sont chargés de son instruction, à force de les interroger trop souvent. S'ils veulent sincèrement son bien, ils aimeront aussi toutes ses questions faites à propos; puisqu'elles lui sont toujours utiles, et qu'elles marquent au moins son esprit et sa docilité.

Ne répondez néanmoins à ses questions qu'autant qu'il faut pour nourrir sa curiosité, non pour la rassasier; sur-tout, dit M. *Rousseau*, quand vous voyez qu'au

lieu de questionner pour s'instruire, il se met à battre la campagne, et à vous accabler de sottes questions, arrêtez-vous à l'instant, sûr qu'alors il ne se soucie plus de la chose, mais seulement de vous asservir à ses interrogations. Il faut avoir moins d'égard aux mots que les enfans prononcent, qu'au motif qui les font parler. Cet avertissement est de la dernière importance, aussitôt qu'ils commencent à raisonner.

S'il échappe à votre élève des absurdités ou des contradictions, faites-les lui sentir avec douceur. Ne lui donnez jamais que de bonnes raisons, pour l'accoutumer à la justesse et à la vérité. Soyez toujours vrai et simple avec lui : c'est l'unique moyen de l'encourager et d'acquérir sa confiance. Si vous riez d'une objection singulière qu'il vous fera, si vous vous moquez de sa simplicité, ou, ce qui est pis encore, si vous la traitez de bêtise, vous le déconcerterez, vous l'humilierez ; et pour n'être plus exposé à cette sorte de mortification, il se gardera désormais de vous proposer ses doutes. En vain tâcherez-vous de le faire revenir : sa confiance est évanouie : il va apprendre à dissimuler avec vous, et à se cacher. Vous aurez beau vouloir éclairer son esprit, il vous dira toujours qu'il com-

prend, et la plupart du temps il n'en sera rien. On oblige un enfant à se renfermer en lui-même, on lui ôte toute envie de s'ouvrir, dès qu'on pèse scrupuleusement toutes les syllabes, et que d'un ton magistral on lui demande les raisons de ce qu'il avance. Il faut s'y prendre avec beaucoup moins d'art, ou plutôt avec un art bien plus délicat.

S'il demande des explications qui soient au-dessus de son âge, il faut le lui faire observer, et lui dire qu'on les lui donnera quand il aura l'esprit plus formé. Car, comme on l'a déjà dit, il ne faut pas trop raisonner avec les enfans, de peur de les rendre trop raisonneurs, ni vouloir leur rendre compte de tout. Lorsqu'on s'est fait une loi de leur expliquer les choses même qu'ils ne sont pas en état de comprendre, ils attribuent au caprice la conduite la plus prudente, celle de Dieu même, si-tôt qu'elle est au-dessus de leur portée.

Si le vôtre juge de quelque chose sans le bien savoir, il faut, au lieu de le confondre rudement, l'embarrasser par quelque demande nouvelle, qui lui fasse sentir l'insuffisance de ses lumières ; on peut aussi lui faire remarquer à cette occasion combien ses jugemens sont encore imparfaits, par ceux qu'il a portés de certaines choses

il y a un an ou deux. Témoignez-lui que vous l'approuvez bien plus quand il doute et qu'il demande ce qu'il ne sait pas, que lorsqu'il décide le mieux. C'est le vrai moyen de le prémunir contre la présomption et la précipitation dans les jugemens, source ordinaire d'une infinité d'erreurs; et de mettre dans son esprit, avec beaucoup de politesse, une modestie véritable, qui est presque toujours la compagne et l'annonce du vrai mérite.

Comme les enfans à certain âge savent peu, et qu'ils ne peuvent presque encore rien penser ni dire d'eux-mêmes, ils ne parlent pas beaucoup, à moins qu'on ne les y accoutume, et c'est de quoi il faut bien se garder. Mais souvent pour s'amuser, ou sous prétexte de leur donner de l'assurance, on les excite à hasarder tout ce qui leur vient dans l'esprit. Ils prennent dès-lors, et quelquefois pour toute leur vie, l'habitude de parler sans réflexion et de juger de tout sans connoissance.

Il y a des personnes qui ont la folie ou l'imprudence d'admirer tout ce que disent et font les enfans. Les yeux d'une mère, sur-tout, ne sont pas comme ceux des autres. Elle trouve dans ses enfans des beautés, des qualités, des perfections que personne n'y découvre. Faites tout ce qui

dépend

dépend de vous pour que vos enfans soient dignes de louanges ; mais laissez aux autres le soin de les louer : encore devez-vous rarement souffrir qu'on le fasse en leur présence, à moins que ce ne soit sur leur sagesse et leur vertu, comme nous l'avons dit ailleurs. Quand ils s'apperçoivent qu'on les regarde avec complaisance, qu'on observe tout ce qu'ils font, qu'on les écoute avec plaisir, ils s'imaginent n'avoir rien que d'extraordinaire et d'admirable ; ce qui les rend vains et présomptueux.

« Que peut penser un enfant de lui-même, dit à ce sujet M. *Rousseau*, quand il voit autour de lui tout un cercle de gens sensés l'écouter, l'agacer, l'admirer, attendre avec un lâche empressement les oracles qui sortent de sa bouche, et se récrier avec des retentissemens de joie à chaque impertinence qu'il dit ? La tête d'un homme auroit bien de la peine à tenir à tous ces faux applaudissemens : jugez de ce que deviendra la sienne. Il en est du babil des enfans comme des prédictions des almanachs : ce seroit un prodige, si sur tant de vaines paroles le hasard ne fournissoit jamais une rencontre heureuse. Imaginez ce que font alors les exclamations de la flatterie sur une pauvre mère dejà

trop abusée par son propre cœur, et sur un enfant qui ne sait ce qu'il dit et se voit célébrer. »

La mère de l'enfant dont il parle, n'avoit pas cette foiblesse, ou plutôt elle avoit l'esprit et l'adresse de la mieux cacher. « Ne pensez pas, lui fait-il dire à elle-même, que pour démêler l'erreur, je m'en garantisse. Non, je vois la faute et j'y tombe. Mais si j'admire les reparties de mon fils, au moins je les admire en secret. Il n'apprend point, en me voyant les applaudir, à devenir babillard et vain; et les flatteurs, en me les faisant répéter, n'ont pas le plaisir de rire de ma foiblesse. »

« Un jour qu'il nous étoit venu du monde; étant allé donner quelques ordres, je vis, en rentrant, quatre ou cinq grands nigauds occupés à jouer avec lui, et s'apprêtant à me raconter d'un air emphatique je ne sais combien de gentillesses qu'ils venoient d'entendre, et dont ils sembloient tout émerveillés : *Messieurs*, leur dis-je assez froidement, *je ne doute pas que vous ne sachiez faire dire à des marionnettes de fort jolies choses; mais j'espère qu'un jour mes enfans seront hommes, qu'ils agiront et parleront d'eux-mêmes; et alors j'apprendrai toujours dans la joie de mon cœur tout ce qu'ils auront dit et fait de bien.* Depuis qu'on a vu que cette

manière de faire sa cour ne prenoit pas, il ne leur vient plus de complaisant, et ils en valent sensiblement mieux. »

« Chaque mère, dit-il ailleurs, imaginant qu'un enfant peut être un prodige, ne doute point que le sien n'en soit un. Elles font plus, elles prennent pour des indices extraordinaires, ceux même qui marquent l'ordre accoutumé; la vivacité, les saillies, l'étourderie, la piquante naïveté, tous signes caractéristiques de l'âge, et qui montrent le mieux qu'un enfant n'est qu'un enfant. Est-il étonnant que celui qu'on fait beaucoup parler et à qui l'on permet de tout dire, qui n'est gêné par aucun égard, par aucune bienséance, fasse par hasard quelque heureuse rencontre? Il le seroit bien plus qu'il n'en fît jamais, comme il le seroit qu'avec mille mensonges un astrologue ne prédît jamais aucune vérité. *Ils mentiront tant*, disoit Henri IV, *qu'à la fin ils diront vrai*. Quiconque veut trouver quelques bons mots, n'a qu'à dire beaucoup de sottises. »

« Les pensées les plus brillantes peuvent tomber dans le cerveau des enfans, ou plutôt les meilleurs mots dans leur bouche, comme les diamans du plus grand prix sous leurs mains, sans que pour cela ni les pensées, ni les diamans leur appartiennent;

il n'y a point de véritable propriété pour cet âge en aucun genre. Les choses que dit un enfant ne sont pas pour lui ce qu'elles sont pour nous; il n'y joint pas les mêmes idées : ces idées n'ont dans sa tête ni suite ni liaison; rien de fixe, rien d'assuré dans tout ce qu'il pense. Examinez votre prétendu prodige ! En de certains momens vous lui trouverez un ressort d'une extrême activité, une clarté d'esprit à percer les nues. Le plus souvent ce même esprit vous paroît lâche, moite, et comme environné d'un épais brouillard; tantôt il vous dévance, et tantôt il reste immobile. Un instant vous diriez, c'est un génie, et l'instant d'après, c'est un sot : vous vous tromperiez toujours; c'est un enfant. C'est un aiglon qui fend l'air un instant, et retombe l'instant d'après dans son aire. »

« Traitez-le donc selon son âge, malgré les apparences, et craignez d'épuiser ses forces pour les avoir voulu trop exercer. Si ce jeune cerveau s'échauffe, si vous voyez qu'il commence à bouillonner, laissez-le d'abord fermenter en liberté, mais ne l'excitez jamais, de peur que tout ne s'exhale; et quand les premiers esprits se seront évaporés, retenez, comprimez les autres, jusqu'à ce qu'avec les années tout se tourne en chaleur et en véritable force. Autrement

vous perdrez votre temps et vos soins: vous détruirez votre propre ouvrage; et après vous être indiscrètement enivré de toutes ces vapeurs inflammables, il ne vous restera qu'un marc sans vigueur.»

« Des enfans étourdis viennent les hommes vulgaires; je ne sache point d'observation plus générale et plus certaine que celle-là. Rien n'est plus difficile que de distinguer dans l'enfance la stupidité réelle, de cette apparente et trompeuse stupidité, qui est l'annonce des ames fortes. *Caton d'Utique*, un des plus grands hommes de la république Romaine, durant son enfance, sembloit un imbécille dans la maison. Il étoit taciturne et opiniâtre : voilà tout le jugement qu'on portoit de lui. Ce ne fut que dans l'antichambre de *Sylla* que son oncle apprit à le connoître. *Sarpedon*, son gouverneur, l'avoit conduit dans le palais du dictateur *Sylla* : à l'aspect des têtes sanglantes des proscrits, il demanda le nom du monstre qui avoit assassiné tant de Romains. C'est *Sylla*, lui répondit *Sarpedon*. — *Eh quoi !* lui dit son jeune élève, Sylla *les égorgea, et* Sylla *vit encore ! donne-moi ton épée, ô* Sarpedon, *afin que je l'enfonce dans le cœur du tyran, et que ma patrie soit libre.* Il prononça ces dernières paroles d'un ton de voix si élevé et avec

un regard si animé, que *Sarpedon* fut saisi de crainte; et depuis ce moment il observa plus soigneusement son élève, de peur qu'il ne se portât à quelque coup hardi, auquel personne n'osoit même penser. »

« Oh! que ceux qui jugent si précipitamment les enfans, s'écrie M. *Rousseau*, sont sujets à se tromper! Ils sont souvent plus enfans qu'eux. J'ai vu dans un âge assez avancé un homme, qui m'honoroit de son amitié, passer dans sa famille et chez ses amis pour un esprit borné. Cette excellente tête se mûrissoit en silence. Tout-à-coup il s'est montré philosophe; et je ne doute pas que la postérité ne lui marque une place honorable et distinguée parmi les meilleurs raisonneurs et les plus profonds métaphysiciens de son siècle. Respectez l'enfance, et ne vous pressez point de la juger, soit en bien, soit en mal. »

Prenez soin de vos enfans, sans leur laisser voir que vous pensez beaucoup à eux. Faites-leur entendre que c'est par amitié et par le besoin où ils sont d'être redressés, que vous êtes attentifs à leurs discours et à leurs actions, et non point par l'admiration de leur esprit.

Ne permettez pas non plus qu'on leur fasse, et ne leur faites pas vous-même, dans la vue de les faire briller, trop de

questions de suite : au bout de quelques minutes, l'attention des enfans se lasse ; ils n'écoutent plus ce qu'un obstiné questionneur leur demande, et ne répondent plus qu'au hasard.

L'art de parler, dit le judicieux *Plutarque*, est le premier qu'on apprend aux enfans : il vaudroit mieux, selon moi, commencer par leur apprendre à se taire : on se repent souvent d'avoir parlé ; on ne s'est jamais repenti d'avoir gardé le silence.

« Durant le premier âge, dit l'instituteur d'*Émile*, en traitant de l'éducation de l'adolescence, le temps étoit trop long, nous ne cherchions qu'à le perdre de peur de le mal employer. A présent c'est tout le contraire, et nous n'en avons pas assez pour faire tout ce qui est utile. Songez que les passions approchent ; et que, si-tôt qu'elles frapperont à la porte, votre élève n'aura plus d'attention que pour elles. »

« L'âge paisible d'intelligence est si court, il passe si rapidement, que c'est une folie de vouloir qu'il suffise à rendre un enfant savant. Il ne s'agit point de lui enseigner les sciences, mais de lui donner du goût pour les aimer et des méthodes pour les apprendre, quand ce goût sera mieux développé. C'est là très-certainement un prin-

cipe fondamental de toute bonne éducation. »

« Voici le temps aussi de l'accoutumer peu à peu à donner une attention suivie au même objet ; mais ce n'est jamais la contrainte, c'est toujours le plaisir ou le desir qui doit produire cette attention ; il faut avoir grand soin qu'elle ne l'accable point et n'aille pas jusqu'à l'ennui. Tenez donc toujours l'œil au guet, et, quoi qu'il arrive, quittez tout avant qu'il s'ennuie : car il n'importe jamais autant qu'il apprenne, qu'il importe qu'il ne fasse rien malgré lui. »

« A mesure que l'enfant avance en intelligence, et si-tôt qu'il parvient à se connoître assez lui-même pour concevoir en quoi consiste son bien-être, dès-lors il est en état de sentir la différence du travail à l'amusement, et de ne regarder celui-ci que comme le délassement de l'autre. Alors des objets d'utilité réelle peuvent entrer dans ses études, et l'engager à y donner une application plus constante qu'il n'en donnoit à de simples amusemens. La loi de la nécessité toujours renaissante, apprend de bonne heure à l'homme à faire ce qui ne lui plaît pas, pour prévenir un mal qui lui déplairoit davantage. Tel est l'usage de la prévoyance ; et de cette prévoyance bien

ou mal réglée, naît toute la sagesse ou toute la misère humaine. »

« Je ne saurois trop répéter qu'il n'y a que des objets purement physiques, qui puissent intéresser les enfans, sur-tout ceux dont on n'a pas éveillé la vanité par le poison de l'opinion. »

« Lorsqu'avant de sentir leurs besoins, ils les prévoient, leur intelligence est déjà fort avancée; ils commencent à connoître le prix du temps. Il importe alors de les accoutumer à en diriger l'emploi sur des objets utiles, mais d'une utilité sensible à leur âge et à la portée de leurs lumières. »

« C'est une ineptie d'exiger d'eux qu'ils s'appliquent à des choses qu'on leur dit vaguement être pour leur bien, sans qu'ils sachent quel est ce bien, et dont on les assure qu'ils tireront du profit étant grands, sans qu'ils prennent maintenant aucun intérêt à ce prétendu profit qu'ils ne sauroient comprendre. »

« Si-tôt que nous sommes parvenus à donner à notre élève une idée du mot *utile*, nous avons une grande prise de plus pour le gouverner; car ce mot le frappe beaucoup, attendu qu'il en voit clairement le rapport à son bien-être actuel. »

« *A quoi cela est-il bon?* Voilà désormais le mot sacré, le mot déterminant entre lui

et moi dans toutes les actions de notre vie : voilà la question qui de ma part suit infailliblement toutes ses questions, et qui sert de frein à ces multitudes d'interrogations sottes et fastidieuses, dont les enfans fatiguent sans relâche et sans fruit tous ceux qui les environnent, plus pour exercer sur eux quelque espèce d'empire que pour en tirer quelque profit. »

« C'est ici peut-être le piége le plus difficile à éviter pour un gouverneur. Si sur la question de l'enfant, ne cherchant qu'à vous tirer d'affaire, vous lui donnez une seule raison qu'il ne soit pas en état d'entendre, voyant que vous raisonnez sur vos idées et non sur les siennes, il croira ce que vous lui dites bon pour votre âge et non pour le sien ; il ne se fiera plus à vous, et tout est perdu : mais où est le maître qui veuille bien rester court, et convenir même de ses torts avec son élève ? Tous se font une loi de ne pas convenir même de ceux qu'ils ont, et moi je m'en ferois une de convenir même de ceux que je n'aurois pas, quand je ne pourrois mettre mes raisons à sa portée : ainsi ma conduite, toujours nette dans son esprit, ne lui seroit jamais suspecte, et je me conserverois plus de crédit en me supposant des fautes, qu'ils ne font en cachant les leurs. »

« Premièrement, songez bien que c'est rarement à vous de lui proposer ce qu'il doit apprendre; c'est à lui de le desirer, de le chercher, de le trouver; à vous de le mettre à sa portée, de faire naître adroitement ce desir, et de lui fournir les moyens de le satisfaire. Il suit de là que vos questions doivent être peu fréquentes, mais bien choisies; et que, comme il en aura beaucoup plus à vous faire que vous à lui, vous serez toujours moins à découvert et plus souvent dans le cas de lui dire : *En quoi ce que vous me demandez est-il utile à savoir ?* »

« De plus, comme il importe peu qu'il apprenne ceci ou cela, pourvu qu'il conçoive bien ce qu'il apprend et l'usage de ce qu'il apprend, si-tôt que vous n'avez pas à lui donner sur ce que vous lui dites un éclaircissement qui soit bon pour lui, ne lui en donnez point du tout. Dites-lui sans scrupule : je n'ai pas de bonne réponse à vous faire; j'avois tort, laissons cela. Si votre instruction étoit réellement déplacée, il n'y a pas de mal à l'abandonner tout-à-fait; si elle ne l'étoit pas, avec un peu de soin vous trouverez bientôt l'occasion de lui en rendre l'utilité sensible. »

« Je n'aime point les explications en discours; les jeunes gens y font peu d'at-

tention et ne les retiennent guère. Les choses, les choses ! Je ne répéterai jamais assez que nous donnons trop de pouvoir aux mots : avec notre éducation babillarde, nous ne faisons que des babillards. »

« Supposons que, tandis que j'étudie avec mon élève le cours du soleil et la manière de s'orienter, tout-à-coup il m'interrompe pour me demander à quoi sert tout cela ? Quel beau discours je vais lui faire ! De combien de choses je saisis l'occasion de l'instruire en répondant à sa question, sur-tout si nous avons des témoins de notre entretien (*). Je lui parlerai de l'usage du calendrier, de la supputation du retour des saisons pour l'agriculture, de l'art de la navigation, de la manière de se conduire sur mer et de suivre exactement sa route sans savoir où l'on est. »

« Quand j'aurai tout dit, j'aurai fait l'étalage d'un vrai pédant, auquel il n'aura pas compris une seule idée. Il auroit grande envie de me demander comme auparavant

---

(*) J'ai souvent remarqué que dans les doctes instructions qu'on donne aux enfans, on songe moins à se faire écouter d'eux que des grandes personnes qui sont présentes. Je suis très-sûr de ce que je dis-là, car j'en ai fait l'observation sur moi-même.

*Rousseau.*

à quoi sert de s'orienter ; mais il n'ose, de peur que je ne me fâche. Il trouve mieux son compte à feindre d'entendre ce qu'on l'a forcé d'écouter. Ainsi se pratiquent les belles éducations. »

« Mais notre *Émile*, plus rustiquement élevé, et à qui nous donnons avec tant de peine une conception dure, n'écoutera rien de tout cela. Cherchons une solution plus grossière ; mon appareil scientifique ne vaut rien pour lui. »

« Je lui faisois observer la position de notre demeure au nord d'une forêt, quand il m'a interrompu par son importune question, *à quoi sert cela ?* Vous avez raison, lui dis-je, il y faut penser à loisir, et si nous trouvons que ce travail n'est bon à rien, nous ne manquons pas d'amusemens utiles. On s'occupe d'autre chose, et il n'est plus question de géographie du reste de la journée. »

« Le lendemain matin je lui propose un tour de promenade avant le déjeûner : il ne demande pas mieux ; pour courir, les enfans sont toujours prêts, et celui-ci a de bonnes jambes. Nous montons dans la forêt, nous nous égarons, nous ne savons plus où nous sommes, et quand il s'agit de revenir, nous ne pouvons plus retrouver le chemin. Le temps se passe, la cha-

leur vient ; nous avons faim, nous nous pressons, nous errons vainement de côté et d'autre, nous ne trouvons par-tout que des bois, des carrières, des plaines, nul renseignement pour nous reconnoître. Bien échauffés, bien las, bien affamés, nous ne faisons avec nos courses que nous égarer davantage. Nous nous asséyons enfin pour nous reposer, pour délibérer. *Émile*, que je suppose élevé comme un autre enfant, ne délibère point, il pleure : il ne sait pas que nous sommes près de notre logis, et qu'un simple taillis nous le cache ; mais ce taillis est une forêt pour lui, un homme de sa stature est enterré dans les buissons. »

« Après quelques momens de silence, je lui dis d'un air inquiet : Mon cher *Émile*, comment ferons-nous pour sortir d'ici ? »

« ÉMILE, *en nage, et pleurant à chaudes larmes* : Je n'en sais rien : je suis las ; j'ai faim, j'ai soif ; je n'en puis plus.

JEAN-JACQUES. Me croyez-vous en meilleur état que vous, et pensez-vous que je me fasse faute de pleurer si je pouvois déjeûner de mes larmes ? Il ne s'agit pas de pleurer, il s'agit de se reconnoître. Voyons votre montre ; quelle heure est-il ?

ÉM. Il est midi, et je suis à jeûn.

J. J. Cela est vrai ; il est midi, et je suis à jeûn.

ÉM. Oh ! que vous devez avoir faim !

J. J. Le malheur est que mon dîné ne viendra pas me chercher ici. Il est midi ? c'est justement l'heure où nous observions hier, de notre demeure, la position de la forêt ; si nous pouvions de même observer, de la forêt, la position de notre demeure ?

ÉM. Oui ; mais hier nous voyions la forêt, et d'ici nous ne voyons pas notre logis.

J. J. Voilà le mal :... si nous pouvions nous passer de la voir pour trouver sa position :...

ÉM. Oh ! mon bon ami !

J. J. Ne disions-nous pas que la forêt étoit...

ÉM. Au nord de notre logis ?

J. J. Par conséquent notre logis doit être...

ÉM. Au sud de la forêt.

J. J. Nous avons un moyen de trouver le nord à midi.

ÉM. Oui, par la direction de l'ombre.

J. J. Mais le sud ?

ÉM. Comment faire ?

J. J. Le sud est l'opposé du nord.

ÉM. Cela est vrai ; il n'y a qu'à chercher l'opposé de l'ombre. Oh ! voilà le sud, voilà le sud ! sûrement notre maison est de ce côté ; cherchons de ce côté.

J. J. Vous pouvez avoir raison ; prenons ce sentier à travers le bois.

ÉM. *Frappant des mains, et poussant un cri de joie*, Oh ! je vois notre maison ! la voilà devant nous, tout à découvert ! allons déjeûner, allons dîner ; courons vîte. L'astronomie est bonne à quelque chose. »

« Prenez garde que s'il ne dit pas cette dernière phrase, il la pensera ; peu importe, pourvu que ce ne soit pas moi qui la dise. Or, soyez sûr qu'il n'oubliera de sa vie la leçon de cette journée ; au lieu que si je n'avois fait que lui supposer tout cela dans sa chambre, mon discours eût été oublié dès le lendemain. Il faut parler tant qu'on peut par les actions, et ne dire que ce qu'on ne sauroit faire. » (*)

« Le lecteur ne s'attend pas que je le méprise assez, pour lui donner un exemple

(*) Rien de plus ingénieux que l'avis que donne l'Auteur d'*Émile*, de ne point instruire, pour instruire, mais de faire desirer aux enfans l'instruction, et de leur en rendre l'utilité sensible. L'histoire de l'enfant égaré dans la forêt d'Enghien, en est l'application la plus heureuse. *Diction. Encycl.*

sur chaque espèce d'étude : mais de quoi qu'il soit question, je ne puis trop exhorter le gouverneur à donner toujours des leçons pratiques et proportionnées à la capacité de son élève. »

« Il est aisé de convaincre un enfant que ce qu'on veut lui enseigner, lui est utile : mais ce n'est rien de le convaincre, si l'on ne sait le persuader. (*) En vain la tranquille raison nous fait approuver ou blâmer ; il n'y a que la passion qui nous fasse agir ; et comment se passionner pour des intérêts qu'on n'a point encore ? Ne montrez-donc jamais rien à l'enfant, qu'il ne puisse voir. En songeant à ce qui peut lui être utile dans un autre âge, ne lui parlez que de ce dont il voit dès à présent l'utilité. »

» Du reste, jamais de comparaisons avec d'autres enfans, point de rivaux, point de concurrens, aussitôt qu'il commence à raisonner. J'aime cent fois mieux qu'il n'apprenne point ce qu'il n'apprendroit que par jalousie ou par vanité. Seulement je marquerai tous les ans les progrès qu'il aura

(*) *Convaincre* quelqu'un, est le forcer de convenir d'une vérité par des raisons : le *persuader*, est l'amener à son sentiment, le déterminer à faire ce qu'on desire.

faits; je les comparerai à ceux qu'il fera l'année suivante; et je les lui fais observer. Je l'excite ainsi, sans le rendre jaloux de personne. Il voudra se surpasser, il le doit. Je ne vois nul inconvénient qu'il soit émule de lui-même. »

Il est aussi honnête d'être glorieux avec soi, que ridicule de l'être avec les autres.

Ce qui dégoûte des sciences les esprits les plus propres à s'y distinguer, et rebute sur-tout les caractères vifs, c'est la sécheresse des premiers élémens. Ils n'en apperçoivent pas d'abord l'utilité ni les avantages, ils s'irritent et se découragent. Mais ce premier obstacle surmonté, on les voit s'avancer à grands pas et laisser bien loin derrière eux ceux qui courent la même carrière. Quand une fois le Dauphin (père de Louis XVI) commença, dit l'Auteur de sa vie (*), à entendre les Auteurs qu'on lui faisoit expliquer, la curiosité lui en rendit la lecture agréable. Un degré de connoissance qu'il acquéroit, le charmoit et lui faisoit desirer d'en acquérir un nouveau. Quelque jeune qu'il fût, il ne se borna jamais, comme la plupart des enfans, à rendre des mots pour des mots : les choses

(*) M. l'Abbé *Proyart*.

étoient toujours ce qui l'occupoit le plus ; et souvent le desir de voir le dénouement d'une négociation ou l'issue d'une bataille, l'emportoit beaucoup au-delà de la tâche qu'on lui avoit assignée, et lui faisoit oublier de prendre sa récréation. Il avoit acquis assez d'empire sur son imagination, pour pouvoir étudier, sans se distraire, deux heures de suite le matin, et autant le soir.

Ce qui lui coûtoit alors, n'étoit pas tant l'étude que le passage des amusemens et de la récréation à l'étude. Un jour que son sous-précepteur, l'abbé de *Saint-Cyr*, l'avertissoit qu'il étoit temps de prendre sa leçon : Je suis bien sûr, lui dit-il, qu'on n'a pas assujetti tous les Princes à apprendre le latin comme moi ; parlez-moi en conscience, cela n'est-il pas vrai ? *Je ne vous le dissimulerai pas*, lui répondit l'Abbé, *cela n'est que trop vrai, nos histoires en font foi, et nous offrent quantité de Princes qui se sont rendus méprisables par une grossière ignorance.* Le Dauphin sentit toute l'énergie de cette réponse : il ne l'oublia jamais, et elle fut dans la suite comme une barrière insurmontable à la vivacité de son caractère. Passer de l'amusement du jeu au sérieux du travail, lui paroissoit bien dur ; mais être un prince ignorant et méprisable, avoit

quelque chose de si humiliant à ses yeux, que rien ne lui sembloit impossible pour en éviter la honte. Quoique ce ne fût encore là que sacrifier une passion à une autre, l'amour du plaisir à l'amour de la gloire ; on fut cependant charmé d'appercevoir ces dispositions dans le jeune Prince, en attendant que la raison et la vertu vinssent, avec l'âge, les épurer et les perfectionner.

## I X.

### *Modèle excellent d'Éducation.*

Nous ne croyons pas pouvoir offrir aux parens un plus excellent modèle de cette éducation, qui doit être principalement l'objet des soins d'un père et d'une mère, que la manière dont madame *de Veymur* éleva son fils et sa fille (*). Ce sera comme une récapitulation de tout ce que nous avons dit jusqu'à présent sur cet important sujet, et un supplément à ce que nous avons omis. Il y a sur cette matière des choses si essentielles, qu'on ne sauroit trop les remettre sous les yeux et en trop de façons.

(*) *Comte de Valmont*, tome I. Nous avons ajouté plusieurs traits à ce tableau intéressant, pour le rendre encore plus instructif.

Persuadée que des premières impressions que reçoit un enfant dépendent ses premiers penchans, ses premières habitudes, et de là souvent pour la suite les qualités ou les défauts de son esprit, et presque toujours les vertus ou les vices de son cœur, madame *de Veymur* se fit une loi de n'offrir aux premiers regards de ses enfans rien qui pût leur faire prendre une inclination vicieuse. Leurs jouets étoient simples ; leurs vêtemens propres, mais sans être recherchés ; leurs moindres meubles tout ordinaires. Si quelquefois, et toujours en sa présence, ils se trouvoient mêlés avec d'autres enfans, elle vouloit que, sans distinction, sans choix, ils fissent tous usage des mêmes choses, pour leur inspirer les premiers sentimens de l'humanité et d'une bienveillance universelle. Car elle s'appliquoit sur-tout à insinuer dans leur raison naissante, tous les principes d'une douceur réelle et de l'humanité la plus officieuse. Elle s'étudioit à leur inculquer peu à peu et en cent façons cette importante vérité, que *tous les hommes qui vivent autour de nous, et même fort loin de nous, travaillent efficacement à nous rendre heureux.* Il n'y en a point, leur disoit-elle, auxquels nous ne devions de l'amour et de la reconnoissance. Celui qui courbe ses épaules sous de rudes

fardeaux, est estimable par ses services, comme celui qui nous défend à la tête d'une puissante armée. Il n'y a de méprisable que ceux qui ne font rien pour les autres. Mais, dans la répartition de notre reconnoissance, il faut toujours faire plus d'honneur à ceux que Dieu a le plus élevés, parce que c'est lui qui a établi cet ordre, et que nous manquerions de tout, si tous les hommes étoient égaux. Cette mère affectionnée insistoit avec plaisir sur ce point, non-seulement parce que l'enfance le saisit sans peine, et que les preuves en deviennent autant de peintures réjouissantes, mais parce que c'est un moyen propre à former le cœur, en y détruisant les premières semences de la fierté et du dédain. Les moindres apparences de hauteur ou de férocité lui donnoient l'alarme.

Jusques dans les plus petites choses elle observoit les différens caractères de ses enfans. Ils étoient suivis dans leurs jeux, et fidellement éclairés, lorsqu'ils croyoient tous les yeux fermés sur eux. Elle les laissoit jouir de la sécurité nécessaire pour mettre leurs petites passions en évidence; et sans leur faire des reproches qui les auroient rendus dissimulés, puis insensibles; elle régloit ses discours et tout ce qui étoit à son commandement, de manière à leur

inspirer de l'horreur de telle ou telle inclination. Si, par exemple, elle leur appercevoit un fond d'indifférence pour les malheurs d'autrui, ou même un commencement de cruauté qui allât jusqu'à les rendre mal-faisans, elle s'appliquoit à les humaniser par des récits attendrissans; et bien loin d'augmenter en eux cette dureté naturelle par des traitemens rigoureux, moins capables de changer le cœur que d'y faire naître le dépit et le desir de l'indépendance; elle les rendoit adroitement sensibles au plaisir de faire du bien, tantôt par les moyens qu'elle leur mettoit en main pour les éprouver, tantôt par la vue de quelques misères touchantes qu'elle savoit amener sous leurs yeux. Tout ce qui marquoit des entrailles, ou un cœur prévenant soit dans sa famille, soit dans les enfans d'une autre, recevoit sur-le-champ sa récompense ou son éloge. Au contraire, il n'y avoit qu'opprobre et que confusion, pour tous les traits où l'avarice, la dureté et le mauvais cœur se déclarent.

C'est ainsi qu'au lieu de rebattre d'ennuyeuses leçons qui ne font qu'effleurer l'ame, ou d'employer la crainte qui ne la guérit point; elle imaginoit tour-à-tour mille moyens de rendre sa famille gracieuse, obligeante, et passionnée pour tous les devoirs de l'humanité.

En faisant sa principale affaire d'inspirer à ses enfans les qualités essentielles, propres à former des citoyens et des cœurs droits, elle faisoit son passe-temps et sa récréation ordinaire d'affermir leur raison chancelante, et, pour ainsi dire, lui apprendre à marcher. Cette mère pleine de sens, n'exigeoit pas que ce qui étoit autour d'elle s'abaissât devant ses enfans par des témoignages de respect; mais elle vouloit qu'on respectât leur raison encore foible. Elle souffroit avec patience que l'esprit se développât lentement, et fournît peu du sien : mais elle éloignoit avec indignation tout ce qui le pouvoit blesser, ou lui faire prendre un mauvais tour.

Elle faisoit si bien que les idées fausses n'y pussent aborder, ou elle avoit grand soin d'en affoiblir l'impression. C'est pour cela en particulier qu'elle mettoit de bonne heure, autour de cette raison délicate, des barrières, qui fussent impénétrables à tout conte de fées, à tout récit de vols et de massacres, aux histoires d'emprisonnemens et d'exécutions de justice, à toute peinture de vision, de lutins, et d'esprits cornus. Elle ne vouloit absolument rien, qui déshonorât ou exténuât la raison. Elle savoit que ces histoires, qui sont communément toute la science du peuple, font

à

à l'imagination des plaies profondes, jusqu'à y laisser ou un travers qu'on ne pourra redresser, ou un fond de timidité et une pente à la frayeur que ni l'âge ni la réflexion ne pourront jamais guérir. Tout son monde avoit reçu à cet égard des ordres si précis, toutes ses précautions étoient si bien prises, toutes ses leçons si bien imprimées, que ses enfans se trouvoient indifféremment dans l'obscurité, comme au plus grand jour, et ne connoissoient la solitude, que pour ce qu'elle est, c'est-à-dire pour un défaut de compagnie.

Loin donc d'adopter et de suivre la pratique si commune et si pernicieuse, d'épouvanter les enfans, pour les empêcher de pleurer ou de faire quelque autre chose, elle s'appliquoit bien plutôt à enhardir les siens, en les familiarisant peu à peu avec les objets qui les avoient effrayés.

Comme elle, abstenez-vous, et défendez sévèrement à tous ceux qui approchent des vôtres, d'amuser leur enfance par le récit de ces contes et de ces fables effrayantes, qui remplissent l'univers de spectres et de monstres. Tous ces entretiens leur seront tôt ou tard funestes, et ne peuvent servir qu'à leur remplir l'esprit d'idées sombres et noires, qu'à gâter leur imagination, qu'à fomenter leur timidité naturelle, qu'à en

faire des ames efféminées, incapables d'aucune action courageuse. S'il falloit donner dans l'une des deux extrémités, peut-être y auroit-il encore moins de mal à les rendre téméraires que lâches. Un téméraire est quelquefois heureux, et souvent il échappe aux dangers qu'il brave : un lâche est toujours misérable, et meurt mille fois de peur dans sa vie que la crainte empoisonne.

Appliquez-vous donc à en préserver ou à en guérir vos enfans dès leur plus tendre jeunesse. Les moyens que nous allons indiquer pour cela, pouvant servir également aux deux sexes, ce que nous dirons sera pour l'un et l'autre. Les femmes ont peur de tout, et il est peu d'hommes qui à cet égard ne tiennent de la femme par quelque endroit. Ceux qui n'ont peur de rien, sont les seuls qui font honneur à leur sexe. L'Auteur d'*Émile* a regardé ce point d'éducation comme si important, qu'il a cru devoir le traiter avec quelque étendue. Nous nous persuadons qu'on lira avec plaisir ce qu'il dit sur ce sujet.

« L'homme se sent si foible, qu'il craint tous les objets qui sont nouveaux pour lui, et qu'il ne connoît pas. Les enfans élevés dans des maisons propres où l'on ne souffre point d'araignées, ont peur des

araignées, et cette peur souvent leur demeure, étant grands, sur-tout aux filles. On n'a jamais vu de paysans, ni homme, ni femme, ni enfans, avoir peur de ces animaux, parce que l'habitude en toute chose détruit la crainte. Faites voir souvent des objets nouveaux, des animaux laids, dégoûtans, bazarres, mais peu à peu, et de loin d'abord, jusqu'à ce que l'enfant y soit accoutumé, et qu'à force de les voir manier à d'autres, il les manie enfin lui-même. Si durant son enfance, il a vu sans effroi des crapauds, des serpens, des écrevisses; il verra sans horreur, étant grand, quelque animal que ce soit. Il n'y a plus d'objets affreux, pour qui en voit tous les jours. »

«Tous les enfans ont peur des masques. Je commence par montrer à *Émile* un masque d'une figure agréable. Ensuite quelqu'un s'applique devant lui ce masque sur le visage: je me mets à rire, tout le monde rit, et l'enfant rit comme les autres. Peu à peu je l'accoutume à des masques moins agréables, et enfin à des figures hideuses. Si j'ai bien ménagé ma gradation, loin de s'effrayer au dernier masque, il en rira comme du premier. Après cela, je ne crains plus qu'on l'effraie avec des masques. »

« S'agit-il d'exercer *Émile* au bruit d'une arme à feu : je brûle d'abord une amorce dans un pistolet. Cette flamme brusque et passagère, cette espèce d'éclair le réjouit ; je répète la même chose avec plus de poudre : peu à peu j'ajoute au pistolet une petite charge sans bourre, puis une plus grande : enfin, je l'accoûtume aux coups de fusil, aux boîtes, aux canons, aux détonations les plus terribles. »

« J'ai remarqué que les enfans ont rarement peur du tonnerre, à moins que les éclats ne soient affreux et ne blessent réellent l'organe de l'ouïe : autrement cette peur ne leur vient que quand ils ont appris que le tonnerre blesse ou tue quelquefois. Quand la raison commence à les effrayer, faites que l'habitude les rassure. Avec une gradation lente et ménagée, on rend l'homme et l'enfant intrépides à tout. »

On ne sauroit aussi habituer de trop bonne heure les enfans à n'avoir pas peur dans les ténèbres, ou quand on les laisse seuls : autrement ils crient et pleurent si-tôt qu'ils se trouvent dans l'obscurité ou qu'on les quitte, quand ce ne seroit que pour un moment. La nuit effraie naturellement les hommes, et quelquefois les animaux. La raison, les connoissances, l'esprit, le courage délivrent peu de gens de ce tribut.

J'ai vu des raisonneurs, des esprits forts, des philosophes, des militaires intrépides en plein jour, trembler la nuit, comme des femmes, au bruit d'une feuille d'arbre. On attribue cet effroi aux contes des nourrices ; on se trompe ; il y a une cause naturelle. Quelle est cette cause ? la même qui rend les sourds défians, et le peuple superstitieux : l'ignorance des choses qui nous environnent et de ce qui se passe autour de nous. Accoutumé d'appercevoir de loin les objets, et de prévoir leurs impressions d'avance ; comment, ne voyant plus rien de ce qui m'entoure, n'y supposerois-je pas mille êtres, mille inconvéniens qui peuvent me nuire ? Au moindre bruit dont je ne puis discerner la cause, l'intérêt de ma conservation me fait d'abord supposer tout ce qui doit le plus m'engager à me tenir sur mes gardes, et par conséquent tout ce qui est le plus propre à m'effrayer.

N'entends-je absolument rien : je ne suis pas pour cela tranquille ; car enfin sans bruit on peut encore me surprendre. Là-dessus mon imagination travaille, et bientôt je n'en suis plus maître.

La cause du mal trouvée indique le remède. En toute chose l'habitude tue l'imagination. Au lieu donc de raisonner avec

celui que vous voulez guérir de l'horreur des ténèbres ; menez-l'y souvent, et soyez sûr que tous les argumens de la philosophie ne vaudront pas cet usage. La tête ne tourne point aux couvreurs sur les toits, et l'on ne voit plus avoir peur dans l'obscurité quiconque est accoutumé d'y être.

Rien n'étant si triste que les ténèbres, n'allez pas enfermer votre enfant dans un cachot pour le punir. Qu'il rie au contraire en entrant dans l'obscurité, et faites-en un jeu pour lui. Rassemblez à cet effet les soirs plusieurs enfans de bonne humeur. Envoyez-les dans un lieu obscur par manière d'amusement. Pour cela, on peut faire dans une grande salle une espèce de labyrinthe avec des tables, des fauteuils et des chaises, de façon qu'ils puissent en parcourir les détours sans se blesser. Au bout de ce labyrinthe, vous arrangerez huit ou dix boîtes d'attrape, parmi lesquelles il y en aura une remplie de bonbons. Après avoir fait tirer au sort les petits concurrens, vous les enverrez l'un après l'autre, jusqu'à ce que la bonne boîte soit trouvée. Figurez-vous une petite Amazone ou un petit Hercule arrivant une boîte à la main, tout fier de son expédition. La boîte se met sur la table, on l'ouvre en cérémonie. J'entends d'ici les éclats de rire, les huées de la bande

joyeuse, quand, au lieu des confitures qu'on attendoit, on trouve, bien proprement arrangé sur de la mousse ou sur du coton, un hanneton, un escargot, du charbon, du gland, un navet, ou quelqu'autre pareille denrée.

Si vous envoyez l'enfant seul dans les ténèbres, ne le hasardez pas que vous ne vous soyiez bien assuré d'avance qu'il n'en sera pas trop effrayé; tenez-vous près de là pour le rassurer et rire de sa frayeur, s'il venoit à en avoir. Que ce soit souvent par forme de défi et de badinage, comme M. *Rousseau* raconte que fit à son égard un de ses maîtres.

« J'étois, dit-il, à la campagne en pension, chez un Ministre appelé M. *Lambercier*. J'avois pour camarade un cousin plus riche que moi, et qu'on traitoit en héritier, tandis qu'éloigné de mon père, je n'étois qu'un pauvre orphelin. Mon grand cousin *Bernard* étoit singulièrement poltron, surtout la nuit. Je me moquai tant de sa frayeur, que M. *Lambercier*, ennuyé de mes vanteries, voulut mettre mon courage à l'épreuve. Un soir d'automne, qu'il faisoit très-obscur, il me donna la clef du temple, et me dit d'aller chercher dans la chaire la Bible qu'on y avoit laissée. Il ajouta, pour me piquer d'honneur, quelques mots qui

me mirent dans l'impuissance de reculer. Je partis sans lumière ; si j'en avois eu, ç'auroit été peut-être pis encore : il falloit passer par le cimetière ; je le traversai gaillardement ; car tant que je me sentois en plein air, je n'eus jamais de frayeurs nocturnes. En ouvrant la porte, j'entendis à la voûte un certain retentissement que je crus ressembler à des voix, et qui commença d'ébranler ma fermeté romaine. La porte ouverte, je voulus entrer : mais à peine eus-je fait quelques pas que je m'arrêtai. En appercevant l'obscurité profonde qui régnoit dans ce vaste lieu, je fus saisi d'une terreur qui me fit dresser les cheveux ; je rétrograde, je sors, je me mets à fuir tout tremblant. Je trouvai dans la cour un petit chien nommé Sultan, dont les caresses me rassurèrent. Honteux de ma frayeur, je revins sur mes pas, tâchant pourtant d'emmener avec moi Sultan, qui ne voulut pas me suivre. Je franchis brusquement la porte, j'entre dans l'église. A peine y fus-je rentré, que la frayeur me reprit, mais si fortement, que je perdis la tête ; et quoique la chaire fût à droite, et que je le susse très-bien, ayant tourné sans m'en appercevoir, je la cherchai long-temps à gauche, je m'embarrassai dans les bancs, je ne savois plus où j'étois ; et ne pouvant trouver ni la chaire,

ni la porte, je tombai dans un bouleversement inexprimable. Enfin j'apperçois la porte, je viens à bout de sortir du temple, et je m'en éloigne comme la première fois, bien résolu de n'y jamais rentrer seul qu'en plein jour. Je reviens jusqu'à la maison: près d'entrer, je distingue la voix de M. *Lambercier*, à de grands éclats de rire. Je les prends pour moi d'avance, et confus de m'y voir exposé, j'hésite à ouvrir la porte. Dans cet intervalle j'entends Mademoiselle *Lambercier* s'inquiéter de moi, dire à la servante de prendre la lanterne, et M. *Lambercier* se disposer à me venir chercher, escorté de mon intrépide cousin, auquel ensuite on n'auroit pas manqué de faire tout l'honneur de l'expédition. A l'instant toutes mes frayeurs cessent, et ne me laissent que celle d'être surpris dans ma fuite: je cours, je vole au temple; sans m'égarer, sans tâtonner, j'arrive à la chaire, j'y monte, je prends la Bible, je m'élance en bas, dans trois sauts je suis hors du temple dont j'oubliai même de fermer la porte; j'entre dans la chambre hors d'haleine, je jette la Bible sur la table, effaré, mais palpitant d'aise d'avoir prévenu le secours qui m'étoit destiné. »

Pour prévenir dans vos enfans les effets pernicieux des frayeurs causées par les his-

toires de revenans et de morts, veillez soigneusement à ce qu'on n'en rapporte jamais devant eux; et si malgré tous vos soins ils en ont ouï, montrez-leur-en aussitôt l'absurdité, le ridicule, la fausseté : citez-leur l'exemple des personnes hardies et courageuses, qui s'en sont assurées par leur propre examen, comme le fit une Dame célèbre, avec une intrépidité que bien des personnes de son sexe aimeront mieux sans doute admirer qu'imiter ! Madame *Deshoulières* étant allée voir une de ses amies à la campagne, on lui dit qu'un fantôme avoit coutume de se promener toutes les nuits dans l'un des appartemens du château, et que depuis bien du temps personne n'osoit y habiter. Comme elle n'étoit ni superstitieuse ni crédule, elle eut la curiosité de s'en convaincre par elle-même, et voulut absolument coucher dans ce lieu-là. Au milieu de la nuit, elle entendit ouvrir la porte, elle parla; mais le spectre ne lui répondit rien. Il marchoit pesamment, et s'avançoit en poussant des gémissemens. Une table qui étoit au pied du lit fut renversée; et ses rideaux s'entr'ouvrirent avec bruit. Un instant après, le guéridon qui étoit dans la ruelle, fut culbuté, et le fantôme s'approcha de la Dame : elle, de son côté peu troublée,

alongeoit les deux mains pour sentir s'il avoit une forme palpable. En tâtonnant ainsi, elle lui saisit les deux oreilles sans qu'il y fît aucun obstacle. Ses oreilles étoient longues et velues, ce qui lui donnoit beaucoup à penser : elle n'osoit retirer une de ses mains pour toucher le reste du corps, de peur qu'il ne lui échappât; et pour ne point perdre le fruit de ses travaux, elle persista jusqu'à l'aurore dans cette pénible attitude. Enfin, au point du jour, elle reconnut l'auteur de tant d'alarmes, pour un gros chien assez pacifique, qui, n'aimant point à coucher à l'air, avoit coutume de venir chercher de l'abri dans ce lieu, dont la serrure ne fermoit pas.

« Il est certain, dit madame le *Prince de Beaumont* à ses jeunes élèves, dans son *Magasin des Enfans*, que si Dieu le vouloit, il pourroit faire revenir les morts, comme il a fait à l'égard de *Samuel*, ou du moins quelques fantômes qui leur ressembleroient. Mais il est aussi certain qu'il ne fait pas des miracles sans de bonnes raisons, et que toutes les histoires qu'on conte à ce sujet, sont des fables. (*) Je pourrois

(*) Il auroit été mieux de mettre *que l'on conte*. On doit, dit *Wailly*, préférer l'*on* à *on*, 1.° après *et*, *si*, *ou*, à moins qu'il ne suive *le*, *la*, *les* : *si l'on*

vous en citer plusieurs exemples, mais je me contenterai d'en rapporter un, qui est bien propre à confirmer ce que je dis.

Un gentilhomme avoit été envoyé par la cour en Allemagne, pour des affaires de conséquence. Il revenoit en poste avec quatre domestiques, lorsque la nuit le surprit dans un méchant hameau, où il n'y avoit pas un seul cabaret. Il demanda à un paysan s'il n'y avoit pas moyen de loger dans le château. Le paysan lui répondit : il est abandonné, Monsieur, parce qu'il y revient, la nuit, des esprits qui battent les gens. Le gentilhomme qui n'étoit pas peureux, et qui avoit une grande curiosité de voir des revenans, répondit qu'il n'avoit pas frayeur des esprits, et que pour le prouver, il vouloit aller coucher seul dans ce château : ce n'étoit pourtant pas son intention de se coucher. Il fit allumer un bon feu, et mit sur la table quatre pistolets chargés.

Sur le minuit, il entendit un grand bruit de chaînes, et vit un homme beaucoup plus grand que l'ordinaire, qui lui faisoit signe de venir à lui : notre gentilhomme mit deux pistolets à sa ceinture, un dans sa

*savoit se borner : si on le laissoit faire.* 2.° Après *que*, suivi de *com* ou *con* : *on apprend plus facilement les choses que l'on comprend.*

poche, il prit le quatrième dans sa main droite, et tenoit la chandelle de l'autre main. Dans cet équipage, il suivit le fantôme qui descendit l'escalier, traversa la cour, et entra dans une allée ; mais lorsque le gentilhomme fut arrivé au bout de l'allée, tout d'un coup la terre manqua sous ses pieds, et il tomba dans un trou. Il vit alors qu'il étoit tombé au pouvoir, non des esprits, mais d'une douzaine d'hommes qui tenoient conseil entr'eux, pour savoir si on devoit le tuer : il connut par leurs discours, que c'étoient des gens qui faisoient de la fausse monnoie.

Le gentilhomme, sans se déconcerter, leur dit : Messieurs, ma conduite, en venant ici, vous prouve que je suis un étourdi; mais en même temps, elle doit vous assurer que je suis un homme d'honneur : car vous n'ignorez pas que presque toujours un coquin est un lâche. Je vous promets de garder le secret de cette aventure, et je vous le promets sur mon honneur. Ne commettez point un crime, en tuant un homme qui n'a jamais eu intention de vous faire du mal; d'ailleurs, considérez les suites de ma mort : je porte sur moi des lettres de conséquence, que je dois rendre au Roi en main propre : j'ai quatre domestiques dans ce village; croyez qu'on

qu'on fera tant de recherches pour savoir ce que je suis devenu, qu'à la fin on le découvrira ; car ce n'est plus dans ce siècle qu'on croit aux revenans.

Ces hommes, après l'avoir écouté, décidèrent qu'il falloit se fier à sa parole : on lui fit jurer qu'il raconteroit des choses terribles de ce château. Effectivement, il dit le lendemain qu'il y avoit vu des choses capables de faire mourir un homme de frayeur, et il ne mentoit pas. »

« Voilà, continue l'Auteur, d'où nous avons tiré ce récit ; voilà donc une histoire des revenans bien établie : personne n'auroit osé en douter, après qu'un homme tel que celui-là en assuroit la vérité. Douze ans s'écoulèrent de la sorte. Un jour qu'il étoit dans son château à se divertir avec ses amis, on vint lui dire qu'un homme, qui conduisoit deux chevaux, l'attendoit sur le pont pour lui parler ; mais qu'il ne vouloit pas entrer : la compagnie le suivit par curiosité. Mais dès que le gentilhomme parut, celui qui étoit sur le pont lui cria : arrêtez, s'il vous plaît, Monsieur, je n'ai qu'un mot à vous dire. Ceux à qui vous promîtes le secret, il y a douze ans, vous remercient de l'avoir si bien gardé : présentement ils vous rendent votre parole. Ils ont gagné de quoi vivre, et sont sortis du royaume ;

Ils m'ont chargé de vous prier d'accepter de leur part deux chevaux, et je vous les laisse.

Aussitôt cet homme, qui avoit attaché ces deux chevaux à un arbre, fit partir le sien comme un éclair, et bientôt on le perdit de vue. Alors le héros de l'histoire raconta à ses amis ce qui lui étoit arrivé ; et ils conclurent qu'il ne falloit rien croire des histoires des revenans, qui paroissent les plus certaines. Peut-on croire, en effet, que Dieu qui est la sagesse et la bonté même, veuille faire des miracles seulement pour tourmenter les hommes? Croyez-vous qu'il permette à une ame de revenir sur la terre, pour faire des malices, tirer la couverture d'une personne qui dort, l'empêcher de dormir, et mille autres fadaises qui ne sont dignes que de risée? »

« Je vais vous montrer, ajoute madame le *Prince de Beaumont*, par ce qui m'est arrivé à moi-même, le parti qu'il faut prendre dans ces sortes d'occasions : je crois que le sort avoit rassemblé exprès pour moi les plus sottes des servantes. A six ans je savois plus de cinq cents histoires de revenans ; et cela m'avoit rendue si peureuse, que je craignois mon ombre, et que je n'osois plus aller seule la nuit dans la rue ou dans quelqu'une des chambres

de la maison. Mais quand je fus un peu plus grande, et que je commençai d'avoir plus de raison, je résolus de me guérir de cette maladie : je m'accoutumai donc le soir à aller seule, d'abord avec de la lumiere, et puis après cela sans lumière. Je me disois à moi-même : *Je ne suis pas seule, Dieu est dans cette chambre où je vais entrer : il saura bien me défendre.* Après cela, j'entrois hardiment, je m'asséyois, et je ne quittois pas la place que je ne fusse tout-à-fait tranquillisée, et après je me moquois de moi-même. Si je voyois quelque chose dans l'obscurité, je m'avançois pour le toucher, et je trouvois que c'étoit un linge ou une chaise, qui de loin me paroissoit sous une forme terrible ; car la peur grossit les objets. Petit à petit, je me guéris de cette foiblesse. »

« Il y a, dit M. *Rousseau*, des gens qui veulent, par des surprises, accoutumer les enfans à ne s'effrayer de rien la nuit. Cette méthode est très-mauvaise ; elle produit un effet tout contraire à celui qu'on cherche, et ne sert qu'à les rendre toujours plus craintifs : ni la raison, ni l'habitude ne peuvent rassurer sur l'idée d'un danger présent, dont on ne peut connoître le degré ni l'espèce, ni sur la crainte des surprises qu'on a souvent éprouvées. Cependant,

comment s'assurer de tenir toujours votre élève exempt de pareils accidens? Voici le meilleur avis, ce me semble, dont on puisse le prévenir là-dessus. Vous êtes alors, dirois-je à mon *Emile*, dans le cas d'une juste défense; car l'agresseur ne vous laisse pas juger s'il veut vous faire mal ou peur; et comme il a pris ses avantages, la fuite même n'est pas un refuge pour vous. Saisissez donc hardiment celui qui vous surprend de nuit, homme ou bête, il n'importe; serrez-le, empoignez-le de toute votre force; s'il se débat, frappez, ne marchandez point les coups, et quoi qu'il puisse dire ou faire, ne lâchez jamais prise, que vous ne sachiez bien ce ce que c'est : l'éclaircissement vous apprendra probablement qu'il n'y avoit pas beaucoup à craindre, et cette manière de traiter les plaisans doit naturellement les rebuter d'y revenir. »

« Quoique le toucher soit de tous nos sens celui dont nous avons le plus continuel exercice, ses jugemens restent pourtant, comme je l'ai dit, imparfaits et grossiers, plus que ceux d'aucun autre; parce que nous mêlons continuellement à son usage celui de la vue, et que l'œil atteignant à l'objet plutôt que la main, l'esprit juge presque toujours sans elle. En

revanche, les jugemens du tact sont les plus sûrs, précisément parce qu'ils sont les plus bornés : car ne s'étendant qu'aussi loin que nos mains peuvent atteindre, ils rectifient l'étourderie des autres sens, qui s'élancent au loin sur des objets qu'ils apperçoivent à peine. Aussi les plus petits enfans, guidés par la nature, veulent-ils tout toucher, tout manier. Ne vous opposez point à cette inquiétude : elle leur suggère un apprentissage très-nécessaire. C'est par-là qu'ils apprennent à sentir la chaleur, le froid, la dureté, la mollesse, la pesanteur, la légéreté des corps. »

Mais revenons à Madame *de Veymur*, que bien de nos lecteurs auront peut-être perdue de vue depuis long-temps, égarés par notre longue digression. Nous espérons, à l'exemple de l'auteur d'*Émile*, qui s'en permet de très-fréquentes, qu'on nous pardonnera celle-ci, si on l'a trouvée utile.

De tous les soins qui concernoient ses enfans, Madame *de Veymur* ne laissoit aux autres que ceux qu'elle ne pouvoit prendre elle-même. Quelques domestiques, ceux seulement dont elle ne pouvoit se passer, sembloient les aider plutôt que les servir : ils leur donnoient, comme en les obligeant

et par bonté, le nécessaire, et avoient ordre de se refuser à leurs caprices.

Ce petit nombre de domestiques qui les environnoient, pleins de vénération pour leur maîtresse, prenoient sans effort le ton de la sagesse et de la raison qu'elle leur inspiroit; et il n'y en avoit aucun parmi eux, dont elle ne pût être sûre comme d'elle-même.

Madame *de Veymur* avoit bien raison. Corrompus en même temps et corrupteurs, la plupart des domestiques communiquent la contagion dont ils sont infectés, aux enfans qui les fréquentent. Par leurs discours, par leurs lâches flatteries, et par leurs pernicieux exemples, ils gâtent ces esprits flexibles, pervertissent ces ames pures et innocentes, et leur apprennent souvent ce qu'il faudroit toujours ignorer.

Sans cesse Madame *de Veymur* observoit ceux qu'elle avoit mis auprès de ses enfans; sans cesse elle s'observoit elle-même. Elle n'ignoroit pas combien l'œil de l'enfant est attaché sur ceux qui le gouvernent; combien, naturellement imitateur, il observe leurs moindres actions pour agir d'après le modèle qu'on lui présente, avec quel soin il étudie leurs affections et leur langage pour se passionner d'après eux, pour aimer et pour haïr à leur exemple:

mais sur-tout elle savoit avec quelle finesse il épie leurs moindres défauts, avec quelle sagacité, quelle justesse il saisit leur foible pour s'en faire une excuse à lui-même, ou une dispense de respect et de confiance envers ceux qui le lui laissent appercevoir. Aussi, d'après ces lumières, elle portoit jusqu'au scrupule l'attention qu'elle prenoit à surmonter devant ses enfans ses moindres foiblesses, afin de ne rien perdre sur leur esprit de tout le crédit qu'elle vouloit y conserver.

Naturellement vive, elle se contraignoit jusqu'à ne laisser paroître aucun signe d'altération sur son visage, et d'impatience dans ses discours. Elle avoit pour principe de ne jamais les reprendre dans le moment où elle se sentoit trop affectée de ce qu'ils avoient fait de mal; et elle aimoit mieux mettre quelque intervalle entre la faute et la réprimande, que de s'exposer, par trop d'empressement, à leur donner lieu de croire qu'elle ne les reprenoit que par passion ou par humeur.

Souvent elle leur faisoit faire le reproche par d'autres que par elle, afin de les accoutumer à aimer la vérité, de quelque part qu'elle leur vînt; et elle avoit soin alors de leur faire regarder comme un

service important l'avis qu'on vouloit bien leur donner.

Mais autant elle s'intéressoit à ce qu'on les reprît avec bonté, et à ce que l'on mortifiât leurs fantaisies; autant s'opposoit-elle, non devant eux, mais en secret, à ce qu'on les contrariât dans ce qui étoit raisonnable, pour ne pas leur donner l'exemple contagieux des fantaisies des autres, et ne pas altérer le caractère de douceur et de bonté qu'elle vouloit former en eux.

Le même esprit de raison et de sagesse présidoit à toutes les lois qu'elle leur prescrivoit. Avant de rien commander, elle observoit si elle ne pouvoit pas le suggérer. Elle se conduisoit de manière qu'ils paroissoient s'y porter comme d'eux-mêmes. Elle faisoit si bien, que ce qui lui plaisoit leur plaisoit aussi. Si cependant la chose devoit être pénible et avoit besoin d'être commandée, elle commençoit par essayer leurs forces, pour ne pas compromettre son autorité. Aussi ne fit-elle jamais un commandement inutile; et lorsqu'enfin elle venoit à donner un ordre, ou à faire une défense, elle ne les révoquoit sous aucun prétexte, tant que les circonstances étoient les mêmes, pour ne pas se mon-

trer foible ou ne pas paroître déraisonnable.

Ce ton de fermeté lui assuroit leur respect et leur obéissance. Elle avoit également réussi à gagner leur amour par celui qu'elle leur témoignoit, leur confiance par la persuasion où elle les avoit mis, qu'elle ne faisoit et n'exigeoit rien d'eux qui ne fût pour leur bonheur : par-là même elle les avoit amenés au point de lui confier leurs secrets, de lui exposer leurs desirs, de lui révéler leurs fautes, et de les faire convenir intérieurement qu'ils remportoient toujours quelque avantage de leur sincérité. Leur crainte de lui déplaire étoit si grande, qu'un air froid de sa part les glaçoit.

Mais elle cherchoit encore plus à leur faire aimer leur devoir et à le leur rendre agréable. Jamais elle n'employoit, pour y réussir, les ressorts dangereux de la vanité, de l'envie, de la gourmandise, et de toutes ces passions funestes dont on ne corrige l'une qu'en nourrissant l'autre, et qui ne préviennent un petit défaut que pour nous donner un grand vice. Elle n'ignoroit pas que toutes les passions sont sœurs, qu'une seule suffit pour en exciter mille, et que les combattre l'une par l'autre n'est qu'un moyen de rendre le cœur plus sensible à toutes. Elle animoit, elle vivi-

fioit toutes ses instructions par l'esprit de cette Religion sainte, qu'elle se plaisoit à faire connoître à ses enfans. Elle les accoutumoit à tirer de ses dogmes les plus grandes leçons pour les mœurs. Elle les environnoit sans cesse de la majesté de l'Être suprême, et de son inévitable présence, dont elle leur faisoit comme une barrière puissante contre tout ce qui pouvoit les porter au mal.

Pour leur faire éviter jusqu'aux péchés même les plus secrets et les plus cachés, vous pouvez, leur disoit-elle souvent, vous flatter quelquefois d'en dérober aux hommes la connoissance, jamais à Dieu. Nous sommes, mes chers amis, continuellement sous les yeux du Seigneur. Il voit toutes nos actions, il connoît toutes nos pensées, tous nos desirs; quand nous faisons le mal, c'est en sa présence que nous le faisons. Les ténèbres les plus épaisses, la nuit la plus obscure ne nous voilent point à ses regards. Souvenez-vous donc toujours que vous n'êtes jamais seuls; qu'éloignés de la vue des hommes, dans le lieu le plus retiré, dans la plus profonde solitude, vous avez un témoin invisible qui vous accompagne, un juge sévère qui observe toutes vos actions: cette pensée vous éloignera du mal. Eh! com-

ment oseriez-vous commettre en sa présence ce que vous ne feriez pas à la vue d'un père ou d'un maître? Si quelqu'un vous veut porter à un péché secret, répondez-lui : *Trouvez-moi auparavant un endroit où Dieu ne me voie pas.*

Madame de *Veymur* ne négligeoit pas les autres moyens de détourner ses enfans du mal, dont elle cherchoit à leur inspirer la honte par l'idée du mal même. Elle avoit mis dans leur ame une très-grande délicatesse sur tout ce qui s'offroit à eux sous cette idée, qu'elle leur montroit toujours accompagnée de confusion et d'horreur. Elle leur apprenoit à haïr le péché plus que la mort, et elle leur avoit tout dit quand elle avoit dit, *cela est mal.*

Tantôt elle les prenoit par les sentimens honnêtes et par la raison : *être né raisonnable*, leur disoit-elle quelquefois, *et agir ainsi!* Tantôt elle les encourageoit, en les comparant à eux-mêmes. *Je suis contente, mes enfans*, leur redisoit-elle souvent, *voilà le point où vous étiez il y a tel temps, voilà celui où vous êtes arrivés ; vous avez crû de tant de degrés en mérite et en sagesse. Je compte que vous serez dans un an encore une fois plus grands que vous n'êtes.*

Son gouvernement et sa conduite à leur égard étoient une sévère douceur. Très-

indulgente

indulgente sur ce qui ne provenoit que de l'âge, elle ne punissoit dans eux que la mauvaise volonté et l'entêtement. Une faute avouée étoit presque toujours une faute pardonnée ; et si l'aveu n'étoit pas suivi toutes les fois d'un pardon entier, parce qu'il seroit devenu un jeu, il ne manquoit jamais de diminuer la punition.

Elle alloit à la source du mal : elle l'arrêtoit dans son commencement, pour en empêcher les progrès : elle punissoit d'abord, pour ne pas avoir un jour à punir avec trop de rigueur. Si un air de mécontentement de sa part, si de la leur le sentiment ne suffisoit pas ; elle les traitoit alors comme des malades dans l'accès de la fièvre et du délire : elle les éloignoit de sa table, elle les envoyoit coucher, elle venoit ensuite les veiller elle-même, et les réduisoit à l'ennui de ne pouvoir rien faire, et au déplaisir d'être traités comme quelqu'un qui a perdu la santé ou la raison.

Une fois elle punit son fils pour un mensonge, mais d'une autre manière. Elle regardoit cette faute comme capitale, persuadée que ce vice tient à tous les autres, et que la même bassesse d'ame qui porte à celui-là rend aisément capable des plus grands. Elle voulut donc que tout se réunît pour lui en faire honte et pour

l'en punir. Elle lui montra une défiance qu'elle n'avoit jamais eue : tout le monde à son exemple sembloit se défier de lui : on révoquoit en doute ses sentimens les plus naturels. Tandis qu'un mot dans la bouche de sa sœur avoit tout le poids de la vérité, des assurances réitérées de sa part ne paroissoient encore aux autres qu'un mensonge. Ce châtiment, pris dans la nature même de la chose, et qui de la manière dont il fut conduit, lui parut un supplice, le corrigea pour toujours.

A ce beau plan dessiné d'imagination, et auquel il ne manque, si l'on peut s'exprimer ainsi, que le sceau de l'exécution, nous allons en joindre un autre, tracé de la main de l'Histoire, et par-là plus propre encore à servir de modèle. C'est celui que s'étoit prescrit et qu'a suivi constamment jusqu'à sa mort, le *Dauphin*, père de *Louis XVI*.

« On imagine aisément, dit l'Historien de sa vie, que le *Dauphin* regardoit l'éducation de ses enfans, comme un de ses devoirs les plus sacrés. Il leur donna pour gouverneur le Duc *de la Vauguyon*, seigneur d'une valeur et d'une probité reconnues ; et pour précepteur, l'Évêque de *Limoges*, prélat qui joignoit au savoir la noble franchise des mœurs antiques, et

qu'il suffit de nommer pour rappeler l'idée de la vertu. Il leur déclara qu'il leur transféroit toute son autorité, et qu'il vouloit que des enfans destinés par leur naissance à commander un jour à la Nation, commençassent par respecter eux-mêmes les règles de la dépendance et de la soumission. »

« Ce ne fut pas assez pour ce Prince d'avoir fait le choix de ceux qui devoient présider à l'éducation de ses enfans : afin que la vertu défendît de toutes parts leur innocence, et fermât toutes les avenues au vice, il s'assura encore de la probité de tous les officiers qui devoient avoir avec eux les moindres rapports de service ; et après de si sages précautions, ne se croyant pas encore déchargé de ce qu'il leur devoit, il voulut avoir lui-même sa partie dans leur éducation ; et il la remplit avec un zèle dont aucun prince de son rang ne lui avoit encore donné l'exemple. Deux fois la semaine, à une heure réglée, le précepteur des jeunes Princes les conduisoit à l'appartement de la Dauphine, où le Dauphin lui-même se trouvoit. Ce prince examinoit leur travail, et leur faisoit rendre compte de ce qui avoit fait la matière de leurs études depuis la dernière répétition. Il se déchargea sur la Dauphine de ce qui re-

gardoit la Religion et l'Histoire, et se réserva la partie des langues. »

« Il savoit exciter leur émulation par des récompenses, ou par des privations ménagées à propos. Il applaudissoit tantôt à l'un, tantôt à l'autre. Un terme bien choisi, une règle heureusement appliquée, une construction aisée, un tour élégant, une phrase harmonieuse devenoient la matière de ses éloges. Quelquefois il paroissoit charmé de leurs progrès, d'autrefois il leur en témoignoit sa surprise et l'espérance de les voir bientôt aussi savans que lui. Il faisoit si bien que celui qui n'avoit point eu de part à ses éloges, étoit toujours dans la résolution de faire tous ses efforts pour les mériter, au prochain exercice. On ne sauroit imaginer avec quel succès il faisoit usage de ces ressources innocentes, pour leur élever le courage et enflammer leur ardeur. L'un d'entre eux, transporté par son petit enthousiasme, jusqu'à penser à devenir l'émule de son père dans la science, disoit un jour : *Que je serois content, si je pouvois savoir quelque chose que papa ne sût point !* »

« Mais les bonnes qualités du cœur étoient celles que le Dauphin reconnoissoit et cultivoit avec plus de soin dans ses enfans ; et les personnes préposées à leur éducation,

étoient sûres de lui causer la joie la plus sensible, en lui racontant quelque trait de leur part, qui annonçât une vertu, surtout si c'étoit la droiture du cœur, le goût de la piété, ou la sensibilité envers les malheureux. Il portoit jusqu'au scrupule l'attention à éloigner d'eux ce qui auroit pu donner la moindre atteinte à la pureté de leur foi ou à l'innocence de leurs mœurs; et quoique leur âge les garantît encore des dangers de la lecture, il avoit déjà pris des précautions pour qu'il ne leur tombât entre les mains aucune de ces productions frivoles ou licentieuses, qui, en inspirant le dégoût du solide, jettent souvent dans un jeune cœur les premières étincelles d'un feu qui doit causer sa perte. *Je me rappelle*, disoit-il un jour, *d'avoir surpris la vigilance de mon précepteur, pour lire quelques romans qu'un valet de chambre m'avoit procurés. Je n'appercevois pas alors, comme aujourd'hui, le poison qu'ils cachoient. Mais je serois au désespoir que les mêmes tombassent entre les mains de mes enfans.* Paroles qui en supposant que ces ouvrages de ténèbres pénètrent quelquefois jusqu'au cabinet des enfans des Rois, nous font connoître quels doivent être à cet égard les soins inquiets des pères de famille et des maîtres qui les représentent. »

« Le Dauphin saisissoit toujours et faisoit souvent naître les occasions de donner aux jeunes Princes quelques leçons utiles. On a déjà rapporté l'instruction frappante, qu'il leur fit le jour qu'on suppléa les cérémonies de leur baptême. Quelque temps avant sa mort, comme il considéroit combien ses bras étoient maigres et décharnés: *Voilà, mes enfans*, dit-il, *ce que c'est qu'un prince : Dieu seul est immortel; et ceux qu'on appelle les maîtres du monde, sont, comme les autres, sujets aux maladies et à la mort.* Un autre jour, pendant qu'il s'entretenoit avec eux, le propos tomba sur la rapidité avec laquelle le temps passe. Le Duc de *Berry*, qui fut depuis l'infortuné *Louis XVI*, dit que le temps de la journée, qui lui passoit le plus promptement, étoit celui de l'étude. M. le Dauphin transporté de joie, lui dit: *Ah ! mon fils, que vous me faites de plaisir ! car puisque le temps de l'étude vous passe si vîte, cela me prouve que vous vous y appliquez.* Il l'embrassa tendrement. Il prit de là occasion de lui peindre l'avantage et le bonheur d'un homme, qui sait faire un bon usage de son temps; et au contraire le malheur de ceux qui aiment l'oisiveté, ou qui ne savent pas s'occuper. »

« Il fut toujours en garde contre cette indulgence aveugle, l'écueil le plus ordinaire

de l'éducation des enfans des grands. Il avoit pour les Princes ses fils toute la tendresse d'une mère et toute la fermeté d'un père. S'étant apperçu dans quelques répétitions que le petit duc de *Berri* n'avoit pas travaillé comme il eût pu faire, il lui déclara qu'il ne seroit point de la chasse de Saint-Hubert, qui devoit se faire quelques jours après. Cette chasse étoit, comme on sait, une des plus brillantes. Les Princes et les seigneurs de la cour y assistoient : les ambassadeurs des cours étrangères y étoient invités. On sent combien la privation d'une partie de plaisir de cette nature doit être sensible à un enfant. La Reine et les Dames de France la jugèrent accablante, et se réunirent pour fléchir le Dauphin ; mais ce fut inutilement. Il protesta, et on le savoit assez, qu'il avoit pour ce jeune Prince plus de tendresse que personne ; mais il ajouta que c'étoit pour cela même qu'il vouloit suivre de plus près son éducation, et ne négliger aucun des moyens qui pouvoient contribuer à en assurer le succès. Le Roi étoit charmé de voir les jeunes Princes. Quand vous empêchez vos enfans de se trouver à mes chasses, disoit-il au Dauphin, c'est moi-même autant qu'eux que vous mettez en pénitence : *Vous savez*, lui répondit le Dauphin, *combien je*

*serois mortifié de vous occasionner la moindre peine : je n'ai jamais envisagé que le bien de mes enfans dans la conduite que je tiens à leur égard : mes dispositions, au reste, sont toujours subordonnées aux vôtres ; ils vous accompagneront toutes les fois que vous le jugerez à propos.* Louis XV cependant qui sentoit assez que cette fermeté du Dauphin étoit dirigée par un zèle éclairé sur les véritables intérêts de ses enfans, ne voulut jamais rien ordonner en cette partie, que de concert avec lui. »

« Cette attention qu'apporte un père sage à corriger les défauts de l'enfance, peut aigrir et éloigner un mauvais cœur ; mais elle ne fait qu'exciter davantage la tendresse et la reconnoissance d'une ame bien née. Le Dauphin étoit autant aimé de ses enfans, qu'il les aimoit lui-même. Tous s'empressoient à l'envi d'aller au-devant de ce qui pouvoit lui faire plaisir ; tous craignoient de lui donner le moindre sujet de mécontentement. Un témoignage de bonté, un air de satisfaction de sa part, les transportoient de joie : le plus léger reproche, un ton de voix plus élevé que de coutume les affligoient à l'excès ; et quelquefois jusqu'aux larmes. »

Comme ce Prince, apportez tous vos soins et toute votre adresse à corriger de

bonne heure dans vos élèves les plus légers défauts. Extirpez-les entièrement, s'il est possible, avant qu'ils aient jeté de fortes racines. Faites-le avec douceur, mais avec fermeté, par la voie du sentiment plutôt que par celle de la correction, à moins que celle-ci ne devienne indispensablement nécessaire.

Un des vices les plus ordinaires de l'enfance, et que vous devez sur-tout vous attacher à prévenir ou à corriger, parce qu'il peut avoir de grandes suites, c'est l'inclination à mentir. Inspirez à vos enfans la plus grande horreur d'un vice, qui dégrade et rend semblable aux gens grossiers et sans éducation. Dites-leur avec le *Sage*, que le mensonge est dans un homme une tache honteuse, et qu'il se trouve sans cesse dans la bouche des gens mal élevés. (*) Inculquez-leur que de s'en servir, comme on le fait, pour couvrir une faute légère, c'est en commettre une autre beaucoup plus grande, et qui mérite un châtiment bien plus sévère. Insinuez-leur qu'il est plus glorieux d'avouer ingénument les fautes qu'on a faites, que d'employer de fausses excuses pour les

(*) *Opprobrium nequam in homine mendatium, et in ore indisciplinatorum assiduè erit.* Eccles. 20.

dissimuler, ou pour en diminuer la griéveté. Cet aveu sincère, ajouterez-vous, en sera la réparation et le moyen le plus efficace pour en obtenir le pardon : mais quand vous auriez quelques réprimandes à essuyer, il vaudroit infiniment mieux les souffrir, que de blesser la vérité. La gloire et les justes éloges l'accompagnent : la honte et les châtimens marchent à la suite du mensonge, qui presque toujours est découvert.

Si votre élève est enclin à la colère et à des emportemens assez ordinaires dans cet âge ; mettez sous ses yeux des images qui le frappent, et faites qu'il en éprouve lui-même des effets, mais plutôt par d'autres que par vous : rien ne sera plus propre à le corriger. Un jour que le jeune duc de *Bourgogne* avoit battu son valet de chambre, il s'arrêtoit à considérer les outils d'un menuisier qui travailloit dans son appartement. L'ouvrier, prévenu par M. *de Fénélon*, dit brutalement au Prince de passer son chemin et de le laisser travailler. Le Prince se fâcha, le menuisier redoubla de brutalité, et s'emportant jusqu'à la menace, lui dit : *Retirez-vous, mon Prince, quand je suis en fureur, je ne connois personne.* Le Prince courut dire à son précepteur qu'on avoit introduit chez lui le plus mé-

chant homme de la terre. C'est un bon ouvrier, répondit froidement M. *de Fénélon*, son unique défaut est de se livrer à la colère. Le Prince insista sur la méchanceté de cet homme. *Écoutez*, lui dit M. *de Fénélon : Vous l'appelez méchant, parce qu'il vous a menacé dans un moment où vous le détourniez de son travail ; comment nommeriez-vous un Prince qui battroit son valet de chambre, dans le temps même où celui-ci lui rendroit des services ?*

Une autre fois, après un nouvel emportement du jeune Prince, tous ceux qui l'abordoient parurent surpris et effrayés du mauvais visage qu'ils lui trouvoient ; tous lui demandoient des nouvelles de sa santé avec un air d'inquiétude et de compassion. Le médecin *Fagon* vint, lui tâta le pouls, parut réfléchir profondément sur la nature et les causes de sa maladie, et finit par lui dire : *Avouez-moi la vérité, mon Prince ; ne vous seriez-vous pas livré à quelque emportement ?* Vous l'avez deviné, s'écria le duc de *Bourgogne* : mais est-ce que cela peut rendre malade ? Alors *Fagon* lui expliqua les effets de la colère, qui peuvent aller quelquefois jusqu'à la mort subite, et il lui en rapporta des exemples.

Par les soins et les instructions de son sage maître, le jeune Prince changea telle-

ment de caractère, qu'il devint très-doux. Il n'avoit plus de repos, quand il lui étoit échappé un mot, dont quelqu'un pouvoit être blessé : il alloit chercher alors celui qu'il croyoit avoir offensé ; et quel qu'il fût, il lui demandoit pardon.

## X.

### *Le Précepteur ou Gouverneur.*

Si vous êtes assez habile pour servir vous-même de maître à votre fils, faites-vous-en un plaisir et un devoir. La négligence des uns et les affaires des autres ont introduit la coutume de confier à des étrangers l'instruction de ses enfans. Ce n'est pas ce que prétendoit la nature. Lorsqu'elle donnoit du lait et des tendresses à la mère, de l'intelligence et de la prudence au père, son dessein étoit de remplir la gloire de leur fécondité, et de les rendre père et mère d'un fils qui fût entièrement leur fils, et qui ne dût sa nourriture et sa sagesse qu'à leur peine et qu'à leur instruction. Nul homme n'est parfaitement heureux d'avoir un fils, et ne peut se glorifier de ses belles actions, que celui qui lui a donné la vie, la science et la vertu.

Que votre fils, s'il est possible, reçoive tout cela de vous. Formez-le vous-même

à la politesse, à la douceur, à la bonté, à l'amour de l'étude et du travail. Dirigez ses premiers sentimens vers le bien, réprimez ses passions naissantes, pliez son caractère; apprenez-lui à détester le vice et le mensonge, à avoir beaucoup de religion et une probité à toute épreuve. *Instruisez votre fils*, dit Salomon, *il vous consolera, et il deviendra les délices de votre ame.* (*)

Si une autorité aussi respectable avoit besoin d'être appuyée d'illustres exemples, nous ouvririons les fastes de l'Histoire. On y verroit un *Caton* le censeur, ce magistrat distingué, qui gouverna Rome avec tant de gloire, élever lui-même son fils dès le berceau, et l'instruire aussitôt qu'il fut en âge de recevoir quelques instructions. Il voulut être son précepteur, son gouverneur, son maître, et ne permit jamais que personne partageât avec lui ce qu'il appeloit le premier et le plus essentiel de ses devoirs. On y verroit un *Paul-Émile*, l'un des plus grands hommes de la république, s'occuper de l'éducation de ses fils, et assister à tous leurs exercices, le plus souvent qu'il lui étoit possible. Aussi

(*) *Erudi filium tuum, et refrigerabit te, et dabit delicias animæ tuæ.* Prov. 29.

le succès répondit-il aux soins d'un père si zélé et si attentif. Il eut la gloire de donner à Rome un second *Scipion* l'Africain, vainqueur de Carthage et de Numance, et qui ne se distingua pas moins par son goût pour la littérature, et par ses qualités morales que par ses talens militaires.

Le jeune *Stanislas Leczynski*, fils du général de la grande Pologne, eut aussi le rare avantage de trouver dans un père tendre un ami éclairé, qui se rendit le compagnon des études de son fils, pour l'aider plus facilement dans sa marche. Le jeune *Stanislas* récompensa ses soins paternels par les progrès les plus rapides dans les sciences et dans la vertu. A l'âge de dix-neuf ans, il discuta dans les Diètes, avec la plus vive éloquence, les intérêts de la Pologne. « *Stanislas Leczynski*, écrivoit alors l'évêque de Warmie, est regardé parmi nous comme l'honneur de notre patrie. Une heureuse facilité de mœurs, qui éclate dans ses discours et dans ses manières, lui soumet généralement tous les cœurs. Je ne doute point qu'il ne soit né pour être la gloire de son siècle, du moins est-il dès-à-présent la joie de sa nation. Sa naissance, toute distinguée qu'elle est, n'est point au-dessus de ses

vertus, et ses vertus sont infiniment au-dessus de son âge. Dans la première fleur de sa jeunesse, on voit éclore les fruits d'un âge avancé, et pour tout dire en un mot, tout est grand en lui, son caractère, son génie, ses sentimens, et jusqu'à l'espoir qu'il donne à nos peuples des avantages qu'il peut un jour leur procurer. »

En 1704, *Stanislas* fut député par l'assemblée de Varsovie auprès de *Charles XII*, qui venoit de conquérir la Pologne et de détrôner *Frédéric-Auguste*. *Stanislas* étoit alors âgé de 27 ans, et palatin de Posnanie dans la grande Pologne. Le roi de Suède témoigna plusieurs fois la satisfaction et l'étonnement que lui causoient l'air plein de noblesse et le mérite supérieur du jeune député. Il dit un jour, en sortant d'une longue conférence avec lui, qu'il n'avoit jamais vu d'homme si propre à concilier tous les partis, et il ajouta, *Voilà celui qui sera toujours mon ami*. On s'apperçut après, que ces paroles signifioient, *Voilà celui que je donnerai pour roi à la Pologne*. Il le fut en effet bientôt après. Obligé de céder le trône à l'électeur de Saxe, après la mort de son bienfaiteur, arrivée en 1718, il obtint en échange la Lorraine, dont il fit le bonheur et les délices, par une bienfaisance sage

et éclairée, qu'il avoit puisée dans les instructions paternelles.

« Un père, qui a donné à ses enfans l'existence, a rempli la première, mais non la plus importante de ses obligations. J'ose même dire, ajoute M. *Rousseau*, qu'il n'en est que plus coupable, s'il ne travaille de tout son pouvoir à les bien élever. Quiconque néglige un si saint devoir, versera long-temps sur sa faute des larmes amères, et n'en sera jamais consolé. »

« Si-tôt que votre enfant sera né, emparez-vous donc de lui, et ne le quittez plus qu'il ne soit homme. Comme la véritable nourrice est la mère, le véritable précepteur est le père. Que des mains de l'un l'enfant passe dans celles de l'autre; et qu'ils s'accordent dans l'ordre de leurs exercices, ainsi que dans leur système d'éducation. Il sera mieux élevé par un père borné mais judicieux, que par le plus habile maître du monde : car le zèle et l'amour suppléeront mieux au talent, que le talent ne leur suppléera. »

Mais les affaires, les fonctions, les devoirs.... Ah! les devoirs! Sans doute le dernier est celui de père. Ce n'étoit pas ce que pensoit le prince, à qui le grand *Condé* eut le bonheur de devoir une illustre

naissance, et une éducation plus précieuse encore. Ce père vraiment digne de l'être, ne perdoit point de vue un moment l'objet de ses soins et de sa tendresse. Il assistoit à ses exercices, il voyoit ses compositions, il l'interrogeoit lui-même sans cesse, il l'observoit sur-tout au jeu, pour connoître son caractère et ses inclinations. Si des affaires indispensables l'obligeoient de s'absenter; de fréquens courriers lui apprenoient le détail de sa conduite et de ses travaux. C'est ainsi, ajoute M. *Desormeaux* dans sa belle et intéressante histoire du fils, écrite avec une élégance et une noblesse dignes du héros, c'est ainsi que le prince de Condé renouveloit aux yeux de l'Europe le spectacle qu'un empereur avoit donné à sa cour, en instruisant lui-même ses petits-fils (*); mais il eut cet avantage sur *Auguste*, qu'il vit ses soins couronnés par un succès beaucoup plus éclatant. Jamais prince ne recueillit de son éducation des fruits plus durables que le duc d'*Enguien*; il ne l'emportoit pas moins sur tous ses camarades, par la supériorité de son savoir que par celle de sa naissance.

(*) *Augustus summum imperium Romæ adeptus, nepotes suos litteras aliaque rudimenta per se plerumquè docuit.* Suétone.

Les princes eux-mêmes, dans ces siècles fortunés, ne dédaignoient pas de se livrer, pour l'éducation de leurs enfans, à des soins dont on rougiroit dans le nôtre. Élevés sous les ailes paternelles et dans le sein de la famille, ils y croissoient pour son bonheur et pour sa gloire. Ils y prenoient, avec des mœurs pures et vertueuses, une tendre et mutuelle affection. Mais aujourd'hui, les enfans éloignés, dispersés dans des pensions, dans des couvens, dans des colléges, y prennent l'habitude d'être indifférens les uns pour les autres. Les frères et les sœurs se connoissent à peine : quand tous sont rassemblés en cérémonie, ils peuvent être fort polis entre eux, ils se traitent en étrangers, et au premier choc d'intérêts, en ennemis.

Gardez donc vos enfans à la maison le plus long-temps qu'il vous sera possible, et élevez-les vous-même. Si l'éducation que vous vous proposez de leur donner exige un aide, et que vos moyens vous le permettent, n'épargnez rien pour faire un choix si important, et regardez-vous comme le plus heureux des hommes, lorsque vous aurez eu le bonheur de trouver celui que vous pouvez desirer.

*Philippe*, roi de Macédoine, du milieu du camp veilloit aux devoirs d'un père de

famille ; car il est un héroïsme domestique que le sage seul sait apprécier. Sa femme *Olympias* ayant mis au monde *Alexandre*, il n'en eut pas plutôt appris la nouvelle, qu'il écrivit au plus grand génie qu'il eût dans ses états, pour le prier de se charger un jour de son éducation. *Je vous apprends*, lui dit-il, *qu'il vient de me naître un fils. Je rends grace aux Dieux, moins de me l'avoir donné, que de l'avoir fait naître de votre temps. Car j'espère qu'élevé et instruit par vos soins, il sera digne de nous et du grand empire que je lui destine.* Cette lettre, aussi honorable au prince qu'au philosophe, montre le cas que *Philippe* faisoit d'un bon maître. Mais il y a long-temps que les gens de mérite ne reçoivent plus de pareilles lettres.

*Philippe* ne fut pas trompé dans l'opinion qu'il avoit d'*Aristote*. *Alexandre* l'ayant eu long-temps pour maître, en reçut une éducation si excellente que ce prince disoit qu'il n'avoit pas moins d'obligations à ce philosophe qu'à son père, puisqu'il étoit redevable à l'un de vivre, et à l'autre de bien vivre.

Non, ce n'est pas un art aussi commun et aussi facile qu'on le croit, de travailler à former l'homme. Que de qualités et de talens ne doit pas réunir celui qui est chargé d'un emploi si pénible et si délicat ! Que

de rapports, que d'objets différens ne doit pas embrasser une bonne éducation ! Les devoirs sacrés de la Religion, et ceux de la vie civile, les règles des mœurs et de la bienséance propre à chaque âge et à chaque condition, les sciences nécessaires ou utiles, qui servent à former et à orner l'esprit, sont autant de parties qui doivent entrer dans le plan d'une éducation complète. Ce n'est pas tout. Nous avons dans notre fond des germes de vertus et de vices : il s'agit de développer les uns et d'étouffer les autres. Il y a des défauts de l'âge, il y en a du naturel. Il faut sur-tout étudier le caractère. Chaque esprit a, pour ainsi dire, sa forme propre, selon laquelle on doit le gouverner. Ce qui convient à l'un, nuit quelquefois à l'autre. Il faut posséder l'art si difficile de manier les esprits et de se mettre à leur portée ; gagner l'estime, la confiance et l'amour, sans flatter les penchans vicieux. Il faut savoir récompenser avec dignité, punir avec douceur et à propos, tenir ce milieu si rare qui joint la fermeté à la complaisance, et imiter les plus habiles médecins, qui proportionnent toujours les remèdes au mal et au tempérament.

Que d'art, de méthode et d'adresse ne faut-il pas, pour exciter à propos l'ému-

lation par d'utiles louanges, faire aimer l'étude au moins studieux par les agrémens qu'on y mêle; faire goûter le travail à la paresse, la correction à l'orgueil, la direction, la modération à la pétulance et à l'étourderie, l'application enfin à un âge naturellement ennemi de tout ce qui le gêne et le contraint! Que de courage et de constance ne faut-il point à un maître, pour cultiver sans relâche le champ si souvent ingrat de l'éducation; en arracher les herbes sauvages qui y croissent abondamment, leur en substituer de meilleures, changer le mal en bien, et quelquefois par une greffe habile faire porter des fruits agréables aux ronces et aux buissons!

« Un gouverneur, s'écrie le Philosophe de Genève, ô ame sublime.... en vérité pour faire un homme, il faut être plus qu'homme soi-même. Ce rare mortel est-il introuvable? Je l'ignore. En ces temps d'avilissement, qui sait à quel point de vertu peut atteindre encore une ame humaine? Ce qui est certain, c'est qu'un père qui sentiroit toutes les qualités que doit avoir un bon gouverneur, prendroit le parti de s'en passer: car il mettroit plus de peine à l'acquérir qu'à le devenir lui-même. »

« Mais enfin, si vous le croyez nécessaire à votre fils : plus ce choix est important et difficile, plus vous devez apporter de soin à le bien faire. Choisissez-le plutôt jeune que vieux, et même aussi jeune que peut l'être un homme sage ; afin qu'il puisse devenir l'ami de son élève, et s'attirer sa confiance en partageant ses amusemens. Les enfans flattent quelquefois les vieillards, mais ils ne les aiment jamais. »

*Louis XV* eut l'avantage de trouver pour son fils l'homme vraiment précieux dont nous parlons, dans l'abbé de *Saint-Cyr.* C'étoit un de ces hommes rares, faits pour suivre avec succès l'éducation d'un jeune prince. Il joignoit à une ame solidement vertueuse un esprit orné de toutes les connoissances nécessaires ou utiles à son élève. Il étoit d'un caractère modéré, ferme et uniforme, sachant employer à propos les motifs les plus capables d'exciter l'amour de l'étude dans un enfant, et les moyens les plus sûrs pour lui rendre la vertu aimable et le travail agréable. Convaincu que son premier devoir étoit d'être utile à son élève, il ne négligeoit rien pour gagner son affection ; mais il étoit fort éloigné de la mendier en flattant ses goûts ou en dissimulant ses défauts. Et c'est là sans doute la règle que suivroient les ins-

tituteurs de la jeunesse, sur-tout ceux des grands, s'ils étoient toujours conduits par la Religion ou même par une prudence mieux entendue sur leurs véritables intérêts. Il est bien rare qu'on prépare sa fortune, en se faisant le fauteur ou le ministre des passions d'un enfant. Mais un maître fidelle aux devoirs sacrés de sa profession, est toujours sûr de l'estime de son élève; et si c'est une ame bien née, il peut compter sur toute sa reconnoissance. C'est ainsi que le Dauphin, après son éducation, admit l'abbé de *Saint-Cyr* au nombre de ses amis les plus intimes.

Parens, qui ne pouvez vous dispenser de vous décharger sur un autre d'une partie de l'éducation que vous voulez donner à vos enfans, regardez aussi votre collaborateur comme un autre vous-même. Témoignez-lui de la confiance et de la considération; inspirez-lui par vos égards l'envie de se rendre digne de votre amitié, et le desir d'être utile à vos enfans par reconnoissance: en lui adoucissant par vos attentions les peines de son état, vous le lui ferez aimer, et vous augmenterez la noble ambition qu'il doit avoir d'en remplir les devoirs avec honneur. Il arrivera de là que le jeune disciple respectera celui que vous estimerez; et que docile à ses

leçons, il en retirera tout le fruit qu'on peut en attendre. Le maître même sera forcé de se respecter, et puisera dans votre commerce l'usage du monde, la politesse et l'urbanité ; sans quoi on ne réussit jamais dans l'éducation.

Mais si par votre peu de considération pour lui, vous le reléguez parmi les gens obscurs, si vous ajoutez à ses travaux pénibles et rebutans vos mépris plus insupportables encore ; il vous servira en vrai mercénaire, sans zèle et sans amour pour vos intérêts ; et se vengera de l'humiliation où vous le tiendrez, par la mauvaise éducation qu'il donnera à vos enfans.

Comment d'ailleurs ne l'auroient-ils pas cette mauvaise éducation ? Souvent on confie celle de son fils à un homme qui est lui-même sans éducation, et qui, dépourvu de talens et d'expérience, n'a aucune élévation dans les sentimens, ni aucune politesse dans les manières. Le bon marché fait tout prendre. Ames vénales, ce n'est pas un maître que vous donnez à vos enfans : c'est un valet, qui en formera bientôt d'autres. Un père vouloit mettre son fils entre les mains d'*Aristippe*. Étonné du prix que lui demandoit ce philosophe, il s'écria qu'avec cet argent il pourroit avoir un esclave :

esclave : *Hé bien ! achète-le*, reprit le philosophe, *et tu en auras deux.*

On ne sauroit acheter trop cher le véritable bonheur de ses enfans ; et ils ne peuvent trouver ce bonheur que dans la science et dans la vertu, fruits précieux d'une sage éducation. Il est vrai qu'une personne assez habile pour la donner, seroit en droit d'attendre des égards particuliers. Mais pourquoi les marques de considération seroient-elles refusées à un homme qui les mériteroit par de belles qualités ? Seroit-ce sa condition qui empêcheroit de les lui donner ? Mais autant qu'elle est utile au public, autant est-elle honorable quand on s'y conduit par des principes d'honneur et de Religion. La profession d'instruire la jeunesse n'a été avilie et dégradée que par la faute de ceux qui l'ont exercée ; par leur ignorance, par leur bassesse, par la corruption de leurs mœurs. Mettez à leur place un homme de mérite, seul digne qu'on lui confie l'éducation : comme il sentira la noblesse de son emploi, il le respectera le premier, et le rendra respectable.

Quoique la naissance ne soit pas une qualité essentielle à un bon Instituteur, ni même toujours une caution des talens qui lui sont nécessaires ; c'est au moins

un préjugé de l'heureuse éducation qu'il a reçue, et de celle qu'il peut lui-même donner à d'autres.

Mais quand un instituteur n'auroit pas absolument tout le mérite qu'il seroit à desirer qu'il eût, on devroit toujours des égards et des distinctions au service essentiel qu'il rend, et au poste même qu'il occupe. On veut que des enfans respectent ceux qui les instruisent, et on les traite soi-même d'une manière qui n'inspire pour eux que du mépris. On compte pour rien qu'ils déchargent les parens d'un pénible fardeau. On ne pèse que l'argent qu'on leur donne : on n'estime ni leur gêne ni leurs désagrémens ; et au lieu de chercher à les adoucir par des marques de considération et de confiance, on les augmente souvent soi-même.

Madame *de Veymur* étoit bien éloignée de penser et d'agir ainsi. Après avoir donné par elle-même à son fils la première et belle éducation que nous avons vue, elle sentit qu'elle avoit besoin d'une personne sur qui elle pût se reposer de ce qu'elle ne pouvoit plus faire par ses propres soins. Il lui falloit quelqu'un qui pût veiller sur lui, et le guider dans les exercices convenables à son sexe, à son âge, aux différens devoirs qu'il auroit à remplir ; qui

pût le produire dans le monde, le familiariser avec lui sans danger, l'aider à le connoître sans l'exposer au risque d'en être séduit, et le diriger parmi ses écueils; qui fût pour lui un guide, un ami, le supplément d'un père, si toutefois un père peut se suppléer; un homme enfin qui méritât assez son estime pour lui confier le dépôt le plus cher, celui des intérêts de son fils, et qui eût toutes les qualités qu'elle desiroit trouver un jour dans son élève.

Elle n'ignoroit pas qu'un tel homme ne se paye point; et que pour un métier aussi noble, celui qui se vend est indigne de le faire: mais elle savoit aussi qu'il y a des hommes qui, avec beaucoup de mérite et de sentimens, n'ont pas de bien, et n'en sont quelquefois que plus propres à conduire d'autres hommes. Elle croyoit qu'en partageant avec l'un d'eux sa propre fortune, elle faisoit celle de son fils. Elle se proposoit de lui procurer tous les agrémens d'une société honnête, et de l'honorer assez pour qu'il fût digne lui-même de lui faire honneur et à son fils. Elle eut le bonheur de rencontrer un ami tel qu'elle le desiroit et qu'elle le méritoit. Elle mit en lui toute sa confiance. Leurs principes furent toujours les mêmes, leur concert étoit parfait. Jamais aucune parole, aucune

action de l'un ne contredisoit les discours ni la conduite de l'autre; et ils s'observoient tous deux au point de ne rien dire et de ne rien faire, qui ne fût pour leur élève une leçon et un modèle de sagesse et de vertu. Elle laissoit sur son fils, au gouverneur, une autorité souveraine, et ne se réservoit que le droit de la soutenir de toute la sienne, s'il en étoit besoin.

Le jeune homme ne s'apperçut qu'il avoit un maître de plus, qu'aux nouvelles douceurs que sa société lui procuroit, et aux connoissances plus étendues dont il lui donnoit le goût, en même temps qu'il les lui faisoit acquérir conjointement avec des maîtres: car on n'en épargna aucun pour son éducation, et l'on n'avoit pas imaginé que son instituteur dût être un homme universel.

Au reste, la manière dont il s'y prit pour achever de former et de perfectionner son élève, mérite d'être connue de tous ceux qui ont à remplir la même fonction. On peut en voir tout le détail dans le *Comte de Valmont.* Nous dirons seulement, en faveur de ceux qui sont bien aises de trouver ici tout ce qu'il y a de plus nécessaire à savoir pour une parfaite éducation, que cet ami fidelle n'abandonnoit pas un instant le jeune homme dont il

étoit chargé. Il étoit de toutes ses études, pour les éclairer, pour les aplanir, pour étudier en quelque sorte avec lui. Il étoit de tous ses plaisirs, pour les régler, pour les épurer, pour les lui rendre plus agréables encore par l'assaisonnement qu'il y savoit mettre. Il étoit de toutes ses sociétés, pour lui apprendre à les choisir, pour en écarter les périls, pour l'éloigner adroitement de celles qui ne lui convenoient pas. Il étoit, sur toutes choses, de ses pratiques de Religion et de vertu, pour les diriger, pour les lui faire aimer, pour les lui persuader par son exemple bien plus que par ses discours.

Ils alloient ensemble s'attendrir sur les misères humaines, pleurer sur les malheureux, et les consoler en leur procurant tous les secours dont ils avoient besoin. De la manière dont il s'y prenoit, c'étoit une des plus grandes récompenses de son élève que de pouvoir faire du bien ; et son gouverneur l'avoit sévèrement puni, toutes les fois que, mécontent de lui, il ne lui avoit pas laissé la liberté d'en faire.

Pour qu'il pût satisfaire aisément cette passion si belle qu'il avoit excitée en lui, il le rendoit sagement économe dans tous les achats qu'ils faisoient ensemble des

choses qui lui étoient nécessaires. Il lui en offroit ordinairement de plusieurs qualités et de différens prix : *Ceci*, lui disoit-il, *suffit à vos besoins, à la bienséance, et n'est point au-dessous de votre état : ceci lui convient encore, et n'est point au-dessus, mais il coûte davantage, et vous laissera moins de bien à faire.* L'examen étoit court, et le choix bientôt fait.

Il ne s'appliquoit pas seulement à rendre son élève plus humain, plus bienfaisant, mais aussi plus éclairé, plus juste appréciateur des choses. Il l'instruisoit à ne mettre dans la poursuite de ce qu'on appelle des biens qu'un degré de chaleur proportionné à leur prix : ce qui en prévenoit la passion, et souvent même en éteignoit le desir. Il lui enseignoit à ne pas confondre le bonheur avec l'opulence, la grandeur avec les dignités et les titres, la vertu avec son masque, et l'homme avec son habit. Mais pour ne pas lui former un esprit caustique et un caractère méchant, les leçons étoient générales, et l'on ne faisoit aucune application sur personne en particulier, à moins que les vices ne fussent manifestes; encore lui faisoit-on de leur spectacle une école de vertu. On lui apprenoit à séparer toujours l'homme de ses défauts, à respecter sa nature, à

gémir de ses erreurs en même temps qu'on détestoit ses vices.

Telles étoient les leçons que lui donnoit son guide : mais elles ne suffisoient point à sa sagesse. Il vouloit encore former en lui une ame forte, et la remplir de courage, non-seulement à l'égard des événemens et des revers, mais sur-tout à l'égard des hommes et de leurs jugemens. Il l'instruisoit à braver le ridicule en faveur du devoir, à mépriser les plaisanteries des gens sans mœurs, et à triompher, par le sentiment du véritable honneur, de la lâcheté du respect humain.

Ce n'est pas qu'il prétendît par-là lui faire contracter le caractère d'une vertu rude et farouche : il vouloit au contraire qu'il se pliât à tout ce qui n'étoit point un mal et qui ne pouvoit pas le devenir ; et que sans gêne, sans grimaces, sans feinte, il fût, s'il étoit possible, le plus poli de tous les hommes.

C'est ainsi que le fils de Mad. *de Veymur* étoit instruit et formé par son sage Mentor. Heureux les parens qui peuvent avoir de tels instituteurs, de tels pères en second pour leurs enfans ! Si vous avez eu le bonheur d'en trouver un semblable, vous pouvez vous décharger sur lui de l'éducation des vôtres, ou plutôt y travailler de

concert avec lui : car rien ne peut vous dispenser, autant que vous le pourrez, d'y travailler aussi vous-même. Quelques leçons données à propos dans vos momens libres, feront beaucoup d'impression, si vous savez vous faire aimer et respecter.

Imitez la mère et le beau-père du jeune *Octavien*, devenu depuis si célèbre sous le nom d'*Auguste*. Ayant perdu son père *Octavius* à l'âge de quatre ans, cette perte fut heureusement réparée pour lui par le choix que fit *Accia* sa mère, fille de *Julie* sœur de *César*. *Philippe* son beau-père lui donna une éducation conforme à sa naissance, et l'on peut dire qu'il sut en profiter et répondre aux soins que tous les deux en prirent. Tandis qu'on formoit son esprit par les arts, et qu'on endurcissoit son corps par les exercices militaires, ils ne le perdoient point de vue. Ils étoient assidus à s'informer, tous les jours, aux maîtres et aux personnes à qui ils avoient confié leur enfant, comment il avoit passé la journée, où il avoit été, et avec qui il s'étoit entretenu. Cette louable sollicitude sauva son innocence de bien des périls où elle fut exposée.

*Horace* reconnoît avec plaisir tout ce qu'il dut à ces mêmes soins d'un père tendre et soigneux, qui non content de lui procurer, malgré la médiocrité de sa

fortune, les plus excellens maîtres, prit la peine de le garder lui-même, et de lui servir de gouverneur. (*)

On a déjà vu avec quelle application et quel zèle le Dauphin, père de *Louis XVI*, travailla lui-même à l'éducation de ses enfans. Sa digne épouse l'avoit fait conjointement avec lui, tant qu'il vécut; elle continua de le faire après sa mort. Son premier soin et celui qu'elle regarda toujours comme le plus indispensable et le plus sacré, ce fut de veiller sur l'éducation des princes et des princesses que le ciel lui avoit donnés. Elle vouloit s'assurer par elle-même des progrès qu'ils faisoient dans toutes les parties; et malgré l'état de langueur et d'épuisement où elle tomba après la perte de son mari, elle ne cessa de leur donner ses leçons que la surveille de sa mort, qui pour leur malheur suivit de trop près celle du Dauphin. (**)

Elle joignoit à toute la tendresse d'une bonne mère cette fermeté uniforme qui sait contenir les enfans, et plier au bien leurs inclinations naissantes. En cultivant leur esprit par l'étude des langues et de l'his-

(*) Satire 6, liv. 1.

(**) Elle ne lui survécut que d'un an et trois mois.

toire sacrée et profane, elle s'attachoit encore plus à former leur cœur. Elle leur recommandoit souvent le respect et l'amour pour le Roi et la Reine, la docilité et la reconnoissance pour les personnes chargées de leur instruction, l'éloignement pour les flatteurs et pour tous les hommes vicieux, la compassion pour les malheureux, le desir de mériter l'estime et l'amour des peuples. Mais elle aimoit surtout à leur rappeler les sages leçons que leur avoit données leur père, et les grands exemples de vertu qu'il leur avoit laissés.

N'en doutons pas : la meilleure éducation, quand elle est faite avec soin, est celle qu'on reçoit dans le sein de sa famille. C'est là qu'on donne les premières impressions qui restent toute la vie, et qu'on prépare l'esprit à recevoir les leçons d'un maître particulier ou public. C'est à celui-ci d'achever l'édifice que les parens ont commencé ; de concourir, par ses talens et par sa piété, à former des citoyens instruits et vertueux. Mais, pour cela, il faudroit qu'on regardât moins encore à la capacité, qu'aux mœurs et à la Religion. La société peut subsiter sans science, et jamais sans vertu.

Avez-vous eu le malheur de donner, sans le savoir, un mauvais maître à vos

enfans : hâtez-vous de le renvoyer. En le gardant, vous vous rendriez coupable de tout le mal qu'il ne manqueroit pas de faire à ses élèves. On raconte que sous le règne du célèbre *Kang-hi*, Empereur de la Chine, un riche inspecteur des manufactures de ce vaste empire, étant sur le point de faire une longue tournée, donna un gouverneur à ses deux fils. Tous deux annonçoient d'heureuses dispositions. Le père fut à peine parti, que le gouverneur, abusant de l'autorité qu'on lui avoit confiée, devint le tyran de la maison. Il éloigna les honnêtes gens qui pouvoient éclairer ses démarches, et fit chasser ceux d'entre les domestiques qui avoient le plus à cœur les intérêts de leur maître absent. On eut beau instruire le père de ce désordre, il n'en voulut rien croire, parce qu'ayant une belle ame, il n'imaginoit pas qu'on pût jamais en agir ainsi. Ce mal n'auroit pas été sans remède, si ce méchant pédagogue eût pu donner à ses élèves quelques vertus et des talens. Mais comme il en manquoit lui-même, il n'en fit que des enfans grossiers, impérieux, faux, libertins, ignorans. Après cinq années de courses, l'inspecteur de retour vit enfin la vérité, mais trop tard ; et sans autrement punir celui qui avoit abusé de sa confiance, il se

contenta de le renvoyer. Ce mauvais gouverneur eut l'imprudence de citer l'inspecteur au tribunal d'un mandarin, pour qu'on eût à lui payer la pension qu'on lui avoit promise. *Je la payerois très-volontiers, et même double*, répondit le père en présence du juge, *si ce malheureux m'avoit rendu mes enfans tels que je devois naturellement l'espérer. Les voici*, poursuivit-il en s'adressant à l'homme de la loi, *examinez-les, et prononcez.* En effet, après les avoir interrogés, et après avoir entendu toutes leurs inepties, le mandarin porta cette sentence : *Je condamne cet éducateur à la mort comme homicide de ses élèves, et leur père à l'amende de trois livres de poudre d'or, non pour l'avoir choisi mauvais, car on peut se tromper ; mais pour avoir eu la foiblesse de le conserver si long-temps. Il faut qu'un homme*, ajouta-t-il, *ait la force d'en perdre un autre, quand il le mérite, et sur-tout si le bien de plusieurs l'exige.*

On ne se trouvera point dans ce cas-là, si, comme nous l'avons recommandé, on apporte à un choix de cette importance, toutes les précautions possibles, et si l'on a moins égard au bon marché qu'au mérite. Que des parens ont lieu de s'applaudir ; qu'ils ont l'esprit et le cœur en repos, quand ils ont pu s'assurer non-seulement

de la capacité et des talens, mais sur-tout de la sagesse et de la piété des personnes qu'ils mettent auprès de leurs enfans ! Un homme zélé, vertueux, éclairé, trouve aisément le secret de faire passer ses lumières et ses sentimens dans son élève : les connoissances et les vertus de l'un deviennent insensiblement celles de l'autre.

Mais voulez-vous pleinement assurer le succès de l'éducation, choisissez, si vos moyens vous le permettent, une personne qui puisse inséparablement et pour toujours être attachée à son élève. « Si-tôt, dit M. *Rousseau*, qu'ils envisagent dans l'éloignement leur séparation mutuelle, qu'ils prévoient le moment qui doit les rendre étrangers l'un à l'autre ; ils le sont déjà : chacun fait son petit système à part, et tous deux, occupés du temps où ils ne seront plus ensemble, n'y restent qu'à contre-cœur. Le disciple ne regarde le maître que comme l'enseigne et le fléau de l'enfance ; le maître ne regarde le disciple que comme un lourd fardeau dont il brûle d'être déchargé : ils aspirent de concert au moment de se voir délivrés l'un de l'autre : et comme il n'y a jamais entre eux de véritable attachement, l'un doit avoir peu de vigilance, l'autre peu de docilité. Mais quand ils se regardent comme devant passer

leurs jours ensemble, il leur importe de se faire aimer l'un de l'autre, et par cela même ils se deviennent chers. L'élève ne rougit point de suivre dans son enfance l'ami qu'il doit avoir étant grand; le gouverneur prend intérêt à des soins dont il doit recueillir le fruit; et tout le mérite qu'il donne à son élève, est un fond qu'il place au profit de ses vieux jours. Il ne sera plus alors son gouverneur et son maître, mais il sera toujours son conseil et son ami: il n'aura pas beaucoup changé, et il lui sera peut-être encore plus utile. »

« Pères de famille, vous mettez dans vos affaires le bon ordre et l'arrangement, vous arrondissez votre fortune et celle de vos enfans : mais vous négligez l'essentiel. Quelques arpens de terre de plus peuvent-ils compenser une acquisition qui substitueroit le mérite dans les familles, et pourroit ouvrir les portes des emplois et des honneurs? Sans éducation, on ne sera jamais estimé. »

Vous donc qui aspirez à l'approbation des hommes, et qui voulez bien sérieusement vous perfectionner, recueillez tout le fruit que vous pouvez tirer de l'éducation précieuse que vous donne un père tendre, connoisseur et attentif. La peine est courte, et les avantages durent tou-

jours. Faites valoir au centuple l'argent de votre père, amassez du mérite. Entrez courageusement dans le sentier qui mène à la vraie gloire. Songez que rien n'est plus beau ni plus utile pour vous, que de vous rendre estimable. Tôt ou tard les qualités et les talens ont leur part à la distribution des graces; et l'honnête homme ne veut devoir sa fortune qu'au mérite. Un ministre avoit élevé une personne à une place éminente. Celle-ci vint pour l'en remercier. *Vous n'avez*, lui dit le ministre, *aucun remercîment à me faire : je n'ai eu en vue que l'utilité publique, et vous n'auriez point eu mon choix, si j'avois trouvé quelqu'un qui en fût plus digne que vous.*

Lorsqu'on a négligé dans la jeunesse de faire provision de savoir et de connoissances utiles, on s'en repent toujours dans la suite. On se trouve souvent sans état, sans fortune et dans la misère, soit parce qu'on a manqué de conduite, fruit ordinaire d'une éducation négligée, ou parce que, faute de capacité, on ne peut parvenir à des emplois qui auroient fourni aux besoins et aux commodités de la vie. L'oisiveté a toujours été la mère de l'indigence, et l'ignorance la fille de la paresse.

Les momens sont bien chers, mettez-les à profit. Vous êtes dans cet âge heureux où l'esprit commence à penser, et où le cœur est pur et tranquille. C'est peut-être à présent le seul temps que vous pourrez employer à vous instruire. Bientôt le goût des amusemens, l'amour des plaisirs emportera tous vos momens; ou le soin des affaires domestiques, les relations nécessaires à un état que vous embrasserez, les infirmités qui peuvent survenir, ne vous permettront pas d'acquérir les connoissances qui font honneur. Et quand même, convaincu de leur grande utilité, vous voudriez alors vous y appliquer sincèrement; le dégoût que vous éprouveriez, vous empêcheroit d'y faire de grands progrès; parce que votre esprit n'ayant plus alors cette flexibilité, qui est le partage de la jeunesse, il vous faudroit acheter par un travail pénible ce que vous pouvez apprendre aujourd'hui avec une grande facilité. Mettez donc à profit, je vous le répète, les plus belles années de votre vie; et tâchez de vous garantir de l'ignorance qui, indépendamment de la honte qui l'accompagne, est toujours un défaut de plus et un mérite de moins. On ne recueille point ce qu'on n'a pas semé.

Si la vie entière ne forme qu'un instant, avec quelle rapidité passe la jeunesse ! Déjà la pesante vieillesse s'avance et se prépare à verser sur vous son mortel engourdissement. Elle vous accablera malgré vous, elle vous liera, et vous ôtera tout moyen d'agir. Prévenez la saison stérile de l'hiver; et tandis que le printemps de vos jours luit encore, étudiez pour éclairer, pour nourrir votre esprit, et l'orner de belles connoissances. Elles font honneur dans la société, elles sont la partie brillante du mérite d'un jeune homme, préviennent en sa faveur, et lui concilient l'estime dont il doit faire le plus de cas, celle des personnes estimables.

## XI.

### *Les Sciences convenables à un jeune homme.*

A la connoissance des langues savantes, si utiles et trop négligées, joignez celle de l'*Histoire ancienne et moderne*. L'histoire des actions des hommes, est une science qu'il n'est permis d'ignorer qu'à ceux qui veulent toujours rester enfans. Celle de leurs pensées, de leurs caractères et de leurs mœurs, est encore plus instructive et plus importante. C'est sur-tout celle à laquelle

vous devez vous attacher. Elle vous fera connoître les principaux écueils de la foiblesse humaine ; et en vous instruisant moins par des leçons que par des exemples, elle vous offrira des règles de conduite pour les différens âges et les diverses situations de votre vie. Où découvre-t-on mieux encore le néant des choses humaines, que dans cette espèce de tableau magique, où nous voyons s'écouler et fuir devant nos yeux tous les siècles, tous les peuples, tous les empires ?

Nous l'avons déjà dit, lorsqu'on lit l'histoire, on doit moins se charger la mémoire de faits curieux et souvent inutiles, que remarquer les passions de ceux qui occupent la scène. Que nous importent ces boucheries horribles, où des milliers d'hommes s'égorgent avec la fureur des bêtes les plus féroces, des sceptres brisés par les mains d'un furieux, des campagnes teintes du sang humain ? Tout cela n'offre aux yeux du sage qu'un spectacle digne d'horreur. C'est cependant ce qui attire ordinairement toute l'attention du lecteur. « Je voudrois au contraire, dit un judicieux Instituteur que nous avons déjà cité (*), qu'on accoutumât les

(*) *L'Art du Poëte et de l'Orateur, précédé d'un Essai sur l'Éducation.*

jeunes gens à chercher dans l'ambition d'un prince, dans l'avarice d'un général d'armée, dans la jalousie d'un rival, dans la flatterie d'un courtisan, dans la superstition et le fanatisme des peuples, dans le luxe et les vices des nations, dans un caprice, dans un dépit même, la source des malheurs qui ont si souvent et durant tant de siècles, inondé l'Europe et l'Asie.»

Remontez, en suivant le fil des événemens, jusqu'à l'enfance de ces hommes célèbres dont vous lisez la vie; tâchez de démêler dans leurs passions naissantes le principe des actions qui les ont élevés au faîte des grandeurs, ou les en ont précipités. Vous acquerrez par-là une expérience que le monde ne sauroit vous donner, parce qu'il ne se montre jamais tel qu'il est. Examinez si les discours et les actions qu'on rapporte d'un homme, sont conformes à son caractère, à ses intérêts, à sa situation. Par toutes ces réflexions, vous vous rendrez capable d'exercer une saine critique; vous apprendrez à juger vos contemporains, et à découvrir peut-être, dans leurs goûts et leurs passions dominantes, le germe des événemens qui doivent éclore un jour.

Un avantage plus grand encore que vous devez retirer de cette étude, c'est que,

parmi les révolutions qui changent la face de l'univers, vous reconnoissiez toujours la main de l'Être suprême qui se joue de ce qu'il y a de plus grand sur la terre, et transporte à son gré les empires d'une nation à une autre, à cause des péchés des peuples ou des crimes de leurs souverains.

L'incertitude des faits, altérés souvent par des Historiens infidèles, ou rapportés si diversement qu'on ne peut démêler le vrai du faux, sert à nous convaincre de la vanité de nos connoissances, à nous rendre plus précieuse et plus estimable l'*Histoire sainte*, qui, en ce point et en beaucoup d'autres, a tant d'avantage et de supériorité sur l'*Histoire profane.*

« Car il s'en faut bien, dit M. *Rousseau*, que les faits décrits dans l histoire ne soient la peinture exacte des mêmes faits, tels qu'ils sont arrivés : ils changent de forme dans la tête de l'Historien, ils se moulent sur ses intérêts, ils prennent la teinte de ses préjugés. L'ignorance ou la partialité déguise tout : la critique elle-même, dont on fait tant de bruit, n'est qu'un art de conjecturer, l'art de choisir entre plusieurs mensonges celui qui ressemble le mieux à la vérité. »

L'anecdote du fameux abbé *de Vertot*, un de nos écrivains les plus estimés, est connue.

Cet Historien, plus distingué par les graces que par l'exactitude de sa narration, avoit à décrire le siége de Rhodes par les Turcs. Les Mémoires qu'il avoit demandés, ayant tardé trop long-temps, il le composa moitié d'après le peu qu'il en savoit, moitié d'après son imagination ; et il en étoit content : l'histoire, sous sa plume, avoit gagné en agrément ce qu'elle perdoit en vérité. Les Mémoires arrivèrent enfin. *J'en suis fâché*, dit-il, *mais mon siége est fait.*

L'*Histoire sainte* est la seule qui soit exempte d'erreurs, parce que c'est l'esprit de vérité qui a conduit la plume des Écrivains sacrés. On y puise des sentimens propres à nourrir sa foi et à régler ses mœurs. Quels spectacles de religion ne présente-t-elle pas ! quels traits de vertus ! quels modèles de piété, de charité, de patience et de soumission ne renferme-t-elle point ! Nous en avons en françois des abrégés et des corps d'histoire très-bien écrits.

Tout le monde connoît la belle et intéressante *Histoire du Peuple de Dieu*, par le P. *Berruyer* (*), dont l'auteur des *Trois Siècles* fait un éloge d'autant moins suspect et moins outré, qu'il est tempéré par une juste

(*) Il étoit né à Rouen, et mourut à Paris en 1758, âgé de 77 ans.

critique. Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs de le transcrire ici tout entier. Cette digression, si c'en est une, servira certainement à instruire les jeunes gens pour qui nous écrivons, et à les guider dans la lecture de ce célèbre Historien.

« Nous ne l'envisageons pas comme théologien ; nous souscrivons au jugement qu'on en a porté à cet égard : mais en qualité d'homme de lettres, il nous est permis de le regarder comme le génie le plus heureux et comme un des meilleurs écrivains que nous ayions eus. L'élégance du style, la noblesse, l'agrément et la variété des images, la finesse et la solidité des réflexions toujours amenées par les faits, une marche naturelle et rapide dans la narration, une liaison et une netteté dans les événemens, un coloris proportionné au sujet, feront toujours de l'*Histoire de l'ancien Peuple de Dieu*, un ouvrage intéressant, instructif, propre à plaire autant qu'à féconder l'imagination. Quels traits de grandeur et d'elévation n'y trouve-t-on pas ! soit qu'il énonce les oracles du Très-haut, soit qu'il fasse gronder le tonnerre sur la tête des rois coupables, soit qu'il entr'ouvre les abymes sous les pieds des sujets rebelles ; soit que sous un jour plus touchant, il dévoile les richesses de la

miséricorde divine, il développe les routes de la Providence, il étale la magnificence de ses bienfaits : tous ces différens tableaux font éprouver au lecteur des mouvemens qui élèvent l'ame, un feu qui la pénètre, une sensibilité qui l'attendrit ; par-tout il voit une éloquence qui l'entraîne, des graces qui l'enchantent, une harmonie qui le séduit. Dans l'histoire des Machabées, tout ce que la guerre a de plus terrible, la politique de plus profond, le courage de plus sublime ; tout ce que les desseins de Dieu sur son peuple peuvent offrir de sagesse, de majesté, de puissance, de bonté, est développé avec des traits qui caractérisent ce génie créateur. »

« On a reproché au P. *Berruyer* d'avoir affoibli la dignité des écritures par trop de délicatesse dans l'expression, de s'être trop complu dans des descriptions que la gravité de la matière exigeoit qu'on abrégeât, d'avoir répandu quelquefois un air profane, où il eût fallu plus de décence et de simplicité. Nous convenons de la justice de ce reproche ; et c'est ce qui a fait que le P. *Berruyer* seroit sans contredit le premier de nos Historiens, si ses ouvrages n'eussent pas porté un titre respectable, qui l'obligeoit à plus de circonspection et de retenue. »

« L'*Histoire du nouveau Peuple de Dieu* a fourni encore plus de matière à une juste condamnation. On est fâché d'y voir le même Écrivain, qui sait si bien nous décrire l'avènement du Messie, la sublimité de sa doctrine, la sainteté de sa morale, les circonstances de sa passion, les ignominies de sa mort, peintes avec les couleurs les plus vives et les plus touchantes, donner dans des écarts, dont une sagacité aussi profonde et aussi déliée que la sienne auroit dû le garantir. »

Au reste, rien n'est plus propre que ces deux Ouvrages à donner du style à un jeune homme, à lui faire acquérir en peu de temps les richesses de notre langue. Un père qui en avoit nourri l'esprit et la mémoire de son fils, eut la douce satisfaction de lui voir remporter tous les premiers prix de version au collége.

Après l'*Histoire sainte*, celle qui convient le plus de savoir, est celle de sa patrie : il suffit d'avoir de celle des autres peuples une connoissance plus générale. On ne peut se dispenser aussi d'avoir une bonne teinture des histoires grecques et romaines, si sagement rédigées par M. *Rollin*. Son *Histoire Ancienne* est écrite avec noblesse, et de ce ton sensible et communicatif qui fait passer dans l'ame les sentimens généreux

et

et élevés, le zèle pour le bien de la société et pour les bonnes mœurs, l'amour de la vertu et le respect pour la Religion, dont cet estimable Écrivain étoit pénétré. Nourri de la lecture des Auteurs anciens, il s'étoit formé une diction facile, riche, élégante. Mais son style est quelquefois trop négligé : on y trouve des fautes de langage, des constructions louches, des expressions trop familières et peu dignes de la noblesse de l'histoire, des phrases longues, traînantes ou embarrassées, qui se ressentent de la précipitation avec laquelle il écrivoit pour satisfaire l'empressement du public. Peut-être aussi y desireroit-on un peu plus de cette critique judicieuse qui distingue le vrai d'avec le faux, le vraisemblable d'avec ce qui ne l'est point, l'intéressant d'avec l'inutile, et l'abondance du style d'avec la prolixité. On en peut dire autant de son *Histoire Romaine*, avec cette différence que dans celle-ci l'Historien est plus judicieux, moins diffus et plus animé, quoiqu'il l'ait composée dans sa vieillesse, et que la mort l'ait empêché de la finir. (*) Au reste, les défauts qu'on

(*) Il a été peut-être trop vivement critiqué dans quelques Ouvrages de M. *de Voltaire*, pour avoir rapporté, d'après des autorités graves, des faits

peut lui reprocher, ne doivent pas détourner de mettre ses Ouvrages entre les mains des jeunes gens. Ils ne peuvent que leur être infiniment avantageux pour enrichir leur esprit, et plus encore pour former leurs mœurs : car, en étudiant l'histoire, on doit moins avoir en vue de se charger la mémoire de faits, que d'en tirer des leçons utiles, d'y observer les passions de ceux qui occupent la scène, d'y démêler les traits divers de vices et de vertus, pour détester et fuir les uns, pour admirer et imiter les autres.

« Les pires Historiens, pour un jeune homme, dit l'Auteur d'*Émile*, sont ceux qui jugent les faits : eh ! qu'il juge lui-même ; c'est ainsi qu'il apprend à connoître les hommes. Si le jugement de l'Auteur le guide sans cesse, il ne fait que voir par l'œil d'un autre ; et quand cet œil lui manque, il ne voit plus. »

« Je laisse à part l'Histoire moderne ; non-seulement parce qu'elle n'a plus de

---

que la différence des temps, des pays et des mœurs, prive aujourd'hui de vraisemblance. Il est relevé avec plus de justice sur certaines expressions et certaines tournures enfantines, rares d'ailleurs dans ses écrits, et pardonnables à un homme occupé toute sa vie du soin d'élever des enfans. *Diction. Encycl.*

physionomie, et que nos hommes se ressemblent tous; mais parce que nos Historiens, uniquement attentifs à briller, ne songent qu'à faire des portraits fortement coloriés, et qui souvent ne représentent rien. (*) Généralement les Anciens font moins de portraits, mettent moins d'esprit et plus de sens dans leurs jugemens : encore y a-t-il entr'eux un grand choix à faire ; et il ne faut pas d'abord prendre les plus judicieux, mais les plus simples. Je ne voudrois mettre dans la main d'un jeune homme ni *Polybe*, ni *Salluste*. *Tacite* est le livre des vieillards ; les jeunes gens ne sont pas faits pour l'entendre : il faut apprendre à voir dans les actions humaines

(*) *Vertot*, dit M. *Rousseau*, est presque le seul qui savoit peindre sans faire de portraits. Ses principaux Ouvrages sont l'*Histoire des Révolutions de Suède*, estimée : les *Révolutions de Portugal*, bien écrites ; mais point estimées : les *Révolutions Romaines* ; c'est de tous ses Ouvrages celui qui lui fait le plus d'honneur : l'*Histoire de Malte*, trop superficielle et qui manque souvent de fidélité. Il avoit plus de 70 ans, lorsqu'il acheva cette Histoire, qui a terminé sa carrière littéraire. On a encore de l'Abbé *de Vertot* un grand nombre d'autres Ouvrages. Ils sont tous en général fort bien écrits, mais il ne faut pas toujours compter sur leur exactitude dans les faits. *Dictionnaire de Ladvocat*.

les premiers traits du cœur de l'homme, avant de lire dans les maximes. » (*)

---

(*) *Polybe* est regardé avec raison comme un des plus judicieux et des plus excellens Historiens, que la Grèce ait produits. Il ne nous reste en entier que les cinq livres de son *Histoire universelle*, qui étoit divisée en 40 livres, et des fragmens assez considérables des douze suivans. Dom *Thuillier*, savant Bénédictin, nous en a donné une bonne traduction françoise, à laquelle il a joint les beaux Commentaires du Chevalier *Folard*, qui ne doivent pas en être séparés.

*Salluste* est, après *Tacite*, le plus concis des Historiens Latins. Il est rempli de réflexions judicieuses et de sages maximes, qu'il pratiquoit, dit-on, assez mal.

*Tacite* est un des plus grands Historiens : mais, dit M. de *Voltaire*, il aimoit encore mieux la satire que la vérité : il veut rendre tout odieux, jusqu'aux actions les plus indifférentes ; et sa malignité nous plaît presque autant que son style, parce que nous aimons la médisance et l'esprit. Nous n'avons que des fragmens de son *Histoire* et de ses *Annales* : il a écrit aussi la Vie de son beau-père *Agricola* ; c'est un des plus beaux et plus précieux morceaux de l'antiquité. Son style est grave, serré, vif, nerveux et énergique : aucun ne dit autant de choses en si peu de mots, et ne fait autant penser : ses mots ont plus de valeur que ceux des autres : chacune de ses idées est le résultat et la substance de mille idées profondes : ce qui le rend quelquefois un peu obscur, et toujours difficile à traduire. La plus belle traduction françoise de *Tacite*, est celle d'*Ablancourt* ; mais elle ne rend

« *Thucydide* est, à mon gré, le vrai modèle des Historiens. Il rapporte les faits sans les juger; mais il n'omet aucune des circonstances propres à nous en faire juger nous-mêmes. Il met tout ce qu'il raconte sous les yeux du lecteur: loin de s'interposer entre les événemens et les lecteurs, ils se dérobe; on ne croit plus lire, on croit voir. Malheureusement il parle toujours de guerre, et l'on ne voit presque dans ses récits que la chose du monde la moins instructive, savoir, des combats. (*) La Retraite des dix mille de *Xénophon*, et les Commentaires de *César*, ont à peu près la même sagesse et le même défaut. Le bon *Hérodote*, sans portraits, sans maximes, mais coulant, naïf, plein de détails les plus capables d'intéresser et de plaire, se-

pas toujours le texte avec fidélité. Celle d'*Amelot* n'est estimable que par les notes, et celle de *Guérin* n'est pas estimée.

(*) *Thucydide*, très-célèbre Historien Grec, composa l'*Histoire de la guerre du Péloponèse* entre les Républiques d'Athènes et de Sparte. On lui rend le témoignage que jamais Historien n'a montré plus de respect pour la vérité, n'a fait plus d'efforts, de recherches, de dépenses même pour se procurer des mémoires sûrs et fidelles. *D'Ablancourt* en a donné une belle traduction.

*Xénophon*, très-célèbre. (Voyez *Dict. de Ladvocat.*)

roit peut-être le meilleur des Historiens, si ces mêmes détails ne dégénéroient souvent en simplicités puériles, plus propres à gâter le goût de la jeunesse qu'à le former : il faut déjà du discernement pour le lire. (*) Je ne dis rien de *Tite-Live*, il est politique, il est rhéteur; il est tout ce qui ne convient pas à cet âge. » (**)

---

(*) Nous avons en françois deux traductions d'*Hérodote*, l'une est par *Pierre du Ryer*, encore célèbre aujourd'hui, non par ses ouvrages, dont aucun n'est plus connu, mais par le nombre de ses ouvrages, par la négligence, par la facilité malheureuse avec laquelle il les composoit pour vivre : ce qui a fait dire de lui, *magis fami quàm famæ inserviebat*. Au reste, son style est pur et coulant. M. *Larcher*, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, nous a donné depuis une traduction d'*Hérodote* d'un tout autre prix. *Dictionn. Encyclop. Dictionn. de Ladvocat.*

(**) Ce grand Peintre et cet éloquent Orateur mérite d'être lu, même dans une traduction, par les personnes qui aiment le beau, l'excellent. Une version qui feroit passer dans notre langue, la majesté, l'énergie des grands tableaux dont *Tite-Live* est rempli, l'éloquence dont ses harangues sont animées, seroit un ouvrage précieux et agréable. Celles de *Vigènere* et de *du Ryer* sont tombées dans l'oubli, et le méritoient. M. *Guérin*, ancien Professeur d'éloquence, dans l'Université de Paris, nous en a donné une nouvelle, qui a été louée par M. *Rollin* et quelques savans, vivement critiquée par d'habiles censeurs, et retouchée par M. *Cosson*, Professeur au Collége Mazarin. Cette dernière est sans contredit la meilleure.

« L'histoire en général est défectueuse, en ce qu'elle montre bien plus les actions que les hommes : elle ne saisit ceux-ci que dans certains momens choisis, dans leurs vêtemens de parade ; elle n'expose que l'homme public qui s'est arrangé pour être vu. Elle ne le suit point dans sa maison, dans son cabinet, dans sa famille, au milieu de ses amis ; elle ne le peint que quand il représente ; c'est bien plus son habit que sa personne qu'elle peint. »

« J'aimerois mieux la lecture des Vies particulières, pour commencer l'étude du cœur humain : car alors l'homme a beau se dérober, l'Historien le poursuit partout ; il ne lui laisse aucun moment de relâche, aucun recoin pour éviter l'œil perçant du spectateur. *Voilà pourquoi*, disoit *Montaigne*, *c'est mon homme que Plutarque.* (*) Il excelle par ces mêmes détails,

(*) Très-célèbre Philosophe, Historien et Orateur Grec, qui vivoit sous le règne de l'Empereur *Trajan.* On a de lui, les *Vies des Hommes illustres Grecs et Romains*, des *Traités de morale*, et plusieurs autres excellens Ouvrages, remplis d'érudition, de réflexions sages et judicieuses, et de tout ce qu'il y a de plus curieux et de plus intéressant à savoir dans l'antiquité profane. Le célèbre *Amyot* a donné en françois une excellente traduction des *Œuvres de Plutarque.* L'Abbé *Tallemand* a traduit aussi les *Hommes illustres*, mais

dans lesquels nous n'osons plus entrer. Il a une grace inimitable à peindre les grands hommes dans les petites choses; et il est si heureux dans le choix de ses traits, que souvent un mot, un sourire, un geste lui suffit pour caractériser son héros. *César*, traversant un pauvre village et causant avec ses amis, décèle, sans y penser, le

---

sa traduction n'est pas estimée, et l'on prétend qu'il n'a fait que regratter celle d'*Amyot*, et la mettre en meilleur langage sans consulter le grec : ce qui l'a fait appeler par *Boileau* dans sa septième Épître, *Et le sec traducteur du françois d'Amyot*. Elle eut néanmoins sept éditions du vivant de l'Auteur. Celle qu'a donnée M. *Dacier*, est meilleure que celle de *Tallemand*; mais on lui préfère encore la traduction d'*Amyot*. On auroit cependant besoin de lire *Plutarque* dans une langue plus formée, plus grave, plus remplie de dignité, que n'étoit le françois du temps d'*Amyot*. Le caractère dominant et presque unique du vieux françois étoit la naïveté, c'étoit la langue propre du naïf; et *La Fontaine*, le plus naïf de nos écrivains modernes, l'emploie avec goût et avec succès, lorsqu'il veut être, pour ainsi dire, plus naïf encore. La traduction du roman de *Daphnis et Chloé*, par *Amyot*, ouvrage essentiellement naïf, a un charme inexprimable. Mais quand il traduit *Plutarque*, sa langue perd de son prix; elle est trop mesquine, trop badine pour peindre ces fiers Romains, ces Grecs éloquens, ces hommes supérieurs aux autres hommes. *Amyot* n'a point traduit les *Traités de morale*. M. *Ricard* vient de les traduire avec succès. *Ladvocat. Dict. Enc.*

fourbe qui disoit ne vouloir être que l'égal de *Pompée.* (*) *Philopémen*, le manteau bas, coupe du bois dans la cuisine de son hôte : voilà le véritable art de peindre. La physionomie ne se montre pas dans les grands traits, ni le caractère dans les grandes actions : c'est dans les bagatelles que le naturel se découvre. »

« Certainement, avec les dispositions naturelles de l'élève, pour peu que le maître apporte de prudence et de choix dans ses lectures, pour peu qu'il le mette sur la voie des réflexions qu'il en doit tirer, cet exercice sera pour lui un cours de philosophie-pratique, meilleur sûrement et mieux entendu que toutes les vaines spéculations dont on brouille l'esprit des jeunes gens. »

« *Auguste*, après avoir soumis ses concitoyens et détruit ses rivaux, régit durant quarante ans le plus grand empire qui ait existé. (**) Mais tout cet immense pouvoir

(*) *J'aimerois mieux*, leur dit-il, *être le premier dans un village, que le second à Rome.*

(**) Cet Empereur si célèbre dans l'Histoire par le mêlange de ses grandes et de ses mauvaises qualités, et qu'on pourroit appeler le prodige des siècles, enchaîna par ses propres liens le peuple le plus fier qui fût jamais, et fonda la monarchie la plus vaste,

l'empêchoit-il de frapper les murs de sa tête et de remplir son vaste palais de ses cris, en redemandant à *Varus* ses légions exterminées ? Quand il auroit vaincu tous ses ennemis, de quoi lui auroient servi les vains triomphes, tandis que les peines de toute espèce naissoient sans cesse autour de lui ; tandis que ses plus chers amis attentoient à sa vie, et qu'il étoit réduit à pleurer la honte ou la mort de ses plus proches ? L'infortuné voulut gouverner le monde, et ne sut pas gouverner sa maison ! Qu'arriva-t-il de cette négligence ? Il vit périr, à la fleur de son âge, son neveu, son fils adoptif, son gendre : son petit-fils fut réduit à manger la bourre de son lit pour prolonger de quelques heures sa misérable vie ; sa fille et sa petite-fille, aprés l'avoir couvert de leur infamie, moururent, l'une de misère et de faim dans une isle déserte ; l'autre, en prison par la main d'un archer. Lui-même enfin, dernier reste de sa malheureuse famille, fut

---

la plus riche, la plus puissante qui eût été avant lui, et qui ait subsisté depuis. Les arts en tout genre furent portés à une perfection si étonnante que dix-huit siècles n'ont pu rien y ajouter. Aussi un sage a-t-il dit en parcourant sa vie, que ce prince auroit dû ne jamais naître ou ne jamais mourir. *Dict. Encycl.*

réduit, par sa propre femme, à ne laisser après lui qu'un monstre pour lui succéder. Tel fut le sort de ce maître du Monde, tant célébré pour sa gloire et pour son bonheur : croirai-je qu'un seul de ceux qui les admirent, les voulût acquérir au même prix ? »

« J'ai saisi l'ambition pour exemple ; mais le jeu de toutes les passions humaines offre de semblables leçons à qui veut étudier l'histoire pour se connoître, et se rendre sage aux dépens des morts. »

La *Géographie* et la *Chronologie* sont les flambeaux de l'histoire. Elles y répandent un grand jour, et la font lire avec un plaisir plus vif et avec plus d'intérêt : elles nous mettent aussi en possession de tous les siècles et du globe que nous habitons. Rien ne rend plus ridicule que des fautes grossières en ce genre. On dit que le malheureux Poëte tragique *Pradon*, plus connu aujourd'hui par les satires de *Boileau* que par ses pièces, portoit, sur ce point et sur d'autres, l'ignorance à un excès impardonnable, sur-tout dans un auteur. Un jour, au sortir d'une de ses pièces, le prince de *Conti* lui ayant dit qu'il avoit placé en Asie une ville connue pour appartenir à l'Europe. *Je prie votre Altesse de m'excuser*, répondit *Pradon*, *car je ne sais*

*pas trop bien la chronologie* : ce qui a fait dire au satirique *Despréaux*, dans sa septième Épître, en parlant d'un estimateur ignorant, *il s'en aille admirer le savoir de* Pradon ; et dans son Épître dixième :

> Huer la métaphore et la métonymie,
> Grands mots que *Pradon* croit des termes de chimie.

Comme la géographie fait connoître les lieux où les événemens se sont passés, la chronologie indique les temps où ils sont arrivés. Mais il suffira communément de savoir en quel siècle est arrivé un tel fait ; si c'est au commencement, au milieu ou sur la fin de ce siècle, si c'est avant ou après la naissance de Jésus-Christ.

Il faut avoir aussi quelque teinture de l'*Histoire Naturelle* : étude aussi propre à nous faire adorer et admirer en tout la sagesse divine, qu'à nous instruire de nos richesses et à nous amuser agréablement. Nous avons beaucoup d'excellens Ouvrages en ce genre : celui par lequel il est le plus à propos de commencer, est le *Spectacle de la Nature*, livre aussi ingénieusement qu'élégamment écrit, et qui mérite de tenir une place distinguée dans la bibliothèque des jeunes gens. (*) La partie de l'*His-*

(*) L'Auteur, M. *Pluche*, mort en 1761, est connu principalement par son *Spectacle de la Nature*.

*toire Naturelle* de M. *de Buffon*, qui concerne l'*Histoire des Animaux*, vous fera infiniment de plaisir, ainsi que l'*Histoire Naturelle des Insectes*, par M. *de Réaumur*, un des plus grands et des plus célèbres Naturalistes que la France ait produit.

Ne négligez pas non plus de vous procurer une connoissance suffisante de la *Géométrie*, qui contribue beaucoup à la justesse de l'esprit. Elle est aussi la clef de toutes les hautes sciences, qui font tant d'honneur à l'esprit humain, et qui sont dignes de lui.

Telle est en particulier l'*Astronomie*, cette admirable science qui nous dévoile la forme merveilleuse de l'Univers, en étend pour nous les limites, et les recule dans les espaces immenses des cieux. Elle soumet à

---

et par son *Histoire du Ciel*. Le premier Ouvrage surtout a été regardé long-temps comme un excellent livre d'éducation sur la Physique et l'Histoire Naturelle. On affecte aujourd'hui de le décrier beaucoup. Il est vrai que les interlocuteurs n'ont tous qu'un même ton, le ton de collége; et que madame la Comtesse n'est qu'une caillette bourgeoise : il est vrai que le temps a amené des notions nouvelles. Mais, M. *Pluche* avoit fort bien recueilli et fort nettement exposé celles qu'on avoit alors ; et il les avoit puisées dans les Mémoires de l'Académie des Sciences et dans les meilleures sources. *Dict. Encycl.*

ses justes et étonnans calculs les globes lumineux qui roulent au-dessus de nos têtes, les atteint dans leur course rapide, les suit dans leurs mouvemens divers, mesure leur grandeur et leur marche périodique, et en détermine la position et le cours avec tant de précision et de certitude, qu'elle prédit combien de fois, dans l'espace de mille ans ou de mille siècles, ces astres doivent être éclipsés, dans quel point du ciel, à quelle heure du jour ou de la nuit ils le seront. De tant de révolutions qu'éprouvent tous ces globes, aucune n'échappe à ses regards perçans, et il en est peu qu'elle ne fasse servir à nos besoins et à notre utilité. Quand l'Astronomie ne seroit pas aussi absolument nécessaire qu'elle l'est pour la géographie, pour la navigation, et même pour le culte divin, elle seroit toujours infiniment digne de la curiosité de tous les esprits, par le superbe spectacle qu'elle leur offre. Elle nous donne, pour ainsi dire, des yeux, et nous dévoile la magnificence admirable de l'Univers, qui, sans elle, ne seroit presque habité que par des aveugles : ceux qui osent dépriser cette science sublime, sont de ce nombre. Le mépris de ce qu'on ignore, est le masque honteux et transparent de la stupidité ou de l'orgueil qui se venge.

Cette autre partie de la *Physique*, qui cherche à connoître la nature des corps, ou remonte des effets à leurs causes par des expériences aussi curieuses qu'instructives, mérite encore d'entrer dans le plan de vos études, et d'enrichir votre esprit des plus utiles et des plus agréables connoissances. A quelles sublimes réflexions d'ailleurs ne vous conduira-t-elle pas sur l'Auteur suprême de l'Univers ! Ce superbe ouvrage, toujours plus admirable à mesure qu'il est plus connu, nous donne une si grande idée de l'Ouvrier divin qui l'a fabriqué, que nous en sentons notre esprit accablé de respect, d'étonnement et de reconnoissance. En démêlant, autant qu'il est possible, les traces de l'intelligence et de la sagesse infinie qui a tout produit, peut-on ne pas admirer l'art merveilleux par lequel, d'une même matière combinée et arrangée différemment, le Créateur a su tirer des substances, dont la nature, la forme, la couleur et les propriétés sont si diversifiées ?

La *Philosophie*, celle même qu'on enseigne dans les écoles, a de grands avantages ; elle forme l'esprit et éclaire la raison. Mais il faut principalement s'attacher à cette partie qui a pour but de nous apprendre à raisonner juste : on n'est pas obligé de savoir l'histoire, la géométrie,

les langues ; mais on doit toujours juger sainement, et raisonner avec justesse sur tout ce qui regarde la vie civile. Il y a là-dessus d'excellentes choses, dans la *Logique de Port-Royal* : vous lirez cet ouvrage avec fruit, si vous avez pour guide et pour interprète un maître habile, qui sache en retrancher les inutilités et quelques erreurs.

Outre ces diverses connoissances, si propres à étendre la sphère de votre ame, et à la distinguer des ames vulgaires, il en est une encore que vous ne pouvez négliger d'acquérir ; c'est celle de votre *Langue.* Attachez-vous à la bien posséder, à la parler purement et délicatement : donnez quelque temps à étudier, dans nos meilleures grammaires, les principes et les règles de la langue. Il y a peu de personnes qui les sachent : on croit que le seul usage suffit, et souvent on ignore jusqu'aux règles les plus communes. Combien de gens font tous les jours, en parlant ou en écrivant, des fautes grossières qui les rendent ridicules, et dans lesquelles ils ne tomberoient pas, s'ils avoient eu soin d'apprendre les principes de leur langue. Le célèbre *Vaugelas* disoit qu'une mauvaise raison fait ordinairement moins de tort qu'un mauvais mot, parce qu'il n'y a que les gens à ré-

flexion qui apperçoivent la fausseté d'un raisonnement ; au lieu qu'une mauvaise expression est remarquée de tout le monde. Tout terme impropre, toute construction vicieuse gâtent la conversation la plus spiritnelle et la plus brillante; et s'il y a peu de gloire à bien parler sa langue, il y a beaucoup de honte à la parler mal. Les bons dictionnaires et les meilleurs grammairiens apprennent l'ortographe, qui fait partie et preuve d'une éducation cultivée.

Enfin, pour finir ce détail, dans lequel nous ne sommes entrés qu'afin d'exciter en vous une louable envie de vous instruire, et d'occuper utilement le temps précieux de votre jeunesse, il est si facile d'apprendre les règles de la *Versification françoise*, qu'il est honteux et presque inexcusable de les ignorer. Il est d'ailleurs agréable et utile de les savoir pour lire les vers avec plus de plaisir, et pour en composer quelques-uns dans l'occasion; mais si l'on est sage, on laissera faire le métier de poëte à d'autres. Les Espagnols disent en proverbe, qu'*il faut être sot pour ne pas faire deux vers, et fort pour en faire quatre.* L'abbé *Régnier*, qui a fait quelques jolies pièces de vers, a dit aussi :

Qu'un honnête homme, une fois en sa vie,
Fasse un sonnet, un ode, une élégie ;
Je le crois bien :

Mais que l'on ait la tête bien rassise,
Quand on en fait métier et marchandise,
Je n'en crois rien.

Il y a d'ailleurs tant de mauvais faiseurs de vers, qu'on doit craindre d'en augmenter le nombre. Le Cardinal *de Retz* disoit un jour à *Ménage*, poëte et littérateur célèbre : Apprenez-moi un peu à me connoître aux vers, afin que je puisse du moins juger de ceux qu'on m'apporte. *Monsieur*, lui répondit-il, *ce seroit une chose trop longue à vous apprendre ; vous n'en avez pas le temps : mais lorsqu'on vous en lira, dites toujours que cela ne vaut rien ; vous ne vous tromperez guère.*

## XII.

### *Des Exercices propres à perfectionner l'Éducation.*

Bien des parens bornent l'éducation à l'étude du latin, et quand les classes sont faites, ils croient que tout est fait ; ceux qui pensent mieux n'ont garde de s'en tenir à si peu de chose. Ils s'appliquent à orner l'esprit des connoissances nécessaires dans la société, et à former le corps par tous les exercices qui conviennent. On ne verroit pas tant de fainéans, de libertins, d'hommes

grossiers et inutiles, qui surchargent la terre du poids de leur existence ou la déshonorent par leurs vices, si l'on savoit mieux employer cet âge fortuné qui se trouve entre la fin des classes et le choix d'un état. C'est le défaut d'études et d'occupations, qui précipite d'ordinaire la jeunesse dans les plus honteux égaremens : à peine hors du collége ou des mains d'un précepteur, des jeunes gens, souvent aussi remplis de vanité que vides de science, renoncent à toutes les études et se trouvent libres. Tout l'emploi qu'ils font de leur temps, se réduit à monter à cheval, à faire des armes, à promener en tous lieux un plumet ou un uniforme, à s'associer à une troupe de petits-maîtres, et peut-être de jeunes débauchés qui n'ont nul respect pour les bienséances, à fréquenter les spectacles, les promenades publiques, les cafés, les lieux de jeux. Et comment veut-on que des jeunes gens, accoutumés de si bonne heure à ne savoir que faire, à ne rien faire, ne fassent pas mal, et ne finissent par se déshonorer.

Dès qu'un jeune homme a fini ses études, c'est alors qu'un père judicieux, et curieux de la perfection de son fils, doit redoubler ses soins, son attention et sa dépense. Le moment est venu de travailler à faire con-

courir tout ce qui peut le perfectionner. Il doit lui donner un peu plus de liberté, sans lui lâcher les rênes ; lui confier de l'argent, mais ni trop ni trop peu, et s'en faire rendre compte pour eviter l'abus. Un père ne s'acquitte qu'à-demi des devoirs de l'amour et de la bonté paternelle, quand il borne ses libéralités envers ses enfans au seul nécessaire : il leur faut quelquefois un peu de superflu. Certains plaisirs innocens et modérés font, dans la jeunesse, une partie de nos nécessités : un père raisonnable doit y fournir, mais sans profusion aussi bien que sans avarice. Les règles à suivre dans ces sortes de largesses, sont, de la part du père, l'état de ses affaires, sa naissance, son rang ; du côté des enfans, leur âge, leurs mœurs, et sur-tout l'usage qu'ils font de ce qu'on leur donne.

Le père doit encore bien persuader son fils, que c'est assez d'être mis proprement, mais modestement ; qu'il doit n'avoir ni une négligence rustique, ni une propreté qui tienne de l'affectation. « Vous connoissez, dit *Sénèque*, ces jeunes gens bien frisés et bien poudrés, peignés et ajustés avec art depuis les pieds jusqu'à la tête : n'attendez d'eux rien de grand ni de solide. On les voit passer des heures entières chez leur perruquier, à tenir conseil sur la dis-

position de chaque cheveu, à arranger l'étalage de leur frisure. Quelle espèce d'hommes que ceux qui se font une sérieuse occupation d'une alternative oisiveté entre le miroir et la toilette! (*) » Convainquez bien votre élève qu'il doit fuir l'oisiveté et la dissipation, et partager son temps entre la lecture des livres choisis, ses exercices, et les plaisirs innocens de son âge.

A l'égard des exercices, il doit s'appliquer avec un très-grand soin à tous ceux qui, propres à son tempérament et à sa condition, peuvent le fortifier, le dresser, corriger ce qu'il y a de grossier dans ses mouvemens, et faire prendre à son corps une attitude convenable. C'est en particulier ce que procure un bon maître d'*armes*. Sans vouloir faire le métier méprisable de gladiateur, il est utile de savoir faire des armes : on peut se trouver dans le cas d'être obligé de défendre sa vie contre un brutal ou des assassins. Je sais qu'un jeune homme, fier de bien manier l'épée, peut en abuser, ainsi que des meilleures choses; mais s'il a été bien élevé, il ne le fera jamais.

---

(*) *O homines inter pectinem et speculum desidiosè occupatos!* Sen. *de Brev. vitæ.*

Le *Manège* est absolument nécessaire : on est souvent dans le cas de monter à cheval, et il faut savoir le faire avec sureté et avec grace. On rapporte du jeune *Gélon*, depuis tyran de Syracuse, un trait qui mérite d'avoir place ici. A la fin d'un repas où il se trouvoit, on présenta, selon la coutume, une lyre à tous les convives. Quand le tour de *Gélon* fut venu, au lieu de toucher cet instrument, comme tous les autres, il se fit amener un cheval, monta dessus avec une légéreté et une grace admirables, et fit voir qu'il avoit appris quelque chose de mieux que de jouer de la lyre.

Le *Dessin* est très-utile : il apprend à bien juger d'un tableau, à dessiner un plan, à crayonner un point de vue ; mais on doit en demeurer là, à moins qu'on ne soit destiné au génie et aux fortifications. On peut, pour l'ordinaire, se contenter d'une forte teinture de dessin, et commencer de bonne heure à en prendre les premières notions, par manière de jeu et de récompense. « Les enfans, grands imitateurs, dit l'instituteur d'*Emile*, essayent tous de dessiner. Je voudrois que le mien cultivât cet art, non précisément pour l'art même, mais pour se rendre l'œil juste et la main flexible. Je me garderai donc bien de lui donner un maître à dessiner, qui ne lui donne-

roit à imiter que des imitations, et ne le feroit dessiner que sur des dessins : je veux qu'il n'ait d'autre maître que la nature, ni d'autre modèle que les objets. Je veux qu'il ait sous les yeux l'original même, et non pas le papier qui le représente; qu'il crayonne une maison sur une maison, un arbre sur un arbre, un homme sur un homme, afin qu'il s'accoutume à bien observer les corps et leurs apparences, et non pas à prendre des imitations fausses et conventionnelles pour de véritables imitations. Je le détournerai même de rien tracer de mémoire en l'absence des objets, jusqu'à ce que, par des observations fréquentes, leurs figures exactes s'impriment bien dans son imagination; de peur que, substituant à la vérité des choses, des figures bizarres et fantastiques, il ne perde la connoissance des proportions et le goût des beautés de la nature. Je sais bien que de cette manière il barbouillera long-temps sans faire rien de reconnoissable, qu'il prendra tard l'élégance des contours et le trait léger des dessinateurs; mais en revanche, il contractera certainement un coup d'œil plus juste, une main plus sûre, la connoissance des vrais rapports de grandeur et de figure qui sont entre les animaux, les plantes, les corps naturels, et une plus

prompte expérience du jeu de la perspective : voilà précisément ce que j'ai voulu faire. » A l'égard de la peinture, il faut s'y appliquer encore beaucoup moins : sans quoi l'on contracte un goût dangereux ; on se ruine en originaux, et l'on reste souvent un original.

La *Danse* est un ornement qu'il est bon de se procurer. Car ce seroit porter le rigorisme trop loin, que d'interdire absolument la danse aux personnes du monde, et l'on ne peut en condamner que les abus. Elle est dans la classe des exercices propres aux jeunes gens de l'un et de l'autre sexe. Elle apprend à se présenter de bonne grace, à marcher de bon air, à bien placer la tête et le corps. Elle contribue à donner à toute la personne ce maintien aisé, noble et gracieux, qui prévient toujours en faveur de ceux qui y ont été formés de bonne heure. Mais à trente ans on ne danse plus, et alors c'est le plus petit mérite du monde que d'être bon danseur, sur-tout quand on n'est guère que cela. Une Dame, plus spirituelle que polie, dit à un petit homme qui n'avoit pour tout mérite que de bien chanter et de bien danser : *Petit homme chantez, petit homme dansez, petit homme allez-vous-en.*

Il

Il n'en est pas de même de la *Musique*; c'est une ressource pour toute la vie. Celui qui n'a pas appris la musique, ne sauroit en sentir toute la beauté. C'est le plus honnête et le plus pur de tous les plaisirs: il est de tous les âges, de tous les états, de tous les lieux, de presque tous les goûts. Mille gens, grossiers d'ailleurs, aiment la musique; et l'on ne trouvera pas un homme délicat qui ne l'aime. On peut en jouir aux dépens d'autrui, sans être importun; et l'on peut s'en amuser seul: elle fournit souvent l'occasion d'amuser les autres. Elle délasse agréablement l'esprit, prévient l'ennui, calme les inquiétudes, dissipe l'humeur sombre, et inspire la joie. Elle sauve les mœurs, et les conserve. Combien de jeunes gens se sont préservés de parties de débauche par des parties de musique! Il ne faut pourtant pas en faire sa principale occupation, ni faire dire de soi ce qu'on disoit d'un habile joueur d'instrumens, *qu'il avoit tant d'esprit au bout des doigts et dans l'oreille, qu'il ne lui en restoit que fort peu dans la tête.* Dès qu'on sait déchiffrer un air et faire sa partie, c'en est assez.

Quelle occupation plus vaine et plus oisive pour un homme, que de passer tout

son temps à composer, à apprendre, à écouter ou dire des chansons! *Alexandre*, dans un grand repas s'étant distingué en ce genre, *n'as-tu pas honte*, lui dit *Philippe* son père, *de chanter si bien?* Le fils profita de cette correction; et s'il donna encore dans la suite une partie de son temps à la musique, ce ne fut plus à celle qui, par des airs mous et lascifs, est l'écueil prochain de la vertu, mais un chant noble et majestueux. Il fit venir à sa cour un fameux joueur de flûte, qui, pour se conformer au goût du Prince, fit, dès la première fois, entendre des sons si forts et si belliqueux, qu'*Alexandre*, transporté d'une fureur martiale, se jeta sur ses armes. Durant la guerre d'Asie, étant arrivé dans la Troade, on vint lui offrir en présent la lyre de *Pâris*. *Qu'ai-je besoin*, repartit ce Prince, *d'un vil instrument qui n'a servi qu'à flatter la mollesse et le goût des plaisirs!* Détestez de même, et bannissez sévèrement de l'éducation cette musique voluptueuse, qui, par ses airs efféminés et tendres, n'est propre qu'à corrompre le cœur et à enflammer les passions, déjà si vives dans l'ardeur de la jeunesse. On ne sauroit trop exactement fermer les oreilles de cet âge à des accords aussi dangereux

qu'enchanteurs, destinés à embellir, à rendre plus touchante la séduction, et à la faire pénétrer jusqu'au fond de l'ame; semblables aux chants harmonieux des Sirènes, dont l'effet perfide étoit d'inspirer une langueur mortelle à tous ceux qui avoient l'imprudence de les écouter.

Avec ces sages et nécessaires précautions, procurez à votre fils la plupart de ces agrémens : ils sont gracieux; ils font honneur au père et à son élève. Mais, préférablement à tout, attachez-vous aux connoissances de l'esprit. Formez-lui une *bibliothèque* des meilleurs dictionnaires, des plus excellens historiens, des plus habiles orateurs, des poëtes les plus renommés, des principaux ouvrages de religion et de morale. Enrichissez-la tous les ans, non de ces brochures éphémères qu'on ne lit qu'une fois, et qu'on est souvent fâché d'avoir lues, mais de ces livres précieux qui ont mérité une approbation générale, et qu'on ne cesse de relire. Inspirez-lui le goût et l'amour de la bonne lecture : elle contribuera infiniment à lui étendre et à lui perfectionner l'esprit. Si, pour achever l'éducation d'un jeune homme, pour le rendre plus sociable, et par un fréquent

usage de toutes sortes de caractères polir le sien comme par une lime douce, on le fait voyager, qu'il ne ressemble pas à ces jeunes fous, qui ont couru tout le monde et n'ont rien vu. Qu'il étudie les mœurs, les caractères des peuples, et sur-tout qu'il se forme un mérite de celui de toutes les autres nations. Les voyages bien faits ont toujours procuré d'heureux fruits; mais pour cela, il faut que votre élève ne les commence qu'après avoir atteint l'âge de dix-huit à vingt ans : plus jeune, il ne seroit pas capable de faire des observations essentielles sur toutes les choses qui le méritent. Il doit aussi avoir des principes de mœurs vrais et solides, être accompagné d'un homme d'expérience et de probité, de peur qu'il ne se perde en voyageant. Les grands voyages exposent ordinairement à de grands dangers; et ceux contre lesquels on se précautionne le plus, ne sont pas les plus à craindre. Qu'il est rare, après de longues courses, qu'un jeune homme rentre dans la maison paternelle aussi innocent qu'il en étoit sorti! On s'applaudit souvent du succès d'un voyage, où l'on a perdu un trésor bien plus précieux que les richesses, la santé et la vie : car, comme l'a dit un de nos Poëtes :

Rarement à courir le monde
On devient plus homme de bien.
*Regnier Desmarets.*

Les voyages, en effet, malgre leur utilité reconnue, loin de convenir à tous, ne conviennent au contraire qu'à très-peu de gens. Ils ne conviennent qu'aux hommes assez fermes sur eux-mêmes, pour entendre les leçons de l'erreur sans se laisser séduire, et pour voir l'exemple du vice sans se laisser entraîner. Les voyages poussent le naturel vers sa pente, et achèvent de rendre l'homme bon ou mauvais. Quiconque revient de courir le monde, est à son retour ce qu'il sera toute sa vie. Les jeunes gens mal élevés et mal conduits, contractent dans leurs voyages tous les vices des peuples qu'ils fréquentent, et pas une des vertus dont ces vices sont mêlés; mais ceux qui ont reçu une excellente éducation, et qui voyagent dans le sincère dessein de s'instruire, d'observer les hommes et non d'en voir, reviennent tous meilleurs et plus sages qu'ils n'étoient partis. Ainsi, père de famille, reviendra votre fils, si, après y avoir été de longue main préparé dans une éducation suivie, il a eu le bonheur d'être accompagné et conduit, non par un de ces

gouverneurs amoureux de leur amusement, et uniquement occupés à promener un jeune homme de plaisirs en plaisirs, afin d'en jouir eux-mêmes ; mais par un sage Mentor, zélé pour la perfection de son élève, et attentif à lui faire connoître tout ce qu'il y a de vraiment curieux dans chaque pays, par rapport au gouvernement, à l'histoire naturelle, aux arts et aux mœurs. Ajoutons ce qui n'est pas moins nécessaire : il faut que ce conducteur, si difficile à rencontrer, trouve dans son élève, l'attachement pour sa personne et la docilité du jeune fils d'*Ulysse*. Sans cela, les voyages coûtent beaucoup et rapportent peu, si même ils ne deviennent plus nuisibles qu'utiles.

Ce plan bien exécuté, j'ose annoncer à un père, qu'il fera de son fils un sujet excellent, l'honneur de sa maison, la joie de sa vieillesse, et la consolation de toute sa vie. Mais que ces inestimables avantages sont rares aujourd'hui dans le monde, parce qu'on ne fait rien de ce qu'il faut pour se les procurer. Il est d'usage, dit un judicieux critique de nos éducations actuelles (*), de mener l'enfant par la grande

(*) M. *Pluche*.

route des études ordinaires, et de le faire rouler de classe en classe. Il y a beaucoup à gagner à cet usage : on se décharge d'une enfance importune : il sera dit qu'on aura donné de l'éducation, et qu'on a fait tout ce qui étoit nécessaire. Ce n'est pas assurément qu'on lui souhaite ni grec, ni latin, ni connoissances des anciens Auteurs, ni piété. Que feroit-il de tout cela dans le beau monde ? on a bien autre chose à savoir. Mais il n'est pas mal qu'un jeune homme sache faire quelques vers françois, qu'il ait quelque idée de l'histoire, et surtout de la fable. La Mythologie fournit les embellissemens des jardins et des appartemens ; elle tient inséparablement à la musique et à la peinture : peut-on s'en passer, ni dans les spectacles, ni dans l'usage du monde ?

Avec des vues si relevées sur l'éducation, l'on fait une première politesse à celui qu'on en charge pour veiller sur ses études, ou plutôt pour le mener au collége. Après quoi, quand il se rencontre, il est reçu de cet air d'indifférence, qu'on prend pour un animal domestique qui entre sans bruit dans l'appartement et sort sans conséquence. Il sera pourtant dit de lui quelque bien, si l'enfant a de l'esprit; mais son procès

lui est fait par avance, si le jeune homme a l'esprit bouché.

Le temps des études expiré, car c'est le temps, et non le progrès, qui règle tout, on produit le jeune homme dans le monde : on lui procure même un emploi et un nom, mais sans l'épouvanter des fonctions qui y tiennent, et dont il saura bien s'affranchir. Le point qu'on lui recommande, le point capital est d'acquérir l'art de plaire ; cet art qui est presque l'unique importance dans le monde, puisqu'il y tient lieu de mérite, de talent et de vertu. Plaisez, lui dit-on, et vous êtes sûr de réussir, quoi que vous fassiez.

Il est vrai qu'un homme qui n'est ni travailleur, ni instruit, ni pénétré de ses devoirs, et qui ne pense qu'à ses plaisirs, fera crier contre lui généralement tous ceux qui ont affaire à lui. Mais il ne laissera pas que d'être prôné dans le monde, et de s'y soutenir avec une sorte de réputation, pourvu qu'il soit un de nos agréables, et qu'il sache y plaire, sur-tout aux dames, les juges suprêmes du mérite des hommes.

Pour vous, pensez mieux, et ne négligez rien, pour donner à vos enfans

la meilleure éducation qu'il vous soit possible : elle sera pour eux et pour vous la source des plus précieux avantages. Car si l'éducation la plus soignée ne les obtient pas toujours, c'est une exception rare et dont on ne sauroit tirer de conséquence. Parmi une infinité d'exemples contraires, qu'il nous soit permis de citer et de proposer encore ici pour modèle aux parens, le bel exemple du père d'*Horace*. Cet homme, quoique simple affranchi et d'une fortune très-médiocre, n'épargna rien pour donner à son fils la meilleure éducation. Des officiers riches et aisés se contentoient d'envoyer leurs enfans chez un maître, qui apprenoit à lire, à écrire et à compter. Le père d'*Horace*, qui avoit moins de fortune et plus de sentiment, eut le courage de le mener lui-même à Rome, pour lui donner une éducation, telle que les chevaliers et les sénateurs la donnoient à leurs enfans. Peut-être excédoit-il en ce point : Mais qui oseroit, dit M. *Rollin*, le condamner ? Il ne craignit pas de se ruiner, lui et son fils, en consacrant tout son revenu à lui donner une excellente éducation; persuadé que c'étoit le meilleur patrimoine qu'il pût lui laisser : on sait combien elle lui fut utile dans la suite, et qu'elle lui

procura l'estime et l'amitié des plus grands de Rome. Aussi, pénétré de la plus vive reconnoissance, ne pouvoit-il se lasser d'admirer son bonheur d'avoir eu un tel père; comme il le déclare dans une de ses satires, où il étale à cet égard des sentimens, qui font infiniment d'honneur au père et au fils (*).

Je sais qu'il peut en résulter quelquefois un inconvénient : c'est que des enfans, qu'un honnête éducation aura tirés de l'état obscur où ils etoient nés, pourront se méconnoître, et regarder peut-être même avec mépris le père généreux qui s'est sacrifié pour les faire ce qu'ils sont. Mais cela sera très-rare, si la sagesse des maîtres a eu soin d'inspirer les sentimens convenables. D'ailleurs, la honte et l'opprobre, dont ces enfans se couvriront par une si indigne conduite, ne réjailliront aucunement sur ce bon père. Il n'en perdra rien de sa véritable gloire, ni de l'estime publique; et pourvu que l'ingratitude ne soit pas portée trop loin, il n'en goûtera pas moins la joie la plus sensible, toutes les fois qu'il jettera des regards de complai-

(*) Satire 6, liv. 1.

sance sur son ouvrage ; et combien de fois ne le fera-t-il pas ! Il sera trompé, il est vrai, par son amour paternel, ou si l'on veut par sa vanité ; mais en sera-t-il moins heureux et content ? Quel est sur la terre le bonheur auquel notre imagination ne prête ses charmes séduisans, ses douces illusions ? et le mortel le plus heureux n'est-il pas celui qui croit l'être ?

« Je vis, il y a quelques jours, dit un Auteur dont le nom nous est inconnu (*), un honnête fermier, qui me dit qu'il étoit le plus heureux des hommes. J'ai quatre enfans, dieu merci : les voilà tous plus grands seigneurs que leur père. Imaginez-vous, Monsieur, me disoit ce bon homme, quelle doit être ma joie : je suis un pauvre laboureur qui a eu bien de la peine, il faut en convenir. Hé bien ! à l'aide de Dieu, j'ai un fils qui vient de dire sa première messe : vous le verrez. J'en ai un autre : oh ! celui-là, quel homme savant ! il jugeroit le roi ; il est avocat,

(*) *Le Tartare à Paris par* M. l'Abbé *A****. On trouve dans ce petit ouvrage bien écrit, des idées neuves et fortement exprimées, qui méritent qu'on le distingue de cette foule de brochures futiles, qu'enfante tous les jours la stérile fécondité de la presse.

Mon troisième, est un des bons médecins qui soient au monde, estimé généralement, quoique des méchans le traitent d'assassin. Mon quatrième, est vif, malin, querelleur; je l'ai fait officier. C'est que cela me donne un plaisir si grand !.... il est vrai que cela m'a ruiné. De quatre charrues, je n'en ai plus qu'une : mais vous dînerez avec nos enfans, ils sont ici. Vous verrez, s'il est un homme plus heureux sur la terre. J'acceptai la proposition de ce bon vieillard : ses enfans arrivent. Quelle fut ma surprise ! ils paroissoient honteux d'avoir un père, dont le seul défaut fut d'avoir de pareils enfans. Le prêtre ne lui parloit qu'en prophète : l'avocat sembloit le juger : le médecin le traitoit comme un malade ; et le militaire croyoit être au sac d'une ville ennemie. Je sortis, indigné de cette ingratitude, et étonné de la satisfaction admirable de ce bon père, qui m'assura que dans toute la Province c'étoit l'ambition de tous les parens, d'avoir des enfans prêtres, médecins, avocats ou officiers. » ....

Des parens sensés et équitables ne doivent pas sans doute imiter en tout cet exemple, se ruiner ou se mettre mal à leur aise tout le reste de leur vie, pour y mettre bien quelques-uns de leurs enfans, sur-

tout au préjudice des autres. Mais il est toujours beau et louable de faire, en ce point, tout ce que la sagesse et la justice permettent, et d'aspirer à la gloire légitime de leur laisser encore plus d'éducation que de biens.

Quel bonheur pour les enfans, et quel avantage d'avoir un père et une mère, qui, convaincus que le plus important de leurs devoirs est celui de l'éducation de leur famille, s'appliquent à le remplir dans toute son étendue! Qu'il est doux pour les parens mêmes, ce devoir que la nature leur impose! En prenant soin de sa famille, on substitue des plaisirs vrais et légitimes à des plaisirs faux et dangereux, des occupations honnêtes à des amusemens frivoles : on rend sa maison vivante et agréable pour soi-même. Des parens raisonnables peuvent-ils avoir une compagnie plus agréable, une société plus douce, que celle de leurs enfans; si ces enfans sont raisonnables, bien élevés, dociles, respectueux, soumis, et qu'ils aiment leurs parens comme ils en sont aimés? s'il est sur la terre des joies pures, une félicité parfaite, c'est dans une telle famille qu'on les goûte. Un bon père reçoit avec transport les caresses ingénues de ses enfans, les té-

moignages satisfaisans de leur amour, et cultive avec joie ces jeunes plantes : une véritable mère veille sur leur santé, préside à leurs jeux, à leurs plaisirs innocens et s'en amuse. Tous deux resserrant à l'envi les nœuds qu'ils ont formés, et dont ils voient les heureux gages croître et se perfectionner sous leurs yeux, se tiennent lieu de l'univers. Cependant le public les loue, les estime, les cite avec admiration pour modèles, et envie leur bonheur.

---

# DE L'ÉDUCATION DES FILLES.

# DE L'ÉDUCATION DES FILLES.

Quoique la plupart des choses, que nous venons de dire, puissent également convenir aux deux Sexes, plusieurs personnes nous ont paru desirer de trouver ici des réflexions particulières, sur l'éducation qu'on doit donner aux filles : éducation qui n'est que trop souvent mal faite ou négligée, et qui pourtant n'est pas moins importante, que celle des garçons, puisqu'elles auront un jour une maison à régler, des domestiques à gouverner, un mari à rendre heureux, et des enfans à bien élever.

On a dans tous les temps, dit la Marquise *de Lambert*, négligé l'éducation des filles : on n'a d'attention que pour les hommes ; et comme si les femmes étoient une espèce à part, on les abandonne à elles-mêmes ; sans penser qu'elles composent la moitié du genre humain, qu'on est uni à elles

nécessairement par les alliances, qu'elles font le bonheur ou le malheur des hommes qui toujours sentent le besoin de les avoir raisonnables, et qu'elles ont des devoirs à remplir, qui sont les fondemens de la société et de toute la vie humaine. N'est-ce pas d'ordinaire par elles, que les maisons, dont elles ont l'administration intérieure et la police, se soutiennent ou se ruinent, s'élèvent ou se détruisent? N'est-ce pas à elles que l'éducation des enfans est confiée dans la première jeunesse : temps où les impressions tirent plus à conséquence? Que veut-on qu'elles leur inspirent, lorsque dès l'enfance on les aura laissées elles-mêmes à des gouvernantes, qui étant prises ordinairement dans le peuple, ne peuvent guère leur donner que des sentimens bas, les rendre timides et peureuses, mettre la superstition à la place de la Religion, et ne leur apprendre que des choses qu'elles seront heureuses d'oublier dans la suite, si elles le peuvent? Que de précautions ne *prend-on* pas pour conserver et perpétuer dans les familles les biens de la fortune, qui ne peuvent ni donner le mérite ni le remplacer! Eh! pourquoi n'en prendroit-on pas également, en donnant aux filles une sage et vertueuse éducation, pour y rendre héréditaires les vertus morales et religieuses,

que les mères transmettroient à leurs enfans ? de quel intérêt n'est-il pas pour les hommes mêmes, que leurs femmes aient été bien élevées ? Quelle douceur peuvent-ils espérer dans la vie, si liés à des personnes sans éducation, leur plus étroite société se tourne en amertume ? Les enfans qui feront dans la suite tout le genre humain, que deviendront-ils, si les mères élevées sans principes, ne peuvent leur en donner ? Quel crime n'est-ce donc pas, non-seulement envers sa famille, mais envers toute la société, que de négliger l'éducation des filles ?

Aussi l'illustre M. *de Fénélon* n'a-t-il pas cru indigne de sa plume, de l'employer à composer un Ouvrage sur cette matière importante. Nous exhortons les pères et let mères à se le procurer, à le lire et surtout à le mettre en pratique. Ils y trouveront les plus sages et les plus excellentes règles de conduite, qu'ils puissent suivre. Les bornes que nous sommes obligés de nous prescrire, ne nous permettent que de faire un choix de ce qui nous y a paru de meilleur, ainsi que dans le plan d'éducation pour les filles, tracé par un de nos plus estimables Écrivains (*), et confirmé par

(*) M. *Pluche*, Spectacle de la Nature, *tome VI*.

plus d'une heureuse expérience. Dans cette importante matière, comme nous l'avons déjà dit, nous aimons mieux ne proposer que des méthodes, mises à l'épreuve et garanties par le succès, que d'en hasarder de notre fonds une nouvelle, mais moins sûre et peut-être mauvaise. Quand on n'aspire qu'à la gloire de contribuer, le mieux qu'il est possible, au bien public, on fait toujours volontiers le sacrifice de son amour propre à l'intérêt général.

La justice nous engage encore à reconnoître, que nous avons souvent profité des excellentes observations, qu'on trouve sur l'éducation des filles, dans une assez longue digression, que fait à ce sujet l'Auteur d'*Émile*. Si on en excepte plusieurs assertions fausses et impies, dont il l'a infectée, le reste offre de très-judicieuses réflexions, dont nous avons cru devoir enrichir les nôtres. En ne marchant qu'après des Auteurs célèbres et renommés, et en les prenant pour guides dans cette route périlleuse, nous serons plus assurés de tenir le droit chemin, et de ne pas égarer avec nous ceux qui voudront nous suivre.

---

## I.

### *Défauts et inconvéniens de l'Éducation ordinaire.*

La plupart des gens du monde sont persuadés ou supposent qu'on doit donner aux filles peu d'instructions. Il ne faut pas, dit-on, qu'elles soient savantes : la science les rend vaines et précieuses. Il suffit qu'elles sachent gouverner un jour leur ménage et obéir à leur mari sans raisonner. La nature leur a donné en partage l'industrie, la propreté, l'économie, pour les occuper tranquillement dans leur maison : elles doivent s'y borner et s'en tenir là.

Il est vrai qu'il faut craindre de faire des savantes ridicules. Les femmes ont d'ordinaire l'esprit encore plus foible et plus curieux que les hommes. Mais s'ensuit-il qu'elles doivent être élevées dans l'ignorance de toutes choses, et bornées aux seules fonctions du ménage ? L'homme fera-t-il sa servante de sa compagne ? se privera-t-il auprès d'elle du plus grand charme de la société ? Pour mieux l'asservir, l'empêchera-t-il de rien sentir, de rien connoître ? en fera-t-il un véritable automate ? Non, sans doute, répond M. *Rousseau*, Ainsi ne l'a pas dit la nature,

qui donne aux femmes un esprit si agréable et si délié. Au contraire, elle veut qu'elles pensent, qu'elles jugent, qu'elles aiment, qu'elles connoissent, qu'elles cultivent leur esprit comme leur figure. Ce sont les armes qu'elle leur donne, pour suppléer à la force qui leur manque, et pour diriger la nôtre. Elles doivent apprendre beaucoup de choses, mais seulement celles qu'il leur convient de savoir. Il n'est pas à propos de les engager dans des études qui ne peuvent leur convenir, et qui leur seroient plus pernicieuses qu'utiles. Mais il y a un autre écueil, peut-être encore plus dangereux, et qu'on ne doit pas moins éviter. C'est une ignorance presque totale des connoissances même qui leur seroient nécessaires, ou qui pourroient leur faire honneur et orner leur esprit sans lui nuire.

L'ignorance d'une fille, dit M. *de Fénélon*, est cause qu'elle s'ennuie. Quand elle est venue jusqu'à un certain âge, sans s'appliquer aux choses solides; elle n'en peut avoir ni le goût ni l'estime. Tout ce qui est sérieux lui paroît triste, tout ce qui demande une attention suivie, la fatigue. La pente aux plaisirs qui est forte pendant la jeunesse, l'exemple des personnes du même âge, qui sont plongées dans l'amusement; tout sert à lui faire craindre une

vie réglée et laborieuse. Si elle est de condition, elle est ou se croit exempte du travail des mains : elle ne travaillera donc qu'une heure ou deux par jour, parce qu'on dit qu'il est honnête aux femmes de travailler ; mais souvent ce ne sera qu'une contenance, et elle ne s'accoutumera point à un travail suivi. A quoi donc s'occupera-t-elle? à rien d'utile.

Dans cette oisiveté, une fille s'abandonne à la paresse ; et la paresse qui est une langueur de l'ame, est une source inépuisable d'ennuis. Elle s'accutume à dormir d'un tiers plus qu'il ne faudroit pour conserver une santé parfaite. Ce long sommeil ne sert qu'à l'amollir, qu'à la rendre plus délicate, plus exposée aux révoltes et aux mal-aises du corps. Cette oisiveté allume en elle une curiosité insatiable. Son imagination toujours errante n'a aucune consistance. Faute d'alimens solides, sa curiosité se tourne toute avec ardeur vers les objets vains et dangereux : elle ne respire qu'après les divertissemens, les danses et les spectacles, qui amusent sa légéreté, et qui achèveront de la corrompre.

L'unique soin d'une fille inappliquée sera de couler ses jours dans la mollesse et dans les amusemens frivoles. Sans idées, sans réflexions et par une suite nécessaire sans

discernement ; hors la matière des habits et des plaisirs ; les jeux , les modes , et le cérémonial feront son unique affaire , et la seule culture de son esprit. Vous en appercevrez la petitesse par son indifférence pour tout ce qui est important , et par l'intérêt qu'elle prend à de pures bagatelles. La seule vue d'un livre sérieux la fait bâiller ; et un homme qui , au lieu de badiner toujours dans la conversation , s'aviseroit d'y raisonner avec quelque suite , lui paroîtroit venir d'un autre monde. Elle renferme tout son savoir , dit M. *Pluche*, dans le rollet des complimens d'usage , et dans les petites rubriques de la mode. N'allez pas croire qu'elle entreprendra la descente d'un escalier , ou le passage d'une chambre à l'autre , sans chercher un bras secourable ; ou si elle se sent assez de vigueur pour risquer ce voyage , ce sera pour le temps où elle est seule : mais elle se souviendra , dans une compagnie , qu'aller de son pied ou marcher sans appui , est une façon bien bourgeoise. Elle prend peu à peu ces belles idées , et cent autres aussi importantes , pour le plus pur sens commun ; et l'omission de la moindre de ces minuties lui paroît le renversement de la raison , pendant qu'elle écoute tranquillement des discours qui blessent

la

la vertu ou même la pudeur, et qu'elle se permet, sans aucun scrupule, de dire les médisances les plus criminelles ou d'y applaudir.

Le grand art de plaire, dont elle fait son principal soin, enlève tout son temps, et remplit toute la capacité de son esprit. Elle passe ainsi sa jeunesse dans la plus parfaite inutilité. Elle va d'amusemens en amusemens, et de fleurettes en fleurettes. Toujours occupée de sa figure, vraie actrice de théâtre, qui n'ambitionne d'autre mérite que celui de la représentation, jamais elle ne sera ni naturelle, ni judicieuse, ni capable d'aucun gouvernement. Quitte-t-elle la toilette et le quadrille : son esprit et ses doigts demeurent dans l'engourdissement. Un trop long repos amasse enfin les humeurs, attire les dégoûts, et à leur suite, les maladies, puis les remèdes aussi tristes que les maladies ; enfin, cent sortes de vapeurs qu'on essaie inutilement de guérir par des remèdes, parce que la plupart de ces vapeurs ne sont que des pensées tristes, et que les remèdes ne sont point faits pour guérir des pensées.

Le fruit infaillible d'une si frivole éducation, est une longue imbécillité, dont on voit cependant plusieurs dames se guérir, quand des accidens imprévus les con-

traignent à penser et à faire usage de leur raison. En attendant ces instructions que l'amertume rend quelquefois efficaces, que faut-il espérer d'une tête pleine de spectacles, de romans et de maximes fausses? Si elle a peu d'esprit, c'est une nécessité qu'elle soit réduite à un silence éternel et à une dépendance humiliante, ou qu'elle n'ouvre la bouche que pour parler de ce qu'elle ne conçoit qu'à demi et qu'elle exprime encore plus mal. Si elle a de l'esprit, faute de l'avoir rempli de connoissances qui l'occupent, et de sentimens qui la règlent, elle exercera toute l'activité de cet esprit sur ce qui l'environne. Elle le fera toujours avec d'autant plus de feu et de danger, que la facilité de l'exercice et même la justesse des coups de langue lui attirent plus d'applaudissemens. Mari, domestiques, voisins, parens et amis, deviendront tour-à-tour l'objet de ses critiques, de ses dédains, de sa jalousie et de ses rapports. Que sera-ce, si cet esprit s'est employé à cacher ou à servir d'autres passions?

Quelle différence entre une jeune personne ainsi élevée, et celle à qui on a eu soin de procurer les connoissances d'usage, et d'inspirer le goût de l'occupation et du travail, N'eût-elle qu'une étendue d'esprit

très-médiocre, il est hors de doute qu'avec des sentimens et le talent de s'occuper, tantôt du travail des mains, tantôt d'une lecture solide, elle vivra heureuse, et se fera honorer de tout ce qui a rapport à elle.

Mais venons au plan d'éducation dont nous avons parlé. Quel est celui qu'on doit principalement suivre? c'est là le point essentiel et qui mérite, par son importance, d'être traité avec soin et avec quelque étendue.

## II.

### *Plan d'Éducation. Première Éducation.*

« Il faut, avant tout, dit M. *Rousseau*, connoître les devoirs et les obligations des femmes, consulter la nature, épier sa marche, et se régler sur elle. »

Des femmes dépend la première éducation des hommes, leurs mœurs, leurs passions, leurs goûts, leurs plaisirs, leur bonheur même.

« Ainsi, dit l'Auteur d'*Émile*, toute l'éducation des femmes doit être relative aux hommes. Leur plaire, leur être utiles, se faire aimer et honorer d'eux, les élever jeunes, les soigner grands, les conseiller,

les consoler, leur rendre la vie agréable et douce ; voilà les devoirs des femmes dans tous les temps, et ce qu'on doit leur apprendre dès leur enfance. Tant qu'on ne remontera pas à ce principe, on s'écartera du but, et tous les préceptes qu'on leur donnera ne serviront de rien pour leur bonheur ni pour le nôtre. »

Mais, quoique toute femme veuille plaire aux hommes et doive le vouloir, il y a bien de la différence entre vouloir plaire à l'homme de mérite, à l'homme vraiment aimable, et vouloir plaire à ces petits agréables qui déshonorent leur sexe et celui qu'ils imitent. Ni la nature ni la raison ne peuvent porter la femme à aimer dans les hommes ce qui lui ressemble ; et ce n'est pas non plus en prenant leurs manieres qu'elle doit chercher à s'en faire aimer.

Lors donc que quittant le ton modeste et posé de leur sexe, elles prennent les airs de ces étourdis ; loin de suivre leur vocation, elles y renoncent, elles s'ôtent à elles-mêmes les droits qu'elles pensent usurper. Si nous étions autrement, disent-elles, nous ne plairions pas aux hommes. Elles se trompent, il faut être folle pour aimer les fous ; le desir d'attirer ces gens-là montre le goût de celles qui s'y livrent,

S'il n'y avoit point d'hommes frivoles, elles se presseroient d'en faire.

Les petites filles, presqu'en naissant, aiment la parure; non contentes d'être jolies, elles veulent qu'on les trouve telles : on voit dans leurs petits airs que ce soin les occupe déjà; et à peine sont-elles en état d'entendre ce qu'on leur dit, qu'on les gouverne en leur parlant de ce qu'on pensera d'elles. Il s'en faut bien que le même motif, très-indiscrètement proposé aux petits garçons, ait sur eux le même empire : pourvu qu'ils soient indépendans et qu'ils aient du plaisir, ils ne s'inquiètent guère de ce qu'on pourra penser d'eux. Ce n'est qu'à force de temps et de peine qu'on les assujettit à la même loi.

Puisque le corps naît, pour ainsi dire, avant l'ame, la première culture doit être celle du corps. Cet ordre est commun aux deux sexes; mais l'objet de cette culture est différent : dans l'un, cet objet est le développement des forces; dans l'autre, il est celui des agrémens. Ce n'est pas que ces qualités s'excluent; elles sont seulement subordonnées à la principale : dans l'homme les graces à la force, et dans la femme la force aux agrémens.

Les femmes ne doivent pas être aussi robustes que les hommes; mais elles doivent

l'être assez, pour que les hommes qui naîtront d'elles le soient aussi. En cela, les couvents où les pensionnaires ont une nourriture commune ; mais beaucoup d'ébats, de courses, de jeux en plein air dans les jardins, sont préférables à la maison paternelle, où une fille, délicatement nourrie, toujours assise sous les yeux de sa mère dans une chambre bien fermée, n'ose se lever, ni marcher, ni parler, ni souffler, et n'a pas un moment de liberté pour jouer, sauter, courir, crier, se livrer à la pétulance de son âge.

Les filles de Sparte s'exerçoient comme les garçons aux jeux militaires ; non pour aller à la guerre, mais pour porter un jour des enfans capables d'en soutenir les fatigues. Ce n'est pas là ce qu'on doit approuver : il n'est point nécessaire, pour donner des soldats à l'État, que les mères aient porté le mousquet et fait l'exercice ; mais, en général, l'éducation grecque étoit très-bien entendue dans cette partie. Les jeunes filles paroissoient souvent en public, non pas mêlées avec les garçons, ce qu'il faut soigneusement leur interdire, mais rassemblées entre elles, s'amusant à des jeux ou à des exercices agréables, modérés, et capables de leur donner une bonne constitution. Si-tôt que

ces jeunes personnes étoient mariées, on ne les voyoit plus en public : renfermées dans leurs maisons, elles bornoient tous leurs soins à leur ménage et à leur famille. Telle est la manière de vivre que la nature et la raison prescrivent. Aussi de ces mères-là naissoient les hommes les plus sains, les plus robustes et les mieux faits de la terre.

L'aisance des vêtemens qui ne gênoient point le corps, contribuoit beaucoup à lui laisser dans les deux sexes ces belles proportions qu'on voit dans leurs statues, et qui servent encore de modèle à l'art, quand la nature, défigurée par nous, a cessé de lui en fournir. De toutes ces entraves gothiques, de ces multitudes de ligatures qui tiennent de toutes parts nos membres en presse, ils n'en avoient pas une seule : leurs femmes ignoroient l'usage de ces corps de baleine, par lesquels les nôtres contrefont leur taille plutôt qu'elles ne la marquent. Nous croyons même avec M. *Rousseau*, que l'objet d'agrément qu'on se propose en cela, est de mauvais goût : il n'est point agréable de voir une femme coupée en deux comme une guêpe; cela choque la vue et fait souffrir l'imagination. Tout ce qui gêne et contraint la nature, est messéant et ridicule: cela est vrai des parures du corps comme des ornemens de l'esprit.

Les enfans des deux sexes ont beaucoup d'amusemens communs, et cela doit être; n'en ont-ils pas étant grands ? ils ont aussi des goûts propres qui les distinguent. Les garçons cherchent le mouvement et le bruit, des tambours, des sabots, de petits carrosses; les filles aiment mieux ce qui donne dans la vue et sert à l'ornement, des miroirs, des bijoux, des chiffons, sur-tout des poupées. La poupée est l'amusement spécial de ce sexe : voilà très-évidemment son goût déterminé sur sa première destination, qui est de plaire à l'homme. La parure, qui fait la partie physique de l'art de plaire, est tout ce que des enfans peuvent cultiver de cet art : aussi les plus jeunes s'en occupent-elles avec un sérieux qui apprête à rire. Voyez une petite fille passer la journée autour de sa poupée, lui changer sans cesse d'ajustement, l'habiller, la déshabiller cent et cent fois, chercher continuellement de nouvelles combinaisons d'ornemens; bien ou mal assortis, il n'importe : les doigts manquent d'adresse, le goût n'est pas formé, mais déjà le penchant se montre. Dans cette éternelle occupation, le temps coule sans qu'elle y songe, les heures passent, elle n'en sait rien; elle oublie le repas même; elle a plus faim de parure que d'aliment.

Voilà donc un premier goût bien décidé : vous n'avez qu'à le suivre et le régler. Il est sûr que la petite voudroit de bon cœur savoir orner sa poupée, faire ses nœuds de manche, son fichu, son falbala, sa dentelle : en tout cela on la fait dépendre si durement du bon plaisir d'autrui, qu'il lui seroit bien plus commode de tout devoir à son industrie. Profitez de ce desir pour les premières leçons que vous lui donnerez : qu'elles ne soient pas des tâches qu'on lui prescrive, mais des bontés qu'on a pour elle. Presque toutes les petites filles apprennent avec répugnance à lire et à écrire ; elles apprennent bien plus volontiers à tenir l'aiguille : c'est qu'elles s'imaginent d'avance être grandes, et songent avec plaisir que ces talens pourront un jour leur servir à se parer.

Cette première route ouverte est facile à suivre : la couture, la broderie, la dentelle viennent d'elles-mêmes. Ces progrès volontaires s'étendront aisément jusqu'au dessin ; car cet art n'est pas indifférent à celui de se mettre avec goût : mais je ne voudrois point qu'on les appliquât au paysage, encore moins à la figure. Des feuillages, des fruits, des fleurs, des draperies, tout ce qui peut servir à donner un contour élégant aux ajustemens,

à faire soi-même un patron de broderie quand on n'en trouve pas à son gré, cela leur suffit. En général, s'il importe aux hommes de borner leurs études à des connoissances d'usage, cela importe encore plus aux femmes; parce que la vie de celles-ci, bien que moins laborieuse, étant ou devant être plus assidue à leur ménage, plus entrecoupée de soins divers, ne leur permet pas de se livrer par choix à aucun talent, au préjudice de leurs devoirs.

Quoi qu'en disent les plaisans, le bon sens est également des deux sexes. Les filles, en général, sont plus dociles que les garçons, et l'on doit même user sur elles de plus d'autorité, comme nous le dirons bientôt; mais il ne s'ensuit pas qu'on doive exiger d'elles rien dont elles ne puissent voir l'utilité. L'art des mères est de la leur montrer dans tout ce qu'elles leur prescrivent; et cela est d'autant plus aisé, que l'intelligence dans les filles est plus précoce que dans les garçons.

« Je connois, dit M. *Rousseau*, une jeune personne qui apprit à écrire plutôt qu'à lire, et qui commença d'écrire avec l'aiguille avant d'écrire avec la plume. De toute l'écriture, elle ne voulut d'abord faire que des *o*. Elle faisoit incessamment des *o* grands et petits, des *o* de toutes les tailles, des *o* les uns

dans les autres, et toujours tracés à rebours. Malheureusement, un jour qu'elle étoit occupée à cet utile exercice, elle se vit dans un miroir; et trouvant que cette attitude contrainte lui donnoit mauvaise grace, comme une autre *Minerve*, elle jeta la plume et ne voulut plus faire des *o* : on prit un autre tour pour la ramener à l'écriture. La petite fille étoit délicate et vaine; elle n'entendoit point que son linge servît à ses sœurs. On le marquoit : on ne voulut plus le marquer. Il fallut apprendre à marquer elle-même : on conçoit le reste du progrès. »

Justifiez toujours les soins que vous imposez aux jeunes filles; mais imposez-leur-en toujours. L'oisiveté et l'indocilité sont les deux défauts les plus dangereux pour elles, et dont on guérit le moins, quand on les a contractés. Les filles doivent être vigilantes et laborieuses : ce n'est pas tout, elles doivent être, de bonne heure, gênées et contraintes. Ce malheur, si c'en est un pour elles, est inséparable de leur sexe; et jamais elles ne s'en délivrent que pour en souffrir de bien plus cruels. Elles seront toute leur vie assujetties à la gêne la plus continuelle et la plus sévère, qui est celle des bienséances : il faut les exercer d'abord à la contrainte, afin qu'elle ne leur coûte

jamais rien ; les accoutumer à dompter toutes leurs fantaisies, pour les soumettre aux volontés d'autrui. Si elles vouloient toujours travailler, on devroit quelquefois les forcer à ne rien faire. La dissipation, la frivolité, l'inconstance, sont des défauts qui naissent aisément de leurs premiers goûts corrompus et toujours suivis. Pour prévenir cet abus, apprenez-leur sur-tout à se vaincre. La vie de l'honnête femme est un combat perpétuel contre elle-même ; et au fond, il est juste que ce sexe partage la peine des maux qu'il nous a causés ; mais afin qu'il ne la sente pas trop, et qu'elle lui paroisse plus supportable, formez-l'y de bonne heure.

Empêchez que les filles ne s'ennuient dans leurs occupations, et ne se passionnent dans leurs amusemens : le premier de ces deux inconvéniens n'aura lieu que quand les personnes qui seront avec elles leur déplairont. Une petite fille qui aimera sa mère ou sa mie, travaillera tout le jour à ses côtés sans ennui : le babil seul la dédomagera de toute sa gêne. Mais la compagnie d'une mère qui l'observe, qui la gronde, qui croit la bien élever en ne lui pardonnant rien, qui se compose avec elle, qui lui fait essuyer ses humeurs, qui lui paroît toujours chargée de tous les soucis

domestiques, l'ennuie et la rebute; et si celle qui la gouverne lui est insupportable, elle prendra dans le même dégoût tout ce qu'elle fera sous ses yeux. Il est très-difficile que celles qui ne se plaisent pas avec leurs mères plus qu'avec personne au monde, puissent un jour tourner à bien. Mais, pour juger de leurs vrais sentimens, il faut les étudier, et ne pas se fier à ce qu'elles disent; car elles sont flatteuses, dissimulées, et savent de bonne heure se déguiser. On ne doit pas non plus leur prescrire d'aimer leur mère : l'affection ne vient point par devoir, et ce n'est pas ici que sert la contrainte. L'attachement, les soins, la seule habitude feront aimer la mère de la fille, si elle ne fait rien pour s'attirer sa haine. La gêne même où elle la tient, bien dirigée, loin d'affoiblir cet attachement, ne fera que l'augmenter; parce que la dépendance étant un état naturel aux femmes, les filles se sentent faites pour obéir.

Par la même raison, qu'elles ont ou doivent avoir peu de liberté, elles portent à l'excès celle qu'on leur laisse. Extrêmes en tout, elles se livrent à leurs jeux avec plus d'emportemens encore que les garçons: c'est le second des inconvéniens dont j'ai parlé. Cette affection pour les amusemens

doit être modérée ; car elle est la cause de plusieurs vices. Ne leur ôtez pas la gaieté, les ris, le bruit, les jeux ; mais empêchez qu'elles ne se rassasient de l'un pour courir à l'autre. Ne souffrez pas qu'un seul instant dans leur vie elles ne connoissent plus de frein. Accoutumez-les à se voir interrompre au milieu de leurs jeux, et ramener à d'autres soins sans murmurer : la seule habitude suffit encore en ceci, parce qu'elle ne fait que seconder la nature.

Il résulte de cette contrainte habituelle une docilité, dont les femmes ont besoin toute leur vie, puisqu'elles ne cessent jamais d'être assujetties ou à un homme, ou aux jugemens des hommes, et qu'il ne leur est jamais permis de se mettre au-dessus de ces jugemens. Car il ne suffit pas qu'elles soient estimables ; il faut qu'elles soient estimées : il ne leur suffit pas d'être sages ; il faut qu'elles soient reconnues pour telles. Leur honneur n'est pas seulement dans leur conduite, mais dans leur réputation ; et il n'est pas possible que celle qui consent à passer pour infame, puisse jamais être honnête. L'homme, en faisant bien, ne dépend que de lui-même, et peut en quelque sorte braver le jugement public : mais la femme, en faisant bien, n'a fait que la moitié de sa tâche ; et ce qu'on

pense d'elle, ne lui importe pas moins que ce qu'elle est en effet. C'est ce qui met l'apparence même au nombre des devoirs des femmes, et leur rend l'estime publique, non moins indispensable que la chasteté.

Mais ce n'est pas assez qu'elles paroissent avoir les vertus de leur sexe, il faut qu'elles travaillent à les avoir en effet : la première et la plus importante de toutes, est la douceur. « Faite, dit notre philosophe instituteur, pour obéir à un être aussi imparfait que l'homme, souvent si plein de vices, et toujours si plein de défauts, la femme doit apprendre de bonne heure à souffrir même l'injustice, et à supporter les torts d'un mari sans se plaindre. Ce n'est pas pour lui, c'est pour elle qu'elle doit être douce : l'aigreur et l'opiniâtreté des femmes ne font jamais qu'augmenter leurs maux et les mauvais procédés des maris, ils sentent que ce n'est pas avec ces armes-là qu'elles doivent les vaincre. Le ciel ne les fit point insinuantes et persuasives, pour devenir acariâtres ; il ne les fit point foibles, pour être impérieuses ; il ne leur donna point une voix si douce, pour dire des injures ; il ne leur fit point des traits si délicats, pour les défigurer par la colère : quand elles se fâchent, elles s'oublient. Elles ont souvent raison de se plaindre ; mais elles ont toujours

tort de gronder. Chacun doit garder le ton de son sexe. Un mari trop doux peut rendre une femme impertinente ; mais à moins qu'un homme ne soit un monstre, la douceur d'une femme le ramène et triomphe de lui tôt ou tard. »

Que les filles soient toujours soumises ; mais que les mères ne soient pas toujours dures et sévères à leur égard : qu'elles fassent aimer, et non pas haïr, la docilité et la soumission. Ce n'est pas assez pour la conduite des jeunes personnes, de les obliger à faire leur devoir, il faut le leur faire aimer : l'autorité est le tyran de l'extérieur qui n'assujettit point le dedans. Quand on prescrit une conduite, il faut en montrer les raisons et les motifs, et donner du goût pour ce que l'on conseille. Nous avons tant d'intérêt à pratiquer la vertu, que nous ne devons jamais la regarder comme notre ennemie, mais comme la source du bonheur, de la gloire et de la paix.

Pour rendre docile votre fille, ne la rendez donc pas malheureuse ; et pour la rendre modeste, ne l'abrutissez point : il n'est pas question d'apesantir sa dépendance, il suffit de la lui faire sentir. Ne soyez pas même fâchée de lui voir mettre un peu d'adresse à se faire exempter d'obéir. La ruse est un talent naturel au sexe, comme

on peut le remarquer dans les petites filles même, qui, à cet égard, l'emportent de beaucoup sur les petits garçons du même âge. Qu'on les compare : ceux-ci paroîtront lourds, étourdis, bêtes auprès d'elles. Nous n'en citerons qu'un exemple, qu'on nous permettra de rapporter, après M. *Rousseau*, dans toute la naïvete puérile.

Il est très-commun de défendre aux enfans de rien demander à table; car on ne croit jamais mieux réussir dans leur éducation, qu'en les surchargeant de préceptes inutiles : comme si un morceau de quelque mets n'étoit pas bientôt accordé ou refusé, sans faire mourir, sous ses yeux, un pauvre enfant, d'une convoitise aiguisée par l'espérance. Un enfant se rend importun, quand il trouve son compte à l'être; mais il ne demandera jamais deux fois la même chose, si la première réponse est toujours irrévocable. Dans une maison, où la loi de rien demander à table étoit sévèrement prescrite, un jeune garçon qui avoit été oublié, s'avisa d'une petite adresse, pour avoir de la viande comme les autres; il demanda du sel : ce qui fit penser à lui. « Mais voici, dit M. *Rousseau*, comme s'y prit, en ma présence, une petite fille de six ans, dans un cas beaucoup plus difficile : car, outre qu'il lui étoit rigoureu-

sement défendu de demander jamais rien directement ni indirectement, la désobéissance n'eût pas été graciable, puisqu'elle avoit mangé de tous les plats hormis un seul, dont on avoit oublié de lui donner, et qu'elle convoitoit beaucoup. Pour obtenir qu'on réparât cet oubli, sans qu'on pût l'accuser de désobéissance, elle fit, en avançant son doigt, la revue de tous les plats, disant tout haut, à mesure qu'elle les montroit : *J'ai mangé de çà, j'ai mangé de çà ;* mais elle affecta si visiblement de passer, sans rien dire, celui dont elle n'avoit point mangé, qu'on lui dit : et de cela en avez-vous mangé ? *Oh ! non*, reprit doucement la petite gourmande en baissant les yeux. Je n'ajouterai rien, comparez : ce tour-ci est une ruse de fille ; l'autre est une ruse de garçon. »

Cette adresse particulière, donnée au sexe, est un dédommagement très-équitable de la force qu'il a de moins ; sans quoi la femme ne seroit pas la compagne de l'homme, mais son esclave : c'est par cette supériorité de talent, qu'elle se maintient son égale, et qu'elle le gouverne en lui obéissant. La femme a tout contre elle, nos défauts, sa timidité, sa foiblesse ; elle n'a pour elle que son art et sa beauté. N'est-il pas juste qu'elle cultive l'un et

l'autre ? Mais la beauté n'est pas générale : elle périt par mille accidens ; elle passe avec les années, l'habitude en détruit l'effet. L'esprit seul est la véritable ressource du sexe, non ce sot esprit auquel on donne tant de prix dans le monde, et qui ne sert à rien pour rendre la vie heureuse ; mais l'esprit de son état, l'art de tirer parti du nôtre, et de se prévaloir de nos propres avantages. On ne sait pas combien cette adresse des femmes nous est utile à nous-mêmes, combien elle ajoute de charme à la société des deux sexes, combien elle sert à réprimer la pétulance des enfans, combien elle maintient de bons ménages que la discorde troubleroit sans cela. Les femmes artificieuses et méchantes en abusent sans doute ; mais de quoi le vice n'abuse-t-il pas ? Ne détruisons point les instrumens du bonheur, parce que les méchans s'en servent quelquefois à nuire.

On peut briller par la parure ; mais on ne plaît que par la personne. Nos ajustemens ne sont point nous ; souvent ils déparent à force d'être recherchés ; et souvent ceux qui font le plus remarquer celle qui les porte, sont ceux qui l'exposent le plus à la critique ou au mépris. L'éducation des jeunes filles est, en ce point, tout-à-fait à contre-sens. On leur

promet des ornemens pour récompense? on leur fait aimer les atours recherchés. *Qu'elle est belle!* leur dit-on, quand elles sont fort parées; tout au contraire, on devroit leur faire entendre que tant d'ajustement n'est fait que pour cacher des défauts, et que le vrai triomphe de la beauté est de briller par elle-même. L'amour des modes est de mauvais goût, parce que les visages ne changent pas avec elles, et que la figure restant la même, ce qui lui sied une fois lui sied toujours.

Quand je verrois la jeune fille se pavaner dans ses atours, je paroîtrois inquiet de sa figure ainsi déguisée, et de ce qu'on en pourra penser; je dirois devant elle: *Tous ses ornemens la parent trop, c'est dommage; croyez-vous qu'elle en pût supporter de plus simples? est-elle assez belle pour se passer de ceci ou de cela?* Peut-être sera-t-elle alors la première à prier qu'on lui ôte ces ornemens, et qu'on juge: c'est le cas de l'applaudir, s'il y a lieu. Je ne la louerois jamais tant, que lorsqu'elle seroit le plus simplement mise. Quand elle ne regardera la parure que comme un supplément aux graces de la personne, et comme un aveu tacite qu'elle a besoin de secours pour plaire, elle ne sera point fière de son ajustement, elle en sera humble; et si,

plus parée que de coutume, elle s'entend dire : *Qu'elle est belle !* elle en rougira de dépit.

S'il y a des figures qui ont besoin d'être parées, il n'y en a point qui exigent de riches atours : les parures ruineuses sont la vanité du rang et non de la personne. Le faste est le supplément de la beauté, et ne la remplace point. *Ne pouvant la faire belle, tu la fais riche*, disoit *Apelle* à un mauvais peintre, qui peignoit *Hélène* fort chargée d'atours. Les plus pompeuses parures annoncent le plus souvent de laides femmes : on ne sauroit avoir une vanité plus mal-adroite. Donnez à une jeune fille qui ait du goût et qui méprise la mode, des rubans, de la gaze, de la mousseline et des fleurs ; sans diamans, sans pompons, sans dentelles (*), elle va se faire un ajustement qui la rendra cent fois plus charmante, que n'eussent fait tous les brillans chiffons de nos marchandes de modes.

(*) Les femmes qui ont la peau assez blanche pour se passer de dentelle, donneroient bien du dépit aux autres, si elles n'en portoient pas. Ce sont presque toujours les laides personnes qui amènent les modes, auxquelles les belles ont la bêtise de s'asujettir.
*Rousseau.*

Comme ce qui est bien est toujours bien ; les femmes qui se connoissent en ajustemens, choisissent les bons, s'y tiennent ; et n'en changeant pas tous les jours, elles en sont moins occupées que celles qui ne savent à quoi se fixer. Le vrai soin de la parure demande peu de toilette. Les jeunes demoiselles ont rarement des toilettes d'appareil ; le travail, les leçons remplissent leur journée ; cependant, en général, elles sont mises, au rouge près, avec autant de soin que les dames, et souvent de meilleur goût. L'abus de la toilette vient bien plus d'ennui que de vanité. Une femme qui passe six heures à sa toilette, n'ignore point qu'elle n'en sort pas mieux mise que celle qui n'y passe qu'une demi-heure ; mais c'est autant de pris sur l'assommante longueur du temps, et il vaut mieux s'amuser de soi que de s'ennuyer de tout. Donnez une éducation de femme aux femmes : faites qu'elles aiment les soins de leur sexe, qu'elles aient de la modestie, qu'elles sachent veiller à leur ménage et s'occuper dans leur maison ; la grande toilette tombera d'elle-même, et elles n'en seront que mieux mises.

« La première chose, que remarquent en grandissant les jeunes personnes, c'est que tous ces agrémens étrangers ne leur suffisent pas, si elles n'en ont qui soient à

elles. On ne peut jamais se donner la beauté; mais on peut aspirer à donner un tour agréable à ses gestes, un accent flatteur à sa voix; on peut s'exercer à composer son maintien, à marcher avec légéreté, à prendre des attitudes gracieuses et à choisir par-tout ses avantages. Déjà la voix s'étend, s'affermit et prend du timbre; les bras se développent, la démarche s'assure, et l'on s'apperçoit que, de quelque manière qu'on soit mise, il y a un art de se faire regarder. Dès-lors il ne s'agit plus seulement d'aiguille et d'industrie : de nouveaux talens se présentent, et font déjà sentir leur utilité. »

« Je sais, continue M. *Rousseau*, que nous ne faisons guère ici qu'abréger, que les sévères instituteurs veulent qu'on n'apprenne aux jeunes filles ni chant, ni danse, ni aucun des arts agréables. Cela me paroît plaisant; et à qui veulent-ils donc qu'on les apprenne? aux garçons? A qui des hommes ou des femmes appartient-il d'avoir ces talens par préférence? A personne, répondront-ils. Les chansons profanes sont autant de crimes : la danse est une invention du démon; une jeune fille ne doit avoir d'amusement que son travail et la prière. Voilà d'étranges amusemens pour un enfant de dix ans? Pour moi, j'ai grand'

peur que toutes ces petites saintes, qu'on force de passer leur enfance à prier Dieu, ne passent leur jeunesse à toute autre chose, et ne réparent de leur mieux, étant mariées, le temps qu'elles pensent avoir perdu étant filles. J'estime qu'il faut avoir égard à ce qui convient à l'âge aussi bien qu'au sexe; qu'une jeune fille ne doit pas vivre comme sa grand'mère, qu'elle doit être vive, enjouée, folâtre, chanter, danser quelquefois et goûter tous les innocens plaisirs de de son âge. Le temps ne viendra que trop tôt d'être posée et de prendre un maintien plus sérieux. »

« Mais la nécessité de ce changement même est-elle bien réelle? N'est-elle point peut-être encore un fruit de nos préjugés? En n'asservissant les honnêtes femmes qu'à de tristes devoirs, on a banni du mariage tout ce qui pouvoit le rendre agréable aux hommes : faut-il s'étonner si la taciturnité qu'ils voient régner chez eux les en chasse, ou s'ils sont peu tentés d'embrasser un état si déplaisant? A force d'outrer tous les devoirs, on les rend impraticables et vains; à force d'interdire aux femmes le chant, la danse et tous les amusemens du monde, on les rend maussades, grondeuses, insupportables dans leurs maisons. »

Les

Les maris, dira-t-on, ne se soucient point trop de tous ces talens. Vraiment, je le crois, quand ces talens, loin d'être employés à leur plaire, ne servent que d'amorce pour attirer chez eux de jeunes imprudens qui les déshonorent. Mais pensez-vous qu'une femme aimable et sage, ornée de pareils talens, et qui les consacreroit à l'amusement de son mari, n'ajouteroit pas au bonheur de sa vie, et ne l'empêcheroit pas, sortant de son cabinet la tête épuisée, d'aller chercher des récréations hors de chez lui? Personne n'a-t-il vu d'heureuses familles ainsi réunies, où chacun sait fournir du sien aux amusemens communs? Qu'il dise si la confiance, et la familiarité qui s'y joint, si l'innocence et la douceur des plaisirs qu'on y goûte, ne rachètent pas bien ce que les plaisirs publics ont de plus bruyant.

On a trop réduit en art les talens agréables. On a rendu fort ennuyeux aux jeunes personnes, ce qui ne doit être pour elles qu'amusemens et folâtres jeux. Je n'imagine rien de plus ridicule, que de voir un vieux maître à danser ou à chanter, aborder d'un air refrogné, de jeunes personnes qui ne cherchent qu'à rire, et prendre, pour leur enseigner sa frivole science, un ton

plus pédantesque et plus magistral, que s'il s'agissoit de leur catéchisme.

On demande s'il faut aux filles des maîtres ou des maîtresses. Je ne sais ; je voudrois bien qu'elles n'eussent besoin ni des uns ni des autres, qu'elles apprissent librement ce qu'elles ont tant de penchant à vouloir apprendre, et qu'on ne vît pas sans cesse errer dans nos villes tant de baladins chamarrés. J'ai quelque peine à croire que le commerce de ces gens-là ne soit pas plus nuisible à de jeunes filles, que leurs leçons ne leur sont utiles ; et que leur jargon, leur ton, leurs airs ne donnent pas à leurs écolières le premier goût des frivolités pour eux si importantes, et dont elles ne tarderont guère, à leur exemple, de faire leur unique occupation.

Dans les arts qui n'ont que l'agrément pour objet, tout peut servir de maître aux jeunes personnes, leur père, leur mère, leur frère, leur sœur, leurs amies, leurs gouvernantes, leur miroir, et sur-tout leur propre goût. On ne doit point offrir de leur donner leçon, il faut que ce soient elles qui le demandent : on ne doit point faire une tâche d'une récompense, et c'est sur-tout dans ces sortes d'études, que le premier succès est de vouloir réussir.

Par l'industrie et les talens le goût se forme ; par le goût l'esprit s'ouvre insensiblement aux idées du beau dans tous les genres. C'est peut-être une des raisons pourquoi le sentiment de la décence et de l'honnêteté s'insinue plutôt chez les filles que chez les garçons. C'est encore, parce que le talent de parler tient le principal rang dans l'art de plaire, que les jeunes filles acquièrent si vîte un petit babil agréable, et qu'elles mettent de l'accent dans leurs propos, même avant de les sentir.

Dans ce premier âge où ne pouvant discerner encore le bien et le mal, elles ne sont les juges de personne ; elles doivent s'imposer pour loi de ne jamais rien dire que d'agréable à ceux à qui elles parlent ; et ce qui rend la pratique de cette règle plus difficile, est qu'elle reste toujours subordonnée à la première de toutes les règles, qui est de ne jamais mentir. Il n'en peut coûter aux jeunes filles, pour être vraies, que de l'être sans grossiéreté ; et comme naturellement cette grossiéreté leur répugne, l'éducation leur apprend aisément à l'éviter. Les femmes cherchant à plaire aux hommes, cet instinct naturel rend leur politesse envers les hommes moins fausse, que celle des hommes les uns pour les autres. A l'égard de la politesse des femmes

entr'elles, c'est tout autre chose : elles y mettent un air si contraint, et des attentions si froides, qu'en se gênant mutuellement, elles n'ont pas grand soin de cacher leur gêne, et semblent sincères dans leurs mensonges, en ne cherchant guère à le déguiser. Cependant les jeunes personnes se font quelquefois tout de bon des amitiés plus franches : à leur âge la gaieté tient lieu du bon naturel ; et contentes d'elles-mêmes, elles le sont de tout le monde. Les filles sont naturellement plus curieuses et plus pénétrantes que les garçons. Si l'on ne doit pas permettre à ceux-ci des questions indiscrètes, à plus forte raison doit-on les interdire à de jeunes filles, dont la curiosité satisfaite ou mal éludée est bien d'une autre conséquence, vu leur pénétration à pressentir les mystères qu'on leur cache, et leur adresse à les découvrir. Mais sans souffrir leurs interrogations, je voudrois qu'on les interrogeât beaucoup elles-mêmes, qu'on eût soin de les faire causer, qu'on les agaçât pour les exciter à parler aisément, pour les rendre vives à la riposte, pour leur délier l'esprit, et la langue, tandis qu'on le peut sans danger. Ces conversations, toujours tournées en gaieté, mais ménagées avec art et bien dirigées, feroient un amusement charmant pour cet âge.

Ne faites point, dit l'Auteur que nous continuons de suivre, en séparant l'ivraie qu'il sème presque toujours à côté du bon grain, ne faites point de vos filles des théologiennes et des raisonneuses. Ne leur apprenez que ce qu'elles doivent savoir. Qu'elles sachent sur-tout qu'il existe un Arbitre du sort des humains, duquel nous sommes tous les enfans, qui nous prescrit à tous d'être justes, de nous aimer les uns les autres, d'être bienfaisans et miséricordieux, de tenir nos engagemens envers tout le monde, même envers nos ennemis et les siens : que l'apparent bonheur de cette vie n'est rien ; qu'il en est une autre après elle, dans laquelle cet Être-Suprême sera le rémunérateur des bons et le juge des méchans. Accoutumez-les à se sentir toujours sous les yeux de Dieu, à l'avoir pour témoin de leurs actions, de leurs pensées ; de leur vertu, de leurs plaisirs ; à faire le bien sans ostentation, parce qu'il l'aime ; à souffrir le mal sans murmure, parce qu'il les en dédommagera ; à être, enfin, tous les jours de leur vie ce qu'elles seront bien aises d'avoir été, lorsqu'elles comparoîtront devant lui. Au reste, il est bon d'observer que jusqu'à l'âge où la raison s'éclaire et où le sentiment naissant fait parler la conscience, ce qui est bien ou mal pour les

jeunes personnes, est ce que les gens qui les entourent ont décidé tel. Ce qu'on leur commande est bien, ce qu'on leur défend est mal; elles n'en savent pas davantage. Par où l'on voit de quelle importance est encore plus pour elles que pour les garçons, le choix des personnes qui doivent les approcher, et avoir quelque autorité sur elles. Enfin le moment vient où elles commencent à juger des choses par elles-mêmes, et alors il est temps de changer le plan de leur éducation.

Les uns bornent la femme à coudre et à filer dans son ménage avec ses servantes, et n'en font ainsi que la première servante du maître. Les autres, avec plus d'équité, veulent qu'on cultive aussi sa raison ; sans cela, dans de grandes villes et parmi des hommes corrompus, cette femme seroit trop facile à séduire : souvent sa vertu ne tiendroit qu'aux occasions. Dans ce siècle corrompu, il lui en faut une à l'épreuve, il faut qu'elle sache d'avance et ce qu'on lui peut dire, et ce qu'elle en doit penser.

D'ailleurs, soumise au jugement des hommes, elle doit mériter leur estime : elle doit sur-tout obtenir celle de son époux ; elle ne doit pas seulement lui faire aimer sa personne, mais lui faire approuver sa conduite ; elle doit justifier devant le public

le choix qu'il a fait, et faire honorer le mari, de l'honneur qu'on rend à la femme. Or, comment s'y prendra-t-elle pour tout cela, si elle ignore nos institutions, si elle ne sait rien de nos usages, de nos bienséances, si elle ne connoît ni la source des jugemens humains, ni les passions qui les déterminent ? Dès-là qu'elle dépend à la fois de sa propre conscience et des opinions des autres, il faut qu'elle apprenne à comparer ces deux règles, à les concilier, et à ne préférer la première que quand elles sont en opposition. Elle devient le juge de ses juges. Avant de rejeter ou d'admettre leurs préjugés, elle les pèse; elle apprend à remonter à leur source, à les prévenir, à se les rendre favorables. Elle a soin de ne jamais s'attirer le blâme, quand son devoir lui permet de l'éviter. Rien de tout cela ne peut bien se faire, sans cultiver son esprit et sa raison.

Les femmes ont naturellement un grand fond de l'un et de l'autre : on ne peut sans injustice et sans prévention le leur contester; et ce qui le prouve bien, c'est la pénétration qui les distingue, et les observations fines qu'on leur voit faire tous les jours : en quoi on peut même dire qu'elles l'emportent sur les hommes. Voulez-vous par vous-même vous en convaincre : entrez

dans une de ces maisons, où le maître et la maîtresse font conjointement les honneurs. Tous deux ont eu la même éducation, tous deux sont d'une égale politesse, tous deux également pourvus de goût et d'esprit, tous deux animés du même desir de bien recevoir leur monde, et de renvoyer chacun content d'eux. Le mari n'omet aucun soin pour être attentif à tout ; il va, vient, fait la ronde, et se donne mille peines ; il voudroit être tout attention. La femme reste à sa place ; un petit cercle se rassemble autour d'elle, et semble lui cacher le reste de l'assemblée ; et cependant il ne s'y passe rien qu'elle n'apperçoive ; il n'en sort personne à qui elle n'ait parlé : elle n'a rien omis de ce qui pouvoit intéresser tout le monde, elle n'a rien dit à chacun qui ne lui fût agréable ; et sans rien troubler à l'ordre, le moindre de la compagnie n'est pas plus oublié que le premier. On est servi, on se met à table. L'homme instruit des gens qui se conviennent, les placera selon ce qu'il sait ; la femme sans rien savoir, ne s'y trompera pas. Elle aura déjà lu dans les yeux, dans le maintien, toutes les convenances ; et chacun se trouvera placé comme il veut l'être. Je ne dis point qu'au service personne n'est oublié. Le maître de la maison en faisant la ronde

aura pu n'oublier personne; mais la femme devine ce qu'on regarde avec plaisir, et vous en offre; en parlant au voisin, elle a l'œil au bout de la table; elle discerne celui qui ne mange point, parce qu'il n'a pas faim, et celui qui n'ose se servir ou demander, parce qu'il est mal-adroit ou timide. En sortant de table, chacun croit qu'elle n'a songé qu'à lui : tous ne pensent pas qu'elle ait eu le temps de manger un seul morceau; mais la vérité est qu'elle a mangé autant que personne.

On peut dire en général que la femme a plus d'esprit, et l'homme plus de génie. La femme observe et l'homme raisonne. Il philosophera mieux qu'elle sur le cœur humain, mais elle lira mieux que lui dans le cœur des hommes. De ce concours résulte la lumière la plus claire et la science la plus complète, que puisse acquérir de lui-même l'esprit humain, la plus sûre connoissance de soi et des autres, dont notre espèce soit capable.

On peut dire aussi que les femmes sentent plus qu'elles ne pensent. On demandoit un jour à un homme d'esprit, ami de la célèbre marquise *de la Sablière*, ce qu'elle faisoit et ce qu'elle pensoit dans sa retraite. *Elle n'a jamais pensé*, répondit-il, *elle ne fait que sentir*. Chez les femmes le sentiment

domine et prévient souvent la réflexion mais il ne nuit pas pour cela à l'entendement. Il fournit au contraire de nouveaux esprits qui éclairent : les idées se présentent plus vives, plus nettes et plus démêlées. Les femmes ont un goût, et pour ainsi dire, un tact naturel, qui leur fait connoître d'une manière vive et prompte ce qui est à connoître dans chaque objet. Ce qui faisoit dire à *Montaigne*, qu'elles avoient un *esprit prim-sautier*. (*)

Le monde est le livre des femmes : quand elles y lisent mal, c'est leur faute, ou quelque passion les aveugle. Mais il n'est pas nécessaire pour cela qu'elles s'y livrent. Au contraire, la véritable mère de famille, loin d'être une femme du monde, n'est guères moins recluse dans sa maison, que la religieuse dans son cloître. Il faut donc accoutumer les filles de bonne heure à aimer la retraite et la solitude, et leur en donner l'exemple. Mais c'est ce que nos femmes ne font point, parce qu'elles n'y trouveroient pas leur compte. Comme elles aiment à sortir, à courir le monde, les plaisirs et les spectacles ; elles y mènent leurs filles, sous le spécieux prétexte de les

(*) Qui saisit du premier saut.

avoir toujours sous leurs yeux, mais dans le vrai parce qu'elles ne peuvent se résoudre à se priver de ce qu'elles aiment. De jeunes personnes entrant dans le monde, n'ont d'autre gouvernante que leur mère, souvent plus folle qu'elles, et qui ne peut leur montrer les objets autrement qu'elle ne les voit. Son exemple plus fort que la raison même, les justifie à leurs propres yeux, et l'autorité de la mère est pour la fille une excuse sans réplique. Elle leur a fait aimer d'avance tous les frivoles amusemens du monde : elle les leur fait aimer encore en s'y livrant. A peine ont-elles vu le monde, que la tête leur tourne à toutes; pas une d'elles ne veut plus le quitter. Elles ont été élevées pour y vivre ; faut-il s'étonner qu'elles s'y trouvent bien ?

Pour aimer la vie paisible et domestique, il faut la connoître ; il faut en avoir senti les douceurs dès l'enfance, dans la maison paternelle. Mais malheureusement il n'y a plus d'éducation privée dans les grandes villes. La société y est si générale et si mêlée, qu'il ne reste plus d'asile pour la retraite ; et qu'on est en public jusques chez soi. A force de vivre avec tout le monde, on n'a plus de famille ; à peine connoît-on ses parens : on les voit en étrangers, et la simplicité des mœurs domestiques s'éteint

avec la douce familiarité qui en faisoit le charme. C'est ainsi, dit M. *Rousseau*, qu'on suce avec le lait le goût des plaisirs du siècle et des maximes qu'on y voit régner.

On impose aux filles une gêne apparente pour trouver des dupes qui les épousent sur leur maintien. Mais étudiez un moment ces jeunes personnes ; sous un air contraint elles déguisent mal la convoitise qui les dévore, et déjà on lit dans leurs yeux l'ardent desir d'imiter leurs mères. Ce qu'elles convoitent n'est pas un mari, mais la licence du mariage. La modestie est sur leur visage, et le libertinage est au fond de leur cœur. Cette feinte modestie elle-même en est un signe, elles ne l'affectent que pour pouvoir s'en débarrasser plutôt.

Toutes ces éducations diverses livrent également de jeunes personnes au goût des plaisirs du grand monde, et aux passions qui naissent bientôt de ce goût. Dans les grandes villes, la dépravation commence avec la vie, et dans les petites elle commence avec la raison. De jeunes provinciales, instruites à mépriser l'heureuse simplicité de leurs mœurs, s'empressent de venir à Paris partager la corruption des nôtres. Les vices ornés du beau nom de talens sont l'unique objet de leur voyage ; et honteuses en arrivant de se trouver si loin

de la noble licence des femmes du pays, elles ne tardent pas à mériter d'être aussi de la capitale.

Cependant il faut l'avouer, le mal n'est pas si universel, qu'on n'en voie qui rebutées de tout ce fracas, s'en retournent dans leurs provinces, contentes de leur sort, après l'avoir comparé à celui qu'envient les autres. Combien j'ai vu, dit M. *Rousseau*, de jeunes femmes, amenées dans la capitale par des maris complaisans et maîtres de s'y fixer, les en détourner elles-mêmes, repartir plus volontiers qu'elles n'étoient venues, et dire avec attendrissement la veille de leur départ : Ah! retournons dans notre chaumière : l'on y vit plus heureux que dans les palais d'ici. On ne sait pas combien il reste encore de bonnes gens, qui n'ont point fléchi le genou devant l'idole, et qui méprisent son culte insensé. Il n'y a de bruyantes que les folles : les femmes sages ne font point de sensation.

Que si, malgré la corruption générale; malgré les préjugés universels, malgré la mauvaise éducation des filles, plusieurs gardent encore un jugement à l'épreuve; que sera-ce quand ce jugement aura été nourri par des instructions convenables, ou pour mieux dire, quand on ne l'aura point altéré par des instructions vicieuses;

car tout consiste toujours à conserver ou rétablir les sentimens naturels ! Il ne s'agit point pour cela d'ennuyer de jeunes filles de vos longs prônes, ni de leur débiter vos sèches moralités. Les moralités pour les deux sexes sont la mort de toute bonne éducation. De tristes leçons ne sont bonnes qu'à faire prendre en haine, et ceux qui les donnent et tout ce qu'ils disent. Il ne s'agit point, en parlant à de jeunes personnes, de leur faire peur de leurs devoirs, ni d'aggraver le joug qui leur est imposé par la nature. En leur exposant ces devoirs, soyez précise et facile, ne leur laissez pas croire qu'on est chagrin, quand on les remplit : point d'air fâché, point de morgue. Tout ce qui doit passer au cœur, doit en sortir. Leur catéchisme de morale doit être aussi court et aussi clair que leur catéchisme de religion ; mais il ne doit pas être aussi grave. Montrez-leur dans les mêmes devoirs la source de leurs plaisirs et le fondement de leurs droits. Est-il si pénible d'aimer pour être aimée, de se rendre estimable pour être obéie, de s'honorer pour se faire honneur ? Que ces droits sont beaux ! qu'ils sont respectables ! qu'ils sont chers au cœur de l'homme, quand la femme sait les faire valoir ! Il ne faut point attendre les ans ni la vieillesse pour en

jouir : l'empire de la femme commence avec ses vertus ; à peine ses attraits se dévelôppent, qu'elle règne déjà par la douceur de son caractère, et rend sa modestie imposante. Quel homme insensible et barbare n'adoucit pas sa fierté, et ne prend pas des manières plus attentives auprès d'une fille de seize ans, aimable et sage, qui parle peu, qui écoute, qui met de la décence dans son maintien, et de l'honnêteté dans ses propos, à qui sa beauté ne fait oublier ni son sexe ni sa jeunesse, qui sait intéresser, par sa timidité même, et s'attirer le respect qu'elle porte à tout le monde ?

La chasteté doit être une vertu délicieuse pour une belle femme qui a quelque élévation dans l'ame. Tandis qu'elle voit toute la terre à ses pieds, elle triomphe de tout et d'elle-même ; elle s'élève dans son propre cœur un trône, auquel tout vient rendre hommage ; les sentimens tendres ou jaloux, mais toujours respectueux, des deux sexes, l'estime universelle et la sienne propre, lui payent sans cesse un tribut de gloire pour des combats de quelques instans. Les privations sont passagères, mais le prix en est permanent. Quelle jouissance pour une ame noble, que l'orgueil de la vertu jointe à la beauté !

Plus les devoirs sont grands et pénibles, plus les raisons sur lesquelles on les fonde doivent être sensibles et fortes. Il y a un certain langage dévot dont, sur les sujets les plus graves, on rebat les oreilles des jeunes personnes, sans produire la persuasion. De ce langage trop disproportionné à leurs idées, et du peu de cas qu'elles en font en secret, naît la facilité de céder à leurs penchans, faute de raisons d'y résister, tirées des choses mêmes. Une fille, dit M. *Rousseau*, élevée sagement et pieusement, a sans doute de fortes armes contre les tentations; mais celle dont on nourrit uniquement le cœur, ou plutôt les oreilles, d'un certain jargon qu'elle n'entend pas, devient infailliblement la proie du premier séducteur adroit qui l'entreprend. La considération du devoir n'a de force qu'autant qu'on y joint des motifs qui nous portent à le remplir.

Voulez-vous donc inspirer l'amour des bonnes mœurs aux jeunes personnes : sans leur dire incessamment, *soyez sages*; donnez-leur un grand intérêt à l'être : faites-leur sentir tout le prix de la sagesse, et vous la leur ferez aimer. Il ne suffit pas de prendre cet intérêt au loin dans l'avenir; montrez-le-leur dans le moment même. Dépeignez-leur l'homme de mérite; apprenez-leur à le

reconnoître, à l'aimer, et à l'aimer pour elles; prouvez-leur qu'amies, ou femmes cet homme seul peut les rendre heureuses. Amenez la vertu par la raison : faites-leur sentir que l'empire de leur sexe et tous ses avantages ne tiennent pas seulement à sa bonne conduite, à ses mœurs, mais encore à celles des hommes; qu'elles ont peu de prise sur des ames viles et basses; et qu'on ne sait les servir, que comme on sait servir la vertu. Soyez sûrs qu'alors en leur dépeignant les mœurs de nos jours, vous leur en inspirerez un dégoût sincère : en leur montrant les gens à la mode, vous les leur ferez mépriser, vous ne leur donnerez qu'éloignement pour leurs maximes, aversion pour leurs sentimens, dédain pour leurs vaines galanteries; vous leur ferez naître une ambition plus noble, celle de régner sur des ames grandes et fortes, celle des femmes de Sparte, qui étoit de commander à des hommes.

Cet empire est beau sans doute, et vaut bien la peine d'être acheté.

---

## III.

### *Sciences nécessaires ou convenables aux Filles.*

Madame la marquise *de Lambert* a remarqué dans ses *Reflexions sur les Femmes*, que *Molière*, par sa comédie des *Femmes savantes*, a fait autant de mal à la France, que *Michel de Cervantes* à l'Espagne, par son Roman de Dom *Quichotte*. Celui-ci, tournant en ridicule, d'une manière fine et plaisante, le goût de sa nation pour la chevalerie, lui a fait perdre cette valeur qu'elle possédoit autrefois dans un degré si éminent. Notre Poëte comique a jeté de même un si grand ridicule sur les femmes qui veulent faire parade de science, qu'on a, depuis ce temps-là, attaché presque autant de honte au savoir des femmes, qu'aux vices qui leur sont le plus défendus. Lorsqu'elles se sont vues ridiculisées sur des amusemens innocens, elles se sont livrées à d'autres qui l'étoient beaucoup moins. Elles ont mis la débauche et les intrigues de la galanterie à la place du savoir : le précieux qu'on leur a reproché, elles l'ont changé en indécence. Mais plus elles ont voulu ressembler aux hommes de ce côté-là, plus elles se sont avilies et sont déchues de leur

dignité. Il n'y a que la vertu qui leur conserve leur place et leurs avantages. Elles ne peuvent regagner la domination, que la nature a donnée aux hommes, que par la beauté et par la vertu. Le règne de la beauté est peu durable ; c'est une courte tyrannie : celui de la vertu est pour toute la vie. Il y a peu de temps à être belle, et beaucoup à ne l'être plus. Quand les graces abandonnent les femmes, elles ne se soutiennent que par les parties essentielles et par les qualités estimables. Il ne faut pas qu'elles espèrent allier une jeunesse voluptueuse et une vieillesse honorable : quand une fois l'honneur est perdu, il ne revient pas plus que les belles années.

On voit par-là si la société a gagné à cet échange du goût des femmes. Il y avoit autrefois des maisons, ouvertes et présidées par des femmes, où il étoit permis de penser ingénieusement et de parler avec esprit, où les Muses étoient en société avec les Graces. Les plus grandes princesses s'y honoroient du commerce des gens de lettres. Un hôtel de *Rambouillet*, qui paroîtroit si ridicule aujourd'hui, étoit considéré et honoré dans le dernier siècle, qui valoit pourtant bien le nôtre. On sortoit de ces maisons, ou plutôt de ces palais de la science, comme des repas de *Platon*, l'ame nourrie

et fortifiée. Ces plaisirs spirituels et délicats ne coûtoient rien aux mœurs ni à la fortune : car les dépenses d'esprit n'ont jamais ruiné personne. Les jours couloient dans l'innocence et dans la paix : mais à présent que ne faut-il point pour l'emploi du temps, pour l'amusement d'une journée ? quelle multitude de goûts se succèdent les uns aux autres ! la table, le jeu et les spectacles. Quand le luxe et l'argent sont en crédit, le véritable honneur perd le sien. On ne cherche plus que ces maisons où règne le luxe honteux, où dans le maître qu'on honore, souvent c'est l'injustice et le larcin qu'on salue, où tout est poli, tout est orné, hormis l'ame du maître et de la maîtresse, qui oublient ce qu'ils sont, parce que vous l'oubliez vous-même, et que vous mettez devant leurs yeux le rideau de l'oubli et de l'orgueil.

Les femmes ne peuvent-elles pas dire aux hommes : quel droit avez-vous de nous défendre l'étude des sciences et des beaux arts ? Celles qui s'y sont adonnées, n'y ont-elles pas réussi ? n'a-t-on pas vu les *Dacier* étonner l'Europe savante, par l'étendue de leur érudition ; les *Deshoulières*, les *Bernard*, et les *Dubocage*, la charmer par la délicatesse de leurs poésies ; les *Lambert*, les *Sillery*, les *Prince de Beaumont*,

et bien d'autres que nous pourrions citer, n'ont-elles pas de même, par leurs Ouvrages également instructifs et bien écrits, mérité l'estime et l'approbation des hommes?

Les femmes, pour l'ordinaire, ne doivent rien à l'art : chez elles les idées s'offrent d'elles-mêmes, et s'arrangent plutôt par sentiment que par réflexion : la nature raisonne pour elles, et leur en épargne tous les frais. Pourquoi trouver mauvais qu'elles aient un esprit qui ne leur coûte rien? Nous gâtons toutes les dispositions que leur a donné la nature : nous commençons par négliger leur éducation : nous n'occupons leur esprit à rien de solide; et le cœur en profite : nous les destinons à plaire ; et elles ne nous plaisent que par leurs graces ou par leurs vices. Il semble qu'elles ne soient faites que pour être un spectacle agréable à nos yeux. Elles ne songent donc qu'à cultiver leurs agrémens; et se laissant entraîner au penchant de la nature, elles ne se refusent pas à des goûts qui leur plaisent, qu'elles aiment à se justifier, et qu'elles ne trouvent que trop d'occasions et de moyens de satisfaire.

Ce qu'il y a de singulier et de bizarre dans notre façon de penser à l'égard des femmes, c'est que nous leur voulons de

l'esprit ; mais pour le cacher, l'arrêter et l'empêcher de rien produire. Il ne sauroit prendre l'essor, qu'il ne soit aussitôt rappelé par ce qu'on appelle *bienséance :* la gloire, qui est l'ame et le soutien de toutes les productions ingénieuses, leur est refusée. On ôte à leur esprit tout objet, toute espérance : on l'abaisse ; et si j'ose me servir des termes de *Platon, on lui coupe les ailes.* N'est-il pas bien étonnant qu'il leur en reste encore ?

Les hommes souhaitent tous de s'unir à des femmes estimables, qui aient de l'esprit et des sentimens. Qu'ils leur permettent donc l'étude des choses, qui forment le cœur, ornent l'esprit, et perfectionnent la raison. Heureusement, parmi nous, s'est enfin dissipé ce préjugé barbare, qui défendoit à la plus belle moitié du genre humain de s'éclairer ; et l'usage commence à s'établir, de rapprocher, par l'éducation, des ames qui se ressemblent par la nature : usage que la raison autorise, et qui multipliera parmi nous le nombre de ces femmes instruites, sans vanité comme sans faste, qui font aimer la raison qu'elles embellissent, et joignent le doux empire des lumières à l'empire non moins touchant de la beauté et des mœurs. Parens qui pensez bien, loin d'interdire à vos filles

ce précieux accord, vous ferez tout ce qui dépendra de vous, pour leur procurer les connoissances propres à leur sexe, à leur âge, à leur condition. Osez vous élever au-dessus de la mode insensée et du préjugé extravagant, qui condamnent les femmes à une ignorance qui les dégrade et nous fait honte. Pour votre véritable gloire, pour le bonheur et l'avantage de la société, pour le bien de vos enfans, cultivez leur esprit, éclairez leur ame : c'est le plus précieux héritage que vous puissiez leur laisser. Le mérite vaut mieux que les richesses : il les donne, les conserve, et les augmente ou les remplace : il apprend à jouir avec honneur de ce qu'on a, et le double par le bon usage. Vous en êtes convaincus ; et vous desirez seulement savoir quelles sont les sciences qui sont le plus nécessaires aux filles, ou qui pourront leur être le plus utiles. Nous allons vous les indiquer, avec les moyens d'en faciliter l'acquisition. Comme nous n'aimons pas à nous recopier, ce que nous avons dit dans le tome précédent, page 380 et suivantes, sur les premières sciences qu'on doit apprendre aux enfans, et qui sont communes aux deux sexes, la *prononciation*, la *lecture* et l'*écriture*, ceux qui le jugeront à propos y pourront recourir. Nous ajou-

terons seulement qu'il est honteux, mais ordinaire, de voir des femmes d'esprit et de mérite ne savoir pas bien prononcer ce qu'elles lisent : ou elles hésitent ou elles chantent en lisant, au lieu de prononcer d'un ton simple et naturel ; mais ferme et uni. Lorsqu'elles écrivent, elles ne savent ni lier ni former leurs lettres, et plus souvent encore n'ont aucune orthographe. On apprendra peu à peu aux jeunes filles, en leur faisant copier tous les jours un trait d'histoire ou une maxime de morale, tantôt le livre devant les yeux, tantôt sous la dictée. D'autres fois, on leur dictera une petite lettre, ou elles en feront une de leur façon. On leur apprendra ensuite ce qu'il est bon qu'elles sachent des règles de l'Arithmétique.

### I. *L'Arithmétique.*

Savoir compter promptement et écrire facilement une lettre, sont deux points des plus importans : sans ce double secours on ne peut attendre d'une jeune personne, soit dans la retraite, soit dans le mariage, ni l'entreprise du moindre gouvernement, ni le maintien d'aucun ordre. On sait que l'exactitude de compter souvent fait le bon ordre des maisons. C'est une occupation fort

fort épineuse et fort rebutante pour beaucoup de gens : mais l'habitude prise dès l'enfance, jointe à la facilité de faire promptement, par le secours des règles, toutes sortes de comptes les plus embrouillés, diminuera fort ce dégoût. On trouvera un petit abrégé d'arithmétique, fort bien fait, et suffisant pour une fille, dans un ouvrage en deux volumes, intitulé : *Les Études convenables aux Demoiselles, contenant la Grammaire, la Poésie, la Rhétorique, le Commerce des lettres, la Chronologie, la Géographie, l'Histoire, la Fable héroïque, la Fable morale, les règles de la bienséance, et l'Arithmétique.* (*)

Il n'est refusé à personne de savoir compter. Les esprits les plus bouchés ou les plus bornés, à certains égards, y réussissent très-bien, souvent mieux que des esprits plus fins ; pourvu que l'exercice en soit fréquent. Tout dépend ici de la patience, qui est toujours couronnée par le succès.

---

(*) Cet Ouvrage imprimé en 1755 à Paris chez *Bordelet* et *Savoie*, renferme toutes les principales sciences, qu'il convient à une fille de savoir.

III. *Le Commerce des Lettres.*

Il est beaucoup plus difficile d'amener une jeune personne qui n'a pas un certain tour d'esprit, au point d'écrire une lettre avec un peu de goût et de régularité. C'est la difficulté même d'écrire régulièrement, qui doit réveiller l'attention sur les moyens de procurer à une demoiselle cet important secours, qui la mette en état de n'être point dupe, et de servir les autres; disons même de bien gouverner.

D'abord, eût-elle tout l'esprit imaginable, un moyen presque infaillible de la rendre paresseuse à écrire, ou ridicule dans ce qu'elle écrira, c'est, dit M. *Pluche*, d'exiger, ou de lui recommander seulement de mettre de l'esprit dans les petites lettres qu'on lui proposera d'écrire. J'aimerois beaucoup mieux débuter par lui recommander de n'avoir point d'esprit, et lui faire bien entendre qu'on déplaît à proportion des efforts qu'on fait pour montrer de l'esprit; qu'une lettre est l'image ou le remplacement de la conversation; qu'il faut s'habituer à écrire aux personnes absentes, comme on parle aux personnes présentes, à mander une nouvelle comme on la diroit dans la conversation, à demander une

grace, à remercier d'un présent reçu ; à dire tout enfin, sans apprêts, sans recherches, et avec la plus parfaite simplicité.

9. Ce n'est pas avoir peu gagné, que d'accoutumer l'enfance à être naturelle, et à s'en tenir en tout aux discours les plus communs : on l'enhardit par ce moyen. Elle s'apperçoit, d'un jour à l'autre, que ce n'est point une affaire d'écrire une lettre : elle n'a point de reproches à essuyer. Toute la critique tombe sur quelques fautes d'orthographe, et cette critique ne doit jamais être chagrine, moins encore injurieuse.

Dans les lettres vraies ou feintes que la jeune demoiselle écrira, on louera toujours ce qui est aisé, net, et dit de la manière dont chacun parle. Mais on se gardera bien d'y louer la finesse et les tours spirituels. Vous lui persuaderez qu'il est aisé d'écrire, si vous applaudissez à ce qui n'a coûté ni embarras, ni méditations ; en paroissant vous occuper fort peu de ce qui est brillant, vous éviterez de la rendre précieuse.

Ce qu'on appelle esprit, lui direz-vous, n'est agréable qu'autant qu'il coule de source : il perd tout son mérite, s'il n'est extrêmement naturel. Courez donc, non après l'esprit, mais après le naturel. Assurez

à vos lettres un air aisé : l'esprit viendra si le fonds en donne; et il en donnera toujours assez pour le besoin qu'on en a. Si vous êtes curieuse de donner du relief à vos lettres, c'est sur-tout par le langage le plus simple, et qui s'éloigne le moins du tour de la conversation. Pour mettre une demoiselle de dix à onze ans en état d'écrire aussi naturellement qu'elle parle, il y a un moyen, que j'ose dire infaillible : c'est de lui raconter fréquemment quelque trait d'histoire qui l'attache; et de l'engager à le redire elle-même pour l'écrire aussitôt de la même façon qu'elle vient de le conter. On pourroit l'embarrasser en débutant par la composition des lettres, dont il faudroit qu'elle cherchât la liaison et la suite dans sa tête : ici, rien à chercher; le fait est simple. Elle vous le rend en bon ordre dans son récit. Il n'y a plus qu'un pas à faire, qui est de l'écrire. Quand elle écrira un peu légèrement ce qu'on lui a raconté, il lui sera aussi aisé d'écrire une petite lettre, dont on lui aura dit une ou deux fois le contenu.

Pour fortifier ensuite ces commencemens, et pour lier plus étroitement le commerce de lettres aux objets de la vie les plus ordinaires, et aux tours du langage les plus

usités, on peut employer un an et plus à écrire très-fréquemment des lettres réelles ou imaginaires à des personnes connues, et sur des sujets dont les idées soient nettes, extrêmement simples, et parfaitement familières à la jeune personne. Bientôt ce ne sera pour elle qu'un jeu d'écrire sur ce qui l'intéresse, et de s'acquitter même de bonne grace des petites commissions qu'on voudra lui donner. Elle sera flattée du plaisir de se voir utile à ceux du logis qui ne savent pas écrire. Mais quand le père lui-même voudra la mettre en œuvre, et en faire son premier secrétaire, sans autre besoin que de lui dire sa pensée; dites-moi, je vous prie, qui du père ou de la fille éprouvera dans son ame un plaisir plus touchant ? La question n'est pas facile à décider ; mais j'incline pour le père.

Il faut aussi convenir que rien ne fait plus d'honneur dans le monde à une dame, que de savoir écrire une lettre avec goût, avec justesse et avec élégance. Plusieurs dames y ont parfaitement réussi, et l'on sait la réputation que s'est faite par-là Mad. *de Sévigné*, dont les lettres sont ce que nous avons de plus parfait en ce genre. Celles de Mad. *de Maintenon* méritent aussi d'être lues : si elles sont moins

légèrement écrites, elles intéressent davantage par le fond des choses, et par le ton de vertu qui y règne.

L'amitié, l'honnêteté, le devoir, la politesse, l'intérêt, sont, dit l'Auteur des *Études des Demoiselles*, les liens de la société; et ces liens forment tous les différens genres de lettres, qu'on écrit : les lettres familières, les lettres de complimens, et les lettres d'affaires.

Les lettres *familières* sont une effusion, un épanchement des sentimens du cœur, un commerce libre et aisé d'un ami écrivant à son ami. Comme l'amitié est la base de ces sortes de lettres, il est permis de répandre l'enjouement sur les endroits qui en sont susceptibles, de badiner noblement, d'égayer sa matière par des expressions vives et choisies. On y évite ce qui peut déplaire; on adoucit les choses désagréables à mander; on propose les moyens efficaces de remédier à ce qui est ou paroît mauvais. Le style de ces lettres doit être vif, léger, saillant, dégagé de ces longues périodes qui produisent le froid et le languissant. Rien n'est plus opposé à ce genre de lettres, que l'étude et le recherché. Ce n'est pas que les personnes qui ont peu d'usage du monde, ou dont les idées ne

se présentent pas d'abord avec toute la netteté nécessaire, ne doivent travailler leurs lettres ; mais elles doivent éviter avec soin que ce travail ne paroisse : le chef-d'œuvre de l'art consiste à le cacher, et à atteindre le naturel qui est le vrai beau. On lit avec un double plaisir une lettre composée avec goût : elle augmente l'amitié en y ajoutant l'estime : on se fait l'honneur du choix qu'on a fait de son ami ou de son amie, en montrant ces lettres à d'autres personnes.

Les lettres de *complimens* sont un témoignage de joie ou de plaisir, qu'on donne par lettres aux personnes qu'on révère et qu'on estime, et auxquelles on s'intéresse. Ces lettres demandent de la politesse, un caractère d'amitié, d'attachement et de sentiment. Tout doit y partir du cœur. Les louanges y doivent être amenées délicatement, sans intéresser la modestie ; dans le cas d'affliction, on doit ménager la douleur, et craindre d'exagérer trop vivement la perte. A un ami, le compliment doit être dans le style familier ; à un supérieur, on doit se servir de termes qui marquent du respect pour la personne, et de l'attachement pour ce qui le regarde ; à un inférieur, on témoigne de la bonté par des expressions qui lui conviennent ;

en conservant son rang. La brièveté est le vrai caractère de ces lettres, qu'il n'est permis d'alonger que quand l'amitié et l'égalité le peuvent souffrir.

Les lettres d'*Affaires* pour la plupart ne sont que des mémoires destitués de sentimens. Ce genre ne demande qu'un esprit juste, instruit des choses qu'on y traite. La précision et la clarté sont le caractère essentiel de ces lettres.

C'est une règle générale dans ce genre de lettres, et même dans les familières, de n'y observer aucun ordre, de traiter les choses comme elles se présentent sous la plume. Cependant aux lettres en réponse, on doit suivre l'ordre de celles auxquelles on répond, et l'on met *à la ligne*, quand on passe d'une matière à une autre.

Comme les hommes veulent conserver sur le papier le rang qu'ils ont dans le monde, il y a un *cérémonial* usité et qu'il faut suivre. On doit en instruire les jeunes gens, et c'est ce qui nous engage à en dire ici un mot. Les principales règles de ce cérémonial, suivant l'Auteur que nous venons de citer, peuvent se réduire à celles-ci :

Quand on écrit à ses supérieurs, il faut laisser au haut et à la fin de la lettre des intervalles plus ou moins grands, entre

*Monsieur* ou *Monseigneur*, *Madame* ou *Mademoiselle*, et le commencement de la lettre. Les intervalles doivent être ménagés depuis le haut de la page jusqu'aux deux tiers, selon le respect qu'on doit à ceux à qui on écrit.

Dans les lettres de supérieur à inférieur, ou de personnes égales, ou à peu près égales, on peut mettre *Monsieur* ou *Madame*, dans la première ligne de la lettre : *J'ai reçu, Monsieur, le billet, etc.* et l'on peut placer la souscription après le dernier terme de la lettre, sans interrompre la ligne, et sans intervalle : *Je vous prie instamment de le croire, et d'être persuadée, que je suis, Monsieur, votre très-humble et très-obéissante servante.*

La date doit être placée au haut ou au bas de la lettre : elle comprend le lieu d'où l'on écrit, le jour et l'année.

Quand on écrit beaucoup de lettres, pour ne pas se brouiller, on les baptise, en écrivant à la tête de la lettre, le nom de la personne à qui elle est destinée. Cela est fort usité chez les négocians : mais il ne faut jamais le faire en écrivant d'inférieur à supérieur. Ce seroit lui faire appercevoir qu'on craint de le confondre avec d'autres, et cette crainte même seroit une offense.

C'est une impolitesse de se tutoyer dans les lettres, quelque amitié qu'il y ait entre les personnes qui ont commerce ensemble ; cette manière est bannie du bel usage.

On ne doit point charger un supérieur, de faire ses complimens à un autre, ni d'aucune commission.

Il est incivil d'abréger les qualités, en mettant M.r Me., d'écrire à une personne distinguée, une lettre pleine de ratures, d'interlignes, et de longs récits après le corps de la lettre : ce qu'on appelle *Post Scriptum*, mots latins qui signifient *écrit après la lettre*, et se marquent ordinairement ainsi : *P. S.*

Les personnes distinguées par leur naissance mettent une enveloppe à toutes leurs lettres : elles honorent ainsi le supérieur, à qui elles écrivent, et elles se font honneur à elles-mêmes avec leurs inférieurs. C'est un cérémonial, auquel un inférieur ne doit jamais manquer, quand il écrit à des grands ou à un supérieur.

Les suscriptions ou adresses doivent être simples ; on n'y doit employer que le titre qui honore le plus la personne à qui on écrit.

Enfin, c'est sortir du respect dû à un supérieur, que de cacheter avec du pain à cacheter, il faut se servir de cire d'Espagne.

### III. *L'Orthographe.*

Avec une grande facilité d'écrire, l'orthographe peut demeurer encore fautive. Pour y remédier, il n'est pas nécessaire de rompre la tête à une fille d'une longue explication des règles de la langue, qui pourroient passer son intelligence ou la dégoûter. Un abrégé bien fait, tel que celui de M. *de Wailly*, ou celui qui est dans les *Études des Demoiselles*, lui suffira; en y joignant le *Traité de l'Ortographe Françoise en forme de Dictionnaire*, imprimé à Poitiers. Il sera facile de lui apprendre à s'en servir, et à chercher les mots qui l'embarrasseront. Avec ces secours, si elle est curieuse de se perfectionner dans cette partie, et de ne pas ressembler à la plupart des femmes, dont l'ignorance à cet égard fait qu'il faut souvent deviner, elle saura bientôt écrire très-correctement.

Voilà toutes les connoissances absolument nécessaires à une fille, et pour l'ordinaire on peut s'en tenir là. Elle trouvera dans son écriture et dans son arithmétique, assez de moyens d'élever sa famille et d'établir l'ordre dans sa maison: ce qui lui assurera l'affection de son mari, dont elle fera par-là le soulagement et la joie.

Mais si une demoiselle a beaucoup de facilité et d'esprit, il est à propos d'occuper ces heureuses dispositions, parce que faute d'une nourriture suffisante et choisie, elle pourroit donner dans les plus dangereux travers. Il faut donc l'appliquer à l'acquisition de quelques autres connoissances utiles et agréables, qui la feront rechercher et estimer. Une belle figure attire les premiers regards : mais peu à peu vous voyez chacun s'asseoir et s'attrouper auprès du bon sens et de l'esprit orné.

## IV. *L'Histoire, la Chronologie et la Géographie.*

Le genre d'étude, qui réunit tous les avantages vraiment desirables pour une demoiselle, sans aucun des inconvéniens qu'on peut craindre, qui la rendra solide sans rien diminuer de sa gaieté, l'occupera sans la rendre sombre et mélancolique ou vaine et présomptueuse; et ce qui n'est pas moins capital, l'instruira en l'amusant; c'est l'*Histoire*, à laquelle il faut joindre la *Géographie* et la *Chronologie*. Ce sont, comme on dit ordinairement, les deux yeux de l'histoire. L'une fait connoître les lieux, et l'autre les temps où les événemens sont arrivés. Rien ne fait plus d'honneur

à une dame, que d'avoir de ces sciences une teinture assez forte, pour éviter la confusion toujours ridicule des temps et des lieux. Mais il lui suffira en général de savoir en quel siècle est arrivé un tel fait; si c'est au commencement, au milieu ou sur la fin; si c'est avant ou après la naissance de Jésus-Christ. L'abrégé de géographie, qui est dans le livre de *Etudes convenables aux Demoiselles*, ne vaut rien, et devroit être entièrement refondu. Celui de *Buffier*, corrigé par *Robert*, meilleur Géographe que versificateur, est beaucoup plus méthodique et plus exact. Les vers artificiels qu'on y a mis, sont d'un secours merveilleux pour apprendre et retenir plus facilement une science presque toute composée de noms, de lieux, comme nous en avons fait bien des fois par nous-mêmes l'utile expérience. Ces vers pourroient suffire avec les cartes, pour les filles qui ont peu de mémoire.

---

### V. *La Fable ou Mythologie.*

Après une connoissance suffisante de l'Histoire sainte et de l'Histoire profane, on ne peut guère se passer de quelque teinture de la Fable. Cette science, toute frivole qu'elle est en elle-même, a plusieurs avantages considérables : elle nous donne la clef de plusieurs connoissances profanes, l'intelligence des meilleurs Écrivains de l'antiquité et des Poëtes modernes les plus estimés : elle nous met au fait des ouvrages de peinture, de sculpture, des sujets de tapisserie : elle nous fournit, en plusieurs endroits, des instructions fort utiles. Ainsi les aventures de *Phaéton* et d'*Icare* nous représentent le sort des orgueilleux : celle de *Narcisse*, qui admire sa figure dans une fontaine, et qui meurt de l'excès de la passion qu'il conçoit pour lui-même, nous instruit de la folle vanité de ceux qui n'aiment qu'eux. On y apprend aussi jusqu'à quel point d'extravagance peut aller l'esprit de l'homme abandonné à lui seul, et privé des lumières de la Révélation : on y conçoit une plus grande estime de la Religion chrétienne, qui nous fait connoître et adorer un Dieu bien plus digne de nos respects, de notre culte et

de nos hommages, que de tous ces faux dieux du paganisme.

Lorsque l'esprit est formé, il est en état de sentir le frivole des récits fabuleux; mais il eût été dangereux de débuter par-là dans la plus tendre enfance, et d'occuper de pareils contes une raison toute neuve, dans laquelle on n'a encore mis en ordre aucune vérité. Il est cependant assez ordinaire de faire marcher d'un pas égal l'Histoire sainte et les Métamorphoses; en sorte qu'une jeune personne s'attendrit au moins autant sur le sort des sœurs de *Phaëton*, que sur celui d'*Isaac* prêt d'être immolé, et parle aussi gravement du dieu *Jupiter* que du Dieu d'*Abraham*.

Quand elle aura acquis une juste idée de la Religion, et pris goût à la vérité, il sera temps alors de lui montrer les fictions pitoyables qui composoient la religion payenne. Il faut donner aux personnages et aux faits de la fable un air ridicule, de crainte que ces folies ne frappent l'imagination des enfans par des images trop vives. Il suffit d'appuyer toujours sur l'absurdité de la merveille pour en affoiblir l'impression.

C'est prodiguer le temps et la raison, que de les livrer plusieurs années de suite à de pareilles fadaises. On ne sauroit trop

dépêcher une étude si misérable. Mais dans la nécessité où l'on est d'en avoir une notion, il est aisé d'expédier la fable en très-peu de mois. L'abrégé qu'on en trouvera dans le livre des *Études convenables aux Demoiselles*, est assez bien fait, et il pourra leur suffire.

VI. *L'Éloquence, la Poésie, la Musique et la Peinture.*

Le goût formé par l'habitude de répéter et d'écrire l'histoire, ne demeurera pas long-temps renfermé dans la connoissance des faits : le goût une fois acquis, devient le meilleur de tous les maîtres. Il conduira infailliblement une demoiselle spirituelle et capable de sentir les graces de la belle composition, à prendre connoissance des principales règles de l'*Éloquence* et de la *Poésie*. Nous avons plusieurs Ouvrages en ce genre, faits exprès pour les personnes du sexe; mais comme ils sont assez étendus, on pourra se contenter de ce qui est dans les *Études convenables aux Demoiselles*. Car, comme le remarque M. *de Fénelon*, il ne faut pas trop les livrer à cette étude. « Je leur permettrai, dit-il, mais avec un grand choix, la lecture des Ouvrages d'éloquence et de poésie, si je voyois qu'elles en

eussent le goût, et que leur jugement fût assez solide pour se borner au véritable usage de ces choses; mais je craindrois d'ébranler trop les imaginations vives, et je voudrois en tout cela une exacte sobriété. » Beaucoup de pièces de poésie ne sont propres qu'à inspirer la passion de l'amour, à laquelle les jeunes gens ne sont déjà que trop enclins. La *Rhétorique* et la *Poétique des Demoiselles*, ne sont pas sans danger pour eux à cet égard. Nous aimerions beaucoup mieux qu'on leur fît lire le *Traité des Études* de M. *Rollin*, et le *Cours des belles Lettres* de M. *le Batteux*, composés l'un et l'autre avec beaucoup de retenue et de sagesse, et très-propres à leur perfectionner le goût, sans nuire à leurs mœurs.

La *Musique* et la *Peinture*, comme l'observe le sage éducateur des filles, M. *de Fénelon*, ont besoin des mêmes précautions que la poésie: tous ces écrits sont du même génie et du même goût. Pour la musique, on sait que les Anciens croyoient que rien n'étoit plus pernicieux à une république bien policée, que d'y laisser introduire une mélodie efféminée, qui énerve l'ame et la corrompt. Les tons languissans et passionnés ne font tant de plaisir, qu'à cause que l'ame s'y abandonne à l'attrait des sens, jusqu'à s'y enivrer elle-

même. C'est pourquoi les magistrats, à Sparte, brisèrent tous les instrumens dont l'harmonie étoit trop voluptueuse, et c'étoit là une de leurs plus importantes polices : *Platon* rejette sévèrement de sa *République* (*) tous les tons délicieux qui entroient dans la musique Asiatique. A plus forte raison, les Chrétiens qui ne doivent jamais chercher le plaisir pour le seul plaisir, doivent-ils avoir en horreur ces divertissemens empoisonnés ?

Si une fille a de la voix et du génie pour les beautés de la musique, n'espérez pas de les lui faire toujours ignorer : la défense irriteroit la passion. « Il vaut mieux donner un cours réglé à ce torrent, que d'entreprendre de l'arrêter, dit l'estimable et judicieux instituteur que nous venons de citer, et dont l'autorité est d'un si grand poids »

La peinture se tourne plus aisément au bien ; d'ailleurs, elle a un privilége pour les femmes, sans elle leurs ouvrages ne peuvent être bien conduits. Je sais qu'elles pourroient se réduire à des travaux simples

(*) Ce n'est point, dit M. *Rousseau*, un Ouvrage de politique, comme le pensent ceux qui ne jugent des livres que par leurs titres : c'est le plus beau traité d'Éducation qu'on ait jamais fait.

qui ne demanderoient aucun art ; mais dans le dessein qu'il me semble qu'on doit avoir, d'occuper l'esprit en même temps que les mains des femmes de condition, je souhaiterois qu'elles fissent des ouvrages où l'art et l'industrie assaisonnassent le travail de quelque plaisir. De tels ouvrages ne peuvent avoir aucune vraie beauté, si la connoissance des règles du dessin ne les conduit : de là vient que presque tout ce qu'on voit maintenant dans les étoffes, dans les dentelles et dans les broderies, est d'un mauvais goût : tout y est confus, sans dessin, sans proportion. Ces choses passent pour belles, parce qu'elles coûtent beaucoup de travail à ceux qui les font ; et d'argent à ceux qui les achètent ; leur éclat éblouit ceux qui les voient de loin, ou qui ne s'y connoissent pas. Les femmes ont fait là-dessus des règles à leur mode ; qui voudroit contester, passeroit pour visionnaire ; elles pourroient néanmoins se détromper en consultant la peinture, et par-là se mettre en état de faire, avec une médiocre dépense et un grand plaisir, des ouvrages d'une noble variété, et d'une beauté qui seroit au-dessus des caprices irréguliers des modes.

Quand on aura peu à peu ajouté à la première culture de l'esprit, un usage fré-

quent de tous les travaux qui ont rapport à la tapisserie, à la broderie, aux habits, au linge et aux ameublemens, l'habitude de nourrir l'esprit deviendra si vive et si dominante, que trois ou quatre femmes amies, qui viendront s'occuper de compagnie à coudre pour elles ou pour les pauvres, on peut prédire qu'il y en aura souvent une qui fera la lecture aux autres, et ne l'interrompra que pour donner lieu à des réflexions plus profitables encore que la lecture même.

### VII. *La Science du Droit.*

M. *de Fénelon* voudroit qu'une fille qui a de la naissance et du bien, sût aussi quelque chose des principales règles de la justice actuelle, du droit et des coutumes du pays où l'on est; ce que c'est que propre, communauté, biens meubles et immeubles: si elle se marie, toutes ses principales affaires rouleront là-dessus.

Mais, en même temps, ajoute-t-il, montrez-lui combien les femmes sont incapables de pénétrer les difficultés du droit, combien le droit lui-même, par la foiblesse de l'esprit des hommes, est plein d'obscurités et de règles douteuses; combien de ce qui dépend des juges, quelque clair qu'il paroisse, devient incertain;

combien les longueurs des meilleures affaires même sont ruineuses et à charge. Montrez-lui les détours pernicieux et les subtilités de la chicane, les frais immenses de la procédure, la misère de ceux qui plaident; l'industrie des avocats, des procureurs et des greffiers, pour s'enrichir bientôt, en appauvrissant les parties; la différence qu'on trouve souvent entre les avocats et les juges sur la même affaire : dans la consultation, vous avez gain de cause, et votre arrêt vous condamne aux dépens.

Tout cela est important pour empêcher les femmes de se passionner sur les affaires, et de s'abandonner aveuglément à certains conseils ennemis de le paix, lorsqu'elles sont veuves ou maîtresses de leur bien. Elles doivent écouter leurs gens d'affaires, mais non pas se livrer à eux; il faut qu'elles s'en défient dans les procès qu'ils veulent leur faire entreprendre, qu'elles consultent des gens d'un esprit plus entendu et plus attentifs aux avantages d'un accommodement, et qu'enfin elles soient persuadées que la principale habileté dans les affaires est d'en prévoir les inconvéniens et de savoir les éviter.

---

VIII. *La lecture des bons Livres. L'Histoire Naturelle.*

Après ces instructions qui doivent tenir le premier rang, nous croyons avec l'illustre Auteur de l'*Éducation des Filles*, qu'il sera bon, suivant leur loisir et la portée de leur esprit, de leur permettre la lecture des livres de l'Histoire profane, qui n'ont rien de dangereux, et qui peuvent les instruire en les amusant. Ce sera même le moyen de prévenir l'attrait funeste qu'ont la plupart des filles pour les romans, qui en allumant en elles le feu des passions, ne peuvent que les séduire et les perdre. On ne sauroit leur en donner trop d'éloignement.

On en exceptera l'immortel Ouvrage du *Télémaque*, où il seroit néanmoins peut-être à desirer que l'Auteur n'eût pas quelquefois peint l'amour avec des couleurs trop vives, et plus capables de l'enflammer que de l'éteindre. Du reste, il ne peut que leur donner du goût pour la belle lecture. Quelques parens, pour faire naître ce goût, commencent par mettre aussi entre les mains de leurs enfans les *Aventures de Robinson Crusoé*, si agréables et si amusantes pour cet âge. Nous avons ouï dire à un militaire de beaucoup d'esprit et de mérite,

qu'il devoit à ce livre sa première inclination et la passion qu'il avoit toujours eue depuis pour la lecture. Ce roman, dit M. *Rousseau*, débarrassé de tout son fatras, commençant au naufrage de *Robinson* près de son isle, et finissant à l'arrivée du vaisseau qui vient l'en tirer, sera tout-à-la fois l'amusement et l'instruction d'*Émile*, durant l'époque dont il est ici question.

A la place des autres romans, dont la plupart seroient plus nuisibles qu'utiles aux jeunes filles, mettez-leur plutôt entre les mains des relations de pays éloignés, judicieusement écrites et intéressantes; telles sont le *Voyage de Siam*, par M. *de Choisi*, dont tous les ouvrages sont écrits avec élégance, d'un style fleuri et aisé; les *Mémoires de la Chine*, par le P. *le Comte*; les *Lettres édifiantes et curieuses* des missionnaires Jésuites, aussi propres à charmer leur curiosité qu'à nourrir leur religion.

Mêlez-y les histoires Grecques et Romaines, si bien rédigées par M. *Rollin*. Elles y verront une infinité d'exemples de vertu, de courage, de désintéressement et d'amour de la patrie. Tout cela sert à agrandir l'esprit, et à élever l'ame à de grands sentimens. Faites-leur connoître quelques-uns de nos meilleurs Historiens, dont les ouvrages, en leur formant le goût

et le style, ne pourront que leur plaire et les attacher. L'histoire de *Charles XII*, par M. *de Voltaire*, chef-d'œuvre historique, l'un des mieux faits et des moins pernicieux de ses ouvrages; la *Conjuration de Portugal*, par M. *de Vertot*, les *Révolutions Romaines*, celles de *Suède* et l'histoire de *Malte*, du même auteur, les convaincront bientôt qu'on peut avoir beaucoup de plaisir dans la lecture des bons livres françois. Elles liront encore volontiers les histoires si élégamment écrites de *Théodose* et du cardinal *Ximenès*, par M. *Fléchier;* celles de *S. Louis*, de *Philippe de Valois*, du roi *Jean*, de *Charles V* et de Mad. *de Miramion*, par M. *de Choisi;* et sur-tout la belle et intéressante histoire du *Peuple de Dieu*, par le P. *Berruyer*, que plusieurs de ceux qui jugent sans prévention, regardent comme le premier de nos Historiens.

La curiosité qui a été une fois excitée agréablement, ne demeure jamais oisive; et si elle est bien conduite, elle se tourne aisément du bon côté. Il est comme indubitable qu'une fille qui a de l'esprit et qui cherche à s'instruire, aimera aussi à prendre quelque connoissance des plus belles particularités de l'*Histoire Naturelle :* étude aussi propre à faire adorer et admirer en tout la sagesse, qu'à nous instruire de nos

richesses

richesses et à nous amuser agréablement. Nous ne connoissons point de livre plus capable de remplir ce double objet, que *le Spectacle de la Nature*, ouvrage aussi ingénieusement qu'élégamment écrit, et dont elles liront avec le plus grand plaisir surtout les premiers volumes. Cet excellent livre mérite de tenir une place distinguée dans la bibliothèque des jeunes gens.

La lecture de cet ouvrage, dont les matières profanes sont en quelque sorte sanctifiées par l'esprit de religion qui animoit la plume de l'Auteur, et par le soin qu'il prend de faire observer sans affectation le doigt de Dieu dans toutes les choses de la nature, pourra contribuer à leur donner du goût pour d'autres richesses, infiniment plus estimables que tout ce que nous venons de nommer, c'est-à-dire pour ces excellens livres de piété, écrits avec autant de solidité que de grace ; genre d'ouvrage dans lequel notre nation passe pour ne le céder à aucune autre.

---

## IX. *Les Langues.*

On croit d'ordinaire, qu'il faut qu'une fille de qualité qu'on veut bien élever, apprenne l'*Italien*; mais je ne vois rien de moins utile pour elle que cette étude, à moins qu'une demoiselle ne se trouvât attachée ou destinée au service de quelque princesse Italienne. D'ailleurs, cette langue ne sert guères qu'à lire des livres dangereux et capables d'augmenter la pente des femmes à l'amour et à la galanterie. Il y a pour elles beaucoup plus à perdre qu'à gagner dans cette étude. « Celle du *Latin*, dit M. *de Fénelon*, seroit bien plus raisonnable : car c'est la langue de l'Église : Il y a un fruit et une consolation inestimables à entendre le sens des paroles de l'Office divin où l'on assiste si souvent. Ceux même qui cherchent les beautés du discours, en trouveront de bien plus parfaites, et plus solides dans le Latin que dans l'Italien, où règne un jeu d'esprit et une vivacité d'imagination sans règle ; mais je ne voudrois faire apprendre le latin qu'aux filles d'un jugement ferme et d'une conduite modeste, qui sauroient ne prendre cette étude que pour ce qu'elle vaut, qui renonceroient à la vaine curiosité, qui cacheroient ce

qu'elles auroient appris, et qui n'y chercheroient que leur édification. »

« M. *Rousseau* et M. *Pluche* mettent de même pour les filles, à l'étude des langues, une exception en faveur du latin. Exceptons, dit celui-ci, de la condamnation des études pénibles, celle du latin des bons Auteurs et des prières de l'Église, qui peut, selon les circonstances et dans certains états, devenir le soutien de son esprit, et lui être de grand usage. Si on veut lui donner quelque teinture de cette langue, il faudra s'y prendre à peu près comme nous l'avons expliqué au commencement de ce volume, page 27 et suiv.

» Aussitôt donc qu'une fille saura décliner les noms et conjuguer les verbes réguliers, on lui apprendra les principales règles de la langue latine. On lui donnera sur chaque règle de petites phrases françoises à mettre en latin, uniquement afin qu'elle comprenne mieux ces règles. Quand elle les saura bien, mettez-la tout de suite à la traduction des meilleurs Auteurs anciens. Les extraits que *Chompré* en a donnés, sont très-propres pour les commençans. Il seroit seulement à desirer que la traduction qu'il y a jointe, en fût souvent plus pure et plus exacte : mais un maître habile saura la rectifier et y suppléer. On

pourra faire voir à l'enfant, dans ses Auteurs, l'observation des règles de son rudiment, et l'engager à les dire elle-même.

Pour exciter l'émulation, qui est l'ame, et en quelque sorte l'assaisonnement le plus piquant des études, dans la jeunesse, on pourra mettre deux sœurs ensemble, ou le frère et la sœur, et il ne sera peut-être pas rare de voir celle-ci l'emporter, comme il arriva aux enfans de M. *Lefèvre*, professeur en grec à Saumur, et père de la célèbre Mad. *Dacier*. Il ne pensoit nullement à élever sa fille dans la connoissance des belles-lettres. Ce fut elle-même qui, par ses heureuses dispositions, détermina son père à lui donner tous ses soins. Ce savant instruisoit lui-même son fils, et ne desiroit rien tant que de le voir avancer dans l'étude des langues. Pendant qu'il lui faisoit des leçons, *Anne Lefèvre*, qui avoit alors onze ans, étoit présente, et travailloit en tapisserie. Il arriva un jour que le jeune écolier répondant mal aux questions de son père, sa sœur le souffloit en travaillant, et lui suggéroit ce qu'il devoit répondre. Le père l'entendit, et charmé de cette découverte, il résolut d'étendre ses soins sur sa fille, et de l'appliquer à l'étude. Elle y fit de si grands progrès, qu'elle mérita dans la suite par ses ouvrages, de tenir une

place distinguée parmi les plus savans hommes de l'Europe. Nous avons d'elle des Commentaires sur plusieurs Auteurs latins ; une traduction de *Térence*, de quelques comédies de *Plaute* et d'*Aristophane*, et sur-tout celle d'*Homère*, qui l'a fait le plus connoître, et lui a donné un plus grand nom. Malgré les justes critiques qu'on a faites de ses ouvrages, où elle montre néanmoins plus d'esprit, plus de goût et un usage plus modéré de l'érudition que son trop savant mari, ils lui ont acquis une gloire immortelle, tandis que son frère est resté confondu et enséveli dans la foule du vulgaire.

## IV. *Défauts des Filles.*

Ce ne seroit qu'avoir ébauché l'éducation des Filles, et l'on auroit manqué la partie la plus essentielle, si, après avoir travaillé à les préserver de l'oisiveté et de l'ignorance, on ne s'appliquoit encore plus à les garantir des autres défauts ordinaires à leur sexe. Avant de traiter cet article délicat, et d'entrer dans une censure qui pourroit nous exposer nous-mêmes à une critique plus sévère et plus redoutable, nous croyons devoir prévenir que nous n'y dirons presque rien de notre chef; une autorité bien respectable nous servira

ici de garant ; c'est celle de M. de *Fénelon*. Sa critique ne paroîtra outrée qu'à l'amour propre aveugle et prévenu ; et les excellens remèdes qu'il propose, ne pourront manquer de plaire aux parens, jaloux d'épurer l'esprit et le cœur de leurs enfans des défauts et des vices, qui les rendroient ridicules ou méprisables.

On nourrit les filles, dit ce sage Instituteur, dans une mollesse et dans une timidité, qui les rendent incapables d'une conduite ferme et réglée. Au commencement, il y a beaucoup d'affectation et ensuite beaucoup d'habitude dans ce craintes mal fondées. Il faut travailler à les en corriger dès la plus tendre enfance. L'esprit des femmes esi naturellement timide, et aussi disposé à recevoir promptement qu'à conserver long-temps les impressions de la crainte. Une femme forte que le bon esprit et la réflexion ont délivrée de cette foiblesse, doit en préserver ou en guérir ses enfans. C'est un défaut des plus ordinaires dans l'éducation des enfans, de les trop entretenir des maux qu'ils ont à craindre et des dangers qui les menacent. On en fait des ames foibles, incapables d'aucune résolution courageuse, et prête à s'alarmer sur tout.

Après avoir donné votre attention à corriger vos enfans, et principalement vos filles, des excès de la timidité et de la peur, appliquez-vous avec un égal soin à réprimer dans celles-ci un autre défaut, qui ne leur est pas moins ordinaire, et qui peut encore avoir des suites plus pernicieuses : c'est de se passionner sur tout, sur les choses même les plus indifférentes. Les jeunes filles ne sauroient voir deux personnes qui sont mal ensemble, sans prendre parti dans leur cœur pour l'une contre l'autre. Elles sont toutes pleines d'affections ou d'aversions sans fondement. Elles n'apperçoivent aucun défaut dans ce qu'elles estiment, et aucune bonne qualité dans ce qu'elles méprisent. Il ne faut pas d'abord les en reprendre fortement : car la contradiction fortifieroit ces fantaisies : mais il faut dans l'occasion faire remarquer à une jeune personne les défauts qui se trouvent dans ce qui la charme, et les qualités avantageuses qui se rencontrent dans ce qui lui déplaît. Ne la contrariez pas ; vous verrez qu'elle reviendra peu à peu d'elle-même. Après cela faites-lui observer ses entêtemens passés, avec leurs circonstances les plus déraisonnables. Dites-lui doucement qu'elle verra de même ceux dont elle n'est pas encore guérie, quand ils seront finis. Racontez-

lui les erreurs semblables où vous avez été à son âge. Sur-tout montrez-lui, le plus sensiblement que vous pourrez, le grand mélange de bien et de mal, qu'on trouve dans tout ce qu'on peut aimer et haïr ; par-là vous ralentirez beaucoup l'ardeur de ses amitiés et de ses aversions.

On reproche souvent encore au sexe, d'aimer trop à parler. « Les femmes, dit M. *Rousseau*, ont la langue flexible : elles parlent plutôt, plus aisément et plus agréablement que les hommes. On les accuse aussi de parler davantage ; cela doit être, et je changerois volontiers ce reproche en éloge : la bouche, les yeux ont chez elles la même activité. » Destinées par la nature à délier, les premières, la langue de leurs enfans et à servir de compagnie à l'homme, elles ont dû recevoir d'elle un plus grand talent de la parole. « L'homme dit ce qu'il sait, la femme dit ce qui plaît : l'un doit avoir pour objet principal les choses utiles, l'autre les agréables. On ne doit donc pas contenir le babil des filles comme celui des garçons, par cette interrogation dure, *A quoi cela est-il bon ?* mais par cette autre, à laquelle il n'est pas plus aisé de répondre, *Quel effet cela fera-t-il ?* » Ce que vous dites seroit-il agréable ? plairoit-il ou ne déplairoit-il pas ? et parce

qu'il est presque impossible qu'en parlant beaucoup et sans réflexion, on ne dise bien des choses inutiles ou désagréables; il faut que les filles s'étudient bien plutôt à parler d'une manière courte et précise.

Le bon esprit consiste à retrancher tout discours inutile, et à dire beaucoup en peu de mots; au lieu que la plupart des femmes disent peu en beaucoup de paroles; elles prennent la facilité de parler et la vivacité d'imagination pour l'esprit, elles ne choisissent point entre leurs pensées; elles n'y mettent aucun ordre par rapport aux choses qu'elles ont à expliquer; elles sont passionnées sur presque tout ce qu'elles disent, et la passion fait parler beaucoup. Cependant on ne peut espérer rien de fort bon d'une fille, si on ne l'accoutume à réfléchir, à examiner ses pensées, à les expliquer d'une manière courte, et à savoir ensuite se taire.

Entre les foibles qu'on attribue aux personnes du sexe, on peut mettre aussi la trop grande curiosité. Elles sont empressées de savoir tout ce qui se dit ou se fait, une chanson, une nouvelle, une intrigue. Elles veulent savoir ce qui se passe dans les ménages, s'informent des affaires des familles, écrivent des lettres inutiles et en reçoivent; si celles des autres leur tombent

entre les mains, elles ne peuvent résister à la coupable curiosité de les lire, et à l'impatience de faire part à leurs amies des secrets qu'elles y ont appris. Répétez-leur souvent le sage avis que leur donne l'Auteur des *Conseils à Iris* :

Il ne faut point chercher à voir
Les intérêts cachés d'une affaire secrète.
Quand on est curieuse et qu'on veut tout savoir,
On est sûrement indiscrète.
Si le secret vous est malgré vous révélé,
Cachez-le, s'il se peut, avec un tel silence,
Même à celui dont l'imprudence
Vous en a fait la confidence,
Qu'il doute quelquefois s'il vous en a parlé.

*Pavillon.*

Il en est qui ont une curiosité encore plus blâmable ; celle de vouloir pénétrer les secrets de l'avenir sur leur sort ou sur celui des autres. Quoique cette criminelle superstition ait été plus commune autrefois et dans les siècles d'ignorance, qu'elle ne l'est aujourd'hui, et que les progrès de la raison aient beaucoup servi à décréditer ces préjugés populaires ; il faut convenir néanmoins qu'ils ont encore quelque empire sur des esprits foibles, qu'il est bon de détromper ou de prémunir, lorsque l'occasion se présentera.

Pourquoi, leur dira-t-on, vouloir tirer le rideau, que la divine sagesse a mis entre

vous et elle, et devenir la dupe volontaire d'un astrologue escroc, ou d'une coureuse mendiante, dont la profession est de profiter de la sotte crédulité des autres, et qui n'a pas plus de connoissance de votre destinée que vous n'en avez de la sienne? Ce qui les a maintenus si long-temps en crédit, c'est qu'on oublioit aisément leurs fausses prophéties, et qu'on faisoit beaucoup valoir leurs prétendus oracles, quand par hasard ils avoient dit vrai; comme s'il étoit bien étonnant que le plus mal-adroit tireur, à force de perdre des traits, atteignît quelquefois le but. Comment pourroient-ils connoître avec certitude ce qui doit arriver aux autres, puisqu'ils ignorent ce qui leur doit arriver à eux-mêmes? Un de ces imposteurs, regardant au visage *Jean Galéas*, duc de Milan, qui régnoit en 1480, lui dit: *Seigneur, arrangez vos affaires, car vous n'avez plus long-temps à vivre.* Comment le sais-tu, reprit le Duc? *Par la connoissance que j'ai des astres*, répondit-il. Et toi, combien dois-tu vivre? *Ma planète me promet une longue vie.* Oh bien! repartit le Prince, afin que tu ne te fies plus à ta planète, tu mourras tout-à-l'heure. Et il le fit pendre sur le champ.

Un autre qui étoit astrologue et médecin, et ces deux professions ont quelque

affinité, avoit cru voir, en tirant son horoscope et celui de son valet, qu'ils mourroient tous deux la même année et le même jour. Amoureux de la vie, comme il l'étoit, on peut juger de toutes les précautions qu'il prit, pour conserver une vie si chère. Malgré tous ses soins, ou plutôt par tous ces soins mêmes, le valet tomba malade et mourut. Le maître crut toucher à sa dernière heure. La mort qui ne vint pas, le détrompa, et le guérit de sa folie; plus heureux et plus sage que le fameux médecin et astrologue *Cardan*, qui avoit prédit, selon les règles de l'astrologie, qu'il mourroit dans un certain temps : ne voyant pas arriver la mort, il se laissa, dit-on, mourir de faim, pour vérifier sa prédiction et ne pas décrier le métier d'astrologue (*).

Le trait qui suit, n'est pas moins propre à faire sentir la vanité et le ridicule de cet art. On avoit volé dans la maison d'un

(*) *Cardan* naquit à Pavie en 1501. Il avoit plus de science et d'érudition que de jugement. Il déshonora sa réputation par son entêtement pour l'astrologie judiciaire, et par une crédulité puérile; tandis qu'il révoquoit en doute les vérités les plus certaines de la Religion. Il poussa l'impiété et la folie, jusqu'à faire l'horoscope de Jésus-Christ même.

homme fort riche un bassin de prix. Celui qui étoit chargé du soin de la vaisselle, alla, muni d'une somme d'argent, avec un de ses amis trouver une vieille devineresse, fameuse dans le pays, se flattant déjà d'avoir découvert le voleur et recouvré son plat. Il étoit de grand matin, quand arrivés chez la vieille, ils l'apperçurent sur le pas de sa porte, qui balayoit, en grommelant, des ordures fort infectes. Quelqu'un malicieusement les y avoit posées. Elle étoit transportée de colère. *Si je savois*, dit-elle, *quel est l'insolent qui a osé me jouer ce tour-là, il me le payeroit.* L'homme qui venoit la consulter, regardant aussitôt son ami : Pourquoi, lui dit-il, dépenser en vain son argent ? Comment découvrir, par le moyen de cette vieille sorcière, celui qui a volé mon maître, lorsqu'elle ignore ce qui la regarde elle-même, et qui elle doit soupçonner d'une insulte faite, pour ainsi dire, à son nez ? Il se retira aussi promptement qu'il étoit venu.

L'artifice est un autre défaut, aussi naturel au sexe que la curiosité. Elles estiment la finesse ; et comment ne l'estimeroient-elles pas ? puisqu'elles ne connoissent point de meilleure prudence, et que c'est d'ordinaire la première chose que l'exemple leur a enseignée ? elles ont un naturel souple

pour jouer facilement toutes sortes de comédies, les larmes ne leur coûtent rien, leurs passions sont vives, et leurs connoissances bornées; de là vient qu'elles ne négligent rien pour réussir, et que les moyens qui ne conviendroient pas à des esprits plus réglés, leur paroissent bons: elles ne raisonnent guère pour examiner s'il faut desirer une chose, mais elles sont très - industrieuses pour parvenir à leurs fins.

Ajoutez qu'elles sont timides et pleines de fausse honte: ce qui est encore une source de dissimulation. Le moyen de prévenir un si grand mal, est de ne les mettre jamais dans le besoin de la finesse, et de les accoutumer à dire ingénument leurs inclinations sur toutes les choses permises, et la fille le fait par politique contre son goût. Quand elles ont été assez malheureuses pour prendre l'habitude de déguiser leurs sentimens; le moyen de les en désabuser, est de les instruire solidement des maximes de la vraie prudence. Comme le plus sûr moyen de les dégoûter des fictions frivoles des romans, est de leur donner le goût des histoires utiles et agréables, parce que, si vous ne leur donnez une curiosité raisonnable, elles en auront une déréglée; de même si vous ne formez leur

esprit à la vraie prudence, elles s'attacheront à la fausse qui est la finesse.

Montrez-leur par des exemples, comment on peut, sans tromperie, être discret, précautionné, appliqué aux moyens légitimes de réussir. Dites-leur : la principale prudence consiste à parler peu, à se défier bien plus de soi que des autres ; mais point à faire des discours faux et des personnages brouillons. La droiture de conduite et la réputation universelle de probité, attirent plus de confiance et d'estime, et par conséquent à la longue plus d'avantages, même temporels, que les voies détournées. Combien cette probité judicieuse distingue-t-elle une personne et ne la rend-t-elle pas propre aux plus grandes choses ? Combien ce que la finesse cherche, est-il bas ou méprisable ? c'est ou une bagatelle qu'on n'oseroit dire ou une passion pernicieuse. Quand on ne veut que ce qu'on doit vouloir, on le desire ouvertement et on le cherche par des voies droites avec modération. Qu'y a-t-il de plus doux et de plus commode que d'être sincère, toujours tranquille, d'accord avec soi-même, n'ayant rien à craindre ni à inventer ; au lieu qu'une personne dissimulée est toujours dans l'agitation, dans les remords, dans le danger,

dans la déplorable nécessité de couvrir une finesse par cent autres,

Avec toutes ces inquiétudes honteuses, les esprits artificieux n'évitent jamais l'inconvénient qu'ils fuient. Tôt ou tard ils passent pour ce qu'ils sont. Si le monde est leur dupe sur quelque action détachée, il ne l'est pas sur le gros de leur vie ; on les devine toujours par quelque endroit. Souvent même ils sont dupes de ceux qu'ils veulent tromper : car on fait semblant de se laisser prendre à leurs piéges, et on les fait tomber dans les siens. On rit de leurs prétendus artifices ; et tandis qu'ils se croient estimés, on les méprise : mais au moins ils ne se garantissent pas des soupçons ; et qu'y a-t-il de plus contraire aux avantages qu'une personne raisonnable doit chercher, que de se voir toujours suspecte ? Dites peu à peu ces choses selon les occasions, les besoins et la portée de l'esprit.

Faites encore observer que la finesse vient toujours d'un cœur bas, et d'un petit esprit. On n'est fin qu'à cause qu'on se veut cacher, n'étant pas tel qu'on devroit être ; ou que voulant des choses permises, on prend pour y arriver des moyens indignes, faute d'en savoir choisir d'honnêtes. Faites remarquer aux enfans l'impertinence de

certaines finesses qu'ils voient pratiquer : le mépris qu'elles attirent à ceux qui les font, et enfin faites-leur honte à eux-mêmes, quand vous les surprendrez dans quelque dissimulation. De temps en temps privez-les de ce qu'ils aiment, parce qu'ils ont voulu l'avoir par la finesse, et déclarez-leur qu'ils l'obtiendront quand ils le demanderont simplement. Ne craignez pas même de compatir à leurs petites infirmités, pour leur donner le courage de les laisser voir. La mauvaise honte est le mal le plus dangereux et le plus pressé à guérir ; celui-là, si on n'y prend garde, rend tous les autres incurables. Désabusez-les aussi de ces mauvaises subtilités, par lesquelles on veut faire en sorte que les autres se trompent, sans qu'on puisse se reprocher de les avoir trompés. Il y a encore plus de bassesse et de supercherie dans ces raffinemens que dans les finesses communes. Les autres gens pratiquent, pour ainsi dire, de bonne foi la finesse ; mais ceux-ci y ajoutent un nouveau déguisement pour l'autoriser.

Gardez-vous donc bien d'imiter ces personnes qui applaudissent aux enfans lorsqu'ils ont marqué de l'esprit par quelque finesse. Bien loin de trouver ces tours jolis et de vous en divertir, reprenez-les sévè-

rement ; et faites en sorte que tous leurs artifices réussissent mal, afin que l'expérience les en dégoûte. En les louant sur de telles fautes, on leur persuade que c'est être habile que d'être fin.

Mais ne craignez rien tant que la vanité dans les filles ; elles naissent avec un desir violent de plaire. Les chemins qui conduisent les hommes à l'autorité et à la gloire leur étant fermés, elles tâchent de se dédommager par les agrémens de l'esprit et du corps : de là vient leur conversation douce et insinuante ; de là vient qu'elles aspirent tant à la beauté et à toutes les graces extérieures, et qu'elles sont si passionnées pour les ajustemens, une coiffe, un bout de ruban, une boucle de cheveux plus haut ou plus bas, le choix d'une couleur : ce sont pour elles autant d'affaires importantes.

Ces excès vont encore plus loin dans notre nation qu'en toute autre ; l'humeur changeante qui règne parmi nous cause une variété continuelle de modes ; ainsi on ajoute à l'amour des ajustemens celui de la nouveauté qui a d'étranges charmes sur de tels esprits. Les deux folies mises ensemble renversent les bornes des conditions et dérèglent toutes les mœurs. Chacun choisit

selon son argent et quelquefois sans argent, selon son ambition et sa vanité.

Rien de plus judicieux et de plus sage, que les règles que donne sur ce sujet un saint Prélat, connu par le juste milieu qu'il a su toujours tenir entre les excès. (*)

« La bienséance des habits et des ornemens dépend de leur matière, de leur forme, et de leur propreté. Celle-ci exige en général de ne jamais souffrir sur nous ni taches ni rien qui puisse choquer les yeux; et cette propreté extérieure, recommandée même aux ministres des Autels, est regardée comme un indice de la pureté de l'ame. »

« A l'égard de la matière et de la forme des habits, la bienséance n'en peut être réglée que suivant les circonstances du temps, de l'âge, des qualités des personnes, des compagnies et des occasions. Une femme peut et doit se parer, quand elle est avec son mari et qu'elle sait qu'il le desire : mais si en son absence elle prenoit les mêmes soins, on demanderoit aux yeux de qui elle voudroit plaire. On permet encore plus d'ajustemens aux filles, parce qu'elles peuvent desirer de plaire, pourvu

(*) St. François de Sales. *Introduction à la vie dévote.*

que ce desir soit purifié par l'intention de ne gagner qu'un cœur en vue du mariage. Il en est de même des veuves, qui pensent à un nouvel engagement : mais elles doivent en retrancher tous les airs de la première jeunesse, parce qu'elles sont censées avoir l'esprit plus juste et plus modéré. Pour ce qui est des veuves, qui ont formé le dessein de rester dans cet état, nul ornement ne leur convient que celui de la modestie : car si elles veulent donner de l'amour aux hommes, elles ne sont pas de véritables veuves; et si elles n'en voulent pas donner, pourquoi en prendre les attraits ? La chasteté des femmes vaines passe pour fort douteuse : du moins si elles en ont, elle ne se montre certainement pas dans l'attirail des parures. On se moque des vieilles femmes, qui veulent faire les jolies. Le monde ne pardonne cette folie qu'à la jeunesse, et n'a que du mépris pour les jeunes gens mêmes qui la portent trop loin. »

« Soyez propre, et qu'il n'y ait rien sur vous de déchiré ni de mal arrangé. C'est un mépris de ceux avec qui l'on converse, que d'avoir des habits qui peuvent leur donner du dégoût. Mais gardez-vous bien de la vanité des modes. Tenez-vous-en aux règles de la simplicité et de la modestie qui sont sans doute le plus grand ornement de la

beauté, et la meilleure excuse de la laideur. »

« Je voudrois que les personnes même, qui font profession de dévotion et de piété, fussent toujours des mieux habillées de la compagnie; mais des moins pompeuses et des moins affectées, et qu'elles fussent, comme dit l'Écriture, ornées de grace, de bienséance et de dignité. En un mot, on doit, comme le disoit *St. Louis*, s'habiller selon son état; de sorte que les personnes sages et les gens de bien ne puissent dire qu'on en fait trop, ni les jeunes gens qu'on n'en fait pas assez : mais si les jeunes gens ne veulent pas se contenter de la bienséance, il faut s'en tenir à l'avis des sages. »

« Ne permettez donc, dans l'extérieur de votre fille, rien qui excède sa condition. Réprimez sévèrement toutes ses fantaisies. Montrez-lui à quel danger on s'expose, et combien on se fait mépriser des gens sages en oubliant ainsi ce qu'on est. Apprenez-lui que le faste est la ruine des familles et des vertus; qu'il excite dans les personnes d'une basse naissance la passion d'une prompte fortune, ce qui ne se fait guère sans péché (*); et qu'il engage les gens de

(*) *Qui festinat ditari, non erit innocens.* Prov. 28.

qualité, dépourvus de ressources, à faire des lâchetés et des bassesses pour soutenir leur dépense. Par-là s'éteignent insensiblement, l'honneur, la bonne foi, la probité. Appliquez-vous à lui faire entendre combien l'honneur qui vient d'une bonne conduite et d'une vraie capacité, est plus estimable que celui qu'on tire de ses cheveux ou de ses habits. La beauté, lui direz-vous, trompe encore plus la personne qui la possède que ceux qui en sont éblouis : elle trouble, elle enivre l'ame : on est plus sottement idolâtre de soi-même, que les amans les plus passionnés ne le sont de la personne qu'ils aiment. »

Mais pour se déprendre de ce fol amour et de cette dangereuse illusion, pensez qu'il n'y a qu'un petit nombre d'années de différence entre une belle femme et une autre qui ne l'est pas. Bientôt les rides et la maigreur défigureront le plus beau visage, si la mort même ne vient auparavant faire de tous le corps la squelette le plus hideux. Cette réflexion toucha vivement une jeune demoiselle, dont l'histoire frappera peut-être plus les jeunes personnes, que toute notre morale.

Un jeune homme aimoit une demoiselle fort aimable et fort riche. Tout étoit accordé pour le mariage, et l'on n'attendoit

plus que l'arrivée d'un parent pour célébrer les noces. En attendant, le jeune homme eut un petit voyage à faire : mais avant de partir il fit présent de son portrait à sa maîtresse dans une riche tabatière d'or. La demoiselle, de son côté, voulut envoyer aussi son portrait à son amant, avant son retour. Comme elle desiroit que ce portrait fût de main de maître, elle s'adressa pour cet effet à un père Capucin, qui excelloit en ces sortes de miniatures. Le père Capucin refusa de le faire, disant que s'il avoit quelque talent, ce n'étoit pas pour l'employer à de pareils ouvrages. Cependant, à force de sollicitations, le Père qui rouloit déjà dans sa tête le projet qu'il exécuta, se laissa gagner, et accepta la commission.

Il ne peignit d'abord que la tête de la demoiselle, et il la lui envoya, comme pour essayer son goût, et savoir si elle seroit contente. C'étoit la plus belle tête qu'on pût jamais voir. La demoiselle en fut enchantée : elle la montra à ses amies : elle la montra à tout le monde, et tous ceux qui la virent, avouerent qu'ils n'avoient jamais rien vu de si beau et de si bien fait. Elle la renvoya au Père, avec un beau présent, avec mille louanges, et mille remercîmens, le priant de vouloir

bien achever un si bel ouvrage, et le lui renvoyer au plutôt.

Le père l'acheva en effet : mais que fit-il? au lieu de peindre un beau corsage sous une si belle tête, il peignit un squelette très-beau et très-bien fait, mais par-là même très-hideux à voir, et il l'envoya à la demoiselle. Elle défit le paquet avec empressement; mais quand elle vit cette horreur jointe à sa tête, elle entra dans une si grande colère, qu'elle ne se possédoit pas; et si elle eût tenu le Capucin, elle l'eût dévisagé. Elle s'en plaignit à sa famille et à tout le monde, comme d'un outrage qui demandoit une vengeance éclatante.

Cependant elle se plaisoit à regarder sa tête; mais ne pouvant la voir sans voir en même temps cet objet d'horreur, elle entroit en de nouvelles fureurs contre le Père et contre tout l'ordre des Capucins. Néanmoins, à force d'y revenir, elle se familiarisa un peu avec le squelette. Hélas! dit-elle, après tout, n'est-ce pas là ce que je dois devenir un jour? Ce n'est pas un tour que m'a voulu jouer ce bon Père; c'est bien plutôt une leçon qu'il m'a voulu donner : profitons-en. Comme elle faisoit ces réflexions, la bénédiction sonna aux Carmélites, elle y alla. Le squelette lui revint à l'esprit : elle pleura, elle balança; enfin

elle

elle prit son parti, et elle entra chez ces Religieuses, où elle prit l'habit. De là, elle envoya son portrait à son amant, lui écrivit les réflexions qu'elle avoit faites, et le parti qu'elle avoit pris, l'exhortant à en faire autant de son côté.

La beauté ne peut être que nuisible, à moins qu'elle ne serve à faire marier avantageusement une fille. Mais comment y servira-t-elle si elle n'est soutenue par le mérite et par la vertu ? Elle ne peut espérer d'épouser qu'un jeune fou avec qui elle sera malheureuse, à moins que sa sagesse et sa modestie ne la fassent rechercher par des hommes d'un esprit réglé, et sensibles aux qualités solides. Les personnes qui tirent toute leur gloire de leur beauté, deviennent bientôt ridicules ; elles arrivent, sans qu'elles s'en apperçoivent, à un certain âge où leur beauté se flétrit, et elles sont encore charmées d'elles-mêmes, quoique le monde ne le soit plus.

Faites-lui également connoître, que les véritables graces ne dépendent point d'une parure vaine et affectée. Inspirez-lui par votre exemple le goût de cette simplicité d'habits si noble, si gracieuse, si convenable aux mœurs chrétiennes. Qu'en se prêtant à l'usage présent, elle sache ce qu'il en faut penser ; et qu'en satisfaisant

à la mode, comme à une servitude fâcheuse, elle ne lui donne que ce qu'elle ne peut lui refuser raisonnablement. Donnez-lui sur-tout de l'horreur pour les nudités de gorge et toutes les autres immodesties, source funeste de tant de péchés et de scandales. On ne se les permet que par vanité et par un desir effréné de plaire. Mais quand on cherche à plaire, que prétend-on ? n'est-ce pas d'exciter les passions des hommes ? Les tient-on dans ses mains, pour les arrêter, si elles vont trop loin ? et n'y vont-elles pas toujours, pour peu qu'elles soient allumées ? Ne doit-on pas s'imputer toutes les suites d'un incendie qu'on a occasionné, d'un poison subtil et mortel qu'on a préparé et fait prendre ? Ajoutez à vos leçons les exemples des personnes, à qui leur immodestie a fait tort pour leur réputation et pour leur établissement, ainsi que de celles que leur modestie a rendues recommandables. Racontez-lui le trait magnanime d'une jeune demoiselle de Franche-Comté.

Elle s'appeloit *Angélique*, avoit beaucoup d'esprit et encore plus de vanité. Mais ayant un jour entendu prêcher contre le luxe et l'immodestie des habits, elle vint se confesser à ce prédicateur. Il lui dit des choses si solides et si touchantes, que dès

le lendemain elle quitta ses vanités et s'habilla d'une manière plus modeste. Sa mère surprise de ce changement, la reprit de ce qu'elle ne s'habilloit pas comme les autres fois. *Angélique* lui répondit qu'un prédicateur à qui elle s'étoit confessée, le lui avoit défendu. La mère alla trouver le prédicateur, et lui demanda, s'il étoit vrai qu'il eût défendu à sa fille de s'habiller selon la belle mode. Je ne sais point, répondit le prédicateur ce que j'ai dit à votre fille : il vous doit suffire que je vous dise que Dieu ne défend point de s'habiller selon la mode, lorsque cette mode est innocente ; mais que Dieu défend de s'habiller selon la mode, lorsqu'elle est criminelle ou dangereuse. C'est, par exemple, répondit le prédicateur, de porter des habits trop ouverts, d'orner sa tête de frisures, de mouches, de fard, ou d'autres parures toutes vaines, de porter des vêtemens trop riches, qui ne ressentent que l'orgueil et le faste. Il lui expliqua ensuite les dangers de ces modes, et les scandales qui en naissent. Mon Père, lui dit cette femme, si mon confesseur m'en eût dit autant que vous, j'en aurois été plus sage. Mon confesseur est cependant un savant homme; mais de quoi me sert-il qu'il soit savant, s'il me laisse vivre à ma liberté, et dans le danger du salut? Lorsque

cette dame qui avoit de la religion fut de retour, elle dit à *Angélique* : Ma fille remerciez Dieu d'avoir trouvé un tel confesseur, et suivez ses avis.

*Angélique* eut beaucoup de combats à soutenir de la part des autres demoiselles, qui la traitoient de ridicule. Mais le plus rude assaut qu'elle soutint, fut, au bout de deux ans, dans une compagnie de plusieurs dames, qui entreprirent de lui faire changer de sentiment.

Pourquoi, lui dirent-elles, ne vous habillez-vous pas comme les autres ? *Je ne suis pas obligé de faire comme les autres*, répondit *Angélique ; je m'habille comme celles que je crois faire mieux, et non pas comme celles qui font mal.* Eh quoi ! lui dit une dame, faisons-nous mal de nous habiller comme vous voyez ? *Oui, sans doute, vous faites mal, parce que vous êtes un sujet de scandale et de péché pour ceux qui vous regardent.* Pour moi, répliqua la dame, je m'habille à ma façon ; tant pis pour ceux qui ont de mauvaises pensées. *Tant pis pour vous aussi*, reprit *Angélique ; puisque vous leur en donnez l'occasion. Si nous devons craindre de pécher nous-mêmes, nous ne devons pas moins craindre de faire pécher les autres.* Quoi qu'il en soit de vos bonnes raisons, lui dit une autre dame, si vous ne vous habillez plus comme

nous, vos amies vous quitteront, et vous n'oserez plus vous trouver dans les belles compagnies et dans les bals. *J'aime mieux*, répondit *Angélique*, *la compagnie de ma chère mère, de mes sœurs et de quelques filles sages, que ces belles compagnies, où l'on ne fait que jouer, médire et s'ennuyer. Pour ce qui est des bals, j'en suis dégoûtée; j'ai failli à m'y perdre; il n'y a déjà que trop de filles mondaines pour y aller, et pour scandaliser, sans que je m'y trouve.*

Oh! après tout, lui dit une autre dame, vous reprendrez notre mode; car si vous vous habilliez comme nous, vous en seriez bien plus agréable. *Vraiment*, reprit *Angélique*, *je ne m'habille pas pour paroître agréable, mais pour me couvrir. Les vrais agrémens d'une fille ne consistent pas dans les habits, mais dans la vertu. Au reste, Madame, si vous pensez de la sorte, permettez que je vous dise, avec le respect qui vous est dû, que vous ne pensez pas en chrétienne. Une dame protestante de ma connoissance me dit, il y a quelques mois, qu'elle étoit très-mal édifiée de voir la manière dont la plupart de nos dames sont habillées; que dans son pays les personnes du sexe, même de qualité, n'affectoient jamais de paroître, la gorge et les épaules tant soit peu découvertes; et qu'il étoit honteux que dans une Religion*

*aussi sainte que la nôtre, on souffrît de pareils abus contre la modestie.*

Une dame de la compagnie, qui n'avoit encore rien dit, (c'étoit une jeune marquise), écoutoit tout ce que disoit *Angélique.* Tout d'un coup cette dame vint l'embrasser : Ah ! ma chère enfant, lui dit-elle, que je vous estime d'avoir les sentimens que vous avez ; soutenez-vous dans ces nobles et pieux sentimens. Ensuite cette dame adressant la parole aux autres, leur dit : En vérité, n'est-il pas honteux pour nous, qu'une jeune fille de dix-huit ans nous fasse la leçon, et qu'elle ait plus de courage que nous ? Son exemple sera un jour notre condamnation. Que nous sommes aveugles d'embarrasser notre conscience, de nous captiver à suivre tant de modes gênantes, et de nous rendre les martyres de la folie du monde, pour plaire à de sots flatteurs, qui dans leurs cœurs se moquent de nous ?

Racontez-lui une autre fois l'histoire malheureuse et tragique de la fille de *Jacob*, qui éprouva combien il est dangereux et souvent funeste pour les jeunes personnes du sexe, de se trouver dans les spectacles et les assemblées mondaines, et qu'on ne doit pas aimer à voir, quand on risque

trop à être vu. Le déshonneur de *Dina*, le massacre de tous les habitans d'une grande ville, devenus les victimes de leur bonne foi et d'une perfidie sacrilége, les horreurs d'un pillage général, les alarmes, la fuite précipitée et les chagrins douloureux d'un père, furent les tristes suites d'une vanité et d'une curiosité indiscrètes.

La jalousie est un autre écueil, qui n'est pas moins à craindre pour les filles et pour les femmes mêmes. Elle a d'ordinaire à sa suite la médisance et la haine, sentimens les plus indignes qui puissent entrer dans le cœur de l'homme. Il y a des femmes, qui ne peuvent souffrir qu'on dise devant elles du bien d'une autre ; et cela est si connu dans le monde, que les hommes se croient obligés de garder des mesures sur cela, quand ils se trouvent avec des femmes qu'ils considèrent. Quelle honte ! et ne devez-vous pas rougir de cette foiblesse ? Est-ce que les louanges qu'on donne à la beauté d'une autre, détruisent celle que vous avez ; et n'y a-t-il que vous dans le monde, qui deviez être belle ? Si vous vous croyez digne des louanges qu'on donne devant vous à une autre fille ou femme, ne devez-vous pas être bien aise de vous entendre louer, sans qu'il en coûte rien à votre modestie ? Si on la flatte, que vous

importe ? ou plutôt cela ne tourne-t-il pas même à votre gloire ? Mais l'amour propre n'entend point raison : il croit qu'on lui fait tort, et que c'est un vol ou une injustice. La jalousie se déchaîne contre celle qui en est l'objet, et ne manque pas de relever ses défauts ; heureuse encore, si l'on ne lance contre elle que les traits perçans de la médisance, et si l'on n'a pas aussi recours à ceux de sa criminelle sœur ! La personne blessée, instruite de quelle main vient le coup, se venge à son tour, et souvent d'une manière plus sensible et plus douloureuse. C'est ainsi que les femmes se perdent et se déchirent les unes les autres.

Ne les imitez pas. Dites du bien de vos rivales même en beauté, ou du moins n'en dites jamais de mal. Sans cela, fussiez-vous la plus belle personne du monde, vous passerez pour jalouse, et vous deviendrez l'objet du ridicule et du mépris général. Il faut plus d'esprit pour louer que pour médire ; et quand cela ne seroit pas, ne vaudroit-il pas mieux en montrer moins et cacher les défauts de son cœur, que de vouloir briller aux dépens des autres ?

Gardez-vous même en toute chose de vouloir faire parade d'esprit. Une fille ne doit parler que pour de vrais besoins, avec un air

de doute et de déférence; elle ne doit pas même parler des choses qui sont au-dessus de la portée commune des filles, quoiqu'elle en soit instruite. Qu'elle ait de la mémoire, des tours plaisans, de la facilité à parler avec grace, toutes ces qualités lui seront communes avec un grand nombre d'autres femmes fort peu sensées et fort méprisables : mais qu'elle ait une conduite exacte et suivie, un esprit égal et réglé ; qu'elle sache se taire et bien gouverner les choses qui lui sont confiées. Ces qualités si rares la distingueront des autres personnes de son sexe, et lui feront infiniment plus d'honneur. Si elle a de l'esprit ; quelque soin qu'elle prenne de le cacher, on s'en appercevra bien vite.

Telle est la bizarrerie des hommes : la stupidité déplaît, et souvent l'opposé ne plaît guère davantage. C'est pour cela que plus on a d'esprit, moins on doit s'empresser de le faire voir. La modestie a quelque chose d'insinuant et de doux, qui désarme l'envie. On regarde la présomption comme un tyran, qui veut dominer et l'emporter : on se réunit contre elle, et de quelque capacité qu'elle soit soutenue, il faut à la fin qu'elle succombe sous le nombre des ennemis qu'elle s'est faits.

Ne montrez jamais trop de délicatesse et de dégoût pour certaines personnes : cela vous feroit infailliblement haïr et mépriser. Le bon goût consiste à savoir s'accommoder aux choses et aux personnes. Le dégoût et l'ennui sont moins une délicatesse louable, qu'une foiblesse puérile d'un esprit malade. Puisqu'on doit vivre souvent avec des gens grossiers, et dans des occupations qui ne font pas toujours plaisir ; la raison, qui est la seule bonne délicatesse, veut qu'on se rende en quelque sorte grossiers avec ceux qui le sont, et qu'on se conforme aux circonstances. Un esprit qui goûte la politesse, mais qui sait s'élever au-dessus d'elle dans le besoin, est infiniment supérieur aux esprits délicats qui se laissent maîtriser par leurs dégoûts et leurs caprices.

Enfin, ce qui reste à faire, c'est de rendre une fille exacte et attentive à observer les règles de la bienséance. On peut juger du mérite de cette qualité, par le respect que les plus déréglés même ont pour elle. On ne la choque point, qu'on ne voie aussitôt un soulèvement général. Les jeunes personnes y manquent souvent, et il est à propos de les en avertir. Elles en trouveront, dans les *Études des demoiselles*, un petit traité qui leur apprendra ce qu'elles

ne peuvent se dispenser de savoir et de pratiquer. Mais comme ce point est un des plus importans dans l'ordre de la société, nous allons, en faveur de ceux qui n'ont pas l'ouvrage, rapporter ici ce qui nous y a paru d'essentiel.

« La bienséance consiste à conformer nos paroles, nos actions, nos manières, à la raison et à l'honnêteté. Elle fait que ce que nous faisons sied toujours bien, ainsi que la manière dont nous le faisons. C'est elle qui règle tout, qui nous fait placer où il faut ce que nous faisons de bien, et qui nous empêche de faire le mal. Elle perfectionne en quelque sorte toutes nos actions, et donne un prix même à nos vertus, et de l'intérêt aux choses qui paroissent les plus indifférentes. Elle assimile nos actions et nos paroles à notre âge, à notre état présent, à notre profession, aux personnes avec qui nous traitons, aux lieux et aux temps où nous sommes. »

« C'est elle encore qui met chaque chose en sa place, et évite les contre-temps. Si on la consultoit toujours, on ne verroit pas faire tant de fautes dans le monde; on ne verroit pas en particulier tant de femmes faire les jeunes quand elles ne le sont plus, ni tant de jeunes personnes affecter un sérieux qui n'est pas de leur

âge ; ce qui donne lieu au ridicule. Les caractères empruntés ou déplacés ne plaisent point. « Puisque vous êtes jeune, dit l'Auteur de l'*Instruction à une Princesse* ; faites le personnage qu'on doit faire quand on est jeune : aimez la joie et les plaisirs décens ; trouvez - vous aux fêtes et aux amusemens permis. Pourvu que vous ne vous y abandonniez pas avec excès, on ne sauroit blâmer votre conduite. »

« Il est bon pourtant de se défier de ces jours - là, et de les regarder comme des occasions où la vertu est toujours un peu exposée. Les personnes qui se présentent à nos yeux dans ce temps - là, ont dessein de plaire ; on a à peu près la même pensée ; et c'est de cette envie mutuelle qu'on a de se plaire les uns aux autres, et de cette rencontre de joie et de plaisirs, que naît d'ordinaire cette passion qui désordonne le cœur et qui a fait tant de désordres dans le monde. »

« Le moyen de s'en garantir, c'est de vivre toujours avec quelque défiance d'un ennemi, qui est d'autant plus dangereux qu'il a le don de plaire ; c'est de se faire une loi rigoureuse de son devoir, de préférer sa réputation à toutes choses, et d'avoir la délicatesse la plus sensible sur cela. »

Ce n'est point un défaut pour une demoiselle d'ignorer la musique, la danse, l'histoire et les sciences : mais c'en est un qu'on ne lui pardonne pas, d'ignorer et de blesser les bienséances.

On la blesse dans les paroles, par les choses qu'on dit, ou par les termes avec lesquels on s'exprime. *Philippe II*, roi d'Espagne, ayant fait arrêter son fils Dom *Carlos*, contre lequel on lui avoit inspiré des soupçons, on changea son appartement en une prison, où l'on croit qu'il le fit mourir. Le roi y vint, lorsqu'on démeubloit tout; et voyant le jeune prince se livrer au désespoir, à mesure qu'on dégarnissoit sa chambre, où on ne laissa pour tout meuble qu'un matelas à terre. *Ne vous troublez pas*, lui dit-il avec un air attendri, mais qui ne trompoit personne, *tout ce qu'on vous fait est pour votre bien.* Il ne choquoit pas moins les bienséances par cette affectation de douceur, si insultante et si déplacée, que *Charles-Quint* son père, lorsqu'il ordonna dans ses États des prières publiques et des processions pour la délivrance du pape *Clément VII*, que ses troupes tenoient à Rome enfermé et bloqué au château Saint-Ange.

Le même empereur manqua également aux bienséances à l'égard de *François I*; il

n'alla lui rendre visite qu'une seule fois dans sa prison de Madrid ; et ce ne fut même que dans la maladie, qu'avoit causée à ce prince le chagrin de se voir traiter si indignement. Cette démarche que l'honnêteté seule auroit dû lui commander, il ne la fit que lorsqu'on l'eut averti que son prisonnier étoit à l'extrémité, et parce qu'il craignoit de perdre la rançon, si le roi de France venoit à mourir. Un procédé si indécent, parut indigne au chancelier même de *Charles-Quint*.

Les termes grossiers, les juremens qu'on mèle aux conversations les plus indifférentes, ou qu'on profère dans la colère et le dépit, blessent tellement la modestie et la délicatesse des sentimens, qu'une demoiselle bien née se gardera d'en contracter jamais l'indécente habitude. Les injures portent avec elles un certain air de malhonnêteté, qui est plus que suffisant pour les faire supprimer à une femme qui a reçu quelque éducation. Mais les obscènes équivoques, dont on souille si souvent les conversations enjouées, sont encore plus dangereuses ; et ne sont pas moins contraires à la Religion et aux mœurs, qu'à la politesse et à la bienséance. Les chansons dont on amuse la plupart des compagnies, ne respirent que cette criminelle licence. Il en est, dit Mad. *le Prince de Beaumont*, des

mauvaises chansons, comme des mauvaises paroles: si j'entendois une fille les chanter, je ne pourrois m'empêcher d'en concevoir une opinion défavorable; et si j'étois homme, j'aimerois mieux épouser une fille pauvre que celle qui seroit libre en paroles où qui chanteroit de mauvaises chansons. C'est la marque d'un cœur gâté: elle feroit des sottises aussi volontiers qu'elle en dit.

Cependant les femmes, et même les jeunes filles chez qui la pudeur devroit être plus tendre et plus délicate, chantent avec une sorte d'impudence et sans rougir, ces sortes de chansons, malgré les équivoques qu'elles renferment, et peut-être à cause de ces équivoques: elles les chantent aussi souvent, aussi librement et avec le même goût; qu'elles en chantent d'autres à cause de la beauté des airs; comme si le soin qu'on a eu de mettre ces sales équivoques en vers et en musique, devoit les rendre recommandables, et comme si elles perdoient dans les chansons le sens impur qu'elles cachent dans le discours ordinaire. Quelque esprit qu'il puisse y avoir dans ces sortes d'équivoques, et il y en a beaucoup moins qu'on ne s'imagine, car rien n'est plus facile à trouver; une demoiselle chaste et modeste, qui veut se faire estimer des personnes même du monde, se les interdira

sévèrement ; et pour éviter les instances de gens dont le cœur gâté et corrompu se plaît dans cette fange infecte, elle n'en apprendra jamais aucune..

Il ne faut pas croire d'ailleurs que tout ce qui est esprit soit dans l'ordre de la bienséance. On peut dire des sottises avec esprit, et une raillerie ingénieuse et piquante n'en offense et n'en blesse que plus vivement. Ne cherchez jamais à briller aux dépens des autres : on pourra faire rire la compagnie, mais rarement on s'en fera estimer. N'affectez pas des airs dédaigneux et pleins de fierté, et soyez moins occupée à tirer avantage de vos bonnes qualités qu'à vous corriger de vos défauts. Ne vous prévalez point de votre figure : craignez bien plutôt les dangers où la beauté expose. C'est un présent du Ciel qu'il faut respecter dans vous-même, pour ne vous préparer aucun sujet de repentir. Il y a peu de femmes qui aient été belles, et qui ne doivent être fâchées de l'avoir été.

Que la modestie et le bon goût paroissent dans tout votre ajustement. Songez moins à être parée qu'à être propre. Ne soyez le singe de personne dans vos habits non plus que dans vos manières. Qu'il y règne au contraire un air de sagesse et de bienséance, qui vous distingue.

Évitez le grands éclats de rire, et plus encore de rire de tout et sans sujet. Ne vous exposez point à la confusion de rire seule parmi des personnes, qui ont des sujets d'être sérieuses. Ne riez jamais la première de ce que vous allez dire ou de ce que vous dites ; ce seroit le moyen d'empêcher les autres d'en rire, quand même il mériteroit cette approbation.

Écoutez beaucoup et parlez peu : prenez garde sur-tout d'interrompre ceux qui parlent.

Un regard, un sourire, un geste en certaines occasions, un maintien affecté, parler quand il faut se taire, ou se taire quand il faut parler, être gai sans raison ou immodérément, paroître s'ennuyer ou distrait et bâiller : tout cela est contre la bienséance.

C'est la blesser encore, que d'aborder avec un air enjoué des personnes malades ou qu'on sait avoir des sujets de tristesse ; d'être sombre au contraire et chagrin avec ceux qui sont dans la joie d'une fête, d'un festin, d'un heureux succès.

Évitez la lenteur compassée ou la trop grande précipitation dans vos paroles, le ton haut et décisif, les complimens fades. Ne vous épuisez pas en admiration ni en louanges, comme si vous n'aviez jamais

rien vu, quand on montre dans la compagnie quelque bijou ou d'autres choses curieuses : mais aussi ne témoignez pas non plus alors de la froideur, ni une indifférence qui choqueroit. Il faut louer et estimer ce qui le mérite.

Une demoiselle qui veut se conformer aux règles de la bienséance, doit prendre garde à la qualité de la personne avec qui elle parle, aux temps, aux lieux, aux circonstances.

Que tous ses entretiens soient guidés par la retenue, et annoncent le respect dont elle veut persuader la personne avec qui elle converse. Qu'elle évite une trop grande familiarité qui déplairoit ou pourroit donner mauvaise opinion d'elle. La familiarité est une liberté que des personnes qui parlent et agissent ensemble, prennent entre elles : liberté qui, par une convention tacite et réciproque fait prendre en bonne part, ce qui choqueroit sans cela. D'inférieur à supérieur la familiarité est une effronterie ; et si l'on ne se connoît point, c'est une insolence. De supérieur à inférieur, la familiarité doit être sans bassese et avec une certaine dignité, de peur qu'il n'en abuse, mais toujours obligeante et honnête.

Le salut étant la première marque du respect, la révérence ne doit jamais être ni

courte ni trop précipitée, mais basse et grave. On peut même s'incliner un peu du corps, quand on ne fait que passer.

Un marcher modeste sied à une fille : il ne doit être ni trop lent ni trop précipité. Il faut qu'elle évite de frapper fortement la terre ou le plancher avec ses pieds, de marcher comme si elle dansoit, et de tourner la vue de tous côtés.

Comme les yeux sont l'image de l'ame, que vos regards soient doux, modestes, naturels, sans affectation, en sorte qu'on ne remarque en vous aucune passion ou affection déréglée. Ne soyez ni volage ni évaporée, et méprisez tellement celles qui le sont, que vous ne les imitiez et ne les fréquentiez jamais.

Tenez-vous toujours droite, et accoutumez-vous à cette situation ; elle est d'abord un peu gênante, mais elle donne beaucoup de grace au corps, et contribue à la santé.

Enfin, observez la bienséance avec les enfans même. Quoiqu'ils ne soient pas encore capables de faire le juste discernement de nos actions, nous ne devons pas laisser d'être circonspect en leur présence, afin de n'accoutumer leurs yeux à rien d'indécent et d'irrégulier.

## V. *Vertus et Qualités nécessaires aux Filles.*

---

### I. *La Religion.*

Quoique cette première vertu doive être commune aux deux Sexes, on peut dire qu'elle est en quelque sorte encore plus nécessaire aux femmes, parce qu'elles en ont plus souvent besoin pour les soutenir contre leur propre foiblesse, et pour leur alléger le joug de la dépendance à laquelle la nature et les institutions des hommes les ont soumises. Aussi Mad. la marquise *de Lambert* commence-t-elle par-là les excellens *Avis* qu'elle donne à sa fille, et d'où nous allons tirer presque tout ce que nous dirons sur les vertus et les qualités nécessaires aux filles. Il est beau de voir une mère, et sur-tout une dame du grand monde, donner à sa fille, et dans sa personne à toutes celles de son sexe, des leçons de vertu, de sagesse et de conduite; source de leur vraie gloire et de leur bonheur. C'est dans cette vue que nous avons cru devoir les rapporter ici, en omettant ce qui est moins essentiel, et en rectifiant ce qui n'est pas assez exact.

« Vous arrivez dans le monde. Venez-y, ma fille, avec des principes : vous ne sauriez trop vous fortifier contre ce qui vous attend. Apportez-y toute votre Religion : nourrissez-la dans votre cœur par des sentimens ; soutenez-la de même par des réflexions et par des lectures convenables. Rien n'est plus heureux ni plus nécessaire, que d'être bien convaincu et pénétré des sentimens religieux, qui assurent tous les devoirs qui répondent de nous à nous-mêmes, et qui sont notre garant envers les autres. De quel secours la Religion ne vous sera-t-elle pas contre les disgraces qui vous menacent ? car un certain nombre de malheurs vous est destiné. Un ancien disoit, qu'il s'enveloppoit du manteau de sa vertu. Enveloppez-vous de celui de votre Religion : elle vous sera d'un grand secours contre les foiblesses de la jeunesse, et un asile assuré dans un âge plus avancé.

Les femmes, qui n'ont nourri leur esprit que des maximes du siècle, tombent dans un grand vide, en avançant dans l'âge. Le monde les quitte, et leur raison leur ordonne aussi de le quitter. A quoi se prendre ? Le passé fournit des regrets, le présent des chagrins, et l'avenir des craintes. La Religion seule calme tout, et console de tout. En vous réconciliant à Dieu, elle

vous réconcilie avec le monde et avec vous-même.

Il ne suffit pas, dit judicieusement M. *de La Chétardie*, dans son *Instruction à une jeune Princesse*, d'apprendre à bien vivre, il faut apprendre à bien mourir. La mort est le couronnement de l'œuvre. Il est fort inutile d'avoir vécu avec une approbation universelle, si le dernier moment qui ferme la vie, est un moment de réprobation, d'autant plus funeste qu'il est sans espoir de retour. Je ne voudrois pas vous conseiller pourtant, à l'âge où vous êtes, de vous appliquer à cette pensée avec trop de méditation : elle a quelque chose de si terrible, qu'elle est capable de renverser les ames les plus fortes. Le célèbre solitaire *Arsène* avoit abandonné la Cour à l'âge de quarante ans, pour se retirer dans un désert où il vécut cinquante-cinq années dans les exercices de la plus austère pénitence. Étant près de mourir, deux de ses disciples qui le virent pleurer, lui dirent : est-ce que vous craignez la mort, notre père? *Oui vraiment*, leur répondit-il, *je la crains très-fort ; et depuis que je suis religieux, cette frayeur ne m'a jamais quitté un moment.*

Cette crainte que les promesses de la Foi et le consolant témoignage d'une bonne vie peuvent beaucoup tempérer et adoucir,

ne doit pas sans doute nous occuper toujours. Je voudrois seulement, ajoute l'Instituteur qu'on vient de citer, que vous fissiez quelquefois réflexion que la mort vient à l'heure qu'on y pense le moins; que la jeunesse n'est pas une caution bien assurée contre elle; que du moins, lorsque cette pensée vous entre dans l'esprit, au lieu de la bannir comme une idée fâcheuse, vous la regardassiez comme une grace qui vient frapper à la porte de votre cœur. Je voudrois que vous songeassiez une fois tous les jours, que l'affaire du Salut est l'affaire la plus importante de la vie; que personne ne la peut faire pour un autre; que ce n'est point le hasard qui en décide, et qu'il est insensé de mépriser des malheurs qui ne finissent jamais.

On a dit que la dévotion étoit le foible de la vieillesse. Pour moi, dit Mad. *de Lambert*, je crois qu'elle en est le soutien. C'est un sentiment décent, et le seul nécessaire. Le joug de la Religion n'est pas un fardeau, mais un secours. Préparez-vous, ma fille, une vieillesse heureuse par une jeunesse innocente. Souvenez-vous que le bel âge n'est qu'une fleur que vous verrez changer: les graces vous abandonneront, la santé s'évanouira, la vieillesse viendra effacer les fleurs de votre visage. Quelque

jeune que vous soyiez, ce qui vient avec tant de rapidité, n'est pas loin de vous.

Une jeune personne qui entre dans le monde a une haute idée du bonheur qu'il lui prépare : elle cherche à la remplir ; c'est la source de ses inquiétudes : elle court après son idée. Elle espère un bonheur parfait ; c'est ce qui fait la légéreté et l'inconstance.

Pour fixer vos desirs, pensez que vous ne trouverez point hors de vous de bonheur solide ni durable. Les honneurs et les richesses ne se font point sentir long-temps ; leur possession donne de nouveaux desirs : l'habitude aux plaisirs les fait disparoître. Avant de les avoir goûtés, vous pouvez vous en passer ; au lieu que la possession vous a rendu nécessaire ce qui étoit superflu : vous êtes plus mal à votre aise que vous n'étiez devant (*) : en les possédant, vous vous y accoutumez, et en les perdant, ils vous laissent du vide et du besoin.

On y gagneroit, si on pouvoit tout d'un coup tirer de sa raison tout ce qu'il faut pour son bonheur. L'expérience nous instruit quelquefois un peu cher ; épargnez-

(*) *Auparavant* eût été mieux et plus exact : *devant* ne s'emploie plus guère que pour signifier *en présence*, ou *vis-à-vis*.

vous

vous ce qu'elle coûte, et dites-vous de de bonne heure, d'une manière ferme et qui vous fixe : la vraie félicité est dans la paix de l'ame, dans la raison, dans l'accomplissement de nos devoirs.

Ces réflexions sont trop fortes pour une jeune personne, et regardent un âge plus avancé; cependant je vous en crois capable : mais de plus, c'est moi qui m'instruis. Nous ne pouvons graver trop profondément en nous des préceptes de sagesse : la trace qu'ils font est toujours légère : mais il faut convenir que ceux qui s'occupent de réflexions et qui se remplissent le cœur de principes, sont plus près de la vertu que ceux qui les rejettent. Si nous sommes assez malheureuses pour manquer à notre devoir, au moins faut-il l'aimer. Faisons-nous donc, ma fille, de ces préceptes une aide continuelle pour la vertu. Nous avons tant d'intérêt à pratiquer la vertu, que nous ne devons jamais la regarder comme notre ennemie, mais comme la source du bonheur, de la gloire et de la paix.

---

## II. *L'Honneur.*

Il y a, dit-on, deux préjugés auxquels il faut obéir, la Religion et l'honneur. C'est mal parler que de traiter la Religion de préjugé : le préjugé est une opinion qui peut servir à l'erreur comme à la vérité : ce terme ne doit s'appliquer qu'aux choses incertaines ; et la Religion ne l'est pas. Quoique l'honneur soit l'ouvrage des hommes, rien n'est plus réel que les maux que souffrent ceux qui ont voulu s'y dérober : fortifiez donc en vous ce préjugé de l'honneur, et que votre délicatesse le porte jusqu'au scrupule. Ce sont les petites précautions qui conservent les grandes vertus. Soyez jalouse de garder chèrement tout l'éclat de votre honneur. Pensez que c'est le plus bel ornement de votre sexe, mais que c'est une tendre fleur que le moindre souffle ternit. Ne vous relâchez point sur ces principes.

Ne regardez pas la vertu des femmes, comme une vertu ordonnée par l'usage. Ne vous accoutumez pas à croire qu'il suffit de se dérober aux yeux du monde, pour payer le tribut que vous devez à vos obligations. Vous avez deux tribunaux inévitables devant lesquels vous devez passer : la conscience et le monde. Vous pouvez

échapper au monde, mais vous n'échapperez pas à la conscience. Vous vous devez à vous-même le témoignage que vous êtes une honnête personne. Il ne faut pourtant pas abandonner l'approbation publique, parce que du mépris de la réputation naît le mépris de la vertu.

Quand vous aurez quelque usage du monde, vous connoîtrez qu'il n'est pas nécessaire d'être menacée par les lois pour vous contenir dans votre devoir : l'exemple de celles qui se sont relâchées, les malheurs qui les ont suivies de si près, suffiroient pour arrêter le penchant le plus rapide ; car il n'y a pas une femme galante qui, si elle veut être sincère, ne vous avoue que c'est le plus grand malheur du monde de s'être oubliée.

La honte est un sentiment, dont on peut tirer de grands avantages, en la ménageant bien. Elle nous détourne du mal par la crainte du déshonneur. Il faut l'avouer, cette honte est quelquefois le plus fidelle gardien de la vertu des femmes : très-peu sont vertueuses pour la vertu même.

Malheureusement la crainte du monde ; qui étoit autrefois une espèce de Divinité, dont les femmes ne recevoient pas un foible secours, n'a plus sur elles un égal empire. Peu à peu cette crainte a cédé aux

mauvais exemples; et l'on ne rougit plus, parce qu'il y en a trop qui auroient à rougir. Quelle égide restera-t-il donc à une jeune personne, qui est à la merci de ses passions ou de celles qu'elle a fait naître, et qui n'est retenue ni par la crainte de Dieu ni par celle du monde? Qu'il est difficile, si à la jeunesse elle réunit les avantages de la figure, qu'exposée à mille desirs, dont sa beauté est la cause innocente et malheureuse, elle puisse faire une longue résistance, quand elle n'a que sa raison pour appui?

« Ce n'est pas, dit l'Auteur de l'*Instruction* que nous avons déjà citée, qu'on doive regarder la beauté comme un malheur; c'est un don du Ciel, et on ne lui en doit pas moins de reconnoissance que des autres qu'il nous dispense. Il faut en avoir soin; mais ne pas en être esclave, et toujours être prêt à y renoncer, quand il plaira à la Providence de la faire perdre. Il est vrai que celles qui ne sont pas nées avec cet avantage, sont moins exposées: mais aussi peut-on dire qu'elles ont moins de mérite. Leur sagesse est une espèce de sagesse forcée, dont on leur tient peu de compte; et quand elles sont assez malheureuses pour tomber dans le désordre, quel mépris ne s'attirent-elles pas?

« Quelle pitié, de voir des femmes passer la moitié de leur vie à leur toilette, borner leur ambition au soin de leur visage, et quelquefois dans un temps où la beauté les a abandonnées sans espoir de retour ? N'attendez pas à l'extrémité pour renoncer à la vôtre, faites-vous un mérite de vous en être détachée dans un temps où vous avez encore quelques années devant vous. Je sais bien que le conseil que je vous donne sur cela, est un conseil, anticipé, et que vous êtes dans un âge où votre beauté attend encore du secours du côté des années : mais vous ne sauriez vous accoutumer de trop bonne heure à vous en détacher ; j'ose vous dire même, en cas que vous fussiez capable d'être touchée d'un pareil intérêt, que c'est le moyen de paroître plus long-temps belle. Tel qui auroit peine à convenir de votre beauté, vous en trouvera plus que vous n'en avez, quand vous serez la première à y renoncer. »

« Je ne m'oppose point à ces sortes d'ajustemens, qui conviennent aux personnes de votre rang et de votre âge. Puisque l'usage les a établis et que le Ciel vous a fait naître pour vivre dans le monde, il y a quelque sorte de sagesse à s'accommoder à ses manières. Après tout, ne n'est pas un ruban ou une boucle de plus, qui

causent le désordre : un geste indécent, un regard étudié, une contenance affectée, le dessein qu'on forme sur un cœur qu'on veut sacrifier à son orgueil ; voilà ce qui est infiniment plus à craindre. C'est en tenant cette conduite, qu'on se met bientôt au nombre des conquêtes. Ce n'est pas non plus par-là qu'on plaît aux honnêtes gens, et ce n'est pourtant qu'à ceux-là qu'on doit desirer de plaire. Mais quelque avantage qu'il y ait d'avoir leur approbation, je ne veux pas que vous la cherchiez avec empressement. Je veux que ce soit votre mérite qui vous l'obtienne ; je veux que, lorsque vous donnerez à votre personne de ces sortes de soins que la coutume a permis aux dames, votre ajustement soit pour tout le monde et qu'il ne soit pour personne en particulier ; que votre unique dessein soit de ne rien faire qui ne soit dans les règles de la bienséance ; qu'il paroisse dans toutes vos actions un air de sagesse et de modestie qui charme ceux qui vous approchent ; que vos manières soient honnêtes ; et que votre fierté ne s'exerce que sur les personnes qui sont capables de vous manquer de respect. »

« De vous dire quel doit être le caractère de votre esprit, c'est ce qui n'est pas aisé à déterminer : cela dépend du tempérament.

Ce que je puis vous répondre, c'est que si le vôtre dépendoit de mon choix, vous seriez plus sérieuse qu'enjouée. Ce n'est pas que les enjouées n'aient leur mérite : mais la saison de l'enjouement passe si vîte, que j'ai lieu de croire que ce qui a le plus l'air de la sagesse est préférable. Que les sérieuses ne se prévalent pas de ce que je dis : elles ont leur sujet de craindre comme les autres. Le feu des enjouées est un feu qui s'évapore, qui ne menace que l'esprit ; il n'en est pas de même des sérieuses. Comme elles sont plus capables de s'attacher, et que ceux qui forment des desseins sur leur cœur, se croient à couvert de la légéreté, elles sont aussi plus exposées. »

« C'est dans ces occasions, où il faut être extrêmement en garde. Les commencemens de l'amour ont quelque chose de si honnête entre deux personnes qui ont du mérite ; il est si naturel d'aimer ce qui nous paroît aimable quand on s'en croit aimé ; qu'on ne sauroit prendre trop de précaution contre une passion, dont il est aussi difficile d'arrêter le cours, qu'il est aisé de s'opposer à sa naissance. »

« Le moyen de vous en garantir, c'est de couper chemin de bonne heure à ces sortes de commencemens ; d'en regarder la suite avec frayeur, et de songer que votre

destinée dépend moins de vous, que de la volonté de ceux qui vous ont mis au monde. Je ne prétends pas pour cela, que vous ayiez une vertu sombre et farouche, qui vous fasse regarder les hommes comme des ennemis, ni que vous receviez leurs douceurs comme des injures : pourvu qu'elles ne soient pas outrées, qu'il y entre de l'esprit et du respect, elles ne doivent pas vous déplaire. La question est de savoir comment vous y devez répondre. »

« C'est là où votre esprit aura besoin de toute sa délicatesse. Il faut bien se garder de faire durer ces sortes de conversations, il faut répondre seulement un mot ou deux ; accompagner cela de quelques manières obligeantes, et changer promptement de matière. Il n'appartient qu'aux provinciales de faire assaut de bel esprit, et de se faire un point d'honneur de demeurer les dernières sur le champ de bataille. »

« Ce n'est pas toujours dans la vivacité des réparties, que l'esprit des dames se fait remarquer davantage. Dans les choses où elles ne doivent point répondre, il suffit qu'elles fassent connoître qu'elles les entendent, et que ce n'est que par sagesse qu'elles n'y répondent pas. Il y a plus de

mérite qu'on ne croit dans cette sorte de retenue ; car enfin on aime ses pensées. Elles naissent même quelquefois avec tant de précipitation, qu'on a peine à les retenir ; et quand il faut les étouffer, il n'est pas douteux qu'il n'en coûte. »

« Défiez-vous sur-tout de l'amour propre, et n'ayez pas la foiblesse d'une infinité de filles et de femmes, qui sont si enivrées d'elles-mêmes, qu'elles croient qu'on ne sauroit les regarder sans prendre de l'amour. Entre penser ainsi et desirer d'en donner, il n'y a pas beaucoup de différence ; et quand on en est là, on n'est pas fort éloigné d'en prendre, et ce mauvais jeu, qui croit prendre, est toujours pris. »

« Quelque belle que vous puissiez être, rejetez bien loin de vous ces sortes d'imaginations, qui n'ont souvent d'autre fondement réel que la vanité. Mais je veux que vous soyiez convaincue de la passion d'un honnête homme pour vous. Quelle gloire vous revient-il de l'avoir rendu malheureux ? Car enfin si vous avez de la vertu, vous ne devez pas souffrir qu'il vous parle de sa passion ; et vous devez même éviter sa présence, de crainte que la vue d'un objet qui souffre pour l'amour de vous, ne trouble la tranquillité de votre ame, et ne vous oblige à des compassions qui

peut-être à la fin se changeroient en tendresse. »

« Ne m'alléguez point qu'il ne vous semble pas qu'on fasse beaucoup de différence entre les femmes qui tiennent une conduite régulière et celles qui vivent avec plus de licence ; qu'il vous paroît qu'elles sont reçues par-tout comme les autres, et qu'on leur fait le même visage. Il est vrai qu'autrefois une personne, qui auroit été jalouse de sa réputation, se seroit bien gardée de se trouver avec une femme dont on auroit seulement soupçonné la vertu. Mais si depuis quelque temps on s'est un peu relâché là-dessus, cela n'empêche pas qu'on ne mette toujours une grande distinction entre une femme sage et celle qui ne l'est point, entre l'impudence du vice et la modestie de la vertu. »

### III. *La Pudeur.*

Que la modestie la plus rigide accompagne toutes vos actions, qu'elle se répande sur toutes vos manières, qu'elle pare et embellisse toute votre personne. Il y a de grandes vertus qui, portées à un certain degré, font pardonner bien des défauts : la suprême valeur dans les hommes, et l'extrême pudeur dans les femmes. On pardonnoit tout à *Agrippine*, femme de *Germanicus*,

en faveur de sa chasteté. Cette Princesse étoit ambitieuse et hautaine ; mais, dit *Tacite*, toutes ses passions étoient consacrées par la chasteté.

Ne croyez pourtant pas que votre seule vertu doive être la pudeur. Il y a bien des femmes qui n'en connoissent point d'autres, et qui se persuadent qu'elle les acquitte de tous les devoirs de la société. Elles se croient en droit de manquer à tout le reste, et d'être impunément orgueilleuses et médisantes. Pensez au contraire, que c'est une vertu qui perd son plus grand lustre, si les autres ne l'accompagnent. Ne songez qu'à épurer vos sentimens. Qu'ils soient raisonnables et pleins d'honneur. Travaillez, en vous perfectionnant, à être contente de vous-même. C'est un revenu de plaisirs certains ; et vous aurez encore la louange et la bonne réputation de plus. Ayez de vraies vertus, vous trouverez assez d'approbateurs.

Les vertus d'éclat ne sont point le partage des femmes, mais bien les vertus simples et paisibles. La renommée ne se charge point de nous. Un Ancien dit que *les grandes vertus sont pour les hommes :* il ne donne aux femmes que le seul mérite d'être inconnues ; *et ce ne sont point celles*, dit-il, *qu'on loue le plus qui sont les mieux louées*,

*mais celles dont on ne parle point.* Quoi qu'il en soit de cette maxime, qui est peut-être fausse, tirons-en cette règle de conduite, que je crois vraie, c'est qu'il nous faut éviter le monde et l'éclat, qui prennent toujours sur la pudeur, et se contenter d'être son propre spectateur à soi-même.

Les vertus des femmes sont difficiles, parce que la gloire n'aide pas à les pratiquer. Vivre chez soi, ne régler que soi et sa famille, être simple, juste et modeste; vertus pénibles, parce qu'elles sont obscures. Il faut avoir bien du mérite pour fuir l'éclat, et bien du courage pour consentir à n'être vertueuse qu'à ses propres yeux. La grandeur et la réputation sont des soutiens à notre foiblesse : c'en est une, que de vouloir se distinguer et s'élever. Que la gloire n'entre donc pas dans les motifs de vos actions; c'est bien assez qu'elle en soit la récompense. La vraie gloire consiste à pouvoir s'en passer.

Il faut, ma fille, être persuadée que la perfection et le bonheur se tiennent; que vous ne serez heureuse que par la vertu, et presque jamais malheureuse que par le déréglement. Que chacun s'examine à la rigueur; il trouvera qu'il n'a jamais eu de douleur vive, qu'il n'y ait donné lieu par quelque défaut ou par le manque de quelque

vertu. Le chagrin suit toujours la perte de l'innocence; mais il est à la suite de la vertu un sentiment de douceur, qui paye comptant ceux qui lui sont fidelles.

IV. *Le Mérite.*

Que votre première parure soit la modestie : elle a de grands avantages. Elle augmente la beauté, et sert de voile à la laideur. La modestie est le supplément de la beauté.

Vous n'êtes pas née sans agrémens, mais vous n'êtes pas une beauté : cela vous oblige à faire provision de mérite ; on ne vous fera grace sur rien. La beauté a de grands avantages. Un Ancien dit, *que c'est le premier privilège de la nature ; que les belles personnes portent sur leur front des lettres de recommandation.* Si vous n'avez point ces avances, on vous jugera à la rigueur. Qu'il n'y ait donc rien dans votre air ni dans vos manières, qui fasse sentir que vous vous ignorez. L'air de confiance révolte dans une figure médiocre. Que rien ne sente l'art, ni dans vos discours ni dans vos ajustemens, ou qu'il soit difficilement apperçu : l'art le plus délicat ne se fait point sentir.

Il ne faut pas négliger les talens ni les agrémens, puisque les femmes sont destinées à plaire : mais il faut bien plus penser

à se donner un mérite solide, qu'à s'occuper de choses frivoles. Rien n'est plus court que le règne de la beauté; rien n'est plus triste que la suite de la vie des femmes qui n'ont su qu'être belles.

La beauté trompe la personne qui la possède : elle enivre l'ame. Cependant faites attention qu'il n'y a qu'un fort petit nombre d'années de différence entre une belle femme et celle qui ne l'est plus. Si l'on a commencé de s'attacher à vous par les agrémens, ramenez tout à l'amitié, et faites qu'on y demeure par le mérite.

Il est difficile de donner des règles certaines pour plaire. Les graces sans mérite ne plaisent pas long-temps, et le mérite sans graces peut se faire estimer sans toucher. Il faut donc que les femmes aient un mérite aimable, et qu'elles joignent les graces aux vertus.

## V. *La Propreté.*

Les filles naissent avec un desir violent de plaire. Comme elles trouvent fermés les chemins qui conduisent à la gloire et à l'autorité, elles prennent une autre route pour y arriver et se dédommager par les agrémens. Surmontez cette envie excessive de plaire; du moins ne la montrez pas. Il faut mettre des bornes aux ajustemens,

et ne pas s'en occuper : les véritables graces ne dépendent pas d'une parure trop recherchée. Il faut satisfaire à la mode comme à une servitude fâcheuse, et ne lui donner que ce qu'on ne peut lui refuser. La mode seroit raisonnable, si elle pouvoit se fixer à la perfection, à la commodité et à la bonne grace : mais changer toujours, c'est inconstance plutôt que bon goût. La propreté est un agrément, et tient son rang dans l'ordre des choses gracieuses : mais elle devient petitesse, dès qu'elle est outrée. Il est d'un meilleur esprit de se négliger sur les choses peu importantes, que de s'y rendre trop délicat.

## VI. *La Modération des plaisirs.*

Les jeunes personnes sont sujettes à s'ennuyer : comme elles ignorent tout, elles courent avec inquiétude vers les objets sensibles. L'ennui est pourtant le moindre des maux qu'elles aient à craindre. Les joies excessives ne sont point à la suite des vertus : tout ce qui s'appelle plaisir vif, est dangen. Quand on seroit assez retenu pour ne point blesser les bienséances, et pour demeurer dans les bornes prescrites à la pudeur ; dès que le plaisir du cœur s'est fait sentir, il répand dans l'ame je ne sais quelle douceur qui donne du dégoût pour tout ce qui

s'appelle vertu : il vous arrête et vous ralentit sur vos devoirs. Une jeune personne ne voit pas les suites de ce poison, dont le moindre effet est de troubler le repos de la vie, de gâter le goût et de rendre insipides tous les plaisirs simples. Dès qu'on a eu le malheur de s'accoutumer aux plaisirs vifs, on devient insensible aux plaisirs modérés. *La tempérance*, disoit un Ancien, *est la meilleure ouvrière de la volupté.* C'est elle qui fait la santé de l'ame et du corps. Avec elle, on a toujours une joie douce et agréable : on n'a besoin ni de spectacles ni de dépenses. D'ailleurs, les plaisirs modérés et innocens sont d'un usage meilleur et plus aisé : ils sont toujours prêts ; ils sont bienfaisans, ils ne se font point acheter trop cher. Les autres flattent, mais ils nuisent : le tempérament de l'ame s'altère et se gâte, comme celui du corps.

Ne cherchez donc pas les appareils des grands plaisirs ni des spectacles. Il n'y a point de dignité à se montrer toujours : il est encore difficile que l'exacte pudeur se conserve avec l'extrême dissipation ; et d'ailleurs ce n'est pas connoître ses intérêts : si vous avez de la beauté, il ne faut pas user le goût du public en vous montrant toujours. Ce qui plaisoit comme nouveau, déplaît bientôt comme commun. Il faut

encore être plus retenue, si vous êtes sans graces. La beauté prévient : on juge à la rigueur celle qui n'a pas ces avances. Le grand malheur de la laideur, c'est qu'elle éteint et qu'elle ensévelit le mérite des femmes. C'est une grande affaire, quand il faut que le mérite se fasse jour au travers d'un extérieur désagréable.

On se gâte le goût par les divertisssemens trop ardens : il faut ménager ses goûts, nous ne tenons à la vie que par eux. L'innocence les conserve, et le dérèglement les corrompt. Une lecture, un ouvrage, une conversation, fait sentir une joie plus pure que les plus bruyans plaisirs. Un cœur sain tire parti de tout, et tout pour lui se tourne en plaisirs. Quand on ne s'est pas gâté l'esprit et le cœur, par des sentimens qui séduisent l'imagination ni par aucune passion ardente, la joie se trouve aisément.

Il faut craindre ces grands ébranlemens de l'ame, qui préparent l'ennui et le dégoût. Quand vous ne vivez que pour les plaisirs, et qu'ils vous quittent, ou parce que votre goût cesse, ou parce que votre raison vous les défend ; l'ame tombe dans un grand vide. Si vous voulez donc faire durer vos plaisirs et vos amusemens, ne les faites servir que de délassement à des occupations

plus sérieuses. Soyez en société avec votre raison, et que l'absence des plaisirs ne vous laisse ni vide ni besoin.

## VII. *L'Économie.*

Mettez de la règle dans toutes vos vues et dans toutes vos actions : il seroit heureux de n'avoir jamais à compter avec sa fortune ; mais comme la vôtre est bornée, elle vous assujettit à la règle. Soyez retenu sur la dépense : si vous n'y apportez de la modération, vous verrez bientôt le désordre dans vos affaires : dès que vous n'avez plus d'économie, vous ne pouvez répondre de rien.

Le faste entraîne la ruine ; la ruine est presque toujours suivie de la corruption des mœurs. Mais pour être réglée, il ne faut pas être avare : songez que l'avarice profite peu, et déshonore beaucoup. On ne doit chercher dans une conduite réglée, qu'à éviter la honte et l'injustice attachées à une conduite déréglée : il ne faut retrancher les dépenses superflues que pour être en état de faire mieux celles que la bienséance, l'amitié et la charité inspirent ; c'est le bon ordre, et non l'attention aux petites choses, qui fait les grands profits. Prenez sur vos goûts et sur vos plaisirs, pour avoir de quoi satisfaire aux sentimens

de générosité, que toute personne qui a le cœur bien fait doit avoir.

N'écoutez pas les besoins de la vanité. Il faut être, dit-on, *comme les autres ;* ce *comme* là s'étend bien loin. Ayez une émulation plus noble; ne souffrez pas que personne ait plus d'honneur et de droiture que vous. Sentez le besoin de la vertu : la pauvreté de l'ame est pire que celle de la fortune.

Pendant que vous êtes jeune, formez votre réputation, augmentez votre crédit, arrangez vos affaires : dans un autre âge vous auriez plus de peine. *Charles-Quint* disoit, que *la fortune aimoit les jeunes gens.* Dans la jeunesse tout vous aide, tout s'offre à vous; les jeunes personnes dominent sans y penser : dans un âge plus avancé, vous n'êtes secourue de rien; vous n'avez plus en vous ce charme séduisant qui se répand sur tout; vous n'avez plus pour vous que la raison et la vérité, qui ordinairement ne gouvernent pas le monde.

*Vous allez*, disoit *Montaigne* aux jeunes gens, *vers la réputation, vers le crédit ; et moi j'en reviens.* Quand vous n'êtes plus jeunes, il ne vous reste d'acquisition à faire que sur les vertus. Dans toutes vos entreprises et dans toutes vos actions, tendez au plus

parfait : ne faites aucun projet, ne commencez rien sans vous dire à vous-mêmes : *Ne pourrois-je pas mieux faire?* Insensiblement vous acquerrez une habitude de justice et de vertu, qui vous en rendra la pratique plus aisée.

VIII. *La Modération des Desirs.*

Songez à vous rendre heureuse dans votre état : mettez tout à profit ; mille biens nous échappent faute d'application. Ce n'est pas la possession qui nous rend heureux, c'est la jouissance. Si l'on savoit se renfermer dans son état, on ne seroit ni ambitieux, ni envieux, et tout seroit en paix ; mais nous ne vivons point assez dans le présent ; nos desirs et nos espérances nous portent sans cesse vers l'avenir.

Il y a de deux sortes de fous dans le monde : les uns vivent toujours dans l'avenir, et ne se soutiennent que d'espérances ; et comme ils ne sont pas assez sages pour compter juste avec elles, ils passent leur vie en mécompte. Il n'y a guère de personnes à qui il n'en coûte cher pour avoir trop espéré.

Les gens raisonnables ne s'occupent que de desirs à leur portée : souvent ils ne sont point trompés ; quand ils le seroient, ils s'en consoleroient : ils ont tiré de l'igno-

rance et de l'erreur, tout le bien qu'ils en pouvoient tirer, qui est le plaisir d'espérer. Ils savent de plus que le goût des biens finit, ou par la possession, ou par l'impossibilité d'obtenir la chose desirée : avec ces réflexions les personnes sages se calment. Il y a une espèce de fous qui tirent trop du présent, et abandonnent l'avenir : ils ruinent leur fortune, leur réputation et leur goût, en ne les ménageant pas assez. Ceux qui sont raisonnables joignent les deux temps : ils jouissent du présent, et n'abandonnent point l'avenir.

**IX.** *Le bon emploi du Temps, et l'Étude des Sciences.*

C'est un devoir, ma fille, que d'employer le temps : quel usage en faisons-nous ! Peu de gens savent l'estimer selon sa juste valeur. Le temps fuit avec rapidité ; apprenez à en faire un bon usage : mais la vie se consomme en espérances vaines, à courir après la fortune, ou à l'attendre.

Songez que la vie n'est pas dans l'espace du temps, mais dans l'emploi que vous en devez faire. Pensez que vous avez un esprit à cultiver et à nourrir de la vérité, un cœur à épurer et à conduire, et un culte de religion à rendre.

Comme les premières années sont précieuses, songez, ma fille, à en faire un usage utile. Pendant que les caractères s'impriment aisément, ornez votre mémoire de choses précieuses : pensez que vous faites la provision de toute votre vie. La mémoire se forme et s'étend en l'exerçant.

N'éteignez point en vous le sentiment de curiosité : il faut seulement le conduire et lui donner un bon objet. La curiosité est une connoissance commencée, qui vous fait aller plus loin et plus vîte dans le chemin de la vérité : c'est un penchant de la nature qui va au-devant de l'instruction ; il ne faut pas l'arrêter par l'oisiveté et la mollesse.

Il est bon que les jeunes personnes s'occupent de sciences solides. L'histoire grecque et romaine élève l'ame, nourrit le courage par les grandes actions qu'on y voit. Il faut savoir l'histoire de France ; il n'est pas permis d'ignorer l'histoire de son pays. Je ne blâmerois pas même un peu de philosophie, sur-tout de la nouvelle, si on en est capable : elle vous met de la précision dans l'esprit, démêle vos idées, et vous apprend à penser juste. Je voudrois aussi de la morale. A force de lire *Cicéron*, *Pline*, et les autres, on prend du goût pour la vertu ; il se fait une impression insen-

sible, qui tourne au profit des mœurs. La pente aux vices se corrige par l'exemple de tant de vertus ; et rarement trouverez-vous un mauvais naturel avoir du goût pour ces sortes de lectures. On n'aime point à voir ce qui nous accuse et ce qui nous condamne toujours.

Pour les langues, quoiqu'une femme doive se contenter de parler celle de son pays, je ne m'opposerois pas à l'inclination que l'on pourroit avoir pour le latin ; c'est la langue de l'Église ; elle vous ouvre la porte à toutes les sciences ; elle vous met en société avec ce qu'il y a eu de meilleur dans tous les siècles. Les femmes apprennent volontiers l'italien, qui me paroît dangereux : c'est la langue de l'amour. Les Auteurs italiens sont peu châtiés ; il règne dans leurs ouvrages un jeu de mots, une imagination sans règle, qui s'opposent à la justesse de l'esprit.

La poésie peut avoir des inconvéniens. J'aurois pourtant peine à interdire la lecture des belles tragédies de *Corneille ;* mais souvent les meilleures vous donnent des leçons de vertu, et vous laissent l'impression du vice.

La lecture des romans est plus dangereuse ; je ne voudrois pas qu'on en fît un grand usage ; ils mettent du faux dans l'es-

prit, n'étant jamais pris sur le vrai. Le roman allume l'imagination, affoiblit la pudeur, met le désordre dans le cœur, et, pour peu qu'une jeune personne ait de la disposition à la tendresse, il hâte et précipite son penchant. Il ne faut point augmenter le charme, ni l'illusion de l'amour: plus il est adouci et modeste, plus il est dangereux. Je ne voudrois point défendre les romans; toute défense augmente le desir. Mais il faut, autant qu'on peut, s'accoutumer à des lectures solides, qui ornent l'esprit et fortifient le cœur: on ne peut trop éviter celles qui laissent des impressions difficiles à effacer.

Modérez votre goût pour les sciences extraordinaires; elles sont dangereuses, et elles ne donnent ordinairement que beaucoup d'orgueil. Si vous avez une imagination vaste, vive et agissante, et une curiosité que rien ne puisse arrêter, il vaut mieux occuper ces dispositions aux sciences, que de hasarder qu'elles se tournent au profit des passions. Mais souvenez-vous que les filles doivent avoir sur les sciences une pudeur presque aussi tendre que sur les vices.

C'est aussi le conseil que donne à sa jeune Princesse M. *de la Chétardye*, dont nous mêlons volontiers les sages avis à ceux

ceux que Mad. la marquise *de Lambert* donne à sa fille.

« La lecture, lui dit-il, n'est pas d'un foible secours pour orner votre esprit et perfectionner votre ame; le point est de faire un juste discernement des livres qui vous conviennent. Il y en a d'indifférens, comme peuvent être ceux qui traitent de l'histoire ou des voyages. Vous les pouvez lire, car je ne prétends pas que vous ne lisiez jamais que des livres de morale ou de dévotion; mais il faut que ce soit plutôt pour vous occuper que pour vous instruire, en parler rarement, et sur-tout vous garder bien de vous ériger en fille savante.»

Il en est d'autres, que je vous conseille de ne lire jamais. Je mets en ce rang-là les livres de philosophie, et les romans: les premiers, sont propres à vous embarrasser l'esprit; les autres, à corrompre l'innocence de votre cœur. Pour les hommes, aussi bien que pour les femmes, l'importance n'est pas tant d'avoir l'esprit orné, que de l'avoir bien fait. Il arrive souvent que ces grandes lumières nous offusquent, et qu'au lieu de nous conduire, elles nous égarent. La véritable science est de savoir précisément en quoi consiste son devoir: tout ce qui mène au-delà est presque toujours dangereux et inutile. Que vous sert

de savoir si c'est le soleil ou la terre qui tourne, et cent autres choses qui ne vous sont pas plus nécessaires ? »

Soyez donc en garde contre la manie du bel esprit ; ne vous amusez point à courir après des sciences vaines, ni après celles qui sont au-dessus de votre portée. Nous nous tourmentons à vouloir connoître des vérités qui ne sont pas faites pour nous : employons bien plutôt le temps à des connoissances utiles.

Il faut qu'une jeune personne ait de la docilité, peu de confiance en soi-même ; mais aussi ne faut-il pas pousser cette docilité trop loin. En fait de Religion, il faut céder aux autorités ; mais sur tout autre sujet, il ne faut recevoir que celle de la raison et de l'évidence. En donnant trop d'étendue à la docilité, vous prenez sur les droits de la raison ; vous ne faites plus usage de vos propres lumières, qui s'affoiblissent. C'est donner des bornes trop étroites à vos idées, que de les renfermer dans celles d'autrui. Le témoignage des hommes ne peut avoir créance qu'à proportion du degré de certitude qu'ils se sont acquis en s'instruisant des faits. Il n'y a point de prescription contre la vérité ; elle est pour toutes les personnes, et de tous les temps. Enfin, comme dit un grand

homme, *pour être Chrétien, il faut croire aveuglément ; et pour être sage, il faut voir évidemment.*

Accoutumez-vous à exercer votre esprit, et à en faire usage plus que de votre mémoire. Nous nous remplissons la tête d'idées étrangères, et nous ne tirons rien de notre propre fonds. Nous croyons avoir beaucoup avancé, quand nous nous chargeons la mémoire d'histoires et de faits : cela ne contribue guère à la perfection de l'esprit. Il faut s'accoutumer à penser ; l'esprit s'étend et augmente par l'exercice : peu de personnes en font usage. C'est chez nous un talent qui se repose, que de savoir penser.

Les faits historiques ni les opinions des Philosophes ne vous défendront pas contre un malheur pressant : vous ne vous en trouverez pas plus forte. Vous arrive-t-il une affliction ; vous avez recours à *Sénèque* et à *Épictète*. Est-ce à leur raison à vous consoler ? n'est-ce pas à la vôtre à faire sa charge ? Servez-vous de votre propre bien : faites des provisions dans le temps calme, pour le temps de l'affliction qui vous attend. Vous serez bien plus soutenue par votre propre raison, que par celle des autres.

Si vous pouvez régler votre imagination, et la rendre soumise à la vérité et à la raison, ce sera une grande avance pour votre perfection et pour votre bonheur. Le femmes sont ordinairement gouvernées par leur imagination : comme on ne les occupe à rien de solide, et qu'elles ne sont dans la suite de leur vie chargées ni du soin de leur fortune, ni de la conduite de leurs affaires, elles ne sont livrées qu'à leurs plaisirs. Spectacles, habits, romans, et sentimens, tout cela est de l'empire de l'imagination. Je sais qu'en la réglant, vous prenez sur les plaisirs : c'est elle qui en est la source, et qui met dans les choses qui plaisent le charme et l'illusion qui en font tout l'agrément ; mais pour un plaisir de sa façon, quels maux ne vous fait-elle point ? Elle est toujours entre la vérité et vous : la raison n'ose se montrer où règne l'imagination. Nous ne voyons que comme il lui plaît : les gens qu'elle gouverne savent ce qu'elle fait souffrir. Ce seroit un heureux traité à faire avec elle, que de lui rendre ses plaisirs, à condition qu'elle ne vous feroit point sentir ses peines ; enfin rien n'est plus opposé au bonheur, qu'une imagination délicate, vive et trop allumée.

Donnez-vous une véritable idée des choses : ne jugez point comme le peuple ;

ne cédez point à l'opinion ; relevez-vous das préjugés de l'enfance. Quand il vous arrive quelque chagrin, observez la méthode suivante ; je m'en suis bien trouvée : examinez ce qui fait votre peine, écartez tout le faux qui l'entoure, et tous les ajoutés de l'imagination ; et vous verrez que souvent ce n'est rien, et qu'il y a bien à rabattre ; n'estimez les choses que ce qu'elles valent. Nous avons bien plus à nous plaindre des fausses opinions, que de la fortune : ce ne sont pas souvent les choses qui nous blessent, c'est l'opinion que nous en avons.

Il faut, pour être heureux, penser sainement. On doit un grand respect aux opinions communes, quand elles regardent la Religion ; mais on doit penser bien différemment du peuple, sur ce qui s'appelle morale et bonheur de la vie. J'appelle peuple, tout ce qui pense bassement et qui n'a en vue que le vil intérêt. Le monde ne parle que de fortune et de crédit : on n'entend que, *suivez votre route, hâtez-vous d'avancer* ; et la sagesse dit : *rabattez-vous aux choses simples : choisissez-vous une vie obscure, mais tranquille : dérobez-vous au tumulte, fuyez la foule.* La récompense de la vertu n'est pas toute dans la renommée ; elle est dans le témoignage de votre propre

conscience. Une grande vertu ne peut-elle pas vous consoler de la perte d'un peu de gloire ?

Il faut vous ménager des ressources contre les chagrins de la vie, et des dédommagemens des biens sur lesquels vous aviez compté. Assurez-vous une retraite, un asile en vous-même, vous pourrez toujours revenir à vous et vous trouver. Le monde vous étant moins nécessaire, aura moins de prise sur vous. Quand vous ne tenez pas à vous par des goûts solides, vous tenez à tout.

Faites usage de la solitude ; rien n'est plus utile, ni plus nécessaire pour affoiblir l'impression que font sur nous les objets sensibles. Il faut donc de temps en temps se retirer du monde, se mettre à part. Ayez quelques heures dans la journée pour lire, et pour faire usage de vos réflexions. Les personnes qui ne réfléchissent point, ressemblent à ces insensés voyageurs, qui, après avoir fait quatre ou cinq lieues, reviennent aussi peu instruits des lieux par où ils ont passé, que ceux qui n'y furent jamais. La réflexion est l'œil de l'ame : c'est par elle que s'introduisent la lumière et la vérité. La plupart ne savent pas vivre avec eux-mêmes : ils ne songent qu'à s'en séparer et à chercher leur bonheur au dehors.

Il faut, s'il est possible, établir votre félicité avec vous-même, et trouver en vous l'équivalent des biens que la fortune vous refuse : vous en serez plus libre. La plus grande science est de savoir être en soi. *J'ai appris*, disoit un Ancien, *à être mon ami ; ainsi je ne serai jamais seul.* Il ne faut cependant pas porter trop loin le goût de la solitude, ni que les vertus de la société en souffrent. Il faut que ce soit un principe de raison qui vous ramène à vous, et non pas un éloignement pour les hommes.

Je vous l'ai déjà dit, ma fille, le vrai bonheur est dans la paix de l'ame. Vous ne pourrez jouir des plaisirs de l'esprit sans la santé de l'esprit : tout est presque plaisir pour un esprit sain. Pour vivre avec tranquillité, voici les règles qu'il faut suivre : La première, de ne se pas livrer aux choses qui plaisent, de ne faire que s'y prêter ; de n'attendre pas trop des hommes, de peur de décompter ; d'être son premier ami à soi-même. La solitude aussi assure la tranquillité, et est amie de la sagesse : c'est au-dedans de nous qu'habitent la paix et la vérité. Fuyez le grand monde ; il n'y a point de sûreté ; il y a toujours quelque sentiment qu'on avoit affoibli, qui se réveille : on ne trouve que trop de gens qui favorisent le

déréglement : plus il y a de monde, et plus les passions acquièrent d'autorité. Il est difficile de résister à l'effort du vice, qui vient si bien accompagné : enfin on en revient plus foible, moins modeste, plus injuste, pour avoir été parmi les hommes. Le monde communique son venin aux ames tendres. Il faut de plus fermer toutes les avenues aux passions; il est plus aisé de les prévenir que de les vaincre ; et quand on seroit assez heureux pour les bannir, dès qu'elles se sont fait sentir, elles font bien payer leur séjour. On ne peut refuser à la nature les premiers mouvemens ; mais souvent elle étend ses droits bien loin, et quand vous revenez à vous, vous trouvez bien des sujets de repentir.

Il faut avoir des ressources et des pis-aller. Mesurez vos forces et votre courage ; et pour cela, dans les choses que vous craignez, mettez tout au pis.

Quand vous desirerez quelque chose fortement, commencez par examiner la chose desirée ; voyez les biens qu'elle vous promet, et les maux qui la suivent.

Croyez que le sage ne court pas après la félicité, mais qu'il se la donne. Il faut que ce soit votre ouvrage ; elle est entre vos mains. Songez qu'il faut peu de chose pour les besoins de la vie ; mais qu'il en

faut infiniment pour satisfaire aux besoins de l'opinion : que vous aurez bien plutôt fait de mettre vos desirs au niveau de votre fortune, que votre fortune au niveau de vos desirs. Si les honneurs et les richesses pouvoient rassasier, il faudroit en amasser; mais la soif augmente en les acquérant. Celui qui desire le plus, est le plus pauvre.

Les jeunes personnes s'occupent de l'espérance. M. *de la Rochefoucault* dit, *qu'elle vous conduit jusqu'à la fin de la vie par un chemin agréable*. Elle seroit bien courte, si l'espérance ne lui donnoit de l'étendue. C'est un sentiment consolant, mais qui peut être dangereux, puisqu'il vous prépare souvent bien des mécomptes. Le moindre mal qui en arrive, c'est de laisser échapper ce qu'on possède, en attendant ce qu'on desire.

Notre amour propre nous dérobe à nous-mêmes, et nous diminue tous nos défauts. Nous vivons avec eux comme avec les odeurs que nous portons : nous ne les sentons plus ; elles n'incommodent que les autres : pour les voir dans leur vrai point de vue, il faut les voir dans autrui. Voyez vos imperfections avec les mêmes yeux que vous voyez celles des autres : ne vous relâchez point sur cette règle ; elle vous

accoutumera à l'équité. Examinez votre caractère, et mettez à profit vos défauts; il n'y en a point qui ne tienne à quelques vertus, et qui ne les favorise. La morale n'a pas pour objet de détruire la nature, mais de la perfectionner. Êtes-vous glorieuse ? servez-vous de ce sentiment-là, pour vous élever au-dessus des foiblesses de votre sexe, pour éviter les défauts qui humilient. Il y a à chaque dérèglement du cœur une peine et une honte attachées, qui vous sollicitent à le quitter. Êtes-vous timide, tournez cette foiblesse en prudence : qu'elle vous empêche de vous commettre. Êtes-vous dissipatrice, aimez-vous à donner ; il est aisé de la prodigalité, d'en faire de la générosité. Donnez avec choix et à propos ; ne négligez pas les indigens ; prenez soin des pauvres; prêtez dans le besoin ; mais donnez à ceux qui ne peuvent rendre : par-là vous cédez à votre sentiment, et vous faites de bonnes actions. Il n'y a pas une foiblesse, dont, si vous voulez, la vertu ne puisse faire quelque usage.

Dans les afflictions qui vous arrivent, et qui vous font sentir votre peu de mérite; loin de vous irriter, et d'opposer l'opinion que vous avez de vous-même à l'injustice que vous prétendez qu'on vous fait, songez que les personnes qui vous la font, sont

plus en état de juger de vous, que vous-même; que vous devez plutôt les croire que l'amour propre qui n'est qu'un flatteur, et que sur ce qui vous regarde, votre ennemi est plus près que vous de la vérité; que vous ne devez avoir de mérite à vos yeux, que celui que vous avez aux yeux des autres. L'on a trop de penchant à se flatter, et les hommes sont trop près d'eux-mêmes pour se juger.

Voilà des préceptes généraux pour combattre les vices de l'esprit; mais votre première attention doit être à perfectionner votre cœur et ses sentimens : vous n'avez de vertu sûre et durable que par le cœur; c'est lui proprement qui vous caractérise. Pour vous en rendre maîtresse, gardez cette méthode. Quand vous vous sentez agitée d'une passion vive et forte, demandez quelque temps à votre sentiment, et composez avec votre foiblesse : vous tirerez plus de secours que vous ne pensez d'une pareille conduite : vous trouverez des remèdes sûrs, même dans votre passion. Si c'est de la haine, vous connoîtrez que vous n'avez pas tant de raison de haïr, ni de vous venger. Si par malheur c'étoit le sentiment contraire dont vous fussiez occupée, il n'y a point de passion qui vous fournisse des secours plus sûrs contre elle-même.

L'amour dans les commencemens ne vous présente que des fleurs, et vous cache le danger. Il vous trompe : il prend toujours quelque forme qui n'est pas la sienne : le cœur d'intelligence avec lui, sait vous cacher son penchant, de peur d'alarmer la raison et la pudeur. C'est un simple amusement, c'est l'esprit qui nous touche ; enfin jusqu'à ce que l'amour se soit rendu le maître, il est presque toujours ignoré. Dès qu'il s'est fait sentir, fuyez, n'écoutez point les plaintes de votre cœur : l'amour ne s'arrache point de l'ame avec des efforts ordinaires ; il a trop d'intelligence avec notre cœur : dès qu'il vous a surpris, tout est pour lui contre vous, et rien ne peut vous servir contre l'amour. C'est la plus cruelle situation où une personne raisonnable puisse se trouver ; où rien ne vous soutient, où vous n'avez de spectateurs que vous-même : il faut sans cesse ranimer son courage. Songez qu'il vous en faudroit faire un bien plus triste usage, si vous vous relâchiez.

Faites réflexion aux funestes suites des passions : vous ne trouverez que trop d'exemples pour vous instruire ; mais souvent nous en sommes désabusées sans en être guéries. Souvenez-vous de ce qu'a dit un Poëte : *La volupté marche devant, et vous cache sa suite.*

Supputez, s'il est possible, les maux que l'amour sait faire : il surprend la raison ; il jette le trouble dans l'ame et dans les sens, il enlève la fleur de l'innocence, il étonne la vertu, il ternit la réputation ; la honte étant presque toujours à la suite de l'amour. Rien ne vous avilit tant, et ne vous met tant au-dessous de vous-même, que les passions ; elles vous dégradent. Il n'y a que la raison qui vous conserve votre place. Il est bien plus fâcheux d'avoir besoin de son courage pour soutenir un malheur, que pour l'éviter : le plaisir de faire son devoir vous console ; mais ne vous applaudissez jamais, de peur d'être humiliée. Songez que vous portez votre ennemi avec vous : prenez une conduite qui vous réponde de vous à vous-même : fuyez les spectacles, les représentations passionnées. Il ne faut point voir ce qu'on ne veut point sentir. La musique, la poésie, tout cela est du train de la volupté. Faites des lectures solides qui fortifient la raison.

Ne soyez point en commerce avec votre imagination : elle vous peindra l'amour avec tous ses charmes. Tout est séduction, illusion quand il passe par elle : il y a bien à perdre quand vous la quittez pour venir à la réalité. *St. Augustin* nous a peint son

état, quand il a voulu quitter l'amour et les plaisirs: il dit que ce qu'il aimoit, se présentoit à lui sous une figure charmante. Il faut passer légèrement sur les tableaux de la volupté : elle est à craindre dans les temps où l'on conspire contre elle : quand on la pleure même, il faut s'en défier. La passion s'augmente par les retours qu'on fait sur soi : l'oubli est la seule sûreté qu'on puisse prendre contre l'amour.

Il faut compter sérieusement avec vous-même, et vous dire: que veux-je faire du sentiment qui m'occupe ? tels et tels malheurs ne m'attendent-ils pas, si j'ai la foiblesse d'y céder ?

Tirez des forces et du secours de votre ennemi, de son propre caractère : quand vous voudrez ne le point flatter, il vous en fournira. Écartez tous les agrémens que vous lui donnez : ne lui prêtez rien, et ne lui faites grace sur rien ; et vous verrez qu'il lui en reste peu. Après cela n'y pensez plus : prenez une résolution ferme de le fuir : croyez que nous sommes aussi forts que nous voulons l'être. La dissipation ; les amusemens simples sont nécessaires ; mais il faut éviter tous les plaisirs qui portent au cœur.

Ce ne sont pas toujours les fautes qui nous perdent ; c'est la manière de se con-

duire après les avoir faites. L'humble aveu de nos fautes désarme la haine, et émousse la colère. Les femmes qui ont le malheur de se dérober à leur devoir, de blesser la bienséance, de révolter la vertu et la pudeur, doivent ce respect à l'usage et à l'honnêteté voilée, de paroître avec un air humilié : c'est une espèce de réparation que le public demande : il se souvient de vos fautes dès que vous les oubliez. Le repentir assure le changement. Prévenez la malignité naturelle qui est dans tous les hommes : mettez-vous à la place que leur orgueil vous destine. Ils vous veulent humiliée : quand vous aurez fait leur ouvrage, ils n'auront rien à vous demander. La superbe, après les fautes, les rappelle et les immortalise.

Passons, ma fille, aux devoirs de la société. J'ai cru qu'avant tout, il falloit vous tirer de l'éducation ordinaire des préjugés de l'enfance ; qu'il étoit nécessaire de fortifier votre raison, et de vous donner des principes certains pour vous servir d'appui. J'ai cru que la plupart des désordres de la vie venoient des fausses opinions ; que les opinions fausses donnoient des sentimens déréglés, et quand l'esprit n'est pas éclairé, le cœur est ouvert aux passions ; qu'il faut avoir dans l'esprit des vérités, qui nous préservent de l'erreur ; qu'il faut

avoir dans le cœur des sentimens qui le ferment aux passions. Quand vous connoîtrez la vérité, et que vous aimerez la justice, toutes les vertus seront en sûreté.

Le premier devoir de la vie civile, est de songer aux autres. Ceux qui ne vivent que pour eux, tombent dans le mépris et dans l'abandon. Quand vous voudrez trop exiger des autres, on vous refusera tout, amitié, sentimens, services. La vie civile est un commerce d'offices mutuels; le plus honnête y met davantage : en songeant au bonheur des autres, vous assurez le vôtre; c'est habileté que de penser ainsi.

Ne perdez aucune occasion de faire du bien, dit aussi M. *de la Chétardie* à sa jeune Princesse : c'est le moyen de travailler utilement à votre gloire : car enfin il ne suffit pas d'avoir d'excellentes qualités, il faut des personnes qui les publient. Vous pourrez trouver des ingrats : cela ne doit pas vous rebuter. Il y a des plaisirs dont on se paye par ses mains : celui d'en faire aux autres est de cette nature; et je n'en connois point qui soit plus digne d'une grande ame. Souvenez-vous de ces belles paroles de l'empereur *Tite*, qui, parce qu'il avoit passé un jour sans avoir fait plaisir à personne, disoit qu'il n'avoit pas vécu ce jour-là. Qu'elles ne s'effacent jamais de votre mé-

moire : essayez tous les jours de votre vie de les mettre en pratique ; et soyez persuadée que, si quelque chose est capable de vous mettre au-dessus de votre rang, c'est d'avoir le cœur vivement touché d'un sentiment si généreux.

Rien de plus haïssable que les gens qui font sentir qu'ils ne vivent que pour eux. L'amour propre outré fait les grands crimes : quelques degrés au-dessous il fait les vices ; mais, pour peu qu'il en reste, il affoiblit les vertus et les agrémens de la société.

Il est impossible de se lier aux personnes qui ont un amour propre dominant, et qui le font sentir : cependant nous ne nous en dépouillerons jamais : tant que nous tiendrons à la vie, nous tiendrons à nous. Mais il y a un amour propre habile, qui ne s'exerce point aux dépens des autres.

Nous croyons nous élever en abaissant nos semblables ; c'est ce qui nous rend médisans et envieux. La bonté rend bien plus que la malignité. Faire du bien quand on le peut, en dire de tout le monde, ne juger jamais à la rigueur : ces actes de bonté et de générosité souvent répétés, vous acquièrent enfin une grande et belle réputation. Tout le monde est intéressé à vous louer, à diminuer vos défauts, et à aug-

menter vos bonnes qualités. Il faut fonder votre réputation sur vos vertus, et non sur le démérite des autres. Comptez que leurs bonnes qualités ne vous ôtent rien, et que vous ne devez imputer qu'à vous la diminution de votre réputation.

Une des choses qui nous rend (*) plus malheureuses, c'est que nous comptons trop sur les hommes : c'est aussi la source de nos injustices. Nous leur faisons des querelles, non sur ce qu'ils nous doivent ni sur ce qu'ils nous ont promis, mais sur ce que nous avons espéré d'eux : nous nous faisons un droit de nos espérances, qui nous fournissent bien des mécomptes.

Ne soyez point précipitée dans vos jugemens, n'écoutez point les calomnies ; résistez même aux premières apparences, et ne vous empressez jamais de condamner. Songez qu'il y a des choses vraisemblables sans être vraies, comme il y en a de vraies qui ne sont pas vraisemblables.

Il faudroit dans les jugemens particuliers imiter l'équité des jugemens solennels. Ja-

---

(*) Il falloit dire, *qui nous rendent*, selon M. *de Wailly*, et c'est ainsi que ces sortes de phrases sont construites par plusieurs bons Auteurs : *Quintilien, un des hommes de l'Antiquité, qui ont le plus de sens et de goût.*

D'Alembert.

mais les juges ne décident sans avoir examiné, écouté, et confronté les témoins avec les intéressés; mais nous, sans mission, nous nous rendons les arbitres de la réputation : toute preuve suffit, toute autorité paroît bonne, quand il faut condamner.

Conseillées par la malignité naturelle, nous croyons nous donner ce que nous ôtons aux autres. De là viennent les chaînes et les inimitiés; car tout se sait.

Mettez-donc de l'équité dans vos jugemens. Cette même justice que vous ferez aux autres, ils vous la rendront. Voulez-vous qu'on pense et qu'on dise du bien de vous, ne dites jamais du mal de personne.

L'honnêteté, qui est une imitation de la charité, est aussi une des vertus de la société : elle vous met au-dessus des autres, quand vous l'avez à un degré plus éminent ; mais elle ne se pratique et ne se soutient qu'aux dépens de l'amour propre. L'honnêteté prend toujours sur vous, et tourne au profit des autres : elle est un des grands liens de la société, et la seule qualité qui met de la sûreté et de la douceur dans le commerce.

Nous aimons naturellement à dominer; c'est un sentiment injuste : où sont nos droits, pour vouloir nous élever au-dessus

des autres ? Il n'y a qu'une domination permise et légitime ; c'est celle que vous donne la vertu. Ayez plus de bonté et de générosité que les autres : soyez en avance de services et de bienfaits : c'est le moyen de vous élever. Le grand désintéressement vous rend aussi indépendante, et vous élève plus que la fortune même. Rien ne nous abaisse tant que l'amour du bien et des richesses.

Ce sont les qualités du cœur qui entrent dans le commerce : l'esprit ne lie point aux autres ; et vous voyez souvent des gens fort haïssables avec beaucoup d'esprit : ils vous donnent bonne opinion d'eux-mêmes, veulent dominer et abaisser les autres.

Quoique l'humilité n'ait été regardée que comme une vertu chrétienne, il faut pourtant convenir qu'elle est une vertu de la société, et si nécessaire, que sans elle vous êtes d'un commerce difficile. C'est l'idée que vous avez de vous-même qui vous fait soutenir vos droits avec tant de hauteur, et prendre sur ceux d'autrui.

Il ne faut jamais compter à la rigueur avec personne : l'exacte honnêteté ne demande point tout ce qui nous est dû. Avec vos amis ne craignez point d'être en avance. Si vous voulez être amie aimable, n'exigez

rien avec trop de rigueur. Mais afin que les manières ne se démentent point, comme elles expriment les dispositions du dedans, faites souvent de sérieuses réflexions sur vos foiblesses, et vous montrez vous-même à découvert : vous tirerez de cet examen des sentimens d'humilité pour vous, et d'indulgence pour les autres.

Soyez humble sans être honteuse. La honte est un orgueil secret ; et l'orgueil est une erreur sur ce que l'on vaut, et une injustice sur ce que l'on veut paroître aux autres.

La réputation est un bien très-desirable ; mais c'est foiblesse de la rechercher avec trop d'ardeur, et de ne rien faire que pour elle : il faut se contenter de la mériter.

Accoutumez-vous à voir sans étonnement et sans envie ce qui est au-dessus de vous, et sans mépris ce qui est au-dessous. Que le faste ne vous en impose pas : il n'y a que les petites ames qui se prosternent devant la grandeur ; l'admiration n'est due qu'à la vertu.

Si vous êtes sensible à la haine et à la vengeance, opposez-vous à ce sentiment ; rien n'est si bas que de se venger. Si l'on vous a offensée, vous ne devez que du mépris ; et c'est une dette aisée à payer. Si on ne vous a manqué qu'en choses légères, vous devez de l'indulgence. Mais il

y a des temps d'injustice à essuyer dans la vie ; des temps où les amis pour qui vous avez le plus fait s'acharnent à vous blâmer. Après avoir mis tout en usage pour les désabuser, il ne faut point s'opiniâtrer à combattre contre eux. On doit courir après l'estime de ses amis ; mais quand vous trouvez des gens qui ne vous voient qu'au travers de la prévention ; quand vous avez affaire à ces imaginations ardentes et allumées, qui n'ont d'esprit que pour soutenir leurs torts ; il faut se retirer et se calmer : quelques choses que vous fissiez, vous n'obtiendriez que de l'improbation. C'est alors qu'il faut opposer, à leur injustice et à la honte de se dédire, le rempart de votre innocence et la certitude de n'avoir point failli. Songez que dans le temps qu'on vous élevoit, vous n'en valiez pas davantage ; à présent qu'on vous abaisse, vous n'en valez pas moins. Il faut, sans en être plus humiliée, avoir pitié d'eux, ne se point irriter s'il est possible ; et dire : *Ils ont de mauvais yeux*. Faites réflexion qu'avec de bonnes qualités on surmonte la haine et l'envie : que les espérances qu'on tire de la vertu, vous soutiennent et vous consolent.

N'aimez à vous venger, qu'en mettant dans votre conduite plus de modération,

que ceux qui vous attaquent n'ont de malice. Il n'y a que les ames élevées qui soient touchées de la gloire de pardonner. Vous ne pouvez vous permettre qu'une seule vengeance, c'est celle de faire du bien à ceux qui vous ont offensée ; c'est la vengeance la plus délicate, et la seule permise : vous satisfaites à votre sentiment, et vous ne prenez point sur les vertus. *Jules César* nous en donne l'exemple : son lieutenant *Labiénus* l'abandonna dans le temps qu'il avoit le plus besoin de lui, et passa dans le camp de *Pompée ;* il laissa dans celui de *César* de grandes richesses ; *César* les lui renvoya, et lui manda : *Voilà comme* César *se venge.*

Il est de la prudence de profiter des fautes des autres, quand même elles nous blessent ; mais souvent ils commencent les torts, et nous les achevons : nous usons mal des droits qu'ils nous donnent sur eux ; nous voulons tirer trop d'avantage de leurs fautes : c'est une injustice et une violence qui mettent les spectateurs contre nous. Si nous souffrions avec modération, tout seroit pour nous, et les fautes de ceux qui nous attaquent doubleroient par notre patience.

On peut à ces réflexions de Mad. *de Lambert*, en ajouter une autre ; c'est que le desir de la vengeance, plus naturel et

plus fort dans les femmes que dans les hommes, parce qu'elles sont plus vaines et plus foibles, expose leur vertu et leur réputation, si c'est un homme qui soit l'objet de leur ressentiment.

Il faut souvent alors remettre le soin de sa vengeance à un de ses amis, et lui donner prise sur soi par les obligations qu'on lui aura. Où sont les gens assez bons pour croire que cet homme, qui hasarde sa fortune et sa vie, ait voulu les risquer sans retour et sans reconnoissance? On ne se met point dans ce cas-là, lorsqu'on ne désoblige personne. On ne se venge que lorsqu'on se croit offensé; et il est bien rare qu'on le soit en tenant cette conduite. Au reste, s'il se trouve des monstres capables de nous offenser, malgré toutes les précautions de notre sagesse, c'est un malheur auquel il faut s'attendre et se soumettre. S'il est quelquefois utile de se faire craindre, il est toujours dangereux de se venger.

Quand vous savez que vos amis vous manquent, dissimulez: dès que vous faites sentir que vous vous en appercevez, leur malignité augmente, et vous mettez leur haine en liberté. En dissimulant, vous flattez leur amour propre; ils jouissent du plaisir de vous en imposer; ils se

croient

croient supérieurs, dès qu'ils ne sont point démêlés : ils triomphent de votre erreur, et jouissent du plaisir de ne vous point perdre. En ne leur faisant pas sentir que vous les connoissez, vous leur donnez le temps de se repentir, et de revenir à eux. Il ne faut qu'un service rendu à propos, ou une autre manière d'envisager les choses, pour vous les rendre plus attachés.

Soyez inviolables dans vos paroles : mais pour leur acquérir une entière confiance, souvenez-vous qu'il faut une extrême délicatesse à les garder. Respectez la vérité, même dans les choses indifférentes : croyez que rien n'est si méprisable que de la blesser. On a dit que le mensonge fait voir que l'on méprise les Dieux, et qu'on craint les hommes. Il faut aussi éviter les sermens : la seule parole d'une honnête personne doit avoir toute l'autorité des sermens.

La politesse est une envie de plaire : la nature la donne, l'éducation et le monde l'augmentent. La politesse est un supplément de la vertu : on dit qu'elle est venue dans le monde, quand cette fille du Ciel l'a quitté. Dans les temps les plus grossiers, où la vertu régnoit davantage*, on connoissoit moins la politesse : elle est venue avec la volupté, elle est la fille du luxe et de la délicatesse : on a douté si elle tenoit

plus du vice que de la vertu. Sans oser décider, ni la définir, m'est-il permis de dire mon sentiment ? Je crois qu'elle est un des plus grands liens de la société, puisqu'elle contribue le plus à la paix : elle est une préparation à la charité, une imitation même de l'humilité. La vraie politesse est modeste ; et comme elle cherche à plaire, elle sait que les moyens pour y réussir sont de faire sentir qu'on ne se préfère point aux autres ; qu'on leur donne le premier rang dans son estime.

L'orgueil nous sépare de la société ; notre amour propre nous donne un rang à part, qui nous est toujours disputé : l'estime de soi-même, qui se fait trop sentir, est presque toujours punie par le mépris universel. La politesse est l'art de concilier avec agrément ce qu'on doit aux autres, et ce qu'on se doit à soi-même ; car ces devoirs ont leurs limites, lesquelles passées, c'est flatterie pour les autres, et orgueil pour vous : c'est la qualité la plus séduisante.

Les personnes les plus polies ont ordinairement de la douceur dans les mœurs, et des qualités liantes : c'est la ceinture de Vénus ; elle embellit et donne des graces à tous ceux qui la portent : avec elle vous ne pouvez manquer de plaire.

Il y a bien des degrés de politesse : vous en avez une plus fine à proportion de la délicatesse de l'esprit. Elle entre dans toutes vos manières, dans vos discours, dans votre silence même.

L'exacte politesse défend qu'on étale avec hauteur son esprit et ses talens. Il y a aussi de la dureté à se montrer heureux à la vue de certains malheurs. Il ne faut que du monde pour polir les manières : mais la politesse de l'esprit demande beaucoup de délicatesse. Avec une politesse fine et délicate, on vous passe bien des défauts, et on étend vos bonnes qualités. Ceux qui manquent de manières ont plus besoin de qualités solides, et leur réputation se forme lentement. La politesse coûte peu et rend beaucoup.

Le silence convient toujours à une jeune personne ; il y a de la modestie et de la dignité à le garder : vous jugez les autres, et vous ne hasardez rien. Mais gardez-vous d'avoir un silence fier et insultant ; il faut qu'il soit l'effet de votre retenue, et non pas de votre orgueil. Mais comme on ne peut pas toujours se taire, il faut savoir que la première règle pour bien parler, c'est de bien penser.

Quand vos idées seront nettes et démêlées, vos discours seront clairs. Qu'ils

soient remplis de pudeur et de bienséance. Respectez dans vos discours les préjugés et les coutumes. Les expressions marquent les sentimens, et les sentimens sont les expressions des mœurs.

Il faut sur-tout éviter le caractère plaisant : c'est toujours un mauvais personnage ; et rarement en faisant rire se fait-on estimer. Ayez attention aux autres bien plus qu'à vous ; songez plutôt à les faire valoir qu'à briller. Il faut savoir bien écouter, et ne montrer, ni dans ses yeux, ni dans ses manières, un air distrait. Contez peu : narrez d'une manière fine et serrée : que ce que vous direz soit neuf, ou que le tour en soit nouveau. Le monde est rempli de gens qui portent des sons à l'oreille, sans rien dire à l'esprit. Il faut, quand on parle, plaire ou instruire. Si vous demandez de l'attention, il faut la payer par l'agrément. Un discours médiocre ne sauroit être trop court.

Approuvez, mais admirez rarement : l'admiration est le partage des sots. Eloignez de vos discours l'art et la finesse : la principale prudence consiste à parler peu, et à se défier plus de soi-même que des autres. Une conduite droite, la réputation de probité, attirent plus de confiance et d'estime, et à la longue plus d'avan-

tages de la fortune, que les voies détournées.

Accoutumez-vous à avoir de la bonté et de l'humanité pour vos domestiques. Un Ancien dit, *qu'il faut les regarder comme des amis malheureux*. Songez que vous ne devez qu'au hasard l'extrême différence qu'il y a de vous à eux (*): ne leur faites point sentir leur état; n'appesantissez point leur peine: rien n'est si bas que d'être haut à qui vous est soumis.

N'usez point de termes durs : il en est d'une espèce, qui doivent être ignorés d'une personne polie et délicate. Le service étant établi contre l'égalité naturelle des hommes, il faut l'adoucir : sommes-nous en droit de vouloir nos domestiques sans défauts, nous qui leur en montrons tous les jours ? il faut en souffrir. Quand vous vous faites voir pleine d'humeur et de colère, car souvent on se démasque devant

(*) Ce n'est pas le hasard qui préside à nos destinées, puisqu'il n'est rien : c'est la Providence divine, qui place les hommes dans les différentes conditions. Si elle a uni notre ame, qui est la principale partie de nous-mêmes, à un corps plutôt qu'à un autre, ce n'est pas à cause de nos mérites, mais par sa seule volonté ; et nous n'avons aucun sujet de nous en prévaloir. *Quid habes quod non accepisti ? Si autem accepisti, quid gloriaris, quasi non acceperis ?* I. Cor. 4.

son domestique, quel spectacle n'offrez-vous point à leurs yeux ? Ne vous ôtez-vous pas le droit de les reprendre ? Il ne faut pas avoir avec eux une familiarité basse ; mais vous leur devez du secours, des conseils et des bienfaits proportionnés à votre état et à leurs besoins.

Il faut se conserver de l'autorité dans son domestique ; mais une autorité douce, et ne l'appeler que lorsque la persuasion manque. Souvenez-vous que l'humanité et le christianisme égalent tout. L'impatience et l'ardeur de la jeunesse, jointes à la fausse idée qu'on vous donne de vous-même, vous font regarder les domestiques comme des gens d'une autre nature que la vôtre. Que ces sentimens sont contraires à la modestie que vous vous devez, et à l'humanité que vous devez aux autres !

N'ayez point de goût pour la flatterie des domestiques ; et pour empêcher l'impression que les discours flatteurs, et souvent répétés, peuvent faire sur vous, songez que ce sont gens payés pour servir vos foiblesses et votre orgueil.

Si par malheur, ma fille, vous ne suivez pas mes conseils ; s'ils sont perdus pour vous, ils seront utiles pour moi : par ces préceptes, je me forme de nouvelles obligations. Ces réflexions me sont de nou-

veaux engagemens pour travailler à la vertu. Je fortifie ma raison, même contre moi, et je me mets dans la nécessité de lui obéir; ou je me charge de la honte d'avoir su la connoître, et de lui avoir été infidelle. Je me dépouille du droit de vous reprendre, et je donne des armes contre moi-même, si j'ai les vices opposés aux vertus que je vous recommande : car les conseils sont sans autorité, dès qu'ils ne sont pas soutenus par l'exemple. »

Quelque long que soit cet article, nous croyons qu'il ne l'aura point paru à plus d'un lecteur, et sur-tout aux mères. Car puisque, suivant nos anciennes institutions, c'est à celles-ci seules qu'est réservée pour l'ordinaire, ou plutôt abandonnée l'éducation des filles, qui devient par-là un de leurs premiers et de leurs plus continuels devoirs; combien celles qui pensent sagement, et qui sont animées d'un véritable amour pour leurs enfans, ne doivent-elles pas être charmées qu'on leur indique les moyens de les bien former, et de les élever dignement! On aime à connoître ses devoirs, quand on se plaît à les remplir.

---

## VI. *Devoirs des Femmes.*

### I. *Éducation des Enfans.*

La femme est chargée de l'éducation de ses enfans ; des garçons, jusqu'à un certain âge ; et des filles, jusqu'à ce qu'elles se marient, ou se fassent religieuses. Elle l'est aussi de la conduite des domestiques, de leurs mœurs, de leur service, du détail de la dépense, des moyens de faire tout avec économie, et honorablement : fonctions plus importantes et plus difficiles qu'on ne croit ; et sur lesquelles doivent principalement rouler les instructions qu'il faut donner aux filles.

« La première éducation, dit l'Auteur d'*Émile*, est celle qui importe le plus ; et cette première éducation appartient incontestablement aux femmes. Outre qu'elles sont à portée d'y veiller de plus près que les hommes, et qu'elles y influent toujours davantage, le succès les intéresse aussi beaucoup plus, puisque la plupart des veuves se trouvent presque à la merci de leurs enfans, et qu'alors ils leur font vivement sentir, en bien ou en mal, l'effet de la manière dont elles les ont élevés. Les lois, toujours si occupées des biens, et si peu

des personnes, parce qu'elles ont pour objet la paix, et non la vertu, ne donnent pas assez d'autorité aux mères. Cependant leur état est plus fixe que celui des pères; leurs devoirs sont plus pénibles; leurs soins importent plus au bon ordre de la famille; généralement elles ont plus d'attachement pour les enfans. Il y a des occasions où un fils qui manque de respect à son père, peut, en quelque sorte, être excusé: mais si dans quelque occasion que ce fût, un enfant étoit assez dénaturé pour en manquer à sa mère, à celle qui l'a porté dans son sein, qui l'a nourri de son lait, qui durant des années, s'est oubliée elle-même pour ne s'occuper que de lui, on devroit se hâter d'étouffer ce misérable, comme un monstre indigne de voir le jour. »

« Les mères, dit-on, gâtent leurs enfans. En cela, sans doute, elles ont tort; mais moins de tort que vous, peut-être, qui les dépravez. La mère veut que son enfant soit heureux, qu'il le soit dès-à-présent; en cela elle a raison: quand elle se trompe sur les moyens, il faut l'éclairer. L'ambition, l'avarice, la tyrannie, la fausse prévoyance des pères, leur négligence, leur dure insensibilité, sont cent fois plus funestes aux enfans que l'aveugle tendresse des mères. »

Combien celle qui sait se garantir de ce défaut, et donner à ses enfans une excellente éducation, n'est-elle pas estimable! Quel discernement ne lui faut-il point pour connoître le naturel et le caractère de chacun d'eux, pour trouver la manière de se conduire avec eux, la plus propre à découvrir leur humeur, leur pente, leur talent, à prévenir les passions naissantes, à leur persuader les bonnes maximes, et à guérir leurs erreurs? Quelle prudence doit-elle avoir pour acquérir et conserver sur eux l'autorité, sans perdre l'amitié et la confiance.

Nous n'expliquerons pas ici tout ce que les femmes doivent savoir pour l'éducation de leurs enfans; ce qu'on a dit jusqu'à présent leur fait assez sentir l'étendue des connoissances qu'il faudroit qu'elles eussent.

## II. *Gouvernement de la Maison.*

La seconde chose qui les concerne est le gouvernement ou l'économie de leurs maisons. La plupart des femmes négligent cette partie comme un emploi bas, qui ne convient qu'à des paysannes, ou à des fermières, tout au plus à un maître d'hôtel, ou à quelque femme-de-chambre. Les femmes, sur-tout, nourries dans la mol-

lesse, l'abondance et l'oisiveté, sont indolentes, et dédaigneuses pour tout ce détail, qu'elles croient indigne d'elles.

Ce n'est pourtant que par injustice qu'on méprise cette science de l'économie. Il faut, sans doute, comme l'observe M. *de Fénelon*, un esprit bien plus élevé et plus étendu, pour s'instruire de tout ce qui a rapport à l'économie, et pour être en état de bien policer toute une famille, qui est une petite république, que pour jouer, discourir sur des modes, et s'exercer à de petites gentillesses de conversation. C'est une sorte d'esprit bien méprisable, et un bien petit mérite, quand on n'a que celui de bien parler. Le premier sans contredit pour les femmes, le plus essentiel, celui qui les fera le plus estimer dans le monde, est de savoir bien régler leur maison.

C'est le devoir le plus important d'une femme. Mais pour la remplir, cette obligation, avec autant de zèle et de constance, que de joie et de plaisir, (car on ne fait bien et persévéramment que ce qu'on fait volontiers) il faudroit qu'une fille se fût habituée de bonne heure aux soins du ménage, à l'assiduité et à la vigilance; et souvent sa jeunesse n'a été qu'un enchaînement continuel de plaisirs et de dissipation. Quelles étoient ses occupations dans

la maison paternelle ? des entretiens frivoles, le soin de se parer, le desir de plaire, des courses, des visites pour se produire et se montrer, des spectacles et des divertissemens.

Mais de là qu'arrive-t-il ? Quand elle est établie, au lieu d'être vigilante, assidue, économe dans le ménage qui lui est confié, elle ruine son mari par son luxe et sa vanité ; elle ne sait que la dernière, ce qui se passe dans sa maison, parce qu'elle n'y est jamais : on diroit presque qu'elle y est étrangère. Tout y est confié à des domestiques, souvent infidelles. Elle croiroit peut-être s'abaisser, si elle entroit dans les détails, qu'elle regarde comme trop minutieux, et indignes d'occuper une place dans son esprit. Ce n'est peut-être pas à elle qu'il faudroit s'en prendre : elle ne fait en cela que suivre les exemples d'une mère dissipée et mondaine.

N'est-ce pas là le portrait d'un grand nombre de femmes du monde ? Il convient encore, jusqu'à certain point, à beaucoup de femmes du peuple. On n'en trouve que trop qui sont volages et paresseuses, qui perdent leur temps à des conversations inutiles. Elles ne sentent pas assez que les menus détails, la propreté, l'arrangement, l'économie sur une infinité de petits objets,

sont des choses essentielles. On ne sauroit trop leur dire que tout cela est la source de l'aisance dans le ménage ; que sans cela elles seront toujours dans la misère, quoiqu'elles aient des maris assidus au travail ; et qu'avec cela elles se soutiendront dans leur famille, quand même elles auroient des maris sans conduite.

Qu'une maîtresse de maison, exacte et attentive, se rend respectable par l'assiduité à tous ses devoirs ! *Salomon* lui donne le titre de *femme forte*. Elle étoit déjà difficile à trouver du temps du plus sage des Rois : il s'écrioit avec admiration : Qui est-ce qui la trouvera ? Elle est plus précieuse que les plus riches trésors. Son mari lui donnera toute sa confiance. Elle est à son égard comme un vaisseau chargé de toutes sortes de biens. Elle se lève avant le jour, pour veiller sur ses domestiques. Ses mains ne font que des ouvrages utiles : elle ne dédaigne pas de manier le fuseau. Elle néglige les ornemens vains et superflus : amie de la simplicité, ses ajustemens lui paroissent toujours assez élégans et assez somptueux, quand ils plaisent à son époux. Elle n'a que de l'éloignement et du mépris pour cette affectation de parures, qui fait la ressource et toute la grandeur des petites ames. Elle se revêt de force et

de gloire : sa sagesse, son mérite, sa vertu, sont ses plus belles parures. Elle connoît tout ce qui se passe dans sa maison. Elle ne mange pas son pain dans l'oisiveté (*).

Voilà le plus bel éloge qu'on puisse faire d'une femme sage : il est dicté par l'Esprit-Saint lui-même. C'est ainsi qu'une mère attentive devroit former ses filles. C'est de l'exactitude ou de la négligence à observer ces règles, que dépend souvent la prospérité ou la ruine, la paix ou le trouble, le bonheur ou le malheur de toute une famille. Que les femmes qui aiment à connoître et à remplir leurs devoirs, fassent donc sur ces objets des réflexions sérieuses ; et s'il leur en coûte pour mettre en pratique ces leçons importantes, qu'elles sachent que les avantages qu'elles doivent en retirer sont inestimables.

Il est bon de les acoutumer dès l'enfance à gouverner quelque chose, à faire des comptes, à voir la manière de faire les marchés de tout ce qu'on achète, et à savoir comment il faut que chaque chose soit faite pour être d'un bon usage ; mais craignez aussi que l'économie n'aille en

(*) Proverbe 31.

elles jusqu'à l'avarice; montrez-leur, en détail, tous les ridicules de cette passion. Dites-leur ensuite : Prenez-garde que l'avarice gagne peu, et qu'elle se déshonore beaucoup. Un esprit raisonnable ne doit chercher dans une vie frugale et laborieuse qu'à éviter la honte et l'injustice attachées à une conduite prodigue et ruineuse. Il ne faut retrancher les dépenses superflues, que pour être en état de faire plus libéralement celles que la bienséance ou l'amitié ou la charité demandent. Souvent c'est faire un grand gain que de savoir perdre à propos. C'est le bon ordre, et non certaines épargnes sordides, qui fait les grands profits. Ne manquez pas de représenter l'erreur grossière de ces femmes, qui se savent bon gré d'épargner une bougie, pendant qu'elles se laissent tromper par un intendant sur le gros de toutes leurs affaires.

Faites pour la propreté comme pour l'économie. Accoutumez les filles à ne souffrir rien de sale ni de dérangé : qu'elles remarquent le moindre désordre dans une maison. Faites-leur même observer, que rien ne contribue plus à l'économie et à la propreté, que de tenir toujours chaque chose en sa place : cette règle ne paroît presque rien, cependant elle iroit loin, si elle étoit exactement gardée : ayez-vous

besoin d'une chose, vous ne perdez jamais un moment à la chercher; il n'y a ni trouble, ni dispute, ni embarras quand on en a besoin; vous mettez d'abord la main dessus, et quand vous vous en êtes servi, vous la remettez sur-le-champ dans la place où vous l'avez prise. Ce bel ordre fait une des plus grandes parties de la propreté; c'est ce qui frappe le plus les yeux que de voir cet arrangement si exact. D'ailleurs, la place qu'on donne à chaque chose, étant celle qui lui convient davantage, non-seulement pour la bonne grace et le plaisir des yeux; mais encore pour la conservation, elle s'y use moins qu'ailleurs, elle ne s'y gâte d'ordinaire par aucun accident: elle y est même entretenue proprement.

L'esprit d'exactitude qui fait ranger, fait aussi nettoyer; joignez à ces avantages, celui d'ôter par cette habitude aux domestiques celle de la paresse et de la confusion, qui leur est si naturelle. De plus, c'est beaucoup, que de leur rendre le service prompt et facile, et de s'ôter à soi-même la tentation de s'impatienter, souvent par les retardemens qui viennent des choses dérangées, qu'on a peine à trouver.

Mais en même temps, évitez l'excès de la propreté. Quand elle est modérée, c'est une vertu; mais quand on y suit

trop son goût, on la tourne en petitesse d'esprit. Moquez-vous donc, devant les enfans, des colifichets dont certaines femmes sont si passionnées, et qui leur font faire insensiblement des dépenses si indiscrètes. Accoutumez-les à une propreté simple et facile à pratiquer; montrez-leur la meilleure manière de faire les choses : mais montrez-leur encore d'avantage à s'en passer; dites-leur combien il y a de petitesse d'esprit, et de bassesse à gronder pour un potage mal assaisonné, pour un rideau mal plissé, pour une chaise trop haute ou trop basse. Il est sans doute d'un bien meilleur esprit d'être volontairement grossier, que d'être délicat sur des choses si peu importantes.

Cette mauvaise délicatesse, si on ne la réprime dans les femmes qui ont de l'esprit, est encore plus dangereuse pour les conversations, que pour tout le reste : la plupart des gens leur sont fades et ennuyeux. Le moindre défaut de politesse leur paroît un monstre. Elles sont toujours moqueuses et dégoûtées; il faut leur faire entendre de bonne heure, qu'il n'est rien de si peu judicieux, que de juger superficiellement d'une personne par ses manières, au lieu d'examiner le fond de son esprit, de ses sentimens et de ses qualités utiles. Faites-voir par diverses expériences, com-

bien un provincial d'un air grossier, ou si vous voulez ridicule, avec ses complimens importuns, s'il a le cœur bon et l'esprit réglé, est plus estimable qu'un courtisan, qui, sous une politesse accomplie, cache un cœur ingrat, injuste, capable de toutes sortes de dissimulations et de bassesses; ajoutez qu'il y a toujours de la foiblesse dans les esprits qui ont une grande pente à l'ennui et au dégoût. Il n'y a point de gens dont la conversation soit si mauvaise, qu'on n'en puisse tirer quelque chose de bon : quoiqu'on en doive choisir de meilleurs quand on est libre de choisir, on a de quoi se consoler lorsqu'on y est réduit, puisqu'on peut les faire parler de ce qu'ils savent, et que les personnes d'esprit peuvent toujours tirer quelque instruction des gens les moins éclairés.

Il y a la science de se faire servir, qui n'est pas petite; il faut choisir des domestiques qui aient de l'honneur et de la Religion; il faut connoître les fonctions auxquelles on veut les appliquer, le temps et la peine qu'il faut donner à chaque chose, la manière de la bien faire, et la dépense qui y est nécessaire. Vous gronderez mal-à-propos un officier, par exemple, si vous voulez qu'il ait dressé un fruit plus promptement qu'il n'est possible, ou si

vous ne savez pas à peu près le prix et la quantité du sucre, et des autres choses qui doivent entrer dans ce que vous lui faites faire; ainsi vous êtes en danger d'être la dupe ou le fléau de vos domestiques, si vous n'avez quelque connoissance de leur métier.

Il faut encore savoir connoître leurs humeurs, ménager leur esprit, et policer chrétiennement toute cette petite république, qui est d'ordinaire fort tumultueuse. Il y faut sans doute de l'autorité ! car moins les gens sont raisonnables, plus il faut que la crainte les retienne; mais il ne faut employer l'autorité que lorsque la persuasion ne peut rien.

Tâchez de vous faire aimer de vos gens sans aucune basse familiarité ; n'entrez pas en conversation avec eux ; mais aussi ne craignez pas de leur parler assez souvent avec affection , et sans hauteur sur leurs besoins. Qu'ils soient assurés de trouver en vous du conseil et de la compassion ; ne les reprenez point aigrement de leurs défauts, n'en paroissez ni surprise ni rebutée, tant que vous espérez qu'ils ne seront pas incorrigibles ; faites-leur entendre doucement raison , et souffrez souvent d'eux pour le service, afin d'être en état de les convaincre de sang froid, que c'est sans chagrin

et sans impatience que vous leur parlez ; bien moins pour votre service que pour leur intérêt. Il ne sera pas facile d'accoutumer les jeunes personnes de qualité à cette conduite douce et charitable : car l'impatience et l'ardeur de la jeunesse, jointes à la fausse idée qu'on leur donne de leur naissance, leur font regarder les domestiques à peu près comme des animaux de service. On se croit d'une autre nature qu'eux ; et l'on s'imagine qu'ils sont faits pour la commodité de leurs maîtres. Blâmez ces sentimens injustes, et faites voir combien ils sont contraires à la raison et à l'humanité. Faites entendre que personne n'est fait pour servir ou pour être servi ; que c'est une erreur insensée et ridicule de croire qu'il y ait des hommes nés pour flatter la paresse et l'orgueil des autres ; que le service étant établi contre l'égalité naturelle des hommes, il faut l'adoucir autant qu'on le peut ; que les maîtres qui sont mieux élevés que leurs domestiques, étant néanmoins pleins de défauts, on ne doit pas s'attendre que ceux-ci n'en aient point ; et qu'enfin s'ils se gâtent en servant mal, ce qu'on appelle d'ordinaire être bien servi, gâte encore plus les maîtres : car cette facilité de se satisfaire en tout, ne fait qu'amolir l'ame, que la rendre ardente et pas-

sionnée pour les moindres commodités, et la livrer à tous ses desirs. On ne sauroit former trop tôt les filles au gouvernement domestique. Donnez-leur quelque chose à régler à condition de vous en rendre compte. Cette confiance les charmera : car la jeunesse ressent un plaisir incroyable, quand on commence à se fier à elle, et à la faire entrer dans quelque affaire sérieuse. La reine *Marguerite*, première épouse de *Henri IV*, raconte dans ses *Mémoires*, que le plus sensible plaisir qu'elle ait eu en sa vie, fut de voir que la Reine sa mère commença de lui parler lorsqu'elle étoit encore très-jeune, comme à une personne mûre : elle se sentit transportée de joie d'entrer dans la confidence de la Reine et de son frère le duc d'Anjou pour le secret de l'État, elle qui n'avoit connu jusques-là que des jeux d'enfant ; laissez même faire quelque faute à une fille dans de tels essais, et sacrifiez quelque chose à son intention ; faites-lui remarquer doucement ce qu'il auroit fallu faire ou dire pour éviter les inconvéniens où elle est tombée ; racontez-lui même vos expériences passées, et ne craignez point de lui dire les fautes semblables aux siennes que vous avez faites dans votre jeunesse ; par-là vous lui inspirerez la confiance sans laquelle l'éducation se tourne en formalités gênantes.

Mais ce que vous ne devez pas moins vous appliquer à lui inspirer de bonne heure, c'est l'amour du travail des mains. Le travail manuel, si recommandable par lui-même, est encore nécessaire aux dames, pour les délivrer d'une oisiveté aussi accablante que pernicieuse. Les femmes doivent également craindre et mépriser l'oisiveté. Tous les premiers Chrétiens, de quelque sexe, de quelque condition qu'ils fussent, travailloient, non pour s'amuser, mais pour faire du travail une occupation sérieuse, suivie et utile. C'est une loi imposée par la nature, et l'on ne s'en exempte presque jamais impunément.

On doit donc, à l'égard des filles les plus riches même et les plus distinguées, faire aller de pair la culture de l'esprit et l'exercice des talens qui doivent occuper leurs doigts, pour les rendre utiles à la famille ou à la société dont elles font essentiellement partie, et au bien de laquelle toutes sont obligées de concourir. Broder ou coudre pour soi n'est qu'un travail honnête: mais consacrer ses mains aux besoins des pauvres est une œuvre pleine de noblesse et de grandeur. Voilà ce qu'une mère sage et vertueuse se fera un devoir et un plaisir d'enseigner à ses filles par ses leçons et sur-tout par son exemple. Car nous ne sau-

rions trop le répéter avec le philosophe instituteur : *l'exemple*, *l'exemple !* sans cela jamais on ne réussit à rien auprès des enfans.

Enfin, on doit aussi, comme le remarque M. *de Fénelon*, considérer pour l'éducation d'une jeune fille, sa condition, les lieux où elle doit passer sa vie, et la profession qu'elle paroît devoir embrasser ; prenez garde qu'elle ne conçoive des espérances au-dessus de ses biens et de sa condition.

Il n'y a guère de personnes à qui il n'en coûte cher pour avoir trop espéré ; ce qui auroit rendu heureux n'a plus rien que de dégoûtant, dès qu'on a envisagé un état plus haut.

Si une fille doit vivre à la campagne, de bonne heure tournez son esprit aux occupations qu'elle y doit avoir, et ne lui laissez point goûter les amusemens de la ville ; montrez-lui les avantages d'une vie simple et active. Si elle est d'une condition médiocre, ne lui faites point voir des gens trop au-dessus : ce commerce ne serviroit qu'à lui faire prendre un air ridicule et disproportionné : renfermez-la dans les bornes de sa condition, et donnez-lui pour modèle les personnes les plus raisonnables. Formez son esprit pour les choses qu'elle doit faire toute sa vie ; apprenez-lui l'économie d'une maison bourgeoise, les

soins qu'il faut avoir pour les revenus de la campagne, ce qui regarde l'éducation des enfans, et enfin le détail des autres occupations d'affaires ou de commerce dans lequel vous prévoyez qu'elle devra entrer quand elle sera mariée.

Heureuses les filles élevées d'après ces principes, par une mère qui, connoissant toute l'étendue de ses devoirs, se plaît à en instruire ses enfans et à leur en donner l'exemple. Elles ne pourront manquer de devenir un jour elles-mêmes d'excellentes mères de famille, et de ressembler à celle dont l'Auteur du *Spectacle de la Nature* nous a tracé un tableau si ingénieux et si parfait.

La beauté, dit-il, et la délicatesse qui rendent l'épouse naturellement retirée et sédentaire, ne la dispensent que des plus rudes travaux. Elle se croiroit déshonorée par des agrémens qui feroient d'elle une idole destituée de l'usage de ses bras et de ses jambes; ou une divinité fade, toujours en place pour recevoir de l'encens et des hommages. Comme elle partage les honneurs du gouvernement, elle en partage aussi les soins. Quoique ses courses et son activité se contiennent dans de moindres espaces, et se rapportent à de plus petits objets, ses occupations sont cependant continuelles

et

et continuellement nécessaires. Elle règle les achats qui reviennent tous les jours. Elle règle les payemens, les distributions, les bienséances, le cérémonial et l'ordre du logis. Sa présence éclaire et anime tout. Aucune faute n'échappe à sa pénétration : mais elle ne se plaint pas de tout ce qui est répréhensible. Il lui suffit qu'on voie que son silence n'est pas l'effet de son inattention, mais de sa retenue. Elle tient ainsi sa maison entière dans la dépendance de ses jugemens. Elle sait que ses plaintes, dont la force seroit promptement émoussée si elles revenoient fréquemment, feront une impression utile, quand elles seront très-rares. Mais ses regards, quoique paisibles et sans affectation, tiennent tout son monde dans le devoir : et sa patience la rend si respectable qu'elle est obligée d'adoucir par sa gaieté et par son humeur toujours bienfaisante, ce qu'une vigilance si soutenue auroit d'austère et d'incommode.

Quoique l'ordre, la propreté, et la paix qu'elle établit par-tout, soient des avantages très-aimables par eux-mêmes et naturellement propres à lui attirer des applaudissemens, elle a un autre but. Elle ramène tout à une fin plus importante, qui est la satisfaction de son mari. Elle veut sur

toutes choses, qu'en rentrant chez lui; après le travail du jour, il puisse s'asseoir pour se délasser librement, non pour entendre des querelles et pour juger des procès, plus fatigans pour lui que les affaires les plus pénibles. Tout est en règle à son retour. Elle veut qu'avec l'ordre il trouve toujours dans sa demeure la tranquillité et la joie. Elle ne connoît point de moyen plus sûr pour lui rendre son propre logis aimable : et dans la nécessité d'opter entre une juste économie et un calme inaltérable, elle donne toujours à celui-ci la préférence. Elle se relâche aisément sur quelques menus intérêts, et regarde la paix comme le plus grand de tous les gains.

Quand un raisonnable besoin la force à informer le maître du logis ou d'une affaire sérieuse ou d'un accident qu'il est nécessaire qu'il sache, elle se saisit des avenues. Elle empêche qu'une langue indiscrète ne lui annonce brusquement ce qui le peut troubler. Elle le prépare à entendre sans émotion et sans risque, les nouvelles les plus fâcheuses : et non-seulement elle en adoucit l'amertume, mais, après avoir donné le temps nécessaire aux réflexions à faire et aux mesures à prendre, elle sait faire une diversion adroite à un entretien trop lu-

gubre, et à des répétitions inutiles. Elle tourne le discours sur des objets voisins moins affligeans. Elle occupe son esprit d'autres besoins, et par l'adresse qu'elle a de l'occuper, elle le distrait peu à peu d'une pensée qui devient accablante quand elle est unique. Elle lui rend insensiblement la sérénité, qu'elle sait être aussi nécessaire à l'homme que la santé même.

Quoiqu'elle sache varier sa conversation avec prudence, elle est toujours aisée. La franchise et la candeur en sont inséparables. Mais cette franchise ne va pas jusqu'à lui permettre toutes sortes de questions. Moins encore emploie-t-elle l'art dangereux de forcer son mari à laisser entrevoir ce qu'il avoit dessein de taire. Elle déteste une subtilité misérable, qui n'est propre qu'à tout troubler. Loin de le rendre défiant par un empressement inquiet de tout savoir, ou par l'indiscrète liberté de tout critiquer, elle ne lui laisse appercevoir en elle qu'une seule passion, qui est de le rendre libre, content et heureux. Ce desir qui éclate dans toute sa conduite, et qui anime également ses précautions, son silence et ses discours, rend sa compagnie vraiment délicieuse. Le mari est heureux, parce qu'on veut sérieusement et universellement qu'il le soit. Il n'est blessé ni par

des reproches, ni par des éclaircissemens ; ni par la censure de ses démarches. S'il sent ce que vaut un si beau caractère quand il y répond par des attentions réciproques ; à quel prix mettra-t-il donc le trésor qu'il possède, quand il éprouvera la même égalité, et une gaieté aussi constante, malgré des manières brusques, malgré des distractions qui peuvent prendre l'air de mépris ; malgré de légitimes sujets de plainte.

L'excellent cœur de son épouse se déclare tous les jours par de nouveaux traits, à quelque épreuve qu'il soit mis. Cette douceur inaltérable acquiert par la durée un nouveau mérite et un nouveau degré d'estime dans l'esprit de l'époux. Le temps et l'habitude qui affoiblissent le sentiment de la jouissance, ne servent qu'à le convaincre mieux de son bonheur. Il règne chez lui : il y voit tout marcher au gré et même au devant de ses souhaits. C'est à l'affection et à l'industrie de son épouse qu'il doit cette soumission agile, qui fait de son logis une vraie souveraineté. Avec l'obéissance où trouvera-t-il plus de discrétion, plus de solidité, et moins d'épines ? C'est ainsi que l'épouse devient enfin, malgré les traverses les plus grandes, l'objet de sa sincère estime, et enfin la dépositaire de toutes ses pensées. Le temps

seul met au grand jour tout le mérite de la patience et du bon cœur.

La complaisance et la douceur, bien loin d'avilir ou de dégrader son épouse à ses yeux, l'élèvent au contraire tôt ou tard à la première place, qui de droit ne lui appartenoit pas. Mais pour rendre ce domaine stable et utile, elle se garde bien de se l'approprier. Elle n'en fait usage que pour assurer au père de famille la subordination et les respects ; à la famille entière le bon ordre et le repos. Avantages à tous égards inestimables ! seuls biens dignes d'être recherchés sur la terre ! Mais comme l'acquisition en est due à la douceur de la mère de famille, la ruine en eût été infaillible si elle eût été impérieuse, ou quelle eût voulu obtenir par des plaintes amères et par d'éternelles criailleries, une obéissance qui ne se livre avec promptitude qu'au bon sens, à l'air de dignité, et à la tranquillité d'esprit la plus soutenue.

A ce beau et touchant portrait, nous en joindrons deux autres, non moins intéressans, et que les filles, qui veulent être estimées et honorées, ne sauroient trop souvent se mettre sous les yeux, pour s'efforcer d'en retracer en elles-mêmes tous les traits. Plus elles les trouveront parfaits et admirables, plus ils doivent leur faire

naître le desir de leur ressembler ou du moins d'en approcher le plus qu'il leur sera possible.

*Portrait d'Antiope.* (*)

*Antiope* étoit douce, simple, sage; ses mains ne méprisoient point le travail; elle étoit à toute heure occupée, elle agissoit de suite sans empressement; elle ne s'embarrassoit jamais, parce qu'elle faisoit chaque chose à temps et à propos. Elle prévoyoit de loin et pourvoyoit à tout. Le bon ordre de la maison de son père, dont elle étoit chargée depuis que sa mère étoit morte, étoit sa gloire. Quoiqu'elle fût obligée de corriger, de refuser, d'épargner; choses qui font haïr presque toutes les femmes; elle s'étoit rendue aimable à toute la maison : c'est qu'on ne trouvoit en elle ni passion, ni entêtement, ni légéreté, ni humeur, comme dans les autres femmes. D'un seul regard elle se faisoit entendre, et l'on craignoit de lui déplaire. Elle donnoit des ordres précis, elle n'ordonnoit que ce qu'on pouvoit exécuter; elle reprenoit avec bonté, et en reprenant elle encourageoit. Son esprit, non plus que son corps, ne se paroit jamais de

(*) *Télémaque*, liv. 22.

vains ornemens. Elle ne parloit que pour la nécessité. On admiroit en elle son silence, sa modestie, son mépris des frivoles parures, l'oubli ou l'ignorance même qui paroissoit en elle de sa beauté, la bonté de son cœur, la douceur de son caractère. Un jour que le Roi son père vouloit faire punir rigoureusement un de ses esclaves, d'abord elle entra dans sa peine, puis elle le calma; enfin elle lui fit entendre ce qui pouvoit excuser ce malheureux; et sans faire sentir à son père qu'il s'étoit trop emporté, elle lui inspira des sentimens de justice et de compassion.

*Portrait de Sophie.* (*)

*Sophie* est bien née, et d'un bon naturel: elle a le cœur très-sensible, et cette extrême sensibilité lui donne quelquefois une activité d'imagination difficile à modérer. Elle a l'esprit moins juste que pénétrant, l'humeur facile et pourtant inégale, la figure commune, mais agréable; une physionomie qui promet une ame et qui ne ment pas; on peut l'aborder avec indifférence, mais non pas la quitter sans émotion. D'autres ont de bonnes qualités qui lui manquent; d'autres ont à plus grande mesure celles

(*) *Émile*, tome 4.

qu'elle a ; mais nulle n'a des qualités mieux assorties pour faire un heureux caractère. Elle sait tirer parti de ses défauts mêmes, et si elle étoit plus parfaite, elle plairoit beaucoup moins.

*Sophie* n'est pas belle , mais auprès d'elle les hommes oublient les belles femmes , et les belles femmes sont mécontentes d'elles-mêmes. A peine est-elle jolie au premier aspect , mais plus on la voit et plus elle s'embellit : elle gagne où tant d'autres perdent , et ce qu'elle gagne elle ne le perd plus.

*Sophie* aime la parure et s'y connoît ; sa mère n'a point d'autre femme de chambre qu'elle : elle a beaucoup de goût pour se mettre avec avantage , mais elle hait les riches habillemens ; on voit toujours dans le sien la simplicité jointe à l'élégance ; elle n'aime point ce qui brille , mais ce qui sied. Elle ignore quelles sont les couleurs à la mode , mais elle sait à merveille celles qui lui sont favorables. Il n'y a pas une jeune personne qui paroisse mise avec moins de recherches , et dont l'ajustement soit plus recherché ; pas une pièce du sien n'est prise au hasard , et l'art ne paroît dans aucune.

*Sophie* a des talens naturels ; elles les sent et ne les a pas négligés ; mais n'ayant pas été à

portée de mettre beaucoup d'art à leur culture, elle s'est contentée d'exercer sa jolie voix à chanter juste et avec goût, ses petits pieds à marcher légèrement, facilement, et avec grace, son corps à faire la révérence en toutes sortes de situations sans gêne et sans mal-adresse. Du reste, elle n'a eu de maître à chanter que son père, de maîtresse à danser que sa mère; un organiste du voisinage lui a donné sur le clavecin quelques leçons d'accompagnement qu'elle a depuis cultivé seule.

Ce que *Sophie* sait le mieux, et qu'on lui a fait apprendre avec le plus de soin, ce sont les travaux de son sexe, même ceux dont on ne s'avise point; comme de tailler et coudre ses robes. Il n'y a pas un ouvrage à l'aiguille qu'elle ne sache faire, et qu'elle ne fasse avec plaisir; mais le travail qu'elle préfère à tout autre, est la dentelle, parce qu'il n'y en a pas un qui donne une attitude plus agréable, et où les doigts s'exercent avec plus de grace et de légéreté; elle s'est appliquée aussi à tous les détails du ménage. Elle entend la cuisine et l'office; elle sait les prix des denrées, elle en connoît les qualités; elle sait fort bien tenir les comptes, elle sert de maître d'hôtel à sa mère. Faite pour être un jour mère de famille elle-même, en gouvernant la maison

paternelle elle apprend à gouverner la sienne ; elle peut suppléer aux fonctions des domestiques , et le fait toujours volontiers. On ne sait jamais bien commander que ce qu'on sait exécuter soi - même : c'est la raison qui porte sa mère à l'occuper ainsi. Pour *Sophie* , elle ne va pas si loin : son premier devoir est celui de fille , et c'est maintenant le seul qu'elle songe à remplir. Son unique vue est de servir sa mère et de la soulager d'une partie de ses soins. Il est pourtant vrai qu'elle ne les remplit pas tous avec un plaisir égal. Par exemple , quoiqu'elle soit gourmande, elle n'aime pas la cuisine : le détail en a quelque chose qui la dégoûte ; elle n'y trouve jamais assez de propreté. Elle est là-dessus d'une délicatesse extrême , et cette délicatesse poussée à l'excès est devenu un de ses défauts : elle laisseroit plutôt aller tout le dîné par le feu que de tacher sa manchette. Elle n'a jamais voulu de l'inspection du jardin par la même raison. La terre lui paroît mal-propre : si-tôt qu'elle voit du fumier , elle en croit sentir l'odeur.

Elle doit ce défaut aux leçons de sa mère. Selon elle , entre les devoirs de la femme , un des premiers est la propreté ; devoir spécial , indispensable , imposé par la nature : il n'y a pas au monde un objet

plus dégoûtant qu'une femme mal-propre, et le mari qui s'en dégoûte n'a jamais tort. Elle a tant prêché ce devoir à sa fille, dès son enfance ; elle en a tant exigé de propreté sur sa personne, tant pour ses hardes, pour sont appartement, pour son travail, pour sa toilette, que toutes ces attentions tournées en habitude prennent une assez grande partie de son temps et président encore à l'autre ; en sorte que bien faire ce qu'elle fait, n'est que le second de ses soins ; le premier est toujours de le faire proprement.

Cependant tout cela n'a point dégénéré en vaine affectation, ni en mollesse ; les raffinemens du luxe n'y sont pour rien. Jamais il n'entra dans son appartement que de l'eau simple ; elle ne connoît d'autre parfum que celui des fleurs, et jamais son mari n'en respirera de plus doux que son haleine. Enfin, l'attention qu'elle donne à l'extérieur, ne lui fait pas oublier qu'elle doit sa vie et son temps à des soins plus nobles ; elle ignore ou dédaigne cette excessive propreté du corps, qui souille l'ame : *Sophie* est bien plus que propre, elle est pure.

J'ai dit, *Sophie* étoit gourmande ; elle l'étoit naturellement : mais elle est devenue sobre par habitude, et maintenant elle l'est

par vertu. Il n'en est pas des filles comme des garçons, qu'on peut jusqu'à certain point gouverner par la gourmandise : ce penchant n'est point sans conséquence pour le sexe ; il est trop dangereux de le lui laisser. La petite *Sophie*, dans son enfance, entrant seule dans le cabinet de sa mère, n'en revenoit pas toujours à vide, et n'étoit pas d'une fidélité à toute épreuve, sur les dragées et sur les bonbons. Sa mère la surprit, la reprit, la punit, la fit jeûner. Elle vint enfin à bout de lui persuader que les bonbons gâtoient les dents, et que de trop manger grossissoit la taille. Ainsi *Sophie* se corrigea ; en grandissant elle a pris d'autres goûts qui l'ont détournée de cette sensualité basse. *Sophie* a conservé ce goût propre de son sexe ; elle aime le laitage et les sucreries, elle aime la pâtisserie et les entremets, mais fort peu la viande ; elle n'a jamais goûté ni vin, ni liqueurs fortes. Au surplus, elle mange de tout très-médiocrement : son sexe, moins laborieux que le nôtre, a moins besoin de réparation. En toute chose, elle aime ce qui est bon, et le sait goûter ; elle sait aussi s'accommoder de ce qui ne l'est pas, sans que cette privation lui coûte.

*Sophie* a l'esprit agréable sans être brillant ; et solide sans être profond, un esprit dont

on ne dit rien, parce qu'on ne lui en trouve jamais ni plus ni moins qu'à soi. Elle a toujours celui qui plaît aux gens qui lui parlent, quoiqu'il ne soit pas fort orné, selon l'idée que nous avons de la culture de l'esprit des femmes : car le sien ne s'est point formé par la lecture, mais seulement par les conversations de son père et de sa mère, par ses propres réflexions, et par les observations qu'elle a faites dans le peu de monde qu'elle a vu. *Sophie* a naturellement de la gaieté ; elle étoit même folâtre dans son enfance ; mais peu à peu sa mère a pris soin de réprimer ses airs évaporés, de peur que bientôt un changement trop subit n'instruisît du moment qui l'avoit rendu nécessaire. Elle est donc devenue modeste et réservée, même avant le temps de l'être ; et maintenant que ce temps est venu, il lui est plus aisé de garder le ton qu'elle a pris, qu'il ne lui seroit de le prendre. C'est une chose plaisante de la voir se livrer quelquefois, par un reste d'habitude, à des vivacités de l'enfance, pour, tout d'un coup, rentrer en elle-même, se taire, baisser les yeux, et rougir ; il faut bien que le terme intermédiaire entre les deux âges, participe un peu de chacun des deux.

*Sophie* est d'une sensibilité trop grande, pour conserver une parfaite égalité d'humeur; mais elle a trop de douceur pour que cette sensibilité soit fort importune aux autres ; c'est à elle seule qu'elle fait du mal. Qu'on dise un seul mot qui la blesse, elle ne boude pas, mais son cœur se gonfle ; elle tâche de s'échapper pour aller pleurer. Qu'au milieu de ses pleurs son père ou sa mère la rappelle, et dise un seul mot, elle vient à l'instant jouer et rire, en s'essuyant adroitement les yeux, et tâchant d'étouffer ses sanglots.

Elle n'est pas, non plus, tout-à-fait exempte de caprice. Son humeur, un peu trop poussée, dégénère en mutinerie, et alors elle est sujette à s'oublier. Mais laissez-lui le temps de revenir à elle ; et sa manière d'effacer son tort, lui en fera presque un mérite. Si on la punit, elle est docile et soumise ; et l'on voit que sa honte ne vient pas tant du châtiment que de la faute : si on ne lui dit rien, jamais elle ne manque de la réparer d'elle-même, mais si franchement, de si bonne grace, qu'il n'est pas possible d'en garder la rancune. Elle baiseroit la terre devant le dernier domestique, sans que cet abaissement lui fit la moindre peine ; et si-tôt qu'elle

est pardonnée, sa joie et ses caresses montrent de quel poids son bon cœur est soulagé. En un mot, elle souffre avec patience les torts des autres, et répare avec plaisir les siens. Tel est l'aimable naturel de son sexe, avant que nous l'ayons gâté. La femme est faite pour céder à l'homme, et pour supporter même son injustice : vous ne réduirez jamais les jeunes garçons au même point.

*Sophie* a de la religion, mais une religion raisonnable et simple ; ses parens lui ont sur-tout enseigné à se sentir toujours sous les yeux de Dieu, à l'avoir pour témoin de ses actions et de ses pensées, de sa vertu, de ses plaisirs ; à faire le bien sans ostentation, parce qu'il l'aime ; à souffrir le mal sans murmure, parce qu'il l'en dédommagera ; à être enfin, tous les jours de sa vie, ce qu'elle sera bien aise d'avoir été, lorsqu'elle comparoîtra devant lui. Ils ont si bien ridiculisé, en sa présence, la superstitieuse et sotte frayeur de certaines femmes, et d'hommes qui leur ressemblent, au sujet des rêves, du nombre des convives à table, ou d'autres vaines observations également puériles, qu'elle est la première à en rire et à les mépriser. Ils ont mis tous leurs soins à lui donner une dévotion pure et solide. Du reste, au

lieu de longs discours sur la piété, il la lui ont sur-tout prêchée par leur exemple, et cet exemple est gravé dans son cœur.

*Sophie* aime la vertu : cet amour est devenu sa passion dominante. Elle l'aime, parce qu'il n'y a rien de si beau ; que la vertu fait la gloire de la femme, et qu'une femme vertueuse lui paroît presque égale aux anges ; elle l'aime comme la seule route du vrai bonheur, et parce qu'elle ne voit que misère, abandon, malheur, ignominie, dans la vie d'une femme déshonnête ; elle l'aime enfin comme chère à son respectable père, à sa tendre et digne mère : non contens d'être heureux de leur propre vertu, ils veulent l'être aussi de la sienne, et son premier bonheur, à elle-même, est l'espoir de faire le leur. Tous ces sentimens lui inspirent un enthousiasme qui lui élève l'ame, et tient tous ses petits penchans asservis à une passion si noble. *Sophie* sera chaste et honnête jusqu'à son dernier soupir. Peu jalouse d'être une aimable Françoise qui, froide par tempérament, et coquette par vanité, veut plutôt briller que plaire, *Sophie* aime mieux plaire à un seul honnête homme, et lui plaire toujours, que d'élever en sa faveur le cri de la mode qui dure un jour, et le lendemain se change en huée.

Les femmes ont le jugement plutôt formé que les hommes ; étant sur la défensive presque dès leur enfance, et chargées d'un dépôt difficile à garder, le bien et le mal leur sont nécessairement plutôt connus. *Sophie*, précoce en tout, parce que son tempérament l'a portée à l'être, a aussi le jugement plutôt formé que d'autres filles de son âge : elle est instruite des devoirs et des droits de son sexe et du nôtre. Elle connoît les défauts des hommes et les vices des femmes ; elle connoît aussi les qualités, les vertus contraires, et les a toutes empreintes au fond de son cœur. On ne peut pas avoir une plus haute idée de l'honnête femme, que celle qu'elle en a conçue, et cette idée ne l'épouvante point : mais elle pense avec plus de complaisance à l'honnête homme, à l'homme de mérite ; elle sent qu'elle est faite pour cet homme-là, qu'elle en est digne, qu'elle peut lui rendre le bonheur qu'elle recevra de lui ; elle sent qu'elle saura bien le reconnoître ; il ne s'agit que de le trouver.

Les femmes sont les juges naturels du mérite des hommes, comme ils le sont du mérite des femmes ; cela est de leurs droits réciproques, et ni les uns ni les autres ne l'ignorent. *Sophie* connoît ce devoir, et en use, mais avec la modestie

qui convient à sa jeunesse, à son inexpérience, à son état; elle ne juge que des choses qui sont à sa portée, et elle n'en juge que quand cela sert à développer quelque maxime utile. Elle ne parle des absens qu'avec la plus grande circonspection, sur-tout si ce sont des femmes. Elle pense que ce qui les rend médisantes et satiriques, est de parler de leur sexe : tant qu'elles se bornent à parler du nôtre, elles ne sont qu'équitables. *Sophie* s'y borne donc. Quant aux femmes, elle n'en parle jamais que pour en dire le bien qu'elle sait : c'est un honneur qu'elle croit devoir à son sexe; et pour celles dont elle ne sait aucun bien à dire, elle n'en dit rien du tout, et cela s'entend.

*Sophie* a peu d'usage du monde, mais elle est obligeante, attentive, et met de la grace à tout ce qu'elle fait. Un heureux naturel la sert mieux que beaucoup d'art. Elle a une certaine politesse à elle qui ne tient point aux formules, qui n'est point asservie aux modes, qui ne change point avec elles, qui ne fait rien par usage, mais qui vient d'un vrai desir de plaire, et qui plaît. Elle ne sait point les complimens triviaux, et n'en invente point de plus recherchés; elle ne dit pas qu'elle est très-obligée, qu'on lui fait beaucoup d'honneur,

qu'on ne prenne pas la peine, etc. : elle s'avise encore moins de tourner des phrases. Pour une attention, pour une politesse établie, elle répond par une révérence ou par un simple *je vous remercie ;* mais ce mot dit de sa bouche, en vaut bien un autre. Pour un vrai service, elle laisse parler son cœur ; et ce n'est pas un compliment qu'il trouve. Elle n'a jamais souffert que l'usage François l'asservît au joug des simagrées, comme d'étendre sa main, en passant d'une chambre à l'autre, sur un bras sexagénaire, qu'elle auroit grande envie de soutenir. Quand un galant musqué lui offre cet impertinent service, elle laisse l'officieux bras sur l'escalier, et s'élance en deux sauts dans la chambre, en disant qu'elle n'est pas boiteuse.

Non-seulement elle se tient dans le silence et dans le respect avec les femmes, mais même avec les hommes mariés, ou beaucoup plus âgés qu'elle ; elle n'acceptera jamais de place au-dessus d'eux, que par obéissance, et reprendra la sienne au-dessous, si-tôt qu'elle le pourra ; car elle sait que les droits de l'âge vont avant ceux du sexe, comme ayant pour eux le préjugé de la sagesse, qui doit être honoré avant tout.

Avec les jeunes gens de son âge, c'est autre chose ; elle a besoin d'un ton différent pour leur en imposer, (*) et elle sait le prendre sans quitter l'air modeste qui lui convient. S'ils sont modestes et réservés eux-mêmes, elle gardera volontiers avec eux l'aimable familiarité de la jeunesse ; leurs entretiens pleins d'innocence seront badins, mais décens ; s'ils deviennent sérieux, elle veut qu'ils soient utiles ; s'ils dégénèrent en fadeurs, elle les fera bientôt cesser ; car elle méprise sur-tout le petit jargon de la galanterie comme très-offensant. La haute opinion qu'elle a des droits de son sexe, la fierté d'ame que lui donne la pureté de ses sentimens, cette énergie de la vertu qu'elle sent en elle-même et qui la rend respectable à ses propres yeux, lui font écouter avec indignation les propos doucereux dont on prétend l'amuser. Elle ne les reçoit point avec une colère apparente ; mais avec un ironique applaudisse-

(*) Il falloit dire, *pour leur imposer : en imposer*, se prend toujours en mauvaise part, et signifie faire accroire, tromper : *L'homme s'en impose tous les jours à lui-même.*

*Imposer* se prend en bonne ou en mauvaise part, selon le sens du discours. *Cet homme a quelque chose de grand qui impose*, c'est-à-dire qui inspire l'estime, le respect. *Il croit imposer par des caresses étudiées;* c'est-à-dire tromper.

ment qui déconcerte, ou d'un ton froid auquel on ne s'attend point. Qu'un beau Phébus lui débite ses gentillesses, la loue avec esprit sur le sien, sur sa beauté, sur ses graces, sur le prix du bonheur de lui plaire ; elle est fille à l'interrompre, en lui disant poliment : *Monsieur, j'ai grand peur de savoir ces choses-là mieux que vous ; si nous n'avons rien de plus curieux à dire, je crois que nous pouvons finir ici l'entretien* : accompagner ces mots d'une grande révérence et puis se trouver à vingt pas de lui, n'est pour elle que l'affaire d'un instant. Un hommage fondé sur l'estime peut flatter son cœur altier, mais tout galant persíflage est toujouts rebuté : *Sophie* n'est pas faite pour exercer les petits talens d'un baladin.

La bonté de son cœur éclate dans son zèle à courir au secours des malheureux, comme on pourra en juger par ce trait que nous citons entre mille. Un paysan, un peu pris de vin, revenant de la ville sur son cheval, en étoit tombé si lourdement qu'il s'étoit presque cassé la jambe. A ses lamentations doloureuses, on vient et on le reporte chez lui. Il avoit deux petits enfans. Près de lui en donner un troisième, sa femme fut si saisie en le voyant arriver, qu'elle sentit des douleurs aiguës, et ac-

leur envoie : elle en a la figure et la bonne grace ; elle en a la douceur et la bonté.

*Sophie* n'étant pas destinée à rester toujours fille, sait que rien n'est plus difficile que le choix d'un bon mari. Elle ne s'en rapportera donc pas, pour le faire, ce choix, à elle seule, et sur-tout au penchant de son cœur dont elle se défie : elle le consultera, mais ses parens encore plus. Elle consentiroit plutôt à ne se marier jamais, que d'affliger ses parens, d'épouser un homme sans mérite, et de s'exposer aux malheurs d'un mariage mal assorti. La liberté même qu'elle a reçue d'eux, ne fait que lui donner une nouvelle élévation d'ame, et la rend plus difficile sur le choix de son maître.

On s'imaginera peut-être que tout ce que je dis de cette estimable fille est de mon invention. Il n'appartient pas à tout le monde de sentir quel ressort l'amour des choses honnêtes peut donner à l'ame, et quelle force on peut trouver en soi, quand on veut être sincèrement vertueux. Il y a des gens à qui tout ce qui est grand paroit chimérique, et qui dans leur basse et vile raison, ne connoîtront jamais ce que peut sur les passions humaines, la folie même de la vertu. Il ne faut parler à ces gens-là que par des exemples. Si je leur disois que

*Sophie* n'est point un être imaginaire, que son nom seul est de mon invention, que son éducation, ses mœurs, son caractère, sa figure même, ont réellement existé, et que sa mémoire coûte encore des larmes à toute une honnête famille; sans doute ils n'en croiroient rien : mais enfin que risquerai-je d'achever sans détour l'histoire d'une fille si semblable à *Sophie*, et si digne de servir de modèle à toutes les filles.

Son père et sa mère jugeant que les partis ne viendroient pas s'offrir dans le hameau qu'ils habitoient, l'envoyèrent passer un hiver à la ville chez une tante, qu'on instruisit en secret du sujet de ce voyage. Car la fière *Sophie*, portoit au fond de son cœur le noble orgueil de savoir triompher d'elle, et elle fut morte fille plutôt que de se résoudre à aller chercher un mari.

Pour répondre aux vues de ses parens, sa tante la présenta dans les maisons, la mena dans les sociétés, dans les fêtes, lui fit voir le monde ou plutôt l'y fit voir; car *Sophie* se soucioit peu de tout ce fracas. On remarqua pourtant qu'elle ne fuyoit pas les jeunes gens d'une figure agréable, qui paroissoient décens et modestes. Elle avoit, dans sa réserve même, un certain air de les attirer, qui ressembloit assez à

de

de la coquetterie : mais après s'être entretenue avec eux deux ou trois fois, elle s'en rebutoit. Bientôt à cet air d'autorité, qui semble accepter les hommages, elle substituoit un maintien plus humble et une politesse plus repoussante. Toujours attentive sur elle-même, elle ne leur laissoit plus l'occasion de lui rendre le moindre service : c'étoit dire assez qu'elle ne vouloit pas être leur maîtresse.

S'il ne s'agissoit que d'un secours pour la jeunesse, le choix seroit bientôt fait : mais un maître pour toute la vie n'est pas si facile à choisir ; et puisqu'on ne peut séparer ces deux choix, il faut bien attendre, et souvent perdre sa jeunesse, avant de trouver l'homme avec qui l'on veut passer ses jours. Tel étoit le cas de *Sophie*. Tous ces jeunes gens si brillans n'avoient avec elle que la convenance de l'âge, les autres leur manquoient toujours. leur esprit superficiel, leur vanité, leur jargon, leurs mœurs sans règle, leurs frivoles imitations la dégoûtoient d'eux : elle cherchoit un homme, et ne trouvoit que des singes : elle cherchoit une ame, et n'en trouvoit point.

Jamais les cœurs sensibles n'aimèrent les plaisirs bruyans : vain et stérile bonheur des gens qui ne sentent rien, et qui croient

qu'étourdir la vie c'est en jouir. *Sophie* ne trouvant point à la ville ce qu'elle cherchoit, et désespérant de l'y trouver, s'ennuya de ce séjour. Elle aimoit tendrement ses parens : rien ne la dédommageoit d'eux, rien n'étoit propre à les lui faire oublier. Elle retourna les joindre long-temps avant le terme fixé pour son retour ; et ils eurent enfin le bonheur de lui donner un époux digne d'elle, et dont elle fit long-temps la douceur, la joie et les délices.

FIN.

# TABLE
## DES CHAPITRES
*Contenus dans le Tome second.*

## LE TEMPS ET LA MANIÈRE D'INSTRUIRE.

VIII. L'HISTOIRE. . . page 1
*Les Études prématurées.* . . . 17
*L'Étude du Latin.* . . . . 25
*Première Méthode pour apprendre le Latin.* 39
*Deuxième Méthode.* . . . . . . 47
*L'Étude de la Religion.* . . . 49
*Classe de Sixième. Étude du François, du Latin et du Grec.* . . . 52
*La Cinquième.* . . . . . . . 59
*La Quatrième.* . . . . . . . 64
*La Troisième.* . . . . . . . 69
*La Seconde.* . . . . . . . . 73
*La Rhétorique.* . . . . . . . 77
*Indication des Auteurs, des Leçons et des Devoirs pour chaque Classe.* . 84

*Études des Langues vivantes.* . page 88
*Les Questions des Enfans.* . . . 92
IX. *Modèle excellent d'Éducation.* . 116
X. *Le Précepteur ou Gouverneur.* . 156
XI. *Les Sciences convenables à un jeune homme.* . . . . . . . . 185
XII. *Des Exercices propres à perfectionner l'Éducation.* . . . . . . 210
DE L'ÉDUCATION DES FILLES. . . 233
I. *Défauts et inconvéniens de l'Éducation ordinaire.* . . . . . . . . 237
II. *Plan d'Education. Première Éducation.* . . . . . . . . 243
III. *Sciences nécessaires ou convenables aux Filles.* . . . . . . . 282
*L'Arithmétique.* . . . . . . . 288
*Le Commerce des Lettres.* . . . . 290
*L'Orthographe.* . . . . . . 299
*L'Histoire, la Chronologie et la Géographie.* . . . . . . . . 300
*La Fable ou Mythologie.* . . . . 302
*L'Éloquence, la Poésie, la Musique et la Peinture.* . . . . . . . 304
*La Science du Droit* . . . . . 308
*La Lecture des bons Livres. L'Histoire Naturelle.* . . . . . . 310
*Les Langues.* . . . . . . . 314

IV. *Défauts des Filles.* . . . page 317
V. *Vertus et Qualités nécessaires aux Filles.* . . . . . . . 356
*La Religion.* . . . . . . Ibid.
*L'Honneur.* . . . . . . . 362
*La Pudeur.* . . . . . . . 370
*Le Mérite.* . . . . . . . 373
*La Propreté.* . . . . . . . 374
*La Modération des Plaisirs.* . . 375
*L'Économie.* . . . . . . . 378
*La Modération des Desirs.* . . . 380
*Le bon Emploi du temps et l'Étude des Sciences.* . . . . . . . 381
VI. *Devoirs des Femmes.* . . . 416
I. *Education des Enfans.* . . . Ibid.
II. *Gouvernement de la Maison.* . . 418
*Portrait d'Antiope.* . . . . . 438
*Portrait de Sophie.* . . . . 439

FIN de la Table du Tome second.



